

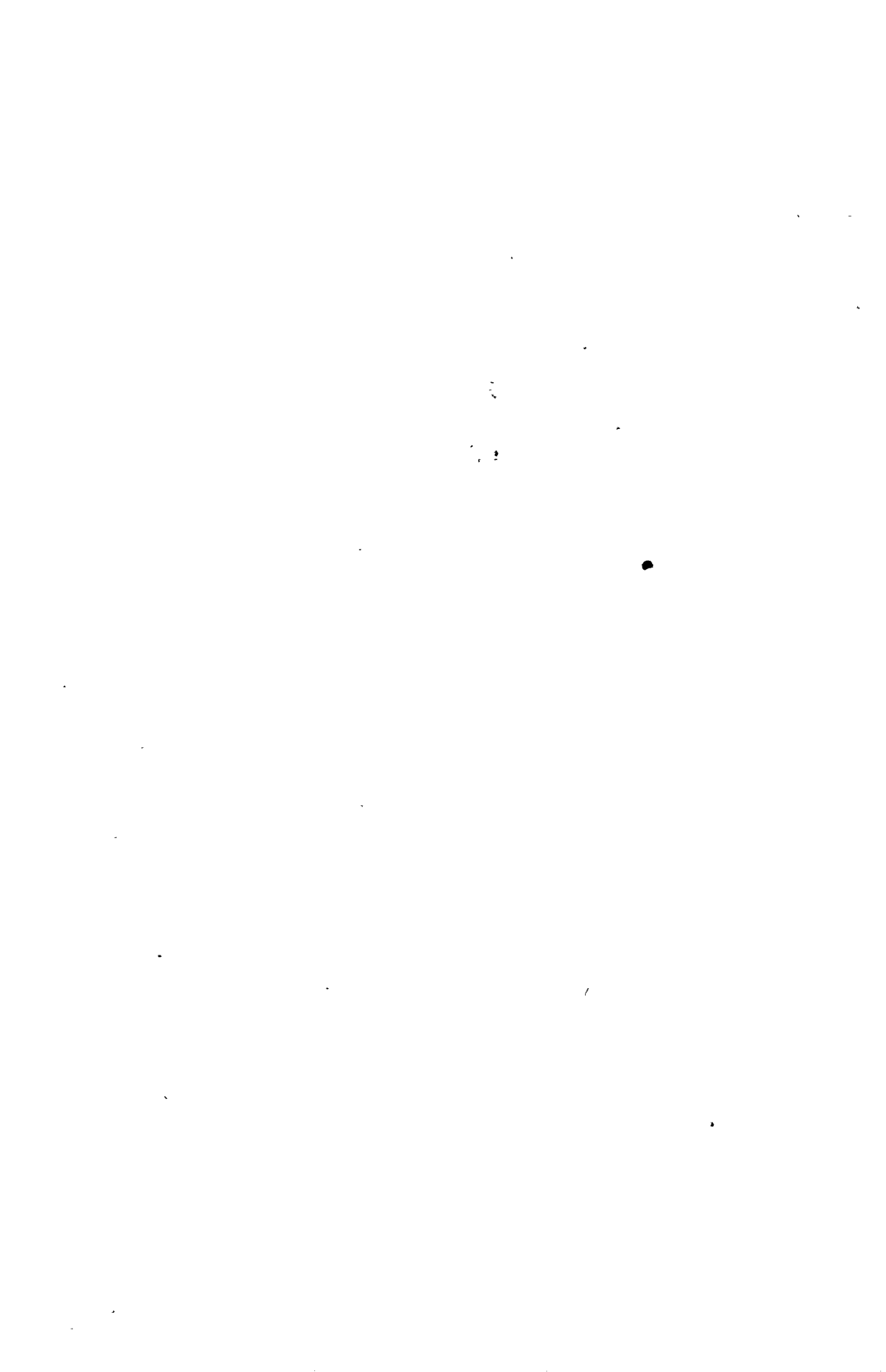
GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

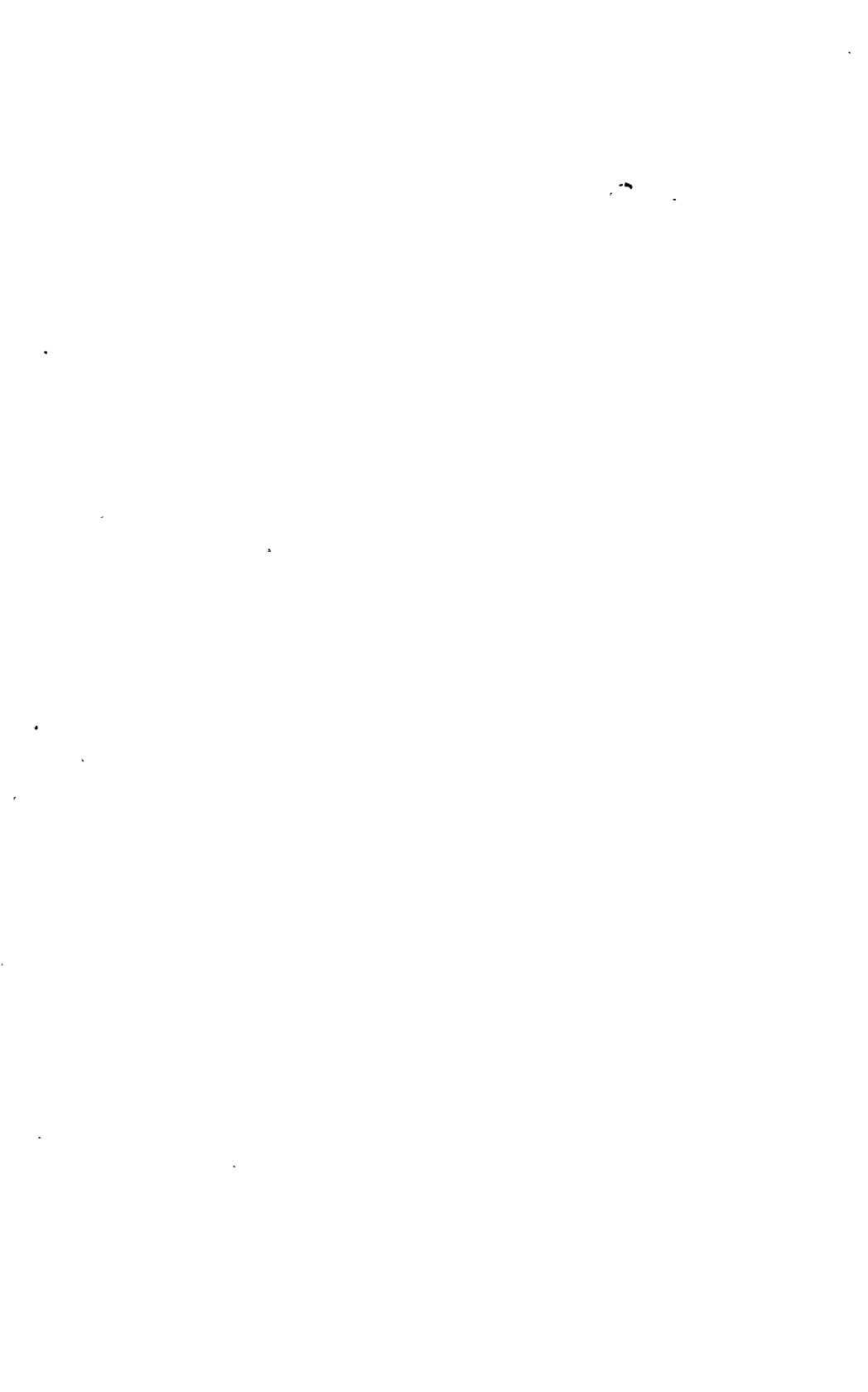
CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 28282

CALL No. 959.7/Gno/Box

D.G.A. 79





U-73

ANGKOR ET LE CAMBODGE
AU XVI^e SIÈCLE
D'APRÈS
LES SOURCES PORTUGAISES ET ESPAGNOLES

Effigies Jacobi do Couto Regy apud Indos historiographi.



*Exprimit effigies, quod solum in Casoreuisum est
Historiam calamo tractat. et arma manu*

diogo do couto

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE
ANNALES DU MUSÉE GUIMET
BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES — TOME SOIXANTE-TROISIÈME

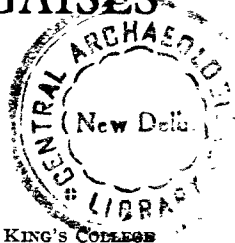
Bernard Philippe GROSLIER
DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE, PARIS

ANGKOR ET LE CAMBODGE AU XVI^e SIÈCLE

25282 D'APRÈS
LES SOURCES PORTUGAISES
ET ESPAGNOLES

avec la collaboration de
C. R. BOXER

CAMÕES PROFESSOR OF PORTUGUESE, UNIVERSITY OF LONDON, KING'S COLLEGE



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, Boulevard Saint-Germain — PARIS

—
1958

DÉPOT LÉGAL

1^{re} édition 1^{er} trimestre 1958

TOUS DROITS

de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© Presses Universitaires de France, 1958

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 28282

Date..... 2/3/60

Call No. 959.7/Gro/Box

INTRODUCTION

Ce travail a pour origine la découverte par le P^r C. R. Boxer d'un chapitre inédit de Diogo do Couto contenant une description d'Angkor au XVI^e siècle. Le P^r Boxer fit connaître ce texte remarquable au XXIII^e Congrès international des Orientalistes à Cambridge, en août 1954. Il voulut bien me demander à cette occasion quelques notes et commentaires archéologiques.

A l'étude, ce manuscrit se révéla d'un intérêt tel pour les historiens du Cambodge qu'il m'a paru opportun non seulement de l'éditer avec le soin requis, mais encore de grouper autour de lui d'autres descriptions contemporaines d'Angkor, dont la plupart restaient inconnues et que le P^r Boxer voulut bien rechercher. Et d'une façon plus générale, il m'a semblé utile d'étudier en détail les descriptions européennes du Cambodge publiées à cette époque. La période choisie — le XVI^e siècle — se justifie pleinement du point de vue historique. C'est avec la conquête de Malacca en 1511 que les Occidentaux connurent le Cambodge. Et les tentatives d'évangélisation des Portugais, puis les interventions militaires espagnoles en ce pays s'achevèrent en 1603 par un échec total. Après cette date le Cambodge, devenu simple vassal du Siam, passera dans la sphère d'influence hollandaise, au moins sur le plan commercial, ce qui ne fut pas pour encourager les tentatives des catholiques romains. Il faudra attendre la fin du XVII^e siècle et la Société des Missions étrangères de Paris pour y retrouver des missionnaires à l'œuvre.

Avec une générosité que l'on appréciera, le P^r Boxer voulut bien accepter de voir son article original publié au sein de cette étude ainsi élargie. Il forme ici la première partie du chapitre III. De plus, il n'a cessé de collaborer à ce travail, comme on le verra aux nombreuses notes signées de lui. Spécialiste des problèmes hispano-portugais en Extrême-Orient, son autorité en ce domaine nous a permis de mener cette tâche que nous abordions du seul point de vue cambodgien. Le manuscrit de D. do Couto retrouvé par lui constitue le noyau de ce livre. Il eût été juste que son nom figurât en premier sur la couverture, mais sa modestie s'y est opposée.

En préparant cette publication, j'ai constaté combien les sources européennes réservent encore de faits importants pour la connaissance du Cambodge. On aurait peut-être tendance à les croire moins riches, ou

à tout le moins épuisées depuis les travaux méritoires d'Antoine Cabaton. Mais en fait on trouve chez les historiens modernes bien des données peu ou mal exploitées, et surtout des erreurs dues à des traductions douteuses et à des citations de seconde, voire de troisième main. D'autre part il s'est trouvé que les recherches archéologiques que j'ai effectuées à Angkor au cours des dernières années viennent recouper exactement, par une remarquable rencontre, ce que les récits occidentaux nous apprennent de ce site au XVI^e siècle.

Il a donc été nécessaire de reprendre dans son ensemble l'étude des sources portugaises et espagnoles pour cette période. Les textes originaux ont été cités chaque fois que possible. En tout cas ils ont toujours et exclusivement été consultés. Il sera donc facile de vérifier nos hypothèses. Bien entendu ce recueil ne saurait être exhaustif : c'est un premier essai dans le sens d'un inventaire général des documents occidentaux pour l'histoire de l'Asie du Sud-Est. Heureusement les éditions critiques des récits de voyageurs ibériques se sont multipliées ces dernières années. Il faut espérer que les recherches d'archives progresseront également, et que nous serons bientôt en mesure de rédiger l'histoire de ces régions pour les périodes où les sources indigènes font défaut.

À la vérité, cette étude ne prétendait pas, au début, dépasser le cadre d'un article développé. Son intérêt essentiel pouvant être cependant de mettre à portée de main un certain nombre de textes de base, il y avait avantage à la publier sous forme d'un ouvrage maniable. M. Philippe Stern et Mlle Jeannine Auboyer ont bien voulu permettre la réalisation de ce projet en l'accueillant dans les collections du Musée Guimet : qu'ils en soient ici remerciés très vivement.

Il serait difficile de rendre hommage à tous ceux qui nous ont aidé. J'ai déjà dit comment le Pr Boxer a suivi l'élaboration de ce travail et on trouvera constamment des suggestions et des informations de sa plume, essentielles. M. George Coedès a bien voulu lire par deux fois notre manuscrit qu'il a enrichi selon sa généreuse habitude, d'observations précieuses. M. Philippe Stern nous a également prodigué ses conseils. M. Jean Burnay nous a guidé avec une toute aussi patiente érudition. C'est lui, avec sa maîtrise du portugais, qui nous a permis d'établir une traduction du texte de Diogo do Couto aussi nuancée que fidèle. Notre ami Ferreol de Ferry, enfin, a revu nos traductions de l'espagnol et du portugais. Si nos suggestions appellent la critique en certains points, on peut tenir pour assuré qu'il s'agit de ceux sur lesquels nous n'avons pas su suivre tous ces avis.

Cambridge-Londres-Paris,
août 1954-mai 1956.

B. P. G.

NOTE SUR LA TRANSCRIPTION ET LES ABRÉVIATIONS UTILISÉES

Nous avons adopté dans cet ouvrage la transcription française habituelle du sanskrit. Les termes extraits des inscriptions cambodgiennes modernes ont été transcrits exactement, même s'ils présentaient quelques anomalies par rapport à la forme classique, ce qui est assez souvent le cas. Pour le cambodgien moderne nous avons utilisé une transcription simplifiée, inspirée de celle de M. George Coedès dans ses *Etats hindouisés*, qui nous semble aussi commode que logique. Un bref lexique des mots cambodgiens, avec la translittération selon le système de M. François Martini, permettra de trouver, à la fin du volume, la graphie exacte et le sens de ces différents termes.

Pour les noms propres et les mots indigènes cités par les ouvrages portugais et espagnols, nous avons bien entendu respecté scrupuleusement les formes originales, signalant les nombreuses variantes — en particulier pour les noms propres — afin de faciliter les recherches. Lorsque certains noms se présentaient de plusieurs façons, nous avons adopté la forme la mieux attestée, par exemple par les manuscrits autographes ou les ouvrages imprimés originaux. Pour les noms portugais nous donnons évidemment la forme portugaise, et non la forme espagnole comme on le fait trop souvent.

Une bibliographie était inutile car tous les ouvrages que nous utilisons ici sont fort bien connus, et on trouvera leur description exacte dans tous les manuels. La référence complète est donnée au moins une fois par chapitre, à la première mention de chaque ouvrage. On trouvera également *in fine* une brève note sur les sources d'archives.

Les abréviations utilisées pour ces différents renvois sont les suivantes:

- BCAI..... *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, Paris.
BEFEO.... *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, Hanoï puis Paris et Saïgon.
BSEI..... *Bulletin de la Société des Etudes indochinoises*, Saïgon.
EFFO..... *Ecole française d'Extrême-Orient*.
JA..... *Journal asiatique*, Paris.
JSS..... *Journal of the Siam (Thailand) Society*, Bangkok.
-

PREMIÈRE PARTIE

LE CADRE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

LE CAMBODGE DE 1431 A 1594

Avant d'étudier les textes portugais et espagnols qui décrivent Angkor et le Cambodge au xvi^e siècle, il nous faut résumer brièvement l'histoire de ce royaume depuis l'abandon d'Angkor comme capitale, vers 1432. Cet exposé s'impose car c'est là une période qui n'a que fort peu retenu l'attention des historiens modernes et qui, faute de travaux récents, demeure plutôt confuse.

On sait que sous la pression sans cesse accrue des Thaïs, et pour des raisons internes sur lesquelles nous reviendrons, la puissance khmère se désagrèga peu à peu après le règne de l'extraordinaire Jayavarman VII. Le dernier roi khmère connu par la dernière inscription angkoriennne que nous possédions, monta sur le trône vers 1327. Et la seconde moitié du xiv^e siècle a vu l'effondrement de la civilisation d'Angkor. Or c'est précisément vers cette époque que s'achève ce renversement général des forces qui, dans l'Indochine hindouisée, substitua aux pouvoirs khmère et cham ceux des peuples descendus du Nord, les Thaïs et les Annamites. La fondation d'Ayuthya, aux environs de 1350, marque en quelque sorte la fin de la prééminence d'Angkor. Après des luttes sanglantes, la vieille capitale fut prise et entièrement dévastée par les Siamois en 1431. Les rois cambodgiens décidèrent alors de l'abandonner et de se replier à l'intérieur du pays, loin de ces redoutables voisins (!). Réduit géographiquement, exsangue, le Cambodge ne sera plus désormais qu'un État secondaire où régna la paix mélancolique mais sereine du bouddhisme du Petit Véhicule. Et cependant vers la fin du xvi^e siècle une poignée d'Européens allait tenter de secouer son engourdissement et suspendre, un instant, le cours de l'histoire.

Prenant en quelque sorte la suite des inscriptions lapidaires, source par excellence de l'histoire khmère, les chroniques historiques cambodgiennes prétendent justement débiter vers le milieu du xiv^e siècle. Elles constituent les seules sources indigènes dont nous disposions à partir de cette époque, avec les textes parallèles siamois et quelques rares inscriptions retrouvées à Angkor. Ces chroniques, telles qu'elles nous sont parvenues, n'ont été rédigées qu'au xix^e siècle, sauf un fragment

(!) Pour l'histoire du Cambodge de 1350 à 1431, voir G. COEDÈS, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie. Histoire du Monde*, d'E. CAVAGNAC, t. VIII², Paris, de Boccard, 1948, pp. 303-305, 321-322, 352-361, 378-380 et 392-394.

du xviii^e retrouvé au Siam. Elles furent établies d'après les traditions orales et des textes anciens jadis préservés à Oudong (1).

Les historiens modernes les ont en général jugées sévèrement, quand ils ne les ont pas rejetées purement et simplement en bloc. M. George Coedès a porté sur elles une appréciation plus nuancée qui nous semble pertinente (2). S'il est évident que jusqu'au règne d'Ang Chan on ne saurait se fonder entièrement sur ces textes, de nombreux recoupements montrent qu'ils ne sont pas à négliger complètement, malgré de multiples erreurs, des interpolations, et un aspect plus que rébarbatif. Au demeurant, ce sont les seuls documents dont nous disposions pratiquement pour établir l'histoire du Cambodge jusqu'à la fin du xv^e siècle, et force nous est bien d'en tirer le maximum. Reste que l'édition critique et la traduction de ces chroniques seraient à reprendre entièrement. Un travail de ce genre confirmerait sans doute leur valeur et les rendrait d'autant plus précieuses pour les historiens.

Une des versions de ces chroniques fut traduite dès 1865-66 par ordre de Doudart de Lagrée (3), puis éditée par Francis Garnier (4). Cette tradition pourrait bien être la plus solide. Ses généalogies coïncident le plus souvent avec la liste officielle des souverains cambodgiens adoptée par la dynastie régnante (5). Ses dates sont en général confirmées par les recoupements extérieurs les plus dignes de foi, au moins à partir du xvi^e siècle. Deux autres recensions, fort proches l'une de l'autre, ont été respectivement utilisées par Jean Moura et Adhémar Leclère (6). Si l'exposé des faits y correspond sensiblement à celui de la version Garnier, il n'en est pas de même pour les dates, bien que les autres historiens du Cambodge moderne semblent avoir préféré la chronologie de Moura, notamment Étienne Aymonier et Georges Maspero (7).

Un certain nombre de recoupements, de plus en plus nombreux à mesure que l'on avance dans le temps, sont fournis par les chroniques siamoises et laotiennes (8). D'autres peuvent être trouvés dans les his-

(1) G. COEDÈS, Essai de classification des documents historiques cambodgiens conservés à la bibliothèque de l'EFEO. *Études cambodgiennes* : XVI, BEFEO, 1918, vol. 18, fasc. 9, pp. 15-28.

(2) *Ibid.*, pp. 15-17.

(3) A. B. de VILLEMEREUIL, *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée...*, Paris, Tremblay, 1883.

(4) FRANCIS GARNIER, *Chronique royale du Cambodge, JA*, oct.-déc. 1871, 6^e sér., t. 18, pp. 336-385 ; août-sept. 1872, t. 20, pp. 112-144, que nous citerons ici GARNIER.

(5) On trouvera cette liste dans VILLEMEREUIL, *op. cit.*, pp. 15-39. Toutefois ces recoupements peuvent n'être qu'apparents car la liste officielle actuelle repose également sur les listes dynastiques qui existaient à Oudong et qui servirent à l'établissement des chroniques au xix^e siècle ; voir GARNIER, p. 341, n. 2.

(6) J. MOURA, *Le royaume du Cambodge*, Paris, Leroux, 1883, 2 vol. ; A. LECLÈRE, *Histoire du Cambodge...*, Paris, Geuthner, 1914, que nous citerons respectivement MOURA et LECLÈRE.

(7) E. AYMONIER, *Le Cambodge*, Paris, Leroux, 1900-1904, 3 vol. ; G. MASPERO, *L'Empire khmér*, Phnom Penh, Imp. du Protectorat, 1904, que nous citerons respectivement AYMONIER et MASPERO.

(8) Les annales siamoises ont été traduites et utilisées dès PALLEGOIX, *Description du royaume Thaï ou Siam...*, Paris, de Vialat, 1854, 2 vol. Également [J. Taylor JONES], *Siamese History : notices... from 1451 to 1639, Chinese Repository*, Canton, 1836, vol. 5, pp. 55-61, 105-108, 160-164, 537-541 ; 1837, vol. 6, pp. 179-184, 268-271, 321-326, 396-400 ; 1838, vol. 7, pp. 50-54, 543-548. L'ouvrage le plus récent à cet égard, bien que souvent déficient, reste W. A. R. WOOD, *A History of Siam*, Bangkok, 1933, 2^e éd. Pour les sources laotiennes : P. LE BOULANGER, *Histoire du Laos français*, Paris, Plon, 1931.

toires chinoises. Mais celles-ci n'ont pas reçu toute l'attention qu'elles méritent de ce point de vue. Nous devons toujours nous contenter des recherches, un peu vieillies, d'Abel Rémusat (1), et il est possible que des textes Ming contiennent encore de nombreuses informations sur le Cambodge. Enfin, à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, les auteurs portugais puis espagnols permettent d'établir une histoire souvent détaillée des principaux événements politiques.

Les chroniques cambodgiennes commencent toutes par le règne de Nippean Bat (2), qui serait monté sur le trône vers 1340 ou 1346. De son gouvernement, comme des quatre — ou six ? — rois qui lui auraient succédé, il est à peu près impossible de reconstituer l'histoire. M. Coedès en a résumé les grandes lignes telles qu'elles sont généralement admises (3). En 1404, l'*Histoire* des Ming mentionne le décès d'un roi cambodgien qu'elle nomme T'san-lie P'o-p'i-ya (Samdach Chau Ponhea ?), et place en 1405 l'envoi d'une ambassade chinoise qui assista à ses funérailles et à l'intronisation de son fils T'san-lie Tchao-p'ing-ya (Samdach Chau Phaya ?). Ce dernier roi est en général identifié avec le roi Ponhea Yât des chroniques cambodgiennes (4), et la date de 1405 retenue pour le début de ce règne qui aurait ainsi duré plus de cinquante ans (5). La présence sur le trône de Ponhea Yât serait confirmée en 1419 et en 1421 par les textes chinois qui mentionnent à ces dates l'arrivée d'ambassades cambodgiennes envoyées par le roi T'san-lie Tchao-p'ing-ya.

Récemment M. Lawrence Palmer Briggs a contesté cette interprétation et, réduisant la liste des rois cités par les chroniques cambodgiennes entre le milieu du XIV^e siècle et 1404, la rejette en bloc après cette dernière date, proposant de voir dans le roi nommé en 1404 par l'*Histoire* des Ming, Nippean Bat, et faisant monter sur le trône Ponhea Yât seulement en 1432 (6). Les arguments avancés en faveur de cette thèse sont en partie convaincants, et nous serions enclin personnellement à adopter la correction des chroniques ainsi proposée. Par contre, nous ne saurions suivre M. Briggs quand il conteste tout sac d'Angkor par les Siamois avant 1431 (7). Quoi qu'il en fût, la capitale sera attaquée pour la dernière fois en 1430 par le roi du Siam, Paramarâja II, qui la détruisit de fond en comble après un siège qui aurait duré sept mois (1431). Les fouilles effectuées en 1952-53 sur l'emplacement du Palais royal d'Angkor Thom ont montré que le dernier niveau d'occupation de ce site fut effectivement abandonné, comme toute la ville d'Angkor Thom semble-t-il, à une date voisine de 1430.

(1) A. RÉMUSAT, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, Paris, Schubart & Heideloff, 1829, 2 vol.

(2) Nous conservons la graphie traditionnelle, mais on devrait écrire Nippeanbatti, du pâli. nibbānapatti : « Qui est allé vers le Nibbāna ».

(3) COEDÈS, *Etats hindouisés...*, op. cit., pp. 378-380 et 392-394.

(4) GARNIER, p. 344.

(5) MASPERO, p. 56 ; LECLÈRE, p. 216 ; COEDÈS, *Etats hindouisés...*, op. cit., p. 394.

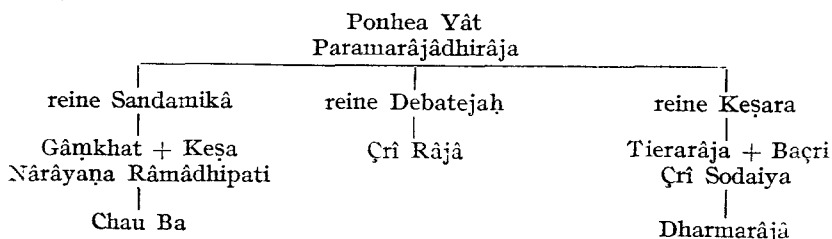
(6) L. P. BRIGGS, *Siamese Attacks on Angkor before 1430*, *Far Eastern Quarterly*, 1948, vol. 8, n° 1, pp. 3-33 ; *Id.*, *The Ancient Khmer Empire*, Philadelphie, American Philosophical Soc., 1951, pp. 253-257.

(7) Nous reprenons l'histoire de cette période dans la publication des fouilles du Palais royal d'Angkor que nous espérons prochaine.

DE L'ABANDON D'ANGKOR AU RÈGNE D'ANG CHAN

Après avoir détruit Angkor en 1431, Paramarâja II du Siam mit sur le trône cambodgien son fils Indrapath, qui fut assassiné peu après par ses sujets ⁽¹⁾. En 1432, le roi Ponhea Yât était donc au pouvoir, qu'il soit monté sur le trône seulement à cette date comme le veut M. Briggs, ou qu'il ait reconquis son royaume sur les Siamois s'il régnait depuis 1405. Ce souverain décida de déplacer sa capitale décidément trop exposée et vers 1432 se serait installé à Srei Santhor puis finalement en 1434 à Phnom Penh, appelée alors Chaturmukha : la ville des « Quatre Faces » ⁽²⁾. La tradition veut qu'il ait emporté d'Angkor des statues afin d'orner les pagodes de sa nouvelle métropole.

Un fragment de chronique cambodgienne daté de 1796 et publié par M. Coedès, présente comme suit l'histoire de cette période ⁽³⁾. Ponhea Yât, qui régna sous le nom de Paramarâjâdhirâja, aurait eu une nombreuse descendance parmi laquelle, dans l'ordre chronologique : le prince Gâmkhat, né d'une reine Sandamikâ ; le prince Çri Râjâ, né d'une reine Debatejah ; et le prince Tierarâja, né d'une reine Keşara. Gâmkhat succéda à son père et régna vingt-cinq ans à Angkor sous le nom de Nârâyaṇa Râmâdhipati. D'une reine Keşa il eut un fils, le Chau Ba. A la mort de Gâmkhat, ses deux frères Çri Râjâ et Tierarâja entrèrent en lutte pour le pouvoir, et finalement Tierarâja l'emporta. Après avoir tué son frère aîné, il régna sous le nom de Çri Sodaiya, au Muah Nagara Hlvan, qui peut être Angkor. Ce souverain eut d'une femme nommée Baçri un fils, Dharmarâjâ, né « l'année du lièvre ». Si l'on admet la date de 1405 pour l'accession au trône de Ponhea Yât, cette naissance prendrait place en 1387 ou en 1399. Mais si l'on place l'accession au trône de Ponhea Yât seulement vers 1432, Dharmarâjâ serait né en 1414 ou en 1426.



Çri Sodaiya, éprouvant des doutes sur la loyauté de son fils, décida de le faire mettre à mort. Averti par son aïeule la reine Keşara, le jeune

⁽¹⁾ On trouve peut-être un écho à ces événements dans le chapitre inédit de Diogo do Couto : voir plus bas p. 98.

⁽²⁾ G. COEDÈS, La fondation de Phnom Pen au xv^e siècle d'après la chronique cambodgienne. *Études cambodgiennes* : VIII, BEFEO, 1913, vol. 13, fasc. 6, pp. 6-11. M. Coedès place la fondation de la ville en 1434, mais nous verrons plus loin que Moura donne également la date de 1446. Ce fut Ponhea Yât qui nomma la ville Chaturmukha ; voir les transcriptions européennes de ce nom plus bas, n. 3, p. 152. L'étymologie de Srei Santhor est étudiée p. 99.

⁽³⁾ COEDÈS, *Essai de classification...*, *op. cit.*, pp. 28 ss.

prince s'enfuit dans la région de Khorat. Il leva une armée et força son père à quitter la capitale — sans doute Angkor — pour se replier à Lovêk et finalement à Ayuthya. Dharmarâja fut aidé dans sa révolte par les Kouys du Cambodge septentrional. Entre temps la reine Keşa, veuve de Gâmkhat, réfugiée à Pursat, aurait fait proclamer roi son fils Chau Ba. Avec l'aide des Kariengs de la région — cette participation des minorités aux querelles dynastiques est intéressante — ce nouveau souverain aurait résisté aux assauts de son cousin germain Dharmarâjâ, et les deux souverains semblent avoir régné simultanément. Ici malheureusement se termine le fragment de chronique de 1796.

Les versions des autres chroniques pour cette période diffèrent assez sensiblement en apparence de ce texte. Selon Garnier et Leclère, Ponhea Yât aurait abdiqué en 1433 ou en 1431 en faveur de son fils. Mais cette date est sans doute trop haute ⁽¹⁾, et celle de Moura conviendrait mieux. Ce dernier fait s'installer Ponhea Yât à Srei Santhor en 1435, à Phnom Penh en 1446, pour abdiquer seulement en 1467 ⁽²⁾. Son fils lui succéda la même année pour mourir en 1472, que Moura nomme Preah Noreay Reamea Thupdei, alors que Garnier lui donne les titres de Preah Reachea Angca Preah Noreay Reamea Thupdei Preah Ang, monté sur le trône en 1433 et décédé en 1437 (voir tableaux I et II, pp. 24, 25). Désormais les faits donnés par Moura et Garnier se suivent étroitement, si ce n'est que le premier est en général en retard d'une dizaine d'années sur le second.

Selon Moura, Preah Noreay, né vers 1434, avait eu en 1457 un fils nommé Preah Srei Soryotei. A sa mort en 1472 son frère cadet Preah Srei, né vers 1453, lui succéda sous le nom de sacre de Preah Srei Reachea Thîreach Reamea Thupdei. Ce souverain envoya son frère cadet, sans doute le troisième fils de Ponhea Yât : Thommo Reachea, gouverner à Nokor Vat, soit Angkor Vat, peut-être afin de faire face à la menace siamoise toujours présente à la frontière. En 1473, Preah Srei aurait eu à compter avec une révolte de son neveu Soryotei, vraisemblablement soutenu par les Siamois qui auraient conquis à cette époque les provinces cambodgiennes de Chantabun, Khorat et Angkor. Finalement l'armée siamoise captura le roi Preah Srei et l'emmena au Siam ainsi que Soryotei.

Le dernier fils de Ponhea Yât, le prince Chau Pnhea Thommo Reachea, peut-être celui que nous avons vu envoyé comme gouverneur à Angkor, rassembla les forces cambodgiennes et réussit à chasser les Siamois après une lutte sévère qui dura de 1473 à 1476. A. Leclère estime qu'en fait Thommo Reachea joua de la révolte de Soryotei contre Preah Srei et de l'immixtion siamoise pour s'emparer du trône avec l'aide des envahisseurs, ce qui expliquerait l'exil et de Preah Srei et de Soryotei ⁽³⁾. En tout cas Thommo Reachea fut proclamé roi en remplacement de son frère captif, sans doute vers 1477, sous le nom de Preah Bat Samdach Preah Moha Thommo Reachea Thîreach Thupdei. D'après les versions de Garnier et de Leclère, le prince Chau Pnhea Damkhat, ou Damma

⁽¹⁾ BRIGGS, *Siamese attacks...*, *op. cit.*; GARNIER, pp. 344-345; LECLÈRE, p. 222.

⁽²⁾ MOURA, vol. 2, p. 39.

⁽³⁾ LECLÈRE, pp. 225-232.

Khat, né en 1473, serait le fils aîné de Thommo Reachea et non celui de Preah Srei comme le dit initialement Moura ⁽¹⁾ ; mais ce même auteur le présente bien ensuite comme le fils de Thommo Reachea et le frère aîné du prince Chau Pnhea Chan, le futur Ang Chan, né en 1476. Ou alors il faudrait supposer deux princes Damkhat, cousins germains, et dont le premier — fils de Preah Srei — n'aurait joué aucun rôle. Sous le règne de Thommo Reachea moururent en exil au Siam le prince insurgé Soryotei, en 1479, puis l'ex-roi Preah Srei, en 1484, qui avait eu durant sa captivité un fils nommé Chau Pnhea Ang, ou Ong, né en 1482. Thommo Reachea lui-même mourut à Phnom Penh vers 1494 ⁽²⁾.

La chronique de Garnier est beaucoup plus sommaire pour toute cette période. Elle présente Ponhea Yât comme abdiquant en 1433 en faveur de son fils Preah Noreay Reamea Thupdei, mort lui-même peu après en 1437. Puis serait monté sur le trône à Angkor, un roi Soryotei, sur l'ascendance duquel on ne nous dit rien. Garnier mentionne ensuite « de graves dissensions dans la famille royale », puis fait régner en 1468 Thommo Reachea auquel il donne les noms de sacre de Preah Thommo Reachea Thireach Reamea Thupdei. Ce roi serait mort en 1504 ⁽³⁾. En 1476, il avait demandé l'aide du Siam contre son frère aîné révolté, dont on ne nous donne pas le nom. Cet insurgé aurait été capturé et emmené au Siam. Si l'on regroupe comme nous l'avons fait sur le tableau II les données de Garnier et qu'on les compare à celles de Moura présentées dans le tableau I, on voit qu'elles correspondent exactement, à l'écart des dates près. Preah Srei serait ce « frère aîné » anonyme de Garnier, effectivement emmené au Siam ; et Damkhat serait bien le fils de Thommo Reachea, ce qu'implique comme nous l'avons dit le texte de Moura et les données de Leclère ⁽⁴⁾.

Par contre, il semble plus délicat de faire coïncider les versions Moura, Garnier et Leclère d'une part, et le fragment de la chronique de 1796 d'autre part. En bonne méthode cette dernière, bien qu'elle ne donne aucune date absolue, devrait être considérée comme le document le plus solide puisque le plus ancien. Il semble que l'on puisse concilier en grande partie les deux traditions si l'on admet que le Gâm̄khat de la chronique de 1796 n'est autre que Preah Noreay, et son fils Chau Ba : Soryotei. En ce cas, Gâm̄khat = Preah Noreay aurait régné plus longtemps que ne le laissent supposer les versions Moura, Garnier et Leclère. Toujours selon cette hypothèse, Tierarâja serait Thommo Reachea, Çri Râjâ = Preah Srei, et enfin Dharmarâjâ serait Damkhat et dans ce cas effectivement le fils de Thommo Reachea. Le Chau Ba, fils de Gâm̄khat, serait donc Soryotei, qui régna quelque temps en concurrence avec Preah Srei. Outre les dates, les divergences porteraient sur le sort de Çri Râjâ = ? Preah Srei, qui est tué par son frère Tierarâja = ? Thommo Reachea dans la version de 1796, alors que dans les autres textes Thommo

⁽¹⁾ MOURA, vol. 2, p. 40.

⁽²⁾ Pour toute cette période GARNIER, pp. 344-347 ; MOURA, vol. 2, pp. 39-41 ; MASPERO, pp. 56-57.

⁽³⁾ GARNIER, pp. 344-347.

⁽⁴⁾ MOURA, vol. 2, p. 41 ; LECLÈRE, pp. 225-235.

Reachea succède seulement à son frère Preah Srei déporté au Siam. Enfin Moura comme Garnier et Leclère passeraient sous silence la lutte de Damkhat contre son père Thommo Reachea, si minutieusement décrite entre Dharmarâja et Tierarâja. On peut, il est vrai, penser que Tierarâja est Preah Srei. Il aurait donc en effet eut à faire face à une révolte de son neveu Chau Ba = ? Soryotei, et se serait enfui, ou aurait été déporté au Siam. Dharmarâja serait alors Damkhat, le fils de Preah Srei = ? Tierarâja, comme le dit, nous l'avons vu, Moura à un moment. Mais il faudrait alors admettre que le troisième fils de Ponhea Yât, Thommo Reachea, et toute sa lignée dont Ang Chan qui joua un rôle essentiel, seraient passés sous silence dans la chronique de 1796, ce qui semble très peu vraisemblable. Nous croyons que notre première hypothèse est la bonne.

Au fond ces traditions ne diffèrent pas autant qu'il y paraît au premier abord. Il suffirait de quelques recoupements extérieurs pour parvenir à une concordance satisfaisante. Encore faudrait-il se garder de considérer un tel parallélisme comme une preuve de l'exactitude de chacune de ces chroniques. Le fragment de 1796 n'est sans doute qu'un extrait des documents d'après lesquels furent rédigées à Oudong les versions utilisées par Moura, Garnier et Leclère. Leur comparaison pourrait seulement donner une idée de la façon dont les compilateurs de Oudong ont utilisé et respecté leurs sources. Quant à leur véracité elle ne pourra être établie qu'en fonction de recoupements extérieurs.

ANG CHAN

Après la mort de Thommo Reachea, les textes de Moura, d'Adhémar Leclère et de Garnier convergent étroitement, et les recoupements extérieurs plus nombreux permettent de s'avancer avec une certaine aisance.

Le successeur de Thommo Reachea fut le prince Damkhat, sacré roi à Srei Santhor en 1494 sous le nom de Preah Srei Sukonthor Bat Reachea Thîreach Reamea Thupdei selon Moura, ou en 1504 avec les titres de Preah Reach Angca Preah Srei Sukonthor Bat Reachea pour Garnier. Ce souverain, qui avait eu un fils en 1490 (Moura), fut renversé par son beau-frère, un homme de basse origine nommé Kan qui s'empara du trône à Srei Santhor et fit assassiner le roi vers 1499 (1512 pour Garnier) (1). Sur le règne de ce curieux personnage nous avons un fragment de chronique assez détaillé et fort intéressant traduit par A. Leclère (2).

Ang Chan, frère cadet du roi assassiné (tableaux I et II), se réfugia avec la famille royale à Pursat, ou même à Ayuthya selon Garnier et Leclère. Il put rallier des partisans et reconquérir pour commencer la province d'Angkor, puis petit à petit tout le royaume. Kan fut tué en 1505 pour Moura, en 1526 selon Garnier. L'héritier légitime, le prince Phnhea Jos fils de Damkhat, étant mort vers 1507 (peut-être assassiné

(1) GARNIER, p. 347 ; MOURA, vol. 2, p. 41 ; MASPERO, p. 57.

(2) LECLÈRE, pp. 235-273. A. LECLÈRE a publié séparément le fragment de chronique concernant l'usurpateur Kan : Le Sdach Kan, *BSEI*, 2^e sem. 1910, vol. 59, pp. 17-55.

par Kan), Ang Chan prit le pouvoir. Il ne fut cependant couronné que beaucoup plus tard. Le premier missionnaire européen qui travailla au Cambodge, le dominicain portugais Gaspar da Cruz, confirme ce fait en notant vers 1555-56 : « Le roi (Ang Chan) acquit ses droits sur ce pays parce que le peuple se révolta contre un de ses frères qui était alors roi, et il les vainquit, en conséquence de quoi son frère lui transmit le royaume ». G. da Cruz brosse un curieux portrait d'Ang Chan, insistant sur sa crédulité et l'influence des brahmanes de la cour, mais montre aussi le pouvoir absolu dont jouissait le souverain ⁽¹⁾. Ang Chan fut certainement un homme profondément croyant. Il multiplia les fondations pieuses, notamment en commémoration de ses victoires, à Pursat, à Babor, à Oudong. Il établit sa cour à Lovêk, qui restera la capitale principale jusqu'à sa destruction par les Siamois en 1593-94. Le roi y fit construire une enceinte de pierres et dresser des pagodes.

En 1510 (Garnier : 1540), Ang Chan aurait repoussé les Siamois qui avaient envahi la province d'Angkor afin d'affirmer leur suzeraineté sur le Cambodge. Les Annales siamoises reconnaissent un raid cambodgien heureux en 1531 sur la province de Prachin. Les Siamois auraient cherché leur revanche vers 1532-33 ou 1540, envahissant le Cambodge par terre et par mer. Leurs troupes étaient aux ordres du prince cambodgien Pnhea Ang, ou Ong, dont nous avons dit la naissance en exil vers 1482. Selon certaines versions siamoises, le succès aurait été complet, et les Cambodgiens battus ⁽²⁾. Mais Moura dit que la victoire fut pour Ang Chan et que Ong fut tué près de Pursat en 1534. De fait, la version des annales siamoises traduite par Frankfurter, avoue que les armées d'Ayuthya furent dispersées par le mauvais temps, et que Ong mourut au Cambodge. Garnier donne un écho semblable, bien que datant le fait de 1555. Que les Cambodgiens aient été vainqueurs est d'autant plus probable qu'à cette époque les Siamois étaient engagés dans une lutte sévère avec les Birmans. Ayuthya fut même prise et ravagée en 1569 ⁽³⁾. Ang Chan en profita visiblement pour multiplier les raids de représailles contre le Siam. Entre 1559 et 1564 il ne désarma pas, et à cette dernière date alla même jusque sous les murailles d'Ayuthya, sans succès toutefois ⁽⁴⁾. Ajoutons que selon le Portugais Tomé Pires, qui écrivait entre 1512 et 1515, le Cambodge était également en guerre contre la Birmanie. Mais il se peut que cet auteur ait plus ou moins confondu avec les luttes siamo-birmanes. Enfin Fernão Mendes Pinto dit que le roi du Cambodge joua un rôle important en 1546 dans des querelles dynastiques qui auraient divisé à cette époque la cour d'Ayuthya. Malheureusement c'est là un texte trop peu sûr pour que nous puissions le suivre sans

⁽¹⁾ C. R. BOXER, *South China in the sixteenth century*, Londres, Hakluyt Soc., 1953, pp. 62-63 ; voir également plus bas, p. 28. Il n'est pas impossible d'autre part que Pigafetta nomme Ang Chan : voir plus bas, p. 144.

⁽²⁾ Siamese history..., *op. cit.*, 1836, vol. 5, pp. 107-108.

⁽³⁾ G. COEDÈS, Une recension palée des Annales d'Ayuthya, *BEFEO*, 1914, vol. 14, fasc. 3, pp. 1-31 ; pp. 21-22 ; O. FRANKFURTER, Events in Ayuddhya from Chulasakaraj 686-966, *JSS*, 1909, vol. 6, fasc. 3, réédité in *Cinquantenary of the Siam Society*, Bangkok, 1954, vol. 1, pp. 38-64, que nous citerons ici ; p. 55.

⁽⁴⁾ FALLEGOLX, *Description...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 82-83 ; Siamese history..., *op. cit.*, 1837, vol. 7, p. 324 ; FRANKFURTER, Events..., *op. cit.*, p. 57.

réserves. Au moins Pinto confirme-t-il indirectement qu'Ang Chan tint tête à Ayuthya (1).

Le roi cambodgien serait mort en 1555 pour Moura et Leclère, en 1566 selon Garnier. Cette dernière date est la plus vraisemblable car Gaspar da Cruz prouve qu'Ang Chan régnait toujours en 1556 (2). D'ailleurs à partir de cette date nous suivrons de préférence la chronologie Garnier qui est recoupée par les sources extérieures, alors que Moura et Leclère sont invariablement en retard d'une dizaine d'années. Ceci est dû au fait que Garnier a rectifié d'un cycle, soit de douze ans, les dates de son texte, à bon escient semble-t-il.

Soldat et dévot, Ang Chan reste de toute évidence la figure la plus marquante du siècle. Avec lui le Cambodge reconquit un peu de son ancien prestige. Succès sans lendemain hélas, car les successeurs du roi furent de piètres figures, alors qu'au Siam, Preah Nareth, couronné en 1558, allait trop vite essayer des défaites subies mais non pardonnées (3).

BAROM REACHEA I^{er}

Barom Reachea I^{er} (4), qui semble avoir été l'unique fils d'Ang Chan, serait né en 1520 selon Garnier (Moura : 1510, voir tableau III). Il succéda à son père et fut sacré sous le nom de Preah Reachea Angca Preah Borom Reachea Thireach Reamea Thupdei Preah Ang en 1566 pour Garnier, ou de Preah Baromintea Reachea Thireach Reamea Thupdei en 1556 selon Moura et Leclère.

Sous ce roi se poursuivirent les luttes avec le Siam. Le succès resta du côté cambodgien pour quelques années encore. Pressés par les Birmans, les Siamois durent même solliciter en 1566 ou 1567 l'aide de Lovék. Une armée leur fut envoyée sous les ordres du fils puîné de Barom Reachea I^{er}, le prince Soryopor. Mais vexé par la condescendance des Siamois, les Cambodgiens firent presque aussitôt demi-tour et il s'ensuivit, l'année suivante, une nouvelle attaque siamoise dont nous ne savons d'ailleurs pas grand-chose.

En 1570 selon Garnier (Moura : 1560), Barom Reachea s'installa dans la région d'Angkor, à Kompong Krassang, afin de préparer une expédition contre le Siam. Ses armées se seraient emparé de la province de Khorat où elles imposèrent un gouverneur cambodgien. Cette prise de Khorat est reconnue en 1570 par les annales d'Ayuthya (5). Vers cette date, le roi du Laos aurait proposé au roi du Cambodge un duel singulier entre leurs éléphants royaux, l'enjeu étant la suzeraineté du royaume

(1) Fernão Mendes PINTO, *Peregrinaçam...*, Lisbonne, P. Crasbeeck, 1614, chap. 184, 185 ; voir plus bas, p. 145.

(2) Voir plus bas, p. 28.

(3) Pour tout ce règne, GARNIER, pp. 346-351 ; MOURA, vol. 2, pp. 40-45 ; LECLÈRE, pp. 235-278.

(4) Le problème des noms de rois cambodgiens est complexe et devra être étudié systématiquement, ce qui permettra de choisir le nom approprié pour désigner chaque souverain. Nous nous sommes contenté ici de désigner les rois successifs par leur nom personnel, sinon, lorsque plusieurs souverains portent la même titulature, de les numéroter dans l'ordre chronologique.

(5) FRANKFURTER, *Events...*, op. cit., p. 58.

vainqueur sur l'autre. Le combat aurait eu lieu près de Lovék où Barom Reachea serait revenu à cette occasion, quittant Kompong Krâssang (1). Nous verrons cependant que lui et ses successeurs continuèrent de résider, au moins temporairement, près d'Angkor. Le roi laotien fut vaincu. Il chercha à se venger en envahissant le Cambodge par terre et par le Mékong en 1571, puis de nouveau en 1572. Il fut repoussé à chaque fois avec des pertes cruelles (2). Le combat final aurait eu lieu près du Phnom Sonthok (Kompong Svai), Barom Reachea entouré de ses deux fils aînés menant lui-même son armée.

Les annales laotiennes confirment ces événements et les datent également de 1570 (3). Un auteur portugais, le P. Manoel Carvalho, dans une lettre de janvier 1599, parle d'une tentative d'invasion laotienne dont il aurait eu des échos par des « témoins oculaires » portugais, et qu'il situe « il y a plus de vingt ans ». S'il s'agit bien des luttes dont nous venons de parler, nous aurions là une confirmation de la date avancée par Garnier puisque Carvalho semble nous renvoyer avant 1578. Toutefois cet auteur n'est pas très sûr pour cette période car il ajoute immédiatement après que le roi du Cambodge, qui avait toujours « eu beaucoup d'affection pour Malacca et les Portugais », mourut lors de cette invasion et que maintenant (donc en janvier 1599) règne son fils, qui a vingt ans, qui vécut au Laos et qui fut remis sur le trône par les Espagnols et les Portugais (4). Or ce dernier souverain ne peut être, comme nous allons le voir, que Barom Reachea II, né en 1579, réfugié au Laos avec son père Sâtha pour échapper à l'invasion de Preah Nareth en 1593, puis remis sur le trône en 1596 par les aventuriers portugais et espagnols. Le P. Carvalho confond donc peut-être invasion laotienne et attaque siamoise. Ou à tout le moins partiellement informé, il rapproche arbitrairement la fuite puis la mort de Sâtha et la restauration de Barom Reachea II, d'événements survenus sous le règne de Barom Reachea I^{er} (qui était en fait le grand-père du roi régnant en 1599), et dont il a pu avoir effectivement entendu parler par des Portugais résidant au Cambodge.

(1) MOURA, vol. 2, p. 46 ; MASPERO, p. 59, n. 1, qui pense qu'il s'agit du roi Sedtha Thilat-chan, au pouvoir à Vientiane depuis 1563.

(2) LECLÈRE, pp. 279-281.

(3) LE BOULANGER, *Histoire...*, op. cit., p. 90. M. C. Archaimbault a retrouvé les annales utilisées par Le Boulanger et nous espérons qu'il en donnera une édition de base.

(4) PIMENTA, *Cartas que o Padre Nicolao Pimenta da Companhia de Iesu... escreveu ao Gêral della à 26 de Noubro de 1599 & ao 1 de Dezembro de 600...*, Lisbonne, P. Crasbeeck, 1602, f^{os} 37 sv. ; éd. française *Lettres du Père Nicolas Pimante... Au... Père Claude Aquaviva...*, Lyon, I. Pillehote, 1602, pp. 162-63. Il n'est pas impossible que le P. Carvalho ait partiellement raison si Barom Reachea I^{er} mourut à l'époque de ces attaques laotiennes, ce qui expliquerait son texte. Comme nous le fait remarquer C. R. Boxer, il est amusant de noter que cet auteur ne mentionne nullement le rôle des Espagnols et Cambodge et présente les événements comme animés par les seuls Portugais. Ajoutons que les données de Pimenta ont été reproduites textuellement par L. de GUSMAN, *Historia de las Misiones... en la India Oriental...*, Alcalá, I. Gracian, 1601, 2 vol., liv. II, chap. XLV, ainsi que dans DU JARRIC, *Histoire des Choses... Avenues tantes Indes Orientales...*, Bordeaux, S. Millanges, 1608-10, vol. 1, p. 638. Ne pas oublier que la date de la lettre du P. Pimenta fait difficulté : P. Hosten : Fr. N. Pimenta's annual letter on Mogor (Goa, Dec. 21, 1599), *Jal of the As. Soc. of Bengal*, 1927, vol. 23, p. 57. On trouve enfin des échos très déformés de cette attaque laotienne, sans doute d'après Pimenta, dans G. de Eredia : cf. L. JANSSEN, *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay. Mns... de Godinho de Eredia...*, Bruxelles, C. Muquardt, 1882, p. 79, et dans P. HEYLIN, *Cosmographie...*, Londres, Ph. Chetwind, 1652, p. 909.

Barom Reachea I^{er} mourut en 1576 pour Garnier (Moura : 1567), et la date de Garnier ou une date approchée, semble bien être la plus raisonnable comme nous venons de le voir (1). Il avait eu trois fils (voir tableau III) : Sâtha, né vers 1553 (Moura : 1543) d'une reine nommée Kessa ; Srei Soryopor, né vers 1556 (Moura : 1548) d'une reine Vong ; et Chau Pnhea An, ou On, né vers 1565 (Moura : 1554), dont nous ne connaissons pas la mère.

SÂTHA

Sâtha, fils aîné de Barom Reachea I^{er}, monta sur le trône en 1576 selon Garnier avec les titres de Preah Reachea Angca Preah Borom Reachea Reamea Thupdei ; Moura place son avènement en 1567 et lui donne les titres de Preah Barom Henta Reachea Thîreach Reamea Thupdei. C'est le roi que les auteurs espagnols désigneront généralement sous le nom d'Apramlangara (2). La chronologie de ce souverain bénéficie de précieux recoupements grâce aux inscriptions lapidaires qui commencent de réapparaître à Angkor Vat, nous verrons plus loin pourquoi, et dont il est curieux que les historiens modernes n'aient guère tenu compte. En effet nous trouvons parmi ces textes (3) :

Une inscription datée de juillet 1577 par laquelle une « reine-mère » se réjouit de voir le roi son fils réparer ce jour l'ancien temple de Braḥ Biṣṇuloka (Angkor Vat), le « restaurer complètement, le remettre dans l'état où il était dans l'antiquité ».

Une inscription de 1579 par laquelle le roi Braḥ Jaiyya Jeṣṭhādhirāja Rāmādhpati Pabitra, appelé plus loin : Braḥ Mahā Upāsaka Mahārāja Pabitra, rappelle que lorsqu'il monta autrefois sur le trône, « ayant en vue la glorification » du bouddhisme, il « construisit (*sāñ* : « répara ») les grandes tours du Braḥ Biṣṇuloka, fit monter des pierres, édifia les sommets à neuf pointes (ou : « les neuf sommets ») des belles tours, les recouvrit d'or... », y érigea un reliquaire, le consacra à ses aïeux et au roi Braḥ Varapitādhirāja, le « roi défunt son père ». Au début de la grossesse de sa première reine Braḥ Bhagavati, ou encore Braḥ Rāja Debi, il promit de consacrer son enfant au Bouddha. Un fils nommé Braḥ Parama Rājādhirāja Pabitra, ou encore Braḥ Aṅga Samtec Braḥ Parama Rājādhirāja, lui étant né ce mercredi d'août 1579, il l'a conduit au Braḥ Biṣṇuloka, ce « grand domaine... des puissants génies et des troupes d'ancêtres (4) », et l'a consacré au Bouddha.

Le roi auteur de cette inscription est Sâtha, qui régnait bien en 1579, que l'on suive la chronologie de Garnier ou celle de Moura. Et de nouveau la première a toutes chances d'être la plus exacte qui fait monter Sâtha

(1) Sur l'ensemble de ce règne, GARNIER, pp. 351-353 ; MOURA, vol. 2, pp. 45-48 ; LECLÈRE, pp. 281-83.

(2) Preah Alangkâr, ou Parama Alangkâr.

(3) AYMONTIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 3, pp. 291 sv. Les inscriptions modernes d'Angkor Vat ont été en outre éditées en cambodgien par G. COEDÈS in *Ganthamâlâ, Pub. Ecol. supér. de Pâli de Phnom Penh*, Biblioth. Royale du Cambodge, 1940, vol. 8.

(4) Cette désignation d'Angkor Vat et la conception du monument comme une sorte de temple dynastique est du plus haut intérêt. Sous l'affabulation bouddhique, c'est en somme concrètement exprimé le rôle fondamental du temple-montagne khmêr.

sur le trône en 1576, puisque la « reine-mère » célèbre en 1577 la restauration d'Angkor Vat, et que le roi auteur de l'inscription de 1579 dit avoir réparé ce temple « quand il monta autrefois sur le trône ». De plus, Garnier place en 1579 la naissance du second fils de Sâtha, Chau Pnhea Ton. Ce prince est bien né en 1579 puisque nous avons vu le P. Carvalho lui donner vingt ans en janvier 1599, alors qu'il régnait sous le nom de Barom Reachea II (1). C'est donc la naissance de ce futur souverain que commémorerait l'inscription de 1579, et en outre nous savons par les chroniques que, comme son frère aîné Chesthâ, il était issu de la première femme de Sâtha, qui serait la reine Braḥ Bhagavati. Le seul fait légèrement discordant est que le roi auteur de l'inscription de 1579 dit avoir restauré Angkor Vat « autrefois », et que cet acte dans notre hypothèse aurait pris place vers 1576-77. Mais ce n'est peut-être là qu'une formule littéraire. De plus il n'est pas tout à fait exclu que Sâtha ait pris le pouvoir un peu avant 1576. Les sources européennes que nous allons étudier fixent son accession au trône en 1570, ou plutôt vers 1570. Sâtha a pu succéder à son père entre 1570 et 1576, et la restauration célébrée par la « reine-mère » en 1577 serait une seconde entreprise. Quoi qu'il en fût, c'est indubitablement Sâtha l'auteur de l'inscription de 1579, et l'on voit que la chronologie donnée par Garnier est d'une exactitude plus que satisfaisante.

En 1584 (Moura : 1574), Sâtha associa à la couronne ses deux fils aînés, Chestha, né en 1574, et Ton, né en 1579, comme nous venons de le voir. Ce dernier reçut les titres de Preah Reachea Anca Preah Barom Reachea Thîreach Reamea Thupdei : c'est le futur roi Barom Reachea II. Moura veut que Sâtha ait abdicqué en faveur de Chestha, qui aurait reçu les titres de Chei Chestha Thîreach Reamea Thupdei. En fait, le roi continua de régner, comme régent peut-être, mais avec le pouvoir réel. Les sources européennes, de plus en plus précises, ne signalent aucun changement de souverain à cette époque, et c'est indubitablement Sâtha qui gouvernait en 1593 lors de l'attaque de Preah Nareth. Aymonier croyait devoir suivre Moura en opposant au roi mentionné dans l'inscription d'Angkor Vat de 1579, l'auteur d'une inscription d'Angkor Vat datée de 1580 rédigée par « le roi régnant » Braḥ Jaya Jeshthâdhirâja Râmâdhipati (2), titre que Moura donne au fils aîné de Sâtha après qu'il eût été associé au trône. Mais en suivant la chronologie de Moura lui-même, ce jeune prince n'avait que seize ans à peine en 1580. Ensuite la différence de titres signalée par Aymonier ne signifie rien, et même n'existe pas car Sâtha dans sa propre inscription de 1579 s'intitule également Braḥ Jaiyya Jeshthâdhirâja Râmâdhipati (3).

En 1580 (Moura : 1573), Sâtha eut de la reine Peng — princesse laotienne ? — un troisième fils nommé Chau Pnhea Nhom. Les chroniques placent encore à cette date une expédition contre le Siam couronnée de succès. Mais le cours général des événements et les témoignages des *Annales d'Ayuthya* rendent douteuse cette affirmation. En fait, il semble

(1) Voir plus haut, n. 4, p. 16.

(2) AYMONIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 3, p. 757.

(3) *Ibid.*, vol. 3, p. 293.

bien que vers 1583 Preah Nareth ait attaqué le Cambodge et peut-être pris Lovék. A tout le moins les chroniques siamoises parlent-elles d'un succès d'importance. Et une inscription trouvée à An Lok parle de la « chute de Lovék » en 1587. Les historiens modernes ont d'ailleurs longtemps avancé la date de 1583 pour la chute définitive de Lovék alors que celle-ci eut lieu seulement en 1593 comme nous allons le dire. Et c'est sans doute cette première attaque qui les a induits en erreur (1).

Quel que fut le résultat exact de ce raid, il inquiéta profondément Sâtha et nous allons voir en détail dans le second chapitre comment toute sa politique en fut affectée, et de quelle façon il chercha des secours du côté des Portugais et des Espagnols. Ce fut en vain. Preah Nareth, allait revenir à la charge et cette fois le battre définitivement. Une première tentative fut peut-être amorcée en 1591, que signalent deux sources siamoises, mais fut sans lendemain (2). Finalement Preah Nareth peu après juillet 1593, envahit le Cambodge et vint mettre le siège devant la capitale que défendait le frère cadet de Sâtha, Soryopor. Sâtha lui-même s'enfuit à Srei Santhor. Lovék tomba après un siège sur lequel les détails romantiques mais peu fondés, abondent. La date de sa chute est très certainement janvier 1594 comme le disent les Annales d'Ayuthya et les témoignages européens, désormais fondamentaux (3). Des troubles éclatèrent à Srei Santhor et un parent du roi, Reamea Chung Prei, prit le pouvoir. Sâtha et ses deux fils aînés s'enfuirent au Laos, où le roi mourut en 1596 (4).

Nous allons voir dans le chapitre suivant que, à partir du règne de Sâtha, Portugais et Espagnols commenceront de fréquenter au Cambodge. La conquête de Malacca par les premiers en 1511, l'installation des seconds aux Philippines à partir de 1565, mettaient désormais à leur portée le vieux royaume, zone d'influence non négligeable au regard de leurs entreprises au Siam et dans le reste de l'Asie sud-orientale. Quelques aventuriers, d'une énergie peu commune, finirent par se tailler à la cour de Lovék une place considérable, et provoquèrent même une intervention militaire espagnole sous couleur de protéger les missionnaires catholiques qui avaient commencé de travailler dans le pays.

Les dernières années du XVI^e siècle nous sont donc fort bien connues par les témoignages occidentaux. Et c'est d'après ces sources que nous les étudierons. Division logique au demeurant car l'invasion de Preah Nareth marqua non seulement la fin d'un règne mais encore, et surtout, le début de la domination siamoise sur le Cambodge. Aussi bien les chroniques cambodgiennes font-elles une pose à cette date de 1583-84, terminant là leur première section des « rois qui régnèrent à Lovék », puis entamant la partie consacrée aux « rois qui régnèrent à Oudong ».

(1) Siamese history..., *op. cit.*, 1837, vol. 7, p. 326; AYMONIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 758; FRANKFURTER, *Events...*, *op. cit.*, pp. 60-61.

(2) COEDÈS, Une recension pâlie..., *op. cit.*, pp. 21-22; Siamese history..., *op. cit.*, 1837, p. 326.

(3) GARNIER, pp. 354-355; PALLEGOIX, *Description...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 85-86; Siamese history..., *op. cit.*, 1837, vol. 7, p. 326 et 1838, vol. 8, pp. 50, 543. L'invasion de Preah Nareth n'a pu commencer avant juillet 1593 et a dû sans doute prendre place avec le début de la saison sèche : voir pp. 38 ss., l'étude de cette période d'après les sources européennes.

(4) Sâtha a dû mourir entre juin et septembre 1596 : voir plus bas, p. 44.

LE DESTIN D'ANGKOR APRÈS 1431

Avant de passer à l'histoire des dernières années du XVI^e siècle, il nous faut examiner un problème dont la solution ressortit davantage aux sources cambodgiennes : le destin d'Angkor après son abandon en 1432 par les rois cambodgiens.

Qu'étaient devenus les cités, les immenses ouvrages hydrauliques et les temples majestueux qui avaient été le centre même de la vie khmère plus de six siècles durant ? Nous avons dit brièvement que des fouilles récentes confirment les chroniques cambodgiennes et permettent de penser qu'Angkor Thom, à tout le moins, fut définitivement abandonnée au début du XV^e siècle. Mais s'il est possible que cette cité ait disparu très vite sous la végétation, cela n'a pu être le cas de tous les monuments de la région. Angkor Vat en particulier semble bien être resté accessible. Nous allons le voir aux descriptions portugaises et espagnoles que nous étudions dans la seconde partie de ce travail. Et l'on pouvait s'en douter par ceci que les Cambodgiens se sont transmis jusqu'à nos jours des légendes concernant les grands temples d'Angkor plus exactes qu'on ne le croit généralement et qui prouvent qu'il n'y eut pas de solution de continuité dans leur tradition ⁽¹⁾.

D'autre part l'étude aérienne systématique de la région d'Angkor à laquelle nous avons procédé de 1951 à 1954, montre que seule la zone délimitée, en gros, au nord par le parallèle de Ta Nei, à l'est par la rivière de Siemreap, à l'ouest par la digue orientale du Baray occidental et enfin au sud par la douve septentrionale d'Angkor Vat, fut recouverte par la forêt dense. Le reste de la région de Siemreap demeura habité et cultivé, ou tout au plus envahi par la forêt clairière. Les anciens ouvrages khmers — surtout les canaux et les chaussées — s'y décèlent parfaitement à l'observation aérienne. Cela ne pourrait être le cas si la forêt dense les avait à un moment ou un autre recouverts, qui les aurait bouleversés et cachés sous une épaisse couche d'humus. Car dans les secteurs envahis il y a quelques années par la forêt et récemment défrichés, plus rien n'apparaît de canaux par exemple, que nous savons pourtant avoir existé là puisque nous les voyons à leur entrée et à leur sortie des zones en question.

Il est difficile de voir pourquoi une partie seulement d'Angkor, et celle-là précisément, fut envahie par la forêt. On peut seulement supposer avec quelque vraisemblance que la vie urbaine sous les derniers rois khmers s'était concentrée autour d'Angkor Thom. C'est là en tout cas que nous trouvons le plus grand nombre d'ouvrages postérieurs au XIII^e siècle. C'est donc cette zone qui fut, plus que toute autre, ravagée par les Siamois au XIV^e et au XV^e siècle. Les horreurs de la guerre, la destruction systématique des réservoirs d'eau et des ouvrages hydrauliques, en auraient chassé toute vie, cependant que le pays qui s'étend au sud et à l'ouest et qui n'était que campagnes, serait resté habité et cultivé par les Cambodgiens. Et lorsque nous parlons de l'abandon d'Angkor vers 1432, nous voulons dire qu'Angkor Thom fut désertée en

(1) Voir plus bas, pp. 97 ss.

tant que capitale royale, non pas que le pays fut entièrement dépeuplé.

Aussi bien avons-nous vu plus d'une fois les événements ramener les armées cambodgiennes, et même la cour, dans la province et à proximité des temples. Garnier fait régner Soryotei à Angkor, en concurrence avec son frère Preah Srei installé à Srei Santhor ou à Lovêk. Thommo y aurait été gouverneur au début du règne de son frère. Ang Chan s'y rendit vers 1510 et peut-être encore vers 1540 pour repousser les Siamois. Et nombre de fois sans doute les souverains cambodgiens campèrent sur les ruines de leurs glorieux prédécesseurs, étape obligée dans toutes les luttes contre le Siam.

Enfin différents récits européens que nous allons étudier, parlent de la « redécouverte » au cours de la seconde moitié du xvi^e siècle, d'une ville qui est de toute évidence Angkor Thom (1). Le chapitre inédit de Diogo do Couto dit qu'Angkor Thom fut découverte en 1550 ou 1551 par un roi cambodgien chassant dans la région ; séduit par la fertilité de ce site, il y installa sa cour. Gabriel de San Antonio rapporte également la découverte d'Angkor Thom dans des circonstances identiques, mais la place en 1570. C'est ce que répète encore Christoval de Jaque, qui précise que le roi auteur de la découverte était Apramlangara, c'est-à-dire Sâtha. Enfin João dos Santos et d'Argensola se font l'écho de cette tradition, mais la situent de façon plus vague à l'époque de l'arrivée des premiers missionnaires catholiques, ce qui nous ramène au début du règne de Sâtha comme nous l'établirons. En d'autres termes, un fait est certain : la découverte d'Angkor Thom par un roi cambodgien, et l'installation de la cour à proximité, vers le milieu du siècle.

Les historiens modernes s'appuyant sur le texte de San Antonio qui était jusqu'ici sinon le seul connu, du moins le plus régulièrement suivi, ont donc admis une réoccupation temporaire d'Angkor vers 1570 sans d'ailleurs accorder à ce fait toute l'attention qu'il méritait. Le P. Bouillevaux, qui devait être le premier Européen à revoir Angkor au xix^e siècle, relevant dans la chronique traduite par Garnier que le roi Barom Reachea I^{er} s'installa en 1570 à Kompong Krassang pour préparer un raid sur Khorat, mit les deux événements en parallèle et attribua à ce souverain le transfert de la cour à Angkor (2). En effet Kompong Krassang semble bien avoir été tout proche d'Angkor. Garnier identifie ce site avec un village situé près de l'embouchure des Grands Lacs, au nord-ouest de Lovêk (3). Toutefois les cartes modernes ne signalent aucun village de ce nom dans cette région. Nous croyons que Garnier a fait erreur, tout comme Villemereuil qui, dans sa publication des manuscrits de Doudart de Lagrée, situe Kompong Krassang à proximité de Beng Mealea et du Preah Khan de Kompong Svai (4). Il existe effectivement un Phùm Krassang à six kilomètres au nord du Preah Khan de Kompong Svai,

(1) Ces textes sont étudiés et traduits chapitres III et IV.

(2) C. E. BOUILLEVAUX, *Ma visite aux Ruines cambodgiennes en 1850*, Saint-Quentin, J. Moureau, 1863, p. 9, aussi publié in *Mémoires de la Soc. Acad. Indo-chinoise*, 1879, vol. 1, pp. 1-17.

(3) GARNIER, p. 352, n. 1.

(4) VILLEMEREUIL, *Explorations et Missions...*, *op. cit.*, p. 25, n. 5.

sur le stung Staung, et peut-être cette localisation a-t-elle été avancée en supposant qu'un raid sur Khorat devait partir de cette région. Mais ces deux hypothèses nous rejettent trop loin d'Angkor. Le Kompong Krassang où s'installa Barom Reachea I^{er} devait être tout proche des ruines. De fait, il existe de multiples Krassang depuis Kompong Thom jusqu'à Siemreap, en particulier au sud de cette ville, vers Rolôus, sans parler des variantes comme les Phûm Krassang Roloeng ou Rolung, et les Phûm Kok Krassang (1). Il est vrai qu'aucun de ces villages ne répond exactement à la localisation qu'implique le toponyme de Kompong : « la berge ». Mais il y a au sud de Siemreap, le long du stung Siemreap, un groupe de villages nommés Phûm Krassang qui répond fort bien au site cherché et qui a pu s'appeler Kompong Krassang au XVI^e (2). Localisation très vraisemblable car les textes européens spécifient que l'on se rendait à Angkor avec des embarcations qui atterrissaient à quelques kilomètres au sud des temples, sur la berge des lacs, comme cela fut d'ailleurs pratiqué jusqu'au XX^e siècle.

Le texte de Couto avance pour cette redécouverte la date de 1550-51, ce qui revient à l'attribuer à Ang Chan. Louis Finot a depuis longtemps fait remarquer que la réoccupation d'Angkor, ou à tout le moins l'intérêt porté à Angkor Vat, remontait bien avant 1570 (3). Il existe en effet à Angkor Vat une inscription qu'Aymonier considère, par son écriture, comme étant du milieu du XVI^e siècle, et en tout cas des textes datés de 1563 et de 1566, ce dernier mentionnant une fondation bouddhique effectuée dans la région sans doute en 1555 (4). Autant de faits qui prouvent un renouveau d'activité précisément dès la date indiquée par Couto, dont nous constaterons tout à loisir la remarquable exactitude. Il se peut donc qu'Ang Chan découvrit effectivement Angkor Thom au cours d'une chasse, et nous avons trouvé ce souverain dans la région vers 1540 (5).

Si cependant la découverte ne prit place qu'en 1570 comme le disent San Antonio et Jaque, le roi en cause serait Barom Reachea I^{er}. Cependant Jaque dit que ce fut Apramlangara, soit Sâtha, qui ne monta sur le trône qu'en 1576 ou tout au plus, quelques années avant. En fait, ces deux auteurs associent indubitablement Sâtha à la découverte d'Angkor et c'est pour cela qu'ils datent l'événement de 1570 qui était pour eux la date d'accession au trône de ce roi. Ce n'est qu'une date approchée.

En fait, ces contradictions apparentes disparaissent si l'on dissocie, comme nous croyons pouvoir le faire, les deux événements : la décou-

(1) Kompong Krassang : « La Berge des krassang » ; Phûm Kok Krassang : « Le Village des nombreux krassang » ; Phûm Krassang Roloeng : « Le Vil. des krassang déracinés » ; Phûm Krassang Rolung : « Le Vil. des grands krassang ». Le *krassang* (parfois orthographié à tort *krassang* sur les cartes modernes), est un arbuste épineux dont le fruit acide sert de condiment : *polygonum odoratum*, ou *feronia elephantum*. Peut-être faut-il rapprocher de ce site le royaume de « Créassane » cité dans l'histoire de Vorvong et de Saurivong, où résidait le roi Saurio (Soryopor, Soryotei ?) : PAVIE, *Mission... Etudes diverses*, vol. I : *Recherches sur la littérature*, Paris, Leroux, 1898, p. 55.

(2) Sur les variations des berges des Grands Lacs, voir plus bas, p. 151.

(3) G. COEDÈS, L. FINOT, V. GOLOUBEV, *Le Temple d'Angkor Vat, Mémoires archéologiques de l'EFEO*, Paris, Van Oest, 1929-1932, 7 vol., vol. 1, p. 15.

(4) AYMONIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 290 ss.

(5) GARNIER, p. 349.

verte proprement dite d'Angkor Thom, puis l'installation de la cour à proximité. Nous aurions donc dans cette hypothèse :

- a) La découverte d'Angkor Thom par un roi chassant dans la région ;
- b) Puis l'installation de la cour et le repeuplement de la région.

Ainsi Couto serait justifié en datant le premier temps de 1550-51, et de toute façon les inscriptions indiquent un regain d'intérêt pour Angkor à ce moment. Puis un second roi se serait installé près des ruines. Ce fut Barom Reachea I^{er} si la date de 1570 doit être prise au pied de la lettre. Mais plus vraisemblablement il faut reculer légèrement les faits et situer à l'avènement de Sâtha — entre 1571 et 1576 — le transfert de la cour cambodgienne. Que Sâtha ait eu une véritable prédilection pour les ruines, voilà ce que nous voyons de reste. Il restaure Angkor Vat avec quelque magnificence, il y consacre un de ses fils, comme le disent les inscriptions de 1577 et de 1579. Enfin, argument de poids en faveur de notre thèse qui place la découverte d'Angkor Thom avant l'installation de la cour à proximité, l'inscription de 1579 mentionne la Brah Mahâ Nagara Indraprastha qui est, comme nous le dirons, Angkor Thom. Celle-ci était donc déjà connue, voire même habitée, avant 1579. Il est d'ailleurs tout à fait compréhensible que San Antonio et Jaque aient attribué à Sâtha découverte et repeuplement d'Angkor. Ces auteurs tenaient leurs informations des missionnaires qui habitèrent la cour de ce roi. Tout normalement ceux-ci entendirent surtout parler des faits et gestes de Sâtha, de sa restauration d'Angkor Vat, et ils lui attribuèrent de surcroît la découverte de la ville.

On peut en somme résumer les événements, avec le maximum de probabilité, de la façon suivante :

En 1550-51 Ang Chan découvre Angkor Thom (D. do Couto) ; en tout cas les inscriptions réapparaissent à Angkor Vat.

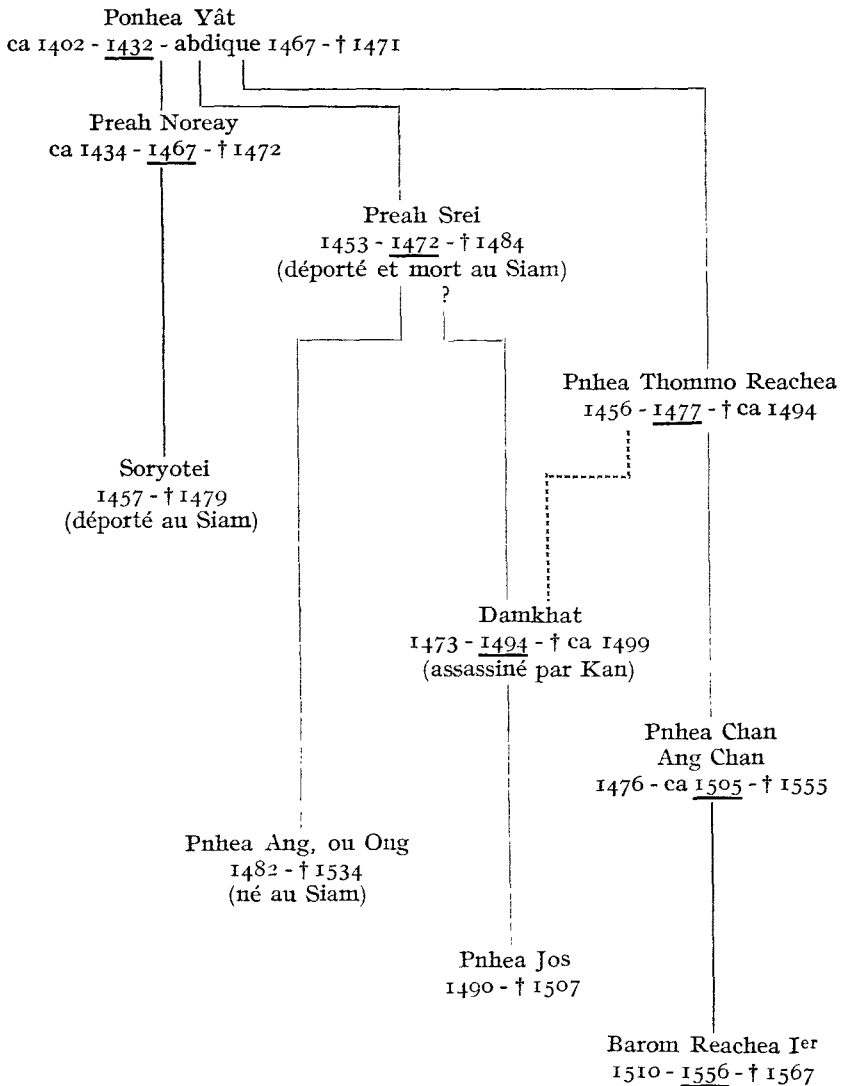
Sinon vers 1570 peut-être Barom Reachea I^{er}, lors de son séjour à Kompong Krassang, découvre et repeuple l'antique capitale.

Enfin, avant 1576 au plus tard, Sâtha installe sa cour près d'Angkor, si ce n'est déjà fait, et restaure Angkor Vat. Les missionnaires appelés par lui voient les ruines et répandent les premières informations qui soient parvenus à ce sujet en Occident.

Pour conclure, disons que nous ne savons pas exactement à quelle date Sâtha abandonna Angkor. Un seul fait est certain, il était en 1593 à Lovék. Les voyages européens aux ruines, nous le montrerons, se placent entre 1583 et 1589. Une inscription d'Angkor Vat datée de 1587, dit qu'à cette époque le dignitaire Abhai Râja érigea des bouddhas et répara les « tours à quatre faces », soit Angkor Thom ou un monument du style de Jayavarman VII ; mais le terme peut aussi se rendre par « péristyle », et alors il s'agirait d'Angkor Vat. Le fait qu'à cette date ce ne soit pas Sâtha en personne, comme en 1577, qui s'occupe d'Angkor Vat, est peut-être un léger indice qui suggérerait un départ antérieur, ou vers 1587 ? En tout cas, la menace siamoise qui pesait, oppressante, depuis 1583, permet de croire que le roi ne devait plus guère se sentir en sécurité si près de la frontière et que son retour à Lovék n'a pas dû se faire attendre.

**SUCCESSION DE PONHEA YÂT
SELON LA CHRONIQUE DE MOURA**

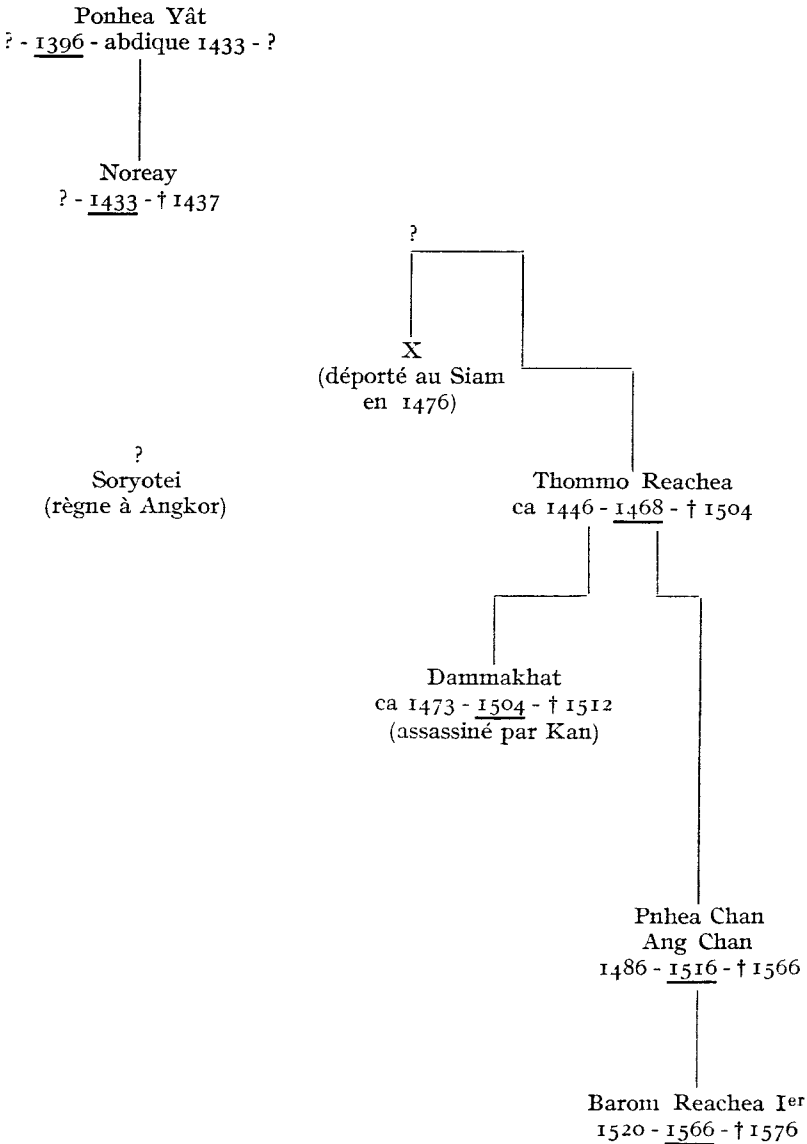
La première date est celle de naissance, la dernière celle du décès,
la date soulignée est celle du sacre, ou de la prise de pouvoir effective



N. B. — Damkhat est plus vraisemblablement le fils aîné de Thommo que celui de Preah Srei.

**SUCCESSION DE PONHEA YÂT
SELON LA CHRONIQUE DE GARNIER**

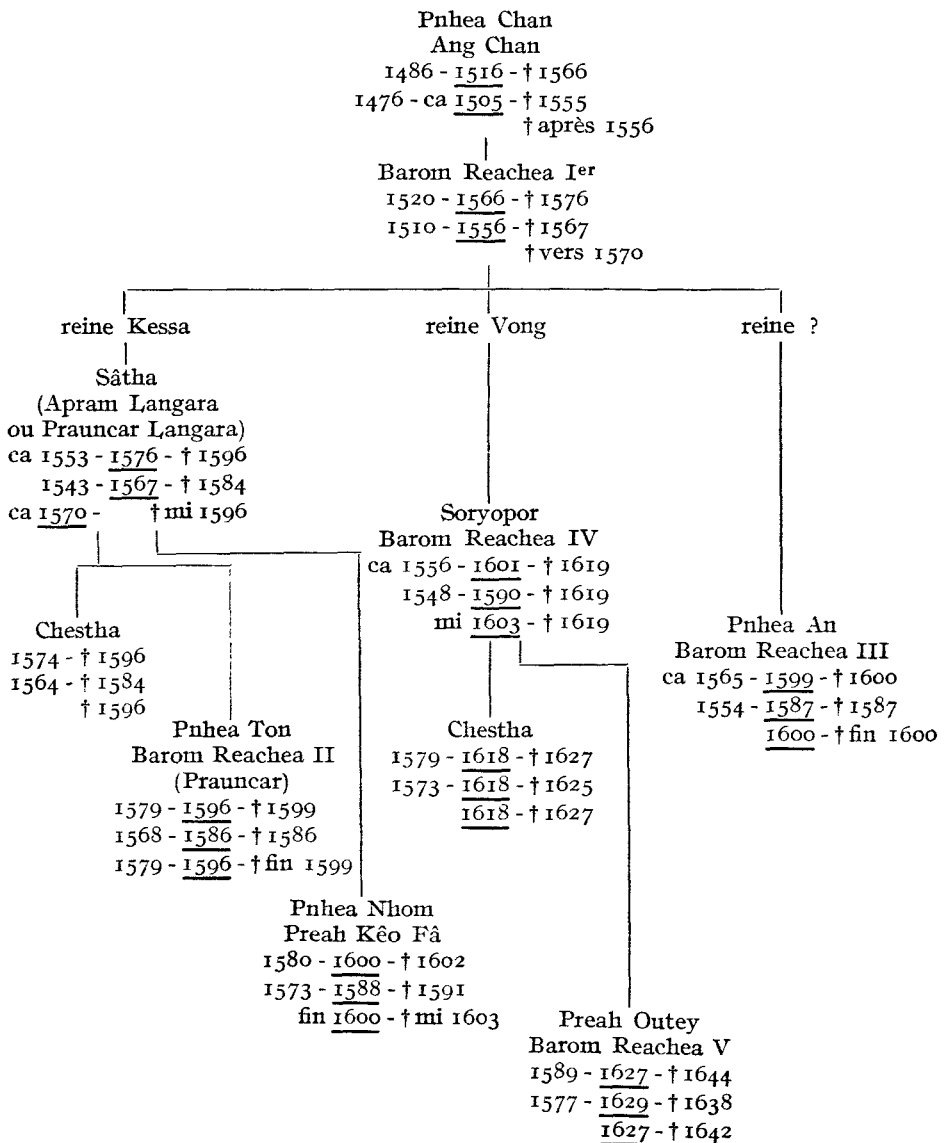
La première date est celle de naissance, la dernière celle du décès,
la date soulignée est celle du sacre, ou de la prise de pouvoir effective



SUCCESSION D'ANG CHAN

La première date est celle de naissance, la dernière celle du décès, la date soulignée est celle du sacre, ou de la prise de pouvoir effective

La première ligne donne les dates selon la chronique Garnier, la seconde ligne selon la chronique Moura, enfin la troisième ligne les dates *certaines* selon les sources européennes (chapitre 2). Seuls ont été figurés les princes directement intéressés au trône. Les noms entre parenthèses sont ceux couramment employés par les auteurs portugais et espagnols.



CHAPITRE II

LA DÉCOUVERTE DU CAMBODGE PAR L'OCCIDENT

Le Cambodge fut un des derniers pays de l'Asie du Sud-Est à être visité par les Occidentaux. A l'écart des grands itinéraires maritimes, il ne jouait qu'un rôle politique secondaire et n'offrait aucune de ces épices, de ces denrées précieuses qui attiraient les navigateurs. Encore verrons-nous dans le dernier chapitre de cet ouvrage que si le Cambodge est mentionné dans les ouvrages européens dès 1511 et figure sur les portulans dès 1527, ce n'est que dans les publications des dernières années du XVI^e siècle que l'on trouve quelques informations concrètes à son sujet.

LES PREMIÈRES ENTREPRISES MISSIONNAIRES

En fait si les Portugais, plus tard les Espagnols s'intéressèrent au Cambodge, ce fut à la suite de leurs missionnaires. Mais en contraste avec le véritable luxe de recherches dont ont bénéficié les missionnaires à la Chine ou au Siam, leurs obscurs collègues du Cambodge n'ont pas retenu l'attention des historiens modernes. Les archives portugaises n'ont pratiquement pas été dépouillées à cet égard, ou commencent à peine de l'être. Et l'on s'est contenté jusqu'ici de répéter les données disparates recueillies par les chroniqueurs des grands ordres missionnaires, sans même les contrôler ⁽¹⁾. Seul M. Lawrence Palmer Briggs a récemment consacré une étude fort estimable à ce problème ⁽²⁾. Il

(1) Voir F. de HUERTA, *Estado... de la... provincia de S. Gregorio Magno, de religiosos menores descalzos... en las... Filipinas...*, Binondo, M. Sanchez, 1865 ; J. FERRANDO et J. FONSECA, *Historia de los PP. Dominicos en las Islas Filipinas...*, Madrid, M. Rivadeneyra, 1870-1872, 6 vol. ; *Reseña biográfica de los religiosos... del Santissimo Rosario de Filipinas...*, Madrid, Real Colegio de Sto Tomás, 1891, vol. 1 ; P. Benno BIERMANN, *Die Missionen der Portugiesischen Dominikaner in Hinterindien, Zeit. für Missionswiss. und Religionswiss.*, Münster, 1931, vol. 21, pp. 305-327. On peut également consulter les ouvrages suivants, qui ne sont que des compilations plus ou moins soigneuses des histoires que nous venons de citer : R. P. F. ANDRÉ-MARIE, *Missions dominicaines dans l'Extrême Orient*, Paris et Lyon, Poussielgue, 1865, 2 vol. ; Marcellino DA CIVEZZA, *Histoire universelle des Missions franciscaines d'après le T. R. P. ...*, trad. et éd. par le P. Victor PERDARDIN, Paris, Tobra, 1899, 3 vol. ; P. Antonio L. FARINHA, *A Expansão da Fé no Extremo Oriente*, Lisbonne, Agencia Geral das Colonias, 1946 ; H. BERNARD-MAITRE, *Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident*, Paris et Leide, Cathasia et Brill, 1950.

(2) L. P. BRIGGS, *Les missionnaires portugais et espagnols au Cambodge (1555-1603)*, *BSEI*, 1^{er} trim. 1950, nouv. sér., vol. 25, fasc. 1, pp. 5-29.

reste cependant, au moins d'après les sources imprimées, que l'on peut apporter quelques précisions supplémentaires, en attendant que des recherches systématiques dans les archives nous fournissent en documents plus détaillés.

LES PREMIÈRES TENTATIVES

Le dominicain portugais Gaspar da Cruz est le premier missionnaire connu de nous qui ait travaillé au Cambodge. Il fut précédé dans le pays, et peut-être décidé, par des commerçants de sa langue. Il nous dit lui-même « avoir entendu dire qu'il trouverait là un champ favorable pour prêcher », et il mentionne plus loin des « désordres causés par les Portugais au Cambodge », ce qui montre que des trafiquants étaient installés, ou du moins fréquentaient Lovêk avant 1555. Malgré les avis contraires des gens de Malacca, Gaspar da Cruz décida d'aller au Cambodge pour prêcher, car ce fut un homme d'une énergie peu commune. Il partit en septembre 1555 et s'installa à la cour d'Ang Chan, à Lovêk. Il se heurta très vite à l'hostilité des bonzes et dut finalement renoncer à ses projets d'évangélisation. Il rentra, *via* Macao, à Malacca où il était de retour au Carême de 1557 ⁽¹⁾.

Après le bref passage de Gaspar da Cruz, les sources occidentales sont muettes sur le Cambodge, et c'est à peine si nous y trouvons le nom du pays mentionné ci ou là, du moins jusqu'aux environs de 1570. On fixe traditionnellement à cette date la reprise des tentatives missionnaires avec l'envoi par Malacca des dominicains Lopo Cardoso et João Madeira. Pour ces deux derniers la date de 1570 ⁽²⁾ doit être abandonnée, comme nous allons le voir.

Toutefois il n'est pas absolument impossible que des missionnaires portugais se soient rendus au Cambodge dès les débuts du règne de Sâtha, soit vers 1576 ou un peu avant. San Antonio affirme que les prédécesseurs d'Apram Langara (qui désigne chez cet auteur Barom Reachea II), c'est-à-dire Sâtha et Barom Reachea I^{er}, avaient appelé dans leur pays des missionnaires ⁽³⁾. Il est vrai que le même San Antonio nomme parmi ceux-ci les PP. Sylvestre d'Azevedo, Antonio Dorta et Luis de Fonseca dont nous verrons qu'ils débarquèrent au Cambodge seulement à partir de 1583, et que d'une façon générale c'est un auteur moins que sûr. D'autre part, un mémorial rédigé par Diogo Veloso et

⁽¹⁾ G. DA CRUZ, *Tractado em que se cõtam muito por estêso as cousas da China...*, Evora, A. de Burgos, 1569. Ce texte vient d'être traduit et commenté par C. R. BOXER, auquel nous renvoyons pour tous les détails concernant ce missionnaire : *Id.*, *South China in the sixteenth century*, Londres, Hakluyt Soc., 1953. Pour les dates exactes du voyage de G. da Cruz : Antonio de SA, *Documentação para a historia das Missões do Padroado Portugues do Oriente : Insulinidia*, Lisbonne, Agencia Geral do Ultramar, 1955, 2 vol. ; vol. 2, pp. 174, 178, 286.

⁽²⁾ Biermann, Farinha, Bernard-Maitre et Briggs donnent tous cette date, sans références.

⁽³⁾ A. CABATON, *Breve et véridique relation des événements du Cambodge par Gabriel Quiroga de San Antonio*, Paris, Leroux, 1914, pp. 103-104 (que nous citerons ici, sous la forme SAN ANTONIO). Voir également A. CABATON, Le Mémorial de Pedro Sevil à Philippe III sur la conquête de l'Indochine, *BCAI*, 1914-1916, p. 88.

Vargas le 3 août 1595 à Manille, dit que les dominicains et les franciscains étaient reçus par le roi du Cambodge depuis trente ans, soit 1565 (1). Sans donc exclure formellement toute tentative missionnaire dès le troisième quart du xvi^e siècle, il faut se souvenir que ces témoignages sont suspects. Ils émanent d'auteurs qui cherchaient à glorifier leur ordre, ou à provoquer une intervention militaire espagnole dans ce pays. Pour eux, il n'y avait pas de trop bon argument, et il était facile de se fabriquer des lettres de noblesse.

Quant à Lopo Cardoso et João Madeira, il faut reporter leur voyage au plus tôt vers 1583-84. Le P^r C. R. Boxer le montre dans une note inédite que nous traduisons ci-dessous :

« La date de 1570 pour le voyage de Lopo Cardoso et de João Madeira repose sur une mauvaise interprétation et doit être probablement 1583 ou 1584.

« La source qui est en général évoquée est l'histoire officielle des dominicains de la branche portugaise de cet ordre, l'*Historia de São Domingos, particular do Reino e conquistas de Portugal*, une compilation confuse et peu soignée par différents auteurs publiée pour la première fois en quatre volumes à Lisbonne, respectivement en 1623, 1662, 1678 et 1733 (2). Cet ouvrage décousu cite plus d'une fois le F. Lopo Cardoso comme ayant visité le Cambodge, mais ne donne aucune date pour ce voyage, et affirme qu'il s'y rendit avec le F. João Madeira qui, comme lui « ... vint de la « province (de Portugal) quelques années plus tôt... ». Ceci est en soi suffisant pour prouver que ces deux frères n'ont pu aller au Cambodge dès 1570, car il est dit de façon certaine ailleurs que F. João Madeira quitta le Portugal en 1582, révolté de la conquête de son pays par Philippe II d'Espagne, deux années auparavant (3).

« Je soupçonne que la véritable origine de cette confusion est le bibliographe Diogo Barbosa Machado qui consacra un article à F. Lopo Cardoso dans sa véritablement monumentale *Bibliotheca Lusitana* (4). Barbosa Machado dit que F. Lopo Cardoso mourut à Goa le 3 juin 1570, laissant un récit inédit de son séjour au Cambodge, que Machado lui-même aurait vu dans la bibliothèque du marquis d'Abrantès (5). Il donne une liste de références pour étayer ces affirmations, mais aucune de celles-ci ne confirme ce qu'il écrit dans son article. La plus ancienne, et la plus sûre, de ces sources est le frère dominicain João dos Santos qui parle de la mission de Cardoso et de Madeira au Cambodge, mais ne donne

(1) Pour ce mémorial voir plus bas, p. 40.

(2) F. Luis de Caçegas, mort en 1616 ; F. Luis de Sousa, mort en 1632 ; F. Lucas de Santa Catarina, mort en 1740. Il y eut une seconde édition en 4 vol. à Lisbonne, Antonio Rodrigues Galhado, 1767, et une troisième en 6 vol., Lisbonne, Typographia do Panorama, 1866. Nous citerons ici l'édition de 1866 sous la forme CAÇEGAS. Les mentions de Lopo Cardoso sont dans le t. I, liv. III, chap. XXXII, et le t. III, liv. V, chap. I et VII.

(3) George CARDOSO, *Agiologio Lusitano*, Lisbonne, H. Valente d'Oliveira, 1657, t. II, pp. 499-500, 507, où l'on trouvera un récit très détaillé de son départ du Portugal en 1582 et de sa mort à Goa en 1605.

(4) Lisbonne, 1741-1759, 4 vol. ; réimpression en 1930-35.

(5) Ce manuscrit (non daté ?) et intitulé *Carta de novas do Reyno de Camboia, da sua entrada, que teve na terra, e de como foy recebido pelo seu Rey*, fut probablement détruit dans le tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755.

aucune date pour celle-ci (1). Ailleurs dos Santos parle avec plus de détails de F. João Madeira avec lequel il travailla à Sofala quatre années durant jusqu'en juillet 1590, date à laquelle ils furent tous deux transférés au Zambèse (2). Puisque João Madeira quitta le Portugal en 1582 et qu'il était déjà à Sofala lorsque F. João dos Santos y arriva en novembre 1586, il n'a pu visiter le Cambodge qu'entre 1583 et 1585 ; et puisque toutes les sources sont unanimes à dire que F. Lopo Cardoso l'accompagna, il est évident que ce dernier n'a pu mourir (encore moins visiter le Cambodge), en 1570. Si l'on se reporte encore à l'*Agiologio Lusitano* de George Cardoso, on voit que ce dernier écrit que F. Lopo Cardoso *florece* : « prospéra » *anno 1570* ; *florece* est sans doute une coquille pour *fallece* : « mourut » comme l'a probablement supposé Barbosa Machado, d'où son affirmation du décès de Cardoso en 1570, qui doit être une erreur pour 1590 ou même une date plus tardive (3). »

On peut donc tenir pour acquis que Lopo Cardoso et João Madeira, qu'ils aient été ou non les premiers missionnaires à suivre Gaspar da Cruz au Cambodge, n'arrivèrent dans ce pays qu'en 1583 au plus tôt. Cette date avancée par le P^r Boxer est d'ailleurs recoupée par F. de Huerta, historien consciencieux et bien informé, qui place entre 1583 et 1586 les premières tentatives franciscaines au Cambodge, dont nous savons qu'elles furent pratiquement contemporaines des entreprises dominicaines (4).

Lopo Cardoso et João Madeira n'eurent sous Sâtha pas plus de succès que Gaspar da Cruz sous Ang Chan. Les Cambodgiens n'éprouvaient aucun besoin de se convertir ; les bonzes étaient hostiles. Si Sâtha toléra les missionnaires c'est qu'il voyait en eux des intermédiaires utiles avec Malacca. Ils pouvaient servir à des contacts politiques, ils facilitaient surtout les entreprises commerciales du roi qui monopolisait tout le négoce avec l'extérieur et savait que la grande place portugaise était un excellent débouché. Cardoso lui-même dut se rendre à Malacca afin de chercher des marchandises pour satisfaire la « cupidité » du roi (5). En somme les dominicains échouèrent plus ou moins et ils quittèrent très vite le Cambodge. Nous ignorons à quelle date exactement, mais comme nous savons que Madeira fut remplacé par le P. d'Azevedo et que celui-ci était au Cambodge en 1584, on peut placer leur retour au cours de cette même année de 1584 (6).

(1) João DOS SANTOS, *Ethiopia Oriental, E varia historia de cousas, notaveis do Oriente...*, Evora, M. de Lira, 1609 ; 2^e part., liv. II, chap. VII, f^{os} 38 r^o-30 v^o ; cité ici DOS SANTOS.

(2) *Ibid.*, 2^e part., liv. III, chap. VII, f^{os} 60 r^o, 69 v^o, 70 r^o.

(3) L'année 1570 est donnée pour la mort de Lopo Cardoso par Alfonso FERNANDES O. P., *Conciatario Praedicatoria pro Ecclesia Catholica contra Haereticos, Gentiles, Iudeos et Agarenos. Per epistolem in Annuales distributa*, Salamanque, Diego Cosio, 1618, p. 291, mais ceci repose sur une mauvaise lecture de DOS SANTOS où aucune date n'est donnée à cet égard.

(4) DOS SANTOS, f^o 38 r^o ; F. de HUERTA, *Estado...*, *op. cit.*, pp. 672-673. Contrairement à ce que semble penser BRIGGS, *Les Missionnaires...*, *op. cit.*, p. 9, n. 2, Huerta ne se limite pas aux seules entreprises franciscaines espagnoles.

(5) CAÇEGAS, vol. 4, pp. 402-403.

(6) DOS SANTOS, f^o 38 v^o. Disons, pour compléter brièvement la biographie de Cardoso, que ce dominicain fut par la suite prieur de N. S. dos Remedios, près de Baçaim, puis prieur de Cochim, et qu'il mourut à Goa.

Pour remplacer Madeira, les dominicains de Malacca envoyèrent le P. Sylvestre d'Azevedo, qui était au Cambodge dès 1584, puis peu après les PP. Reynaldo (ou Reginaldo) de Santa Maria et Gaspar do Salvador ⁽¹⁾. Caçegas dit que ces deux derniers furent maltraités et même menacés de mort, et qu'ils s'enfuirent peu après leur arrivée sur un navire marchand qui appareillait pour Malacca. Le P. d'Azevedo, qui avait appris le cambodgien et semble avoir été d'une trempe peu commune, resta seul à la tête d'une petite chrétienté composée surtout d'étrangers : Chams, Malais, Japonais, plus les quelques commerçants portugais qui vivaient près de Phnom Penh ⁽²⁾.

La situation allait très vite se retourner en sa faveur. Nous avons vu que vers 1580 ou 1583 les guerres reprirent entre le Siam et le Cambodge, sans que le succès semble avoir été de ce dernier côté. De plus Sâtha fut un faible, un indécis : tout son règne le montre. A l'intérieur de son royaume même, il ne se sentait pas assuré. Son frère Soryopor jouissait d'une grande popularité. Sans doute à cause de cela le roi avait fait couronner en 1584 ses deux fils aînés afin d'assurer la succession dans sa lignée. Il est donc permis de supposer qu'il chercha autour de lui tous les appuis possibles. Les exploits des Portugais et leurs conquêtes, les aventures des capitaines de cette nation qui avaient servi au Siam et en Birmanie lui étaient nécessairement connus. Or précisément quelques soldats de fortune, dont le fameux Diogo Veloso, semblent être arrivés à cette époque au Cambodge.

Peut-être sous la double influence du P. d'Azevedo et de Veloso, et certainement sous la pression du danger, Sâtha changea entièrement d'attitude. Il combla de faveurs le dominicain. Les historiens espagnols, avec quelque complaisance, nous montrent le P. d'Azevedo comme un « nouveau Joseph en Égypte », appelé *pae* (camb. *pá* : « père ») par le roi, qui lui avait « conféré le droit de s'asseoir en sa présence et de porter le grand chapeau, insigne de rang royal » ⁽³⁾. Bien entendu le père fit connaître sa nouvelle fortune, qui était établie dès la fin de 1584, à son couvent de Malacca, demandant avec insistance qu'on lui envoyât des missionnaires afin de profiter de ce climat favorable. Sâtha lui-même écrivit au moins une lettre en ce sens à Malacca et semble avoir accordé l'autorisation de prêcher aux franciscains et aux dominicains ⁽⁴⁾.

Ces appels ne reçurent pas de réponse immédiate. Les dominicains auraient trouvé que la fortune d'Azevedo n'était guère conciliable avec l'esprit d'humilité chrétienne, comme l'insinue Mendoça, mais surtout ils étaient à court de monde ⁽⁵⁾. Ce ne fut que le 15 août 1585 que l'on

(1) DOS SANTOS, f° 38 r°, nomme un P. Sylvestre de Figueiredo ? Est-ce le même que le P. d'Azevedo ou un autre missionnaire ?

(2) CAÇEGAS, vol. 4, pp. 380-389.

(3) MENDOÇA, *Historia... del Gran Reyno de la China*, Rome, Grassi, 1585, pp. 413-414 (nous citerons désormais MENDOÇA) ; SAN ANTONIO, p. 104.

(4) DOS SANTOS, f° 38 v°. Cet auteur ajoute que le navire qui apporta la lettre du roi contenait aussi deux croix faites au Cambodge et envoyées par le P. d'Azevedo. L'une fut érigée devant le couvent dominicain de Malacca, l'autre devant l'église de Cochîn.

(5) MENDOÇA, p. 413.

put envoyer en renfort de Malacca les pères dominicains Antonio Dorta (ou d'Orta) et Antonio Caldeira, accompagnés de quatre ou cinq franciscains (1). En effet un couvent franciscain avait été fondé à Malacca en 1581 par le P. João Bautista de Pezaro, puis érigé en custodie en 1585. Le premier supérieur en fut le P. Diogo da Conceição (2).

Parmi ces franciscains, M. Briggs croit pouvoir compter le P. Gregorio Ruiz (ou Ruyz), en religion Gregorio da Cruz ; ce missionnaire a d'ailleurs aussi bien pu arriver plus tard, car tout ce que nous savons de lui c'est qu'il était au Cambodge en 1593 (3). Très certainement il nous faut comprendre parmi ce premier groupe le F. (selon João dos Santos : frère lai) Antonio da Magdalena, débarqué à Malacca avec le P. Diogo da Conceição le 5 octobre 1584 (4). Parallèlement d'ailleurs les missionnaires franciscains commençaient de travailler au Siam (5). Un couvent fut fondé à Ayuthya sous la custodie du P. D. da Conceição, donc en 1585 au plus tôt ; son premier supérieur fut le P. André de Santo Spirito. A ce couvent auraient séjourné, le F. Antonio da Magdalena, après son voyage au Cambodge, et un P. André de Santa Maria qui ne fait sans doute qu'un avec le P. Reynaldo de Santa Maria dont nous avons dit le bref passage au Cambodge (6).

Les PP. Dorta et Caldeira voulurent prêcher dès leur arrivée au Cambodge, mais Caçegas dit qu'ils furent maltraités, menacés même de mort, sans que ces sévices semblent avoir été le fait de Sâtha. Aussi les deux dominicains rentrèrent-ils à Malacca. Nous ne savons pas la date exacte de leur retour, mais Caçegas dit que leur séjour fut bref, ce que d'ailleurs tout donne à penser. Par la suite le P. Dorta fut supérieur du couvent dominicain de Malacca, puis vicaire général des Indes (7). Quant au P. Caldeira nous le retrouverons à Macao en 1598. En ce qui concerne le F. Antonio da Magdalena nous verrons d'une façon certaine qu'il s'embarqua en janvier 1589 à Cochin pour rentrer au Portugal et qu'il périt au cours du voyage. Et comme Jacinto de Deos affirme qu'il travailla de « longues années » au Siam avec André (= Reynaldo ?) de Santa Maria, il faut supposer qu'il se rendit à Ayuthya peu après avoir débarqué au Cambodge. A ce propos, Jacinto de Deos cite la seule

(1) DOS SANTOS, f^o 38 r^o.

(2) JACINTO DE DEOS, *Verjel de plantas e flores da Província da Madre de Deos, dos Capuchos Reformados...*, Lisbonne, M. Deslandes, 1690, pp. 122, 270, 272 ; nous citerons désormais J. DE DEOS.

(3) CAÇEGAS, vol. 4, pp. 328-332 ; F. de HUERTA, *Estado...*, *op. cit.*, pp. 672-673 ; BRIGGS, *Les Missionnaires...*, *op. cit.*, pp. 8-9. Voir aussi C. de JAQUE, *Voyages aux Indes orientales et occidentales...*, in H. TERNAUX-COMPANS, *Archives des Voyages...*, Paris, A. Bertrand, 1840, vol. 1, p. 253 ; nous citerons désormais JAQUE.

(4) Pour Antonio da Magdalena voir plus bas, pp. 66-68.

(5) Le roi du Siam demanda des missionnaires à Malacca dès 1569. Les premiers dominicains arrivèrent dans ce pays en 1577, les premiers franciscains en 1582 : Marcello de RIBADENEYRA, *Historia de las Islas... y Reynos de la Gran China...*, Barcelone, G. Graells, 1601, pp. 163-64 (que nous citerons désormais RIBADENEYRA) ; DOS SANTOS, f^o 36 r^o ; P. G. SCHURHAMMER, *Die Zeitgenössischen Quellen zur Geschichte Portugiesisch-Asiens und seiner Nachbarländer (1538-1552)*, Leipzig, Asia Major, 1932, p. 447, n^o 6030.

(6) J. DE DEOS, pp. 192, 290, 294. Nous donnons en annexe tous les passages de J. de Deos concernant les franciscains au Cambodge.

(7) DOS SANTOS, f^o 52 r^o ; SAN ANTONIO, p. 164.

anecdote qui nous soit parvenue sur Antonio da Magdalena, et que nous traduisons ci-dessous ⁽¹⁾ :

[...] Une fois qu'il (A. da Magdalena) demandait l'aumône avec sa besace de par les rues ⁽²⁾, comme il est d'usage et de règle dans notre ordre, vint à passer un mandarin — c'est-à-dire le gouverneur de la ville — à cheval, avec une grande suite. Celui-ci envoya en toute hâte un domestique lui quérir pain et fruits puis, les prenant de sa propre main et ayant mis un genou en terre, il en remplit (la besace) de F. Antonio ; et il répandait force larmes sur sa dévotion, lui demandant avec beaucoup d'insistance et d'humilité de le recommander à Dieu : ce geste, qui venait d'un gentil, remplit de la plus grande confusion les chrétiens. [...]

Certes l'historiette est édifiante, un peu trop peut-être, car elle correspond assez mal à ce que nous pouvons imaginer de l'attitude d'un mandarin d'Ayuthya, sous Preah Nareth, vis-à-vis d'un missionnaire catholique.

Cependant au Cambodge, le P. d'Azevedo conservait toujours la faveur de Sâtha et continuait de réclamer des renforts pour évangéliser le pays. Sans doute pour remplacer Antonio Dorta, Antonio Caldeira et Antonio da Magdalena, les dominicains de Malacca lui envoyèrent les PP. Luis de Fonseca et Jorge da Mota ⁽³⁾. La date exacte de leur départ nous est inconnue. Caçegas dit que lorsqu'ils arrivèrent le P. d'Azevedo venait de mourir, soit en 1589. Nous ne savons rien de plus sur ces derniers missionnaires et de leurs succès au Cambodge, non plus que sur le franciscain Gregorio Ruiz — quelle qu'ait été la date d'arrivée de ce dernier — jusqu'à l'invasion de Preah Nareth. Le roi siamois captura au Cambodge un certain nombre de religieux qu'il déporta dans son pays. Jaque dit qu'il y avait trois dominicains et deux franciscains, mais nous ne connaissons que les noms de trois d'entre eux : Jorge da Mota, Luis de Fonseca et Gregorio Ruiz ⁽⁴⁾.

Le P. da Mota aurait réussi à se concilier Preah Nareth et João dos Santos dit même qu'il devint « un second P. Sylvestre » dans le royaume de Siam. Il fit libérer une partie des captifs et put se rendre à Malacca pour demander des missionnaires. Il était de retour à Ayuthya en 1599. Le P. de Fonseca fut assassiné dans cette ville, alors qu'il disait sa messe, par un Japonais dont il avait converti la femme. Nous ignorons à quelle date. Le F. Gregorio Ruiz, ou da Cruz, rentra sans doute en Espagne, si c'est ce religieux qui signa sur le *Mémorial* de Pedro Sevil en 1603 ⁽⁵⁾ ?

⁽¹⁾ J. DE DEOS, p. 294 ; voir le texte en annexe, p. 165.

⁽²⁾ Les rues d'Ayuthya.

⁽³⁾ DOS SANTOS, f° 39 r° ; CAÇEGAS, vol. 4, pp. 402-404. Hugh CLIFFORD, *Further India*, Londres, Alston Rivers, 1905, p. 98, dit qu'un Français « George La Mothe, dominicain, alla en Cochinchine vers 1585 avec le P. Luis de Fonseca », sans donner aucune référence à cet égard. Nous ignorons d'où est tiré ce faux renseignement (quelque traduction française d'une histoire dominicaine ?).

⁽⁴⁾ SAN ANTONIO, p. 104, 145 ; JAQUE, p. 257 ; DOS SANTOS, f° 39 r°-v° ; CAÇEGAS, vol. 4, pp. 411-12 ; J. DE DEOS, p. 303, mais cet auteur a fâcheusement confondu faits et dates : voir pp. 49 ss.

⁽⁵⁾ SAN ANTONIO, p. 145 ; JAQUE, p. 257 ; DOS SANTOS, f° 39 r°-v° ; CAÇEGAS, vol. 4, p. 419. Le P. da Mota périt en mer en 1600 alors qu'il allait à Malacca chercher des missionnaires. Pour le P. G. Ruiz, voir plus bas, p. 39.

Ainsi s'achevèrent, de façon plutôt tragique, les premières tentatives missionnaires portugaises au Cambodge. Elles furent sans lendemain du point de vue catholique. Mais les différents religieux dont nous venons de reconstituer tant bien que mal l'histoire, vécurent à la cour de Sâtha au moment où ce prince séjournait près d'Angkor. Et ils nous ont laissé des ruines une série de descriptions que nous étudierons dans la Seconde Partie de ce travail.

AVENTURIERS EUROPÉENS AU CAMBODGE

S'il est possible de se faire une idée approximative des activités missionnaires parce qu'elles retinrent l'attention des mémorialistes contemporains, il n'en est pas de même pour celles des commerçants et des aventuriers portugais dont personne ne s'est soucié de noter les faits et gestes. Pourtant nous savons que des Portugais fréquentèrent le Cambodge au moins dès 1555, voire avant, et des commerçants de cette langue étaient établis près de Lovêk puisqu'ils sont mentionnés parmi les ouailles du P. d'Azevedo. Mais c'est en vain que l'on cherche à mettre un nom, une date, sur ces personnages ⁽¹⁾.

Il faut attendre les dernières années du XVI^e siècle et l'arrivée de deux héros d'une exceptionnelle envergure : le Portugais Diogo Veloso et l'Espagnol Blas Ruiz, pour que les historiens prennent soin de nous rapporter leurs aventures. Nous avons ainsi le témoignage des acteurs mêmes du drame qui se déroula alors au Cambodge, tels Aduarte, Jaque, Hernando de Los Rios Coronel, et une précieuse lettre de Blas Ruiz reproduite par A. de Morga. Les histoires religieuses comme celles de Ribadeneyra et de Mendoza, l'Histoire d'Antonio de Morga — fondamentale —, nombre de documents d'archives et de textes intéressants quoique de seconde main, comme ceux d'Argensola et de Gabriel de San Antonio, complètent notre documentation. Les historiens modernes se sont peu intéressés à cette période ⁽²⁾ sauf Antoine Cabaton qui eut le très grand mérite de rechercher et de publier certains documents espagnols sur cette question ⁽³⁾. Malheureusement, sans rien retirer aux qualités de cet

⁽¹⁾ Voir plus haut p. 28. Toujours sans citer ses sources CLIFFORD, *Further India...*, *op. cit.*, p. 97, dit que le Français Louvet (?) visita les bouches du Mékong en 1580 ?

⁽²⁾ F. GARNIER, Chronique royale du Cambodge, *JA*, oct.-déc. 1871, 6^e sér., t. 18, pp. 336-385, et août-sept. 1872, 6^e sér., t. 20, pp. 112-144 (cité GARNIER) ; V^e DE SAN JANUARIO, Documents sur les Missions portugaises au Cambodge et en Cochinchine, *Bul. de la Soc. Acad. indo-chinoise*, août-déc. 1882, 2^e sér., t. 2, n^o 11, pp. 1-11, et Paris, Challamel, 1883 (cité SAN JANUARIO). Cet article fut reproduit anonymement : Les Portugais au Cambodge, *Excursions et reconnaissances*, Saïgon, 1883, vol. 5, n^o 15, pp. 476-484, puis de nouveau imprimé sous le même titre in *Revue indo-chinoise*, Hanoï, 15 juin 1907, pp. 747-753.

⁽³⁾ A. CABATON, Quelques documents espagnols et portugais sur l'Indochine aux XVI^e et XVII^e siècles, *JA*, sept.-oct. 1908, pp. 225-292 ; *Id.*, Le Cambodge et le Champa au XVI^e siècle d'après les documents espagnols, *Bul. de Géog. Historique et Descriptive*, 1908, vol. 23, pp. 404-409. Ces deux articles furent plus ou moins repris dans la suite par l'auteur : *Id.*, Une intervention européenne au Cambodge à la fin du XVI^e siècle, *Revue indo-chinoise*, Hanoï, déc. 1909, pp. 1171-1188 ; *Id.*, Missions en Espagne et en Portugal, *Bull. de Géog. Hist. et Descriptive*, 1910, vol. 25, pp. 15-36 ; *Id.*, Note sur les sources européennes de l'histoire de l'Indochine, *BCAI*, 1911, pp. 58-84 ; *Id.*, L'Espagne en Indochine à la fin du XVI^e siècle, *Revue de l'Hist. des Colonies franç.*, 1^{er} trim. 1913, pp. 73-116. Les travaux de Cabaton ont été démarqués par V. BARBIER, Voyages des Espagnols au Cambodge à la fin du XVI^e siècle, *Revue indo-chinoise*, Hanoï, juill. 1922, n^o 7-8, pp. 1-16.

estimable érudit, il faut constater que par malchance il a fondé ses conclusions sur les auteurs les moins sûrs, comme par exemple San Antonio ⁽¹⁾. Dans un article récent ⁽²⁾, M. Lawrence P. Briggs a signalé ces faiblesses et a fait progresser de façon notable l'histoire du Cambodge pour cette époque. Il reste cependant bien des points à préciser, ce qui nous a incité à donner ici un historique détaillé des événements en nous basant exclusivement sur les sources contemporaines — textes imprimés et documents d'archives ⁽³⁾ — sans préjudice de ce que nous réserve certainement une exploration plus approfondie des archives espagnoles et surtout portugaises.

DIOGO VELOSO

Le héros de cette période est le Portugais Diogo Veloso ⁽⁴⁾. Natif d'Amarante, il déclara lui-même être âgé de 34 ans le 30 septembre 1593, ce qui place sa naissance vers 1559 ou 1560 ⁽⁵⁾. Nous ne savons rien de lui avant son apparition au Cambodge : encore celle-ci est-elle difficile à dater. Cabaton cite, malheureusement sans la produire, une lettre du roi du Cambodge Prauncar Langara de 1589-90, qui serait aux Archives des Indes à Séville. Ce texte affirmerait qu'à cette date Veloso résidait au Cambodge depuis neuf ans, ce qui placerait son arrivée vers 1580-81 ⁽⁶⁾. Nous n'avons pu retrouver cette lettre, et comme d'autre part Prauncar Langara désigne généralement Barom Reachea II monté sur le trône seulement en 1597, il peut y avoir là une erreur de Cabaton. Dans une déposition faite par lui à Manille le 30 septembre 1593, Diogo Veloso dit qu'il « était au Cambodge env'ron six ans auparavant », et dans une autre déposition datée du 1^{er} août 1595, « qu'il a vécu dix ans au Cambodge ». M. Briggs en conclut qu'il arriva à la cour de Sâtha seulement en 1585, mais force un peu le texte qui dit seulement « vécu ». Veloso peut avoir vécu dix

⁽¹⁾ En ce qui concerne l'édition de ce texte par Cabaton, voir les C. R. de G. COEDÈS dans *BEFEO*, 1914, vol. 14, fasc. 9, pp. 44-47 et de P. PELLIOU dans *JA*, juill.-août 1914, II^e sér., t. 4, pp. 191-204. Si l'édition du texte par Cabaton est excellente, sa traduction appelle de nombreuses rectifications de détail.

⁽²⁾ L. P. BRIGGS, *Spanish Intervention in Cambodia, T'oung Pao*, 1949, vol. 39, pp. 132-160. Il semble toutefois que M. Briggs n'a pu consulter directement certains textes espagnols et portugais et son travail repose essentiellement sur les traductions, souvent partielles, publiées ultérieurement. En outre il ne cite pas deux travaux importants : Cesáreo Fernández DURO, *Espanoles en Camboja y Siam corriendo el siglo XVI, Bol. de la Soc. Geografica de Madrid*, 2^e sem. 1893, t. 35, pp. 200-212 (excellent travail basé sur les documents d'archive espagnols), et DUSMET de ARIZCUN, *Una Expedición española a Camboja en el siglo XVI, Madrid, Tipografía Hesperia*, 1932 (thèse). Nous n'avons pu nous-même consulter : P. F. LORENZO PEREZ, *Los Espanoles en el reino de Camboja en 1597, El Eco franciscano, Santiago de Galice*, juill. 1912, pp. 407-409.

⁽³⁾ Il nous a paru stérile de reprendre en détail les nombreuses inexactitudes de Cabaton ou des historiens modernes, mais plus utile de donner toutes les références nécessaires aux sources de base.

⁽⁴⁾ On trouve son nom tantôt à la portugaise, tantôt à l'espagnole : Diogo ou Diego, Bello, Beloso, Beloso, Vello, Veloso ou Veloso, voir Velo ou Vilo dans les chroniques cambodgiennes. JAQUE, p. 252, donne une fois Pedro Beloso, qui doit être une erreur de son traducteur. Il nous paraît logique d'adopter la forme portugaise : Diogo Veloso.

⁽⁵⁾ BLAIR et ROBERTSON, *The Philippines Islands...*, A. H. Clark, Cleveland, 1903-1908, 55 vol., vol. 10, p. 238 (cité désormais BLAIR et ROBERTSON).

⁽⁶⁾ CABATON, *L'Espagne en Indochine...*, *op. cit.*, pp. 83-84.

ans au Cambodge mais y être arrivé plus tôt qu'en 1585 si, entre temps, il résida ailleurs. De fait, lorsqu'il signa cette déposition le 1^{er} août 1595, il venait déjà de passer au moins un an et demi à Manille ⁽¹⁾. Farinha, malheureusement sans donner ses sources, place l'arrivée de Veloso au Cambodge en 1582 ⁽²⁾. Nous inclinierions nous-même pour une date voisine de 1582-83, coïncidant bien avec le revirement de Sâtha en faveur des Européens, qui remonte à cette date et auquel Veloso ne fut pas étranger.

Veloso fut accompagné, ou rejoint, par une poignée de compatriotes dont nous ne connaissons guère que les noms : Pantaleão Carneiro, natif de Lisbonne ; Francisco (ou Antonio) Machado et sans doute Francisco de Sagredo et Diogo de Chaves Cañizares. A tout le moins ces deux derniers séjournèrent-ils au Cambodge vers cette époque ⁽³⁾. Très vite Veloso apprit le cambodgien et séduisit littéralement Sâtha. Il épousa une « cousine » du roi ⁽⁴⁾ ; les chroniques cambodgiennes le présenteront comme le « fils adoptif » du souverain. Toutefois dans cette rapide ascension du Portugais il ne faut pas oublier le rôle qu'a dû jouer son compatriote, le P. d'Azevedo, que nous avons vu si bien en cour dès 1584. Leur succès respectif est évidemment fonction de leurs dates d'arrivée exactes, l'un ayant entraîné l'autre. Ce qui est certain c'est que Sâtha les employa tous deux en les flattant. Après s'être servi des missionnaires pour ses entreprises commerciales, il songea à les utiliser pour négocier et obtenir l'aide politique de Malacca. Et il s'entoura des aventuriers portugais comme d'une garde prétorienne. Ces redoutables soldats, avec leurs armes à feu terrifiantes, semblaient de taille à affronter une armée. Ils allaient le prouver.

L'APPEL A L'ESPAGNE

Les premières demandes de secours adressées à Malacca par l'intermédiaire d'Azevedo et de Veloso, restèrent sans réponse. La Cité, déjà déclinante, était à court d'argent, d'hommes, de volonté. Au demeurant elle était suffisamment préoccupée par les pirates malais, la menace siamoise, et surtout l'apparition dans ses eaux des premiers corsaires hollandais et anglais. Sâtha et ses conseillers songèrent alors aux Philippines. La réunion de l'Espagne et du Portugal en 1580 avait, théoriquement au moins, déplacé le centre du pouvoir vers Manille. Les Espagnols

(1) BLAIR et ROBERTSON, vol. 10, p. 238 et vol. 9, p. 161 ; BRIGGS, *Spanish Intervention...* *op. cit.*, p. 135.

(2) FARINHA, *Expansão da Fé...*, *op. cit.*, p. 47.

(3) SAN ANTONIO, p. 104 ; JAQUE, p. 275, qui donne Leon Carnero, sans doute une erreur de son traducteur. Sagredo et Chaves signèrent avec Veloso sur un rapport décrivant le Cambodge établi à Manille le 7 décembre 1595 : DURO, *Espanoles...*, *op. cit.*, p. 203, n. 1. Ce Diego de Chaves Cañizares est-il le Diego Chaves Cañizares, *sergente mayor* à Mindanao et à Manille, puis *alcaide mayor* de Tagayan en 1598 : SAN ANTONIO, pp. 135, 137 ? Est-il un parent du pilote du navire de Juan Mendoça Gamboa, tué au Siam en 1599 ? Mais ce dernier est nommé Miguel de Chaves par SAN ANTONIO, p. 147, et Joan Martinez de Chave par MORGÁ, p. 93 ; voir p. 53.

(4) SAN ANTONIO, p. 104.

montraient encore quelques velléités d'expansion et cherchaient à prendre pied sur le continent asiatique ⁽¹⁾.

Un autre facteur aurait joué en faveur de cette orientation nouvelle, que M. Briggs a judicieusement fait ressortir ⁽²⁾. Au début de 1593 débarquèrent au Cambodge deux soldats de fortune, espagnols cette fois : Ruiz et Vargas. Blas Ruiz de Hernán Gonzáles était né à La Calzada, près Ciudad Real, et avait quelque 22 ou 23 ans lors de son arrivée au Cambodge. Il avait passé la première partie de sa vie au Pérou et s'était marié à Lima ⁽³⁾. Il s'installa ensuite aux Philippines, mais nous ne savons pas exactement pourquoi ni quand. Vers 1592, il s'embarqua sur le navire de Gregorio Vargas Machuca. Ce dernier, né vers 1558 à San Lucar de Barrameda, était bourgeois de Manille et capitaine de navire marchand ⁽⁴⁾. Il se rendait au Cambodge mais toucha d'abord Canton. Arrivé sur les côtes indochinoises, le bâtiment fut capturé par le roi du Champa. Ruiz et Vargas échappèrent à l'esclavage et rejoignirent le Cambodge par voie de terre ⁽⁵⁾.

Sâtha remarqua Ruiz et le mit avec Veloso au rang de ses favoris. Les chroniques cambodgiennes en feront « deux frères, fils adoptifs du roi », ce qui montre assez l'estime dans laquelle ils furent tenus. Peut-être fût-ce Ruiz, avec Vargas, qui suggéra de se tourner vers Manille puisque Malacca faisait la sourde oreille. En tout cas, au cours de l'année 1593 et sans doute à la suite des dernières attaques de Preah Nareth, Sâtha se décida à une démarche pressante. Il envoya Veloso accompagné de Vargas et de Pantaleão Carneiro à Manille. Morga précise que ce choix fut dicté au souverain par la méfiance qu'il éprouvait envers ses propres sujets, ce qui montre assez l'atmosphère de la cour de Lovêk. Sâtha garda auprès de lui Ruiz, comme garde du corps. Veloso était porteur d'une lettre royale, écrite sur une feuille d'or, et datée du 20 juillet 1593. Cette missive sollicitait une aide militaire contre les Siamois et promettait en retour libre pratique pour les missionnaires et force avantages commerciaux aux Espagnols. Le navire portant l'ambassade dut appareiller vers la fin de juillet et avant que Preah Nareth eut déclenché son attaque, car Veloso ignorait tout de celle-ci en arrivant à Manille et continuera de l'ignorer jusqu'en 1594 ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Voir par exemple une curieuse lettre de F. Francisco Manrique, écrite à Macao le 1^{er} mars 1588 : ... *dando cuenta de su viage a la China y dice que pase por los reinos de Cochinchina, Siam, Camboja, Champa, que son faciles de conquistar...*, Archives des Indes, Séville, 68-1-37. Sur la politique espagnole à cette époque, C. R. BOXER, *South China...*, *op. cit.*, pp. xxxvii sv.

⁽²⁾ BRIGGS, *Spanish Intervention...*, *op. cit.*, p. 148.

⁽³⁾ On trouve Blaz, Ruiz ou Ruyz, de Hernan ou Fernan Gonzalez. Les chroniques cambodgiennes le nomment Sârés (Gonzalez) ou Vessah (Blas).

⁽⁴⁾ Aussi Gregorio (de) Bargas.

⁽⁵⁾ SAN ANTONIO, pp. 104, 124 ; JAQUE, p. 252 ; BLAIR et ROBERTSON, vol. 9, pp. 162, 173 et vol. 10, p. 237.

⁽⁶⁾ La lettre de Sâtha est aux Archives des Indes, 67-6-18 ; BLAIR et ROBERTSON, vol. 9, pp. 76-78 et 161-181. Sur cette période RIBADENEYRA, pp. 184-85 ; SAN ANTONIO, p. 104 ; JAQUE, pp. 252-53 ; L. B. de ARGENSOLA, *Conquista de las Islas Malucas...*, Madrid, A. Martín, 1609, pp. 202 (cité ARGENSOLA) ; A. de MORGA, *Sucesos de las Islas Philipmas*, Mexico, 1609, éditée par W. A. Retana, Madrid, V. Suárez, 1910 (édition citée ici sous la forme MORGA), p. 29 ; H. de LOS RIOS, *Memorial, y relacion... las Islas del Maluco*, Madrid, F. Correa, 1621, f^o 8 v^o-9 r^o (cité LOS RIOS) ; D. ADUARTE, *Historia de la Provincia del Sancto Rosario... en Philipinas...*, Manille, L. Beltran, 1640, p. 207 (cité ADUARTE).

L'INTERVENTION ESPAGNOLE

Veloso débarqua à Manille au moment où le gouverneur des Philippines, Gomez Pérez Dasmariñas, préparait une expédition contre les Moluques. Dasmariñas répondit par écrit à Sâtha le 27 septembre 1593, offrant sa médiation entre le Cambodge et le Siam : réponse dilatoire que lui imposaient ses projets en cours. Mais au moment d'appareiller pour les Moluques, Dasmariñas fut assassiné par la chiourme chinoise qui armait sa galère — 30 septembre —. Les mutins s'enfuirent avec le bâtiment en Annam. Le fils du gouverneur, Luis Pérez Dasmariñas, lui succéda provisoirement dans sa charge. Veloso entreprit immédiatement son siège. Luis Pérez rédigea à son tour une lettre pour Sâtha, datée du 8 février 1594 : message plein de bonnes promesses mais vide d'engagements précis. Veloso repartit avec ce seul viatique, accompagné de Pantaleão Carneiro et, semble-t-il, de Diego de Villanueva habilité par la lettre de Dasmariñas à négocier au nom du gouverneur intérimaire. Mais nous ne savons pas si ce personnage partit réellement car nous n'en entendrons plus parler. Veloso atteignit le Cambodge à la fin de février (1).

Entre temps, Preah Nareth avait envahi le Cambodge et pris Lovék. Veloso tomba en plein combat et fut fait prisonnier avec Pantaleão Carneiro, rejoignant dans les fers Soryopor, le frère de Sâtha, Blas Ruiz, et les missionnaires Jorge da Mota, Luis de Fonseca et Gregorio Ruiz. Sâtha s'était enfui à Srei Santhor. Profitant de sa défaite, un de ses parents nommé Reamea Chung Prei s'empara de cette ville, forçant le misérable souverain à se réfugier au Laos avec le reste de sa famille. Nous ne savons guère qui était cet usurpateur. Il était âgé de 50 à 51 ans lors de sa rébellion. Argensola, mal renseigné, pense que c'était un frère de Sâtha et qu'il fut mis sur le trône par Preah Nareth (2). Morga, mieux documenté, dit que c'était le fils du frère d'une des femmes de Barom Reachea I^{er} mais non de la mère de Sâtha (soit peut-être de la reine Vong, mère de Soryopor ? voir tableau III) (3). Cet usurpateur est en général appelé Anacapan, ou Nacapan Prabantul par les auteurs espagnols (4). Preah Nareth ne l'a vraisemblablement pas soutenu car nous verrons Chung Prei entreprendre de chasser le corps d'occupation siamois laissé en arrière-garde au Cambodge.

Preah Nareth, quant à lui, entra au Siam dès après la prise de Lovék, sans doute en avril 1594. Il emmena par terre partie de ses prisonniers, dont Veloso et les religieux. Il expédia le reste par mer, en particulier sur une jonque Blas Ruiz, Pantaleão Carneiro et Francisco Machado.

(1) Les deux lettres des Dasmariñas sont aux Archives des Indes et ont été traduites in BLAIR et ROBERTSON, vol. 9, pp. 76-78 et 86-87.

(2) ARGENSOLA, p. 216, qui précise que Prauncar signifie « Bouche tordue ; le traître », détails évidemment fantaisistes.

(3) MORGA, p. 71.

(4) SAN ANTONIO, p. 103 ; JAQUE, p. 264 ; LOS RIOS, f^o 12 v^o ; aussi GARNIER, 1871, pp. 355-57. Ces noms sont les déformations de la titulature royale telle qu'elle apparaissait par exemple dans les lettres : Anacapan, ou Nacapan pour Neak Barom ; Prauncar, ou Huncar pour Preah Ômkâr ; Prabantul pour Preah Bantûl. On trouve également Huncar Prabantul, ou même Nahuncar.

À peine au large Ruiz soulève les captifs, se rend maître du bâtiment, débarque l'équipage siamois et met à la voile pour Manille où il arriva peu avant le 20 juin 1594 ⁽¹⁾.

Une fois à Ayuthya, Veloso parvint à retourner en sa faveur Preah Nareth. Nous avons déjà dit que le P. Jorge da Mota sut également s'immiscer dans les bonnes grâces du roi. Nous croirions volontiers que le souverain chercha à se concilier les Espagnols dont il redoutait la puissance, outre qu'il était de nouveau en butte aux attaques birmanes. Veloso lui racontait monts et merveilles et lui proposait un négoce fructueux avec Manille d'où il se faisait fort de rapporter maintes choses étonnantes — une « pierre philosophale » pour servir de poignée au glaive royal — ou utiles, comme des armes à feu. Preah Nareth se décida à expédier à Manille un navire chargé de benjoin et de marchandises, avec un ambassadeur nommé Aconsi (?) et Veloso comme interprète. Ce dernier était en outre porteur d'une lettre du P. Gregorio Ruiz signalant la captivité des missionnaires du Cambodge et demandant des secours, qui est datée du 8 octobre 1594 ⁽²⁾. L'ambassade dut quitter Ayuthya peu après cette date. Elle rencontra à l'embouchure du Ménam des fuyards siamois et apprit par eux que le roi du Cambodge avait reconquis son pays. C'était Reamea Chung Prei qui avait ainsi reconduit les occupants, mais Veloso crut qu'il s'agissait de Sâtha. Arrivés à Malacca, les voyageurs connurent l'exploit de Blas Ruiz. Effrayé, l'ambassadeur siamois refusa de continuer sur Manille et voulut négocier sur place les marchandises qu'il convoyait puis rentrer au Siam. Mais il mourut subitement. Ainsi débarrassé, Veloso persuada au reste de l'équipage siamois de poursuivre leur route et arriva à Manille le 10 juin 1595 ⁽³⁾.

L'EXPÉDITION GALLINATO

À Manille où ils se trouvaient de nouveau réunis, Veloso, Ruiz et Vargas se mirent à intriguer afin d'obtenir des renforts pour Sâtha qu'ils croyaient toujours sur le trône. Ils se firent de nombreux partisans, notamment chez les religieux qui voyaient là un nouveau champ d'action pour leurs missionnaires. Parmi ces zélés protagonistes, citons les dominicains Alonso Ximénes, Diego Aduarte et Gabriel de San Antonio. Le P. Ximénes, né à Lillo en Estramadure, avait pris l'habit au couvent de S. Esteban de Salamanque, puis prêché au Guatemala. Revenu en Espagne, il était reparti en 1585 avec le P. Juan de Castro et la première mission dominicaine destinée aux Philippines ; ils arrivèrent à Manille,

⁽¹⁾ SAN ANTONIO, pp. 104-105 ; JAQUE, pp. 257-58 ; MORGA, pp. 35-36 ; LOS RIOS, f^{os} 12 r^o-v^o. À leur arrivée, L. P. Dasmariñas fit passer un jugement sur la légitimité de cette capture, à la date du 20 juin 1594, conservé aux Archives des Indes, doc. n^o 73, Ind. 5^o, 67-6-18.

⁽²⁾ Cette lettre est aux Archives des Indes, doc. n^o 58, 1-1-3/25. Cabaton dit qu'elle est datée de Xordemuc, i. e. Phnom Penh, ce qui est une erreur.

⁽³⁾ Il arriva à Manille en même temps que les PP. Aduarte et San Antonio : MORGA, pp. 36-37 ; BLAIR et ROBERTSON, vol. 9, pp. 165-66, 197 ; ces derniers auteurs, vol. 15, p. 80, n. 51, dans leur traduction de Morga, proposent de voir dans Aconsi le terme chinois homophone (?) désignant un maître d'équipage.

via Acapulco, le 21 juillet 1587. Ximénes fut missionnaire à Bataan, prieur de Manille, gouverneur ecclésiastique de l'évêque de cette ville, provincial des dominicains des Philippines, et âgé de près de 70 ans, avait pris sa retraite dans le couvent de son ordre. Le P. Diego Aduarte (rarement Duarte), était né vers 1570 à Saragosse et avait pris l'habit en Alcalá. Il quitta Séville sous la conduite du P. Miguel de Benavides le 18 juillet 1594 et *via* Mexico et Acapulco, débarqua à Manille le 10 juin 1595. Quant au P. Gabriel Quiroga de San Antonio, de noble origine, fils du couvent d'Ocaña, il était arrivé à Manille également sous la direction du P. de Benavides ; sa vie est trop bien connue par les travaux de Cabaton pour que nous nous y attardions. Disons simplement qu'il fut chargé de réunir les fonds nécessaires à l'expédition du Cambodge (1).

Il n'y avait pas à Manille que des partisans d'un débarquement au Cambodge. Des voix sensées, en particulier celle d'Antonio de Morga, lieutenant général des Iles, remontaient les dangers et les hasards de l'entreprise. Mais le gouverneur par intérim, Luis Pérez Dasmariñas, était acquis à l'idée : le procès était jugé. D'autant que Dasmariñas fut poussé à l'action par une lettre du P. Gregorio Ruiz, et par l'évêque de Malacca, Dom João Ribeiro Gaio, qui ne cessa d'inciter les Espagnols à intervenir en Indochine (2). Veloso et Vargas, agissant en « ambassadeurs » de Sâtha, signèrent avec Dasmariñas des capitulations datées du 3 août 1595 qui reconnaissaient, avec une certaine inconscience..., la primauté de l'Espagne au Cambodge, prévoyaient l'établissement d'une garnison et la conversion du roi et de la reine à la Sainte Foi. Un corps de quelque 120 soldats espagnols fut réuni aux ordres du général Juan Xuarès Gallinato. Cet officier, né aux Canaries — à Ténériffe ou à Las Palmas selon les auteurs qui varient sur ce point — avait déjà commandé à Ituy (Luçon) et jouissait d'une grande réputation de bravoure. Parmi les membres de sa troupe figuraient Veloso, Ruiz, Carneiro, Vargas, Pedro Sevil de Guarga, Miguel Jaque de Los Rios, Luis Ortiz del Castillo, Pablo Garrucho. On leur adjoignit des missionnaires dominicains : les PP. Ximénes et Aduarte et le frère lai Juan Deça, natif de Cuenca et fils de S. Pablo de Cuenca, quelque peu chirurgien (3).

(1) SAN ANTONIO, pp. IV-VII, 156, 160 ; JAQUE, pp. 270-274 : cet auteur écrit aussi Diego de Varte, ou de Vasta, pour Diego Aduarte ; c'est sans doute une erreur de son traducteur.

(2) Lettre du 24 septembre 1594 de Gregorio Ruiz et lettre du 11 avril 1595 de Dom João Ribeiro Gaio. Ce dernier, évêque de Malacca de 1581 à 1601, est connu pour son ardeur de conquistador et ses sentiments pro-espagnols (cf. C. R. BOXER, *Jal of the R. Asiatic Soc.*, avril 1950, pp. 40-41). Les extraits de ces deux lettres, traduites à Manille du portugais en espagnol par le P. Geronimo de Belem, le 5 juillet 1598, sont joints à un rapport de L. P. Dasmariñas de 1599-1600 prônant une action contre le Siam et le Cambodge. Ce manuscrit est actuellement dans la collection de C. R. Boxer (voir *in fine* la note sur les sources d'archives). Il est intéressant de noter que G. Ruiz, dans sa lettre, considère comme essentiel d'occuper le Champa avant toute action au Cambodge. C. R. B.

(3) Les documents rédigés à l'occasion de ces négociations sont aux Archives des Indes et ont été traduits dans BLAIR et ROBERTSON, vol. 9, pp. 161-180 ; SAN ANTONIO, pp. 114-115 ; JAQUE, p. 260 ; ARGENSOLA, p. 215 ; ADUARTE, pp. 207-208. Nous n'avons retenu ici que les personnages qui jouèrent un rôle dans les événements ultérieurs. SAN ANTONIO, *loc. cit.*, et JAQUE, p. 275, citent de nombreux autres membres de l'expédition mais qui restent actuellement pour nous des noms sans signification.

Les hommes furent répartis sur trois bâtiments. Une frégate aux ordres de Vargas arbora la marque de Gallinato. Une jonque, commandée par Ruiz, embarqua en particulier Pedro Sevil, Pablo Garrucho et Miguel Jaque. Une jonque plus petite sous les ordres de Veloso portait les religieux. La flottille appareilla entre le 18 et le 20 janvier 1596 mais fut aussitôt dispersée par une tempête. Ruiz seul put rejoindre directement le Cambodge et s'ancre à Phnom Penh. Le navire de Veloso fut jeté à la côte, au sud des bouches du Mékong, dans la nuit du 8 février. L'équipage ne put débarquer sur la terre ferme que le 27 février et gagna Phnom Penh à pied, où il arriva vers la mi-mars. La frégate de Gallinato chassa jusque dans le détroit de Malacca et relâcha dans cette ville (1).

A Phnom Penh, Ruiz et Veloso affrontaient une situation pour eux inattendue. Ils venaient secourir Sâtha. Ils trouvaient sur le trône de Srei Santhor un usurpateur. Et celui-ci s'appuyait sur une armée de Malais et de Chams que Sâtha avait envoyé recruter au Champa lors de l'attaque de Preah Nareth, mais qui n'était arrivée qu'après la défaite et la fuite du roi légitime au Laos. Les deux chefs de cette troupe, un Cham nommé Cancona (?), et un Malais de Johore que nous ne connaissons que par son titre de Laksamana (2), s'étaient ralliés à Chung Prei.

Veloso et Ruiz envoyèrent des émissaires au nouveau monarque, à Srei Santhor. Chung Prei leur fit apparemment bon accueil, mais enjoignit aux Espagnols de rester près de Phnom Penh, dans les quartiers réservés aux nations étrangères. Ainsi parqués, attendant Gallinato en spéculant sur son sort, brûlant de se battre, les aventuriers ne devaient guère former une troupe très calme et disciplinée. L'arrivée de six jonques chinoises près de leur camp mit le feu aux poudres. Elles étaient montées par des commerçants qui avaient fréquenté les Philippines où ils avaient eu à souffrir de la morgue castillane. Ils voulurent s'en venger sur les hommes de Veloso et Ruiz qu'ils voyaient en si petit nombre. Mais la patience n'était pas le fait de nos héros. Ils sautèrent sur leurs armes, prirent à l'abordage les navires chinois et les pillèrent fort proprement, tuant et brûlant quelque peu les habitants et les maisons du quartier chinois de Phnom Penh pour faire la mesure bonne. Ce violent incident prit place le 12 avril, semble-t-il (3).

L'ardeur du combat tombée, Veloso et Ruiz ne se sentirent pas très tranquilles. Finalement ils se décidèrent à aller s'excuser auprès de Chung Prei. Veloso, Ruiz, le P. Ximénes — chef désigné en l'absence de Gallinato — le P. Aduarte et une quarantaine d'hommes partirent pour

(1) JAQUE, pp. 263-65; ADUARTE, pp. 209-14, 379. Jaque dit que la jonque de Ruiz, sur laquelle il se trouvait, toucha la côte cambodgienne le jour de la saint Matthieu apôtre, et mit huit jours à remonter le Mékong. Mais la saint Matthieu est le 21 septembre ? Peut-être il y a-t-il là une erreur du traducteur et faudrait-il lire saint Mathias qui tombe le 24 février ?

(2) Les auteurs espagnols le nomment *Laksamana*, ou *Ocuña la Casamana*, soit Oknea Laksamana, du sk. *lakṣamana* : « amiral », titre actuellement disparu au Cambodge et qui devait correspondre à celui de Kralâhom : ministre des Transports et des Communications, dit ministre de la Marine. Mais dans ce cas particulier c'est certainement le titre malais — dont la forme est identique — de ce personnage, qu'il l'ait eu avant, ou après, son arrivée au Cambodge.

(3) SAN ANTONIO, p. 116-17; JAQUE, pp. 265-267; LOS RIOS, f^os 12 v^o-13 r^o; ADUARTE, pp. 215-216.

Srei Santhor. Le roi ne les reçut pas, les cantonna à l'écart du palais et posa comme condition préalable à toute négociation, la restitution des biens chinois. Le P. Ximénès retourna à Phnom Penh pour procéder à celle-ci, mais un message secret de Ruiz lui dit aussitôt de n'en rien faire et de se tenir au contraire sur ses gardes à bord des navires, prêt à prendre le large en cas d'accident.

Quelques semaines s'écoulèrent en conciliabules et en va-et-vient, dans une atmosphère assez trouble. Les auteurs espagnols disent que Chung Prei se préparait à faire massacrer Veloso et les siens. N'oublions pas toutefois qu'il s'agit de narrateurs partiiaux et désireux de justifier la conduite ultérieure, plutôt fâcheuse, de leurs compatriotes. Il est certain néanmoins que la situation de la petite troupe était critique. Après avoir longuement hésité, sur le conseil de Veloso qui connaissait les Cambodgiens et savait que la moindre hésitation serait interprétée comme un signe de lâcheté et déclencherait une attaque immédiate, les Espagnols décidèrent de passer à l'offensive.

Ayant élu Veloso pour chef et Ruiz en second, dûment bénis par le P. Aduarte, cette poignée d'hommes se porte de nuit à l'attaque du palais de Srei Santhor. Profitant de la surprise et de la confusion des Cambodgiens, ils mettent le feu aux bâtiments, font sauter la poudrière, tuent le roi et un de ses fils et parviennent à décrocher puis à rejoindre leurs navires à Phnom Penh après une poursuite épique de vingt-quatre heures qui vit déchainés contre eux des milliers d'indigènes enfin revenus de leur panique première. L'attaque prit place dans la nuit du 11 au 12, ou du 12 au 13 mai, la retraite dans la journée suivante. Veloso et Ruiz étaient en sécurité à leur bord la nuit qui suivit cette folle entreprise. Il est juste d'ajouter qu'ils ne réussirent que parce que l'armée cambodgienne aux ordres de Cancona et du Laksamana était à ce moment en train de guerroyer à la frontière chame ⁽¹⁾.

Par une étrange coïncidence, Gallinato, qui avait enfin appareillé de Malacca, arriva à Phnom Penh le lendemain du retour de Veloso et de Ruiz et fut mis au fait par ses lieutenants encore couverts de poudre. Le général espagnol fut apparemment outré de leur geste. Bien que le raid de Srei Santhor ait frappé de terreur les Cambodgiens et que leurs mandarins fussent venus aussitôt supplier Gallinato de restaurer Sâtha, le chef espagnol jugea la cause compromise et décida la retraite. Il fit restituer les biens saisis sur les Chinois, offrit réparation pour la mort de Chung Prei et la destruction du palais de Srei Santhor, et malgré les objurgations de Veloso, de Ruiz et des religieux, mit à la voile en juillet 1596.

Veloso et Ruiz ne désarmaient cependant pas. Ils réussirent à persuader Gallinato de faire escale en Annam afin de récupérer la galère sur laquelle Gomez Pérez Dasmariñas avait été assassiné et que l'équipage chinois avait abandonnée sur ces côtes. Gallinato toucha donc Faifo le 15 juillet et envoya Gregorio Vargas réclamer ce bâtiment à Nguyễn-Hoang,

⁽¹⁾ RIBADENEYRA, pp. 185-87; SAN ANTONIO, pp. 116-121; JAQUE, pp. 268-276; MORGÁ, p. 39; LOS RIOS, f^os 12 v^o-13 v^o; ADUARTE, pp. 217-224.

gouverneur du Thuân-hoa et du Quang-nam, qui se trouvait séjourner à Hanoï. Veloso et Ruiz décidèrent alors de courir leur chance seuls en allant chercher Sâtha au Laos. Pour les déposer en un endroit favorable la flotte poursuivit jusqu'à Quang-tri où le vice-roi Nguyễn-phuc-Nguyễn (Sai-Vuong), sixième fils de Nguyễn-Hoang, leur fit bon accueil, le 21 août. Il donna aux deux compagnons une escorte et des guides pour rejoindre Vientiane où était réfugié le roi cambodgien ⁽¹⁾. Durant cette escale le P. Ximénes alla à terre s'entretenir avec des missionnaires augustins qui résidaient là ⁽²⁾. Cependant qu'il effectuait cette visite, arrivèrent des messagers de Nguyễn-Hoang, outré de l'ambassade Vargas, qui enjoignait à son fils d'attaquer les Espagnols sur-le-champ. Ces ordres parvinrent au moment où des rixes venaient d'éclater entre des Japonais de passage et des matelots castillans. Annamites et Japonais se liguèrent pour un assaut contre les bâtiments de Gallinato. Leurs efforts furent déjoués, mais les Espagnols durent appareiller le lendemain, 4 septembre, laissant à terre le P. Ximénes pour qui on avait demandé une rançon jugée humiliante. Le dominicain resta en résidence forcée à Quang-tri avec ses collègues augustins, et ne put regagner Manille, *via* Macao, qu'en juin 1597 ⁽³⁾.

Gallinato avec une partie de ses bâtiments rallia directement Manille. La jonque auparavant commandée par Veloso et maintenant aux ordres de Luis Ortiz, fut prise dans une tempête et mit à la cape. Après avoir essuyé une attaque de pirates malais, elle toucha Malacca le 16 novembre. A bord se trouvait le P. Aduarte, le frère lai Juan Deça et l'enseigne Miguel Jaque de Los Rios. De Malacca une douzaine de soldats espagnols décidèrent de rejoindre Veloso au Cambodge. Miguel Jaque partit pour l'Espagne, *via* les Indes. Seuls Aduarte et Luis Ortiz, avec une poignée de compagnons, rallièrent finalement Manille le 24 juin 1597 ⁽⁴⁾.

LA TUTELLE ESPAGNOLE

LA RESTAURATION DE BAROM REACHEA II

Veloso et Ruiz se dirigèrent sur Vientiane à travers la Chaîne annamitique et atteignirent la ville vers septembre ou le début d'octobre 1596, pour apprendre la mort de Sâtha et de son fils aîné Chestha. Le roi dut mourir après, ou tout au plus juste avant le départ de Gallinato du Cambodge, sinon le fait eût été sans doute connu des Espagnols. On peut donc

⁽¹⁾ JAQUE, p. 284. Très exactement Veloso et Ruiz durent se rendre à la capitale du Thuân-hoa qui se trouvait alors près de l'actuelle Quang-tri : L. CADIÈRE, *Les Résidences des rois de Cochinchine (Annam) avant Gialong*, *BCAI*, 1914-16, pp. 103-185, p. 105. Ajoutons que Gregorio Vargas n'ayant rien obtenu de Nguyễn-Hoang, rentra à Manille. Il fut tué le 14 décembre 1600 dans la baie de Manille lors du combat naval avec le corsaire hollandais Oliver van Noort.

⁽²⁾ Nous n'avons pu identifier ces religieux ; voir plus bas, p. 88.

⁽³⁾ SAN ANTONIO, pp. 121-22, 124-27 ; JAQUE, pp. 288-293 ; ARGENSOLA, pp. 216-17 ; MORGA, pp. 40, 68-69 ; LOS RIOS, f^os 13 v^o-14 r^o ; ADUARTE, pp. 223-227, 381. Toute cette période a bien été étudiée par BRIGGS, *Spanish Intervention...*, *op. cit.*, pp. 142-145.

⁽⁴⁾ SAN ANTONIO, pp. 128-130 ; JAQUE, pp. 293-298 ; MORGA, p. 48 ; ADUARTE, pp. 224-227, 381.

situer ce décès entre juin et la fin de septembre. Ne restaient à Vientiane que le second fils de Sâtha, Chau Pnhea Ton, âgé d'une vingtaine d'années, une reine femme de Sâtha, et une reine douairière, femme de Barom Reachea I^{er} et marâtre de Sâtha — probablement la reine Vong, mère de Soryopor à en juger par la faveur qu'elle va témoigner à ce prince (voir tableau III). Veloso et Ruiz entreprirent de persuader aux reines et au jeune prince de rentrer dans leur pays.

Entre temps au Cambodge les mandarins, sous la conduite du principal d'entre eux que les auteurs espagnols désignent par son titre d'Oknea Decho, avaient voulu couronner le second fils de Chung Prei, qui portait le titre de Chau Pnhea Nhu, toujours selon les sources européennes car les chroniques cambodgiennes sont à peu près muettes pour cette période. Un prince « échappé de la prison où l'avait tenu Chung Prei », mais dont nous ne connaissons que le titre de Chau Pnhea Keo, tenta de tenir tête à ce nouvel usurpateur. Il fut tué par les Malais de Cancona et du Laksamana. C'est alors que la cour de Srei Santhor apprit l'arrivée de Veloso et de Ruiz au Laos : ce fut comme un coup de semonce car personne n'avait oublié leur terrible raid de mai. De plus le bruit courait que des vaisseaux espagnols s'étaient présentés à la barre du Mékong. Se croyant pris entre deux feux, les fils de Chung Prei s'enfuirent en province, et les mandarins jugèrent plus sage de se rallier à l'héritier légitime. L'Oknea Decho remonta le Mékong jusqu'à Vientiane pour lui porter la couronne. Précédé par Veloso et Ruiz, et entouré de sa famille, Chau Pnhea Ton rentra dans sa capitale de Srei Santhor, où il était dès mai 1597. Il régna sous le nom de Barom Reachea Bapitr, soit Barom Reachea II pour nous. Les auteurs espagnols le nomment en général Prauncar, plus rarement Apram Langara, ou Langarac (¹).

Ce fut un piètre souverain. Seuls l'intéressaient la chasse et l'alcool, et il n'eut même pas le sens de l'intrigue comme son père. En fait, s'il régna ce fut uniquement par la volonté de Ruiz et de Veloso. Ceux-ci eurent d'ailleurs à lutter non seulement contre sa pusillanimité, mais encore contre son entourage, surtout la reine-mère et la reine douairière qui lièrent parti avec le Laksamana, pour ne pas parler des fils de Chung Prei qui tenaient toujours la campagne. Bientôt les mandarins se révoltèrent ouvertement et Blas Ruiz dut tuer de sa main l'Oknea Decho. Un des chefs malais, Cancona, périt peu après de la même façon. Les fils de Chung Prei vinrent mettre le siège devant Srei Santhor, et ce fut toujours Ruiz, aidé des Japonais installés à Phnom Penh, qui les chassa. Toute l'année 1597 fut occupée par ces luttes intestines. Une armée laotienne envoyée — un peu tard — par le roi de Vientiane au secours de Barom Reachea II, vint ajouter au désordre en se contentant de piller indifféremment amis et ennemis.

(¹) SAN ANTONIO, pp. 131-133 ; MORGA, pp. 40-41, 72-80 ; LOS RIOS, f^o 16 r^o ; GARNIER, 1871, p. 357 ; MOURA, vol. 2, pp. 54-55 ; LECLÈRE, pp. 329-331. San Antonio et Los Rios sont les seuls à désigner Barom Reachea II par le nom d'Apram Langara, alors que tous les autres auteurs du temps réservent ce nom pour Sâtha. D'autre part, à suivre Morga, il semble que Veloso et Ruiz soient rentrés au Cambodge par le Champa selon un itinéraire que nous ignorons : peut-être dans l'espoir de trouver à la barre du Mékong des navires espagnols amenant les renforts qu'ils attendaient des Philippines ?

Les choses n'allaient guère mieux dans le camp espagnol. S'appuyant sur des lettres patentes reçues de Malacca, Veloso prétendait commander. Ruiz ne l'entendait pas ainsi et soutenait que seuls comptaient les ordres de Manille. Leurs quelques compagnons obéissaient à l'un ou à l'autre selon leurs affinités. Certains, découragés, repartirent pour Malacca ou allèrent tenter fortune au Siam. Les renforts espérés se faisaient attendre. Vers la fin de 1597 aborda un navire de Malacca portant quatorze soldats espagnols, probablement ceux qui avaient quitté dans cette ville le P. Aduarte. De Macao arriva ensuite un autre bâtiment, non identifié, avec des Espagnols, puis de Malacca, vers le début de 1598 (?), un troisième navire portant le franciscain portugais Pedro Custodio envoyé par la Maison de Malacca en réponse aux demandes de Barom Reachea II que nous allons bientôt étudier. De toute façon ce n'était là que de faibles renforts, qui fondaient au fur et à mesure. Au cours d'une rixe avec les soldats laotiens, par exemple, le P. Custodio et plusieurs Espagnols furent tués peu après leur arrivée. Ces Laotiens finirent par se réembarquer pour leur pays. Mais Blas Ruiz, qui n'avait pu obtenir du roi satisfaction pour le meurtre du franciscain, les poursuivit sur le Mékong de son propre chef et captura leur train, butin assez fructueux ⁽¹⁾.

Vers la fin de 1597 ou au début de 1598 arrivèrent encore au Cambodge le P. Pedro Ortiz Cabezas et le frère lai Pedro de los Santos, franciscains espagnols. Le P. Ortiz avait prêché dans la province de S. José au Mexique et était arrivé en 1582 aux Philippines. En 1587, il avait été nommé procureur des franciscains de cette province à la cour d'Espagne, mais était revenu en 1593 au Mexique et en 1594 aux Philippines. En 1596, il fut de nouveau désigné comme procureur de son ordre près les cours de Madrid et de Rome et s'était embarqué avec le F. de los Santos pour rejoindre son poste. Capturés, avant d'atteindre Malacca, par des pirates malais, ils furent vendus comme esclaves à Preah Nareth. Le souverain siamois les renvoya comme messagers à Manille et c'est au cours de ce dernier trajet qu'une tempête les jeta à la côte cambodgienne, où Veloso et Ruiz les enrôlèrent ⁽²⁾.

LES APPELS AU SECOURS

Ces renforts accidentels ne suffisaient pas à Veloso et à Ruiz qui ne cessaient d'écrire à Malacca et à Manille pour en obtenir d'autres. Ils poussaient également Barom Reachea II à s'adresser à ces villes. Nous

⁽¹⁾ MORGA, pp. 72, 75-80, qui dit que le P. Custodio allait au Siam.

⁽²⁾ RIBADENEYRA, pp. 165-66 ; SAN ANTONIO, p. 127 ; JAQUE, p. 290, signale lors du séjour de la flotte Gallinato à Faifo, en juillet-août 1596, la présence d'un navire de chrétiens japonais à bord duquel se trouvaient deux franciscains portugais dont un P. Ortiz. C'étaient sans doute notre P. Ortiz Cabezas et le F. P. de los Santos en route pour Madrid et avant leur capture par les pirates. Il est possible qu'à son départ du Siam en 1597-98, le P. Ortiz ait été porteur de la lettre du 5 mai 1598, adressée par Preah Nareth au gouverneur des Philippines (Archives des Indes, 67-6-6). F. Tello mentionne cette missive dans son rapport au roi d'Espagne du 12 juillet 1599 (Archives des Indes, 67-6-6) et envoya à Ayuthya, son frère, le capitaine Juan Tello (SAN ANTONIO, p. 145). Il faudrait en ce cas dater le voyage d'Ortiz de 1598 et supposer qu'il expédia la lettre du Cambodge ? Par ailleurs, disons que les négociations ainsi amorcées entre Ayuthya et Manille se limitèrent à un échange de protestations de bonne amitié.

possédons à cet égard un certain nombre de documents qu'il faut étudier avec soin car ils ont été mal interprétés par les historiens modernes.

Dès novembre 1597, Barom Reachea II envoya un Espagnol porter une lettre au P. Alonso Ximénez, qu'il croyait toujours prisonnier à Quang-tri ⁽¹⁾. Peu après il expédia des missives, pratiquement identiques, à Don Francisco Tello, gouverneur des Philippines, à Antonio de Morga, et au P. Aduarte à qui il donna pouvoir de négocier en son nom tout secours que pourrait envoyer Manille ⁽²⁾.

D'autre part et dès la fin de 1597, ou au tout début de 1598, sur l'inspiration de Veloso, le roi écrivit aux différents ordres religieux de Malacca. Une de ses lettres était adressée aux dominicains qui, à court de personnel, en transmirent copie à Manille ⁽³⁾. Des lettres partirent également pour les franciscains et sans doute les jésuites. Jacinto de Deos, dans son histoire des franciscains des Indes orientales, reproduit plusieurs lettres envoyées par un roi cambodgien à la Maison de Malacca, qu'il fait suivre de datations et de commentaires visiblement erronés. Par une curieuse malchance, le vicomte de San Januario ⁽⁴⁾, a traduit ces missives à la fin du siècle dernier mais en commettant quelques erreurs reproduites par les historiens qui se sont contentés de le suivre. Étant donné cette cascade de confusions, et comme ces lettres intéressent directement l'histoire des missionnaires qui ont visité Angkor, il est indispensable de les reprendre ici en détail.

La première lettre publiée par Jacinto de Deos peut se rendre comme suit ⁽⁵⁾ :

Nacque Prauncar Roi Souverain de Camboïa à l'Ordre, et Maison de Saint-François de Malaca.

En reconnaissance des nombreux et bons services qu'ont reçus des Portugais les Seigneurs Rois mes prédécesseurs, et que j'espère recevoir présentement ; afin qu'on ne puisse dire que l'oubli de cette dette se soit insinué dans mon cœur, j'ai envoyé cette Ambassade aussitôt que j'eus accepté la Couronne Royale, à un moment où de grandes guerres auraient pu l'empêcher et où j'avais besoin des personnes qui la composaient : par là j'ai voulu montrer combien j'estime l'amitié de cette Cité, ainsi que reconnaître ce que je dois, et entretenir avec elle les mêmes rapports que mes

⁽¹⁾ Cette lettre est aux Archives générales d'Espagne, Simancas (Estados, Leg. 191). Voir également SAN ANTONIO, pp. 133-34 ; JAQUE, p. 301 ; MORGA, p. 75 ; ADUARTE, pp. 230-231.

⁽²⁾ Les lettres à Morga et Aduarte ont été publiées par leurs destinataires respectifs : MORGA, p. 67 ; ADUARTE, pp. 230-31 ; aussi SAN ANTONIO, pp. 133-34 ; LOS RIOS, f^o 16 r^o.

⁽³⁾ Cette copie est à Simancas (Estados, Leg. 191) : *Prauncar rey de Camboïa a la orden de S. Domingo della ciudad de Malaca, reconociendo los muchos y grandes bienes que (de) los Espanoles he recibido...* C'est cette copie que RIBADENEYRA, p. 186, dit avoir lue et que signale également N. PIMENTA, *Lettres du P. Nicolas Pimante... Au... P. Claude Aquaviva...*, Lyon, I. Pillehote, 1602, pp. 164-65. Et c'est sans doute toujours cette copie qu'a relevée CAÇEGAS, vol. 4, pp. 402-403, qui toutefois l'a anti-datée en croyant qu'elle émanait de Sâtha. M. BRIGGS, *Les Missionnaires...*, *op. cit.*, pp. 9-10, a bien deviné que Caçegas faisait erreur, sans pouvoir l'établir positivement faute de connaître ce document.

⁽⁴⁾ SAN JANUARIO, pp. 7-10 ; la traduction de San Januario a été reproduite par J. PLANET, *Histoire de la Mission du Cambodge*, *Bull. de la Soc. des Missions étrangères de Paris*, Hong-Kong, nov. 1928, n^o 83, pp. 657-660.

⁽⁵⁾ J. DE DEOS, pp. 300-303. On trouvera le texte de ces lettres en annexe, pp. 165 ss. Il en existe en outre des copies à la Bibliothèque nationale de Lisbonne.

ancêtres. Je demande à présent à cet Ordre et Maison d'entrer en relation avec moi et de prendre soin de recommander à Dieu les affaires de ce Royaume, comme il le faisait du temps du Roi mon Père et Seigneur. Qu'il m'envoie des Religieux car ceux de cet Ordre furent les premiers qui vinrent enseigner sa doctrine dans mon Royaume ; lorsque j'étais enfant, j'ai été en relation avec eux et je les ai toujours tenus en grande affection. Donc cette Chrétienté est ici de plein droit : et puisque mes ancêtres ont joui de ce bien, je ne veux pas démeriter ; et ce je le dois avec d'autant plus de raisons que je suis ce que (ces religieux) m'ont fait. Et j'ai grand intérêt à faire appel à eux tout comme ils ont l'obligation de venir et de veiller à leurs affaires. Je promets de leur construire des Temples dorés et de leur donner de mes lettres patentes ⁽¹⁾ pour tout ce qu'ils désireront. Je demande qu'ils viennent sans faute pour la consolation des Chrétiens qui sont ici et qui m'ont demandé avec grande insistance de les faire appeler, puisque j'ai été si peu heureux que celui qui est venu a été tué par les Jaós, ce que j'ai beaucoup ressenti, d'autant plus qu'il n'a pas été possible d'en tirer satisfaction ; mais je promets de venger cette offense aussitôt que le Royaume sera en paix et que les guerres seront terminées. Je suis tout à fait navré de cet événement. Je demande à cette Maison et Ordre d'intercéder pour que mes fonds, qui sont à Malaca, me soient envoyés. Très Révérend Père Custode, que Dieu vous garde.

La seconde lettre produite par Jacinto de Deos peut se rendre ainsi :

Provision du Roi de Camboia Prauncar en faveur des Frères de S. François et de Sa Chrétienté.

Moi Prauncar Roi de Camboia, j'accorde aux Religieux de l'Ordre de S. François, Custodie de Malaca, pouvoir, liberté et autorité, parce que dès mon enfance j'ai ressenti de l'amour et de l'affection pour les mœurs de leur Religion. Pour ces raisons, sur mes instances, ils sont venus de Malaca dans mes Royaumes évangéliser les Chrétiens qui y vivent et prêcher et enseigner la Loi Sainte à ceux qui voudront l'embrasser de bonne volonté. Et afin que de ma part la faveur nécessaire ne leur fasse défaut à cet effet, j'ai ordonné de délivrer la présente, vue et approuvée par ceux de mon conseil et scellée de mon sceau Royal.

Premièrement j'accorde aux Religieux de S. François plein pouvoir pour que dorénavant ils puissent baptiser toute personne du Camboia, de Jaóa, du Champá et autres, de quelque nationalité, condition ou état qu'elles soient, qui se trouvent dans mes Royaumes, sans (que celles-ci) perdent pour cela dignité de personne ou charge d'office qu'elles détiendraient, de manière qu'elles restent en tout dans la même condition où elles se trouvaient quand elles étaient gentiles.

Item j'accorde auxdits Pères entière juridiction sur les Chrétiens, tant sur ceux qui le sont déjà que sur ceux qui le deviendront ultérieurement, quand bien même ceux-ci seraient mes esclaves ou gens de ma Maison Royale, et (les Chrétiens) pourront être forcés ⁽²⁾ par des châtements ou des peines à observer la loi (des Pères), en quelque partie de mes Royaumes qu'ils se trouveront.

Item je mande que pour tout esclave qui voudra se faire chrétien son

⁽¹⁾ *Chapas* : plaque de métal où étaient gravées les lettres royales ; par extension : décret, ordonnance, etc. : cf. *Hobson-Jobson*, s. v. *San Januario* a traduit par « de nos deniers ».

⁽²⁾ Tel nous semble être le sens de... *para que os possão obrigar*, bien que *San Januario* traduise : « ... sans qu'ils puissent être forcés ».

maître ne puisse l'en empêcher ; et s'il l'en empêchait on pourra le lui retirer par voie de justice, en lui payant un dédit qu'un Père et un Mandarin fixeront ; et si le maître permet que l'esclave devenu chrétien reste à son service, il sera tenu de lui donner toute liberté pour remplir ses obligations de Chrétien et aller aux Églises les jours de fête.

Item j'ordonne à tous mes parents et aux Seigneurs de mon Royaume et de mon Conseil, d'honorer et vénérer lesdits Pères de S. François avec le même respect qu'ils témoignent envers nos Samcaraches ⁽¹⁾.

Item je promets de faire construire auxdits Pères, des Églises dorées, aussitôt que les guerres me le permettront.

Item je promets de plus de donner auxdits Pères toute fourniture de riz, sel, chandelle, et des gens pour leur service.

Item j'accorde de plus la sûreté aux délinquants de mes Royaumes, pour quelque délit que ce soit, qui se réfugieraient dans les Églises desdits Pères, et les (exécuteurs) de ma justice ne pourront les en tirer.

Tout ce qui est convenu ci-dessus je l'accorde aux Pères de S. François de la Custodie de Malaca, et je veux que ce soit valable pour toujours. En foi de quoi nous avons ordonné de sceller de notre sceau Royal. Délivré à Siristrol ⁽²⁾..., etc.

Enfin Jacinto de Deos publie une troisième lettre adressée aux franciscains de Malacca dont voici la traduction :

Prauncar Roi de Camboïa au Père Custode et à la Maison de S. François de Malacca.

Par mes Ambassadeurs j'ai reçu réponse à une (lettre) envoyée à cet Ordre, ainsi qu'une autre (lettre) avec le présent fait par les Pères : toutes deux débordaient de nombreuses marques de l'amour et de la bonne volonté que cet Ordre me témoigne, ce qui m'engage à donner de mon côté toute la faveur nécessaire à la Chrétienté de ces Royaumes, comme je l'ai déjà accordé par ma lettre Royale à cet Ordre, selon toutes les stipulations que le Père Fr. António m'a demandées ; si, de nouveau, d'autres (faveurs) étaient nécessaires je les accorderais de bonne grâce ; et si je ne suis pas passé à l'exécution sur-le-champ cela n'a pas été de ma faute, mais seulement celle des difficultés résultant des guerres, qui m'en ont empêché. Mais tout étant redevenu tranquille et pacifié, je passerai à l'exécution de ma Royale parole.

J'envoie cette Ambassade au Vice-Roi ⁽³⁾. Tout est laissé à votre sagesse ; s'il vous paraît bien que mes Ambassadeurs poursuivent leur route, ils le feront ; et s'il vous semble qu'ils doivent attendre une réponse en cette Cité ⁽⁴⁾, ils agiront ainsi, envoyant de toute façon les lettres à Goa. Ce que je demande (dans ces lettres), c'est que le Vice-Roi m'accorde ce qu'il a accordé à d'autres Rois de cet Archipel ⁽⁵⁾ qui ne m'égalent point dans mes desirs et ma volonté de servir cette Cité et cet État ⁽⁶⁾. Que V. R. m'appuie de ses lettres ; et puisque je possède tant de serviteurs de Dieu convertis par des sujets du Roi de Portugal, il serait juste que celui-ci me fasse son Frère.

⁽¹⁾ Les plus hauts dignitaires bouddhiques ; voir plus bas, p. 159.

⁽²⁾ Srei Santhor.

⁽³⁾ De Goa.

⁽⁴⁾ Malacca.

⁽⁵⁾ L'usage de désigner ainsi les différents pays de l'Asie du Sud-Est s'est maintenu longtemps : voir plus bas, p. 79, n. 6.

⁽⁶⁾ *Estado da Índia*, titre officiel des possessions portugaises en Asie. C. R. B.

En ce qui concerne l'île pour y construire une forteresse, je ne me trouve pas en état de faire face aux frais. Si (l'argent nécessaire) est expédié de là-bas, on pourra la construire. Mes Royaumes sont à cet Ordre ; il pourra s'en servir comme d'une chose à lui. M. R. P. Custode n'oubliez pas d'écrire au Vice-Roi au sujet de la jonque (1) et des marchandises qui m'ont été confisquées dans cette forteresse (2) : c'est un esclave à moi qui la (commandait) comme Capitaine. Que Dieu vous garde. Délivré à Siristol.

Jacinto de Deos fait suivre ces trois premières lettres de commentaires dont voici l'analyse (3) :

Répondant à l'appel contenu dans la première lettre, le couvent franciscain de Malacca envoya deux missionnaires, dont l'un devait se prénommer Antonio à en juger par la troisième lettre. Ces missionnaires obtinrent le droit de prêcher librement, accordé par la lettre royale de provisions. Ils furent par la suite rejoints par les FF. Gregório, Antonio da Magdalena et Damião de Torres. Vers 1612, le premier F. Antonio revint à Malacca et fut remplacé par le F. Jacome da Conceição, qui partit du temps que le P. André dos Anjos dirigeait le noviciat du couvent de Malacca. Quand le F. da Conceição arriva au Cambodge, le roi était mort et son frère régnait. Jacinto de Deos publie une lettre de ce nouveau monarque, qu'il date du 10 octobre 1612, et que nous étudierons à sa place logique. C'est par rapport à cette date arbitraire que notre auteur situe les trois premières missives aux environs de 1610, ainsi que les entreprises missionnaires que nous venons de résumer selon lui. Enfin Jacinto de Deos ajoute qu'Antonio da Magdalena travailla « de longues années au Siam et au Cambodge », puis fut déporté avec ses collègues par le « Roi noir » du Siam, nom donné par les auteurs portugais et espagnols à Preah Nareth.

De toute évidence l'historien portugais s'est mépris sur les faits et les dates. Les trois lettres que nous venons de traduire remontent à 1597-98 et font partie de celles envoyées par Barom Reachea II à Malacca et à Manille. La première est en tout point semblable à l'épître expédiée par le roi aux dominicains de Malacca, plus haut signalée. Les personnages figurant dans ces textes sont faciles à identifier. Ce roi « qui vient d'accepter la couronne » et « qui doit tout » aux Portugais est évidemment Barom Reachea II. La forteresse dont la construction est projetée est celle prévue par les stipulations de Manille et nous allons la retrouver. Enfin le missionnaire assassiné par les Javanais (4) ne peut être que le

(1) *Junco* : San Januario traduit par « jonc » ; il est exact que le même mot désigne en portugais jonc et jonque, mais le sens ici ne saurait faire de doute.

(2) Sans doute Malacca, où l'on aurait donc saisi un bâtiment de commerce cambodgien.
(3) J. DE DEOS, pp. 300, 301, 304. Ces commentaires sont bien de Jacinto de Deos, et non de l'auteur anonyme de l'article publié dans *Excursions et Reconnaissance*, comme semble le croire BRIGGS, *Les Missionnaires...*, *op. cit.*, pp. 11-12. Ils sont d'ailleurs donnés par San Januario en notes et l'anonyme d'*Exc. et Rec.* n'a fait que recopier ce dernier en modifiant la disposition du texte.

(4) Le texte de J. DE DEOS porte *Jaos* ce qui, depuis G. DA CRUZ (*Tractado...*, *op. cit.*, p. 55) désigne les Javanais, sans aucun doute possible. M. Briggs a cru devoir restituer *Laos* et traduit par « Laotiens », s'appuyant sans doute sur MORGA, p. 76, qui raconte que le P. Custodio fut tué par des Laotiens. Mais l'erreur peut être le fait de Morga, car Custodio a pu être assassiné par les Malais, ou Jaós, de l'armée du Laksamana. Il n'y a pas de raison de choisir *a priori*, malgré le peu de sûreté de J. de Deos.

P. Pedro Custodio. Tous ces détails permettent d'attribuer la première lettre à Barom Reachea II, et à lui seul ; et puisque les deux autres lui font manifestement suite, de dater l'ensemble de ces textes de la fin de 1597 et du début de 1598. M. Briggs a bien vu l'erreur de J. de Deos et correctement situé ces lettres. Mais comme il utilisa la seule traduction de San Januario, il a cru devoir adopter tels quels les commentaires de Jacinto de Deos au sujet des envois de missionnaires, tout en les ramentant à 1597-98 (1).

Or, sur ce point encore, l'auteur du *Vergel de plantas* a fait erreur et placé sous Barom Reachea II (ou plutôt à la suite des lettres que nous savons maintenant émaner de ce souverain), des entreprises franciscaines antérieures d'une dizaine d'années et qui remontent à Sâtha. Il est vrai que J. de Deos a quelques excuses. Sâtha écrivit également aux franciscains de Malacca et leur accorda des lettres patentes. Il accueillit un F. Antonio da Magdalena, lequel était arrivé à Malacca avec le P. Diogo da Conceição (2). Jacinto de Deos savait cela, plus ou moins exactement, et a daté tant bien que mal ces voyages, induit peut-être en erreur par ceci que sous Barom Reachea II travailla au Cambodge un autre père homonyme, Jacome da Conceição. Là où il est moins excusable c'est quand il soutient que le F. Antonio da Magdalena fut déporté au Siam par le « Roi Noir », alors qu'il connaissait parfaitement ce souverain et ses dates, et surtout qu'il dit lui-même quelques pages plus loin que le F. A. da Magdalena était reparti pour le Portugal en 1588 et avait péri en mer.

Il reste que le couvent franciscain de Malacca, en réponse à la première lettre de Barom Reachea II, qui doit remonter à la fin de 1597, envoya deux religieux au Cambodge. Jacinto de Deos nous dit que l'un d'eux se prénommaient Antonio. Mais comme il a confondu avec les religieux envoyés sous Sâtha, il faut sans doute considérer que ces deux frères furent en réalité Pedro Custodio, dont nous avons dit la fin tragique, et le F. Damião de Torres qui était à Phnom Penh en 1599. Un de ces franciscains obtint, en faveur de son ordre, la lettre de provisions du roi. Deux autres moines les rejoignirent peu après. Selon J. de Deos ce furent F. Gregório (?) et F. Antonio da Magdalena. Ce ne peut être l'Antonio da Magdalena que nous avons vu travailler au Cambodge entre 1585 et 1588. Il y aurait-il eu un second religieux du même nom ? C'est très peu probable, d'autant plus que nous n'en trouvons nulle trace ailleurs. De même le Fr. Gregório doit être le franciscain Gregorio Ruiz, qui fut bien envoyé au Cambodge, mais sous Sâtha. Résignons-nous donc à ignorer le nom de ces religieux, à supposer qu'ils

(1) Cela l'a conduit à des hypothèses qui ne s'imposent pas à l'évidence : *Les Missionnaires...*, *op. cit.*, pp. 11-13. Il est très compréhensible cependant que M. Briggs n'ait pu se reporter au texte original de J. DE DEOS. Le *Vergel de plantas...* est un ouvrage rarissime qui n'existe ni au British Museum, ni à la Bibliothèque nationale de Paris. Le P^r Boxer en possède un exemplaire. Nous avons pu également étudier les passages qui nous intéressaient grâce à l'obligeance du R. P. supérieur du Colégio das Missões Franciscanas de Braga, et du P. José Gualberto Franco Gaspar. Qu'ils en soient ici remerciés.

(2) Voir plus haut, p. 32.

existèrent autrement que dans l'imagination de Jacinto de Deos ⁽¹⁾.

En résumé, il faut tenir compte seulement des lettres que J. de Deos produit, en les ramenant à leurs dates véritables, et écarter purement et simplement ses affirmations concernant les envois de missionnaires, manifestement extrapolées. Par contre, ces documents sont intéressants en ce qu'ils nous montrent ce que pouvait être la correspondance de Barom Reachea II. Les flatteries n'y manquent pas, non plus que les belles promesses. Ni les unes ni les autres ne vont bien loin. Le roi dit sans sourciller que les franciscains furent les premiers à prêcher au Cambodge mais il l'écrit aussi aux dominicains, voire aux jésuites qu'il sollicite pareillement. On sent bien que seuls le préoccupent les secours qu'il veut obtenir, et qu'il renverra volontiers à plus tard la réalisation de ses engagements. Et il n'oublie pas un instant ses intérêts commerciaux. Toutefois ces textes apportent quelques détails intéressants sur le Cambodge de l'époque, que nous commenterons dans le dernier chapitre. Elles nous permettent de voir également que Barom Reachea, évidemment sous la pression de Veloso, s'adressa non seulement à Manille et à Malacca, mais encore à Goa. Il est vraisemblable que la troisième lettre par laquelle il annonce l'envoi d'ambassadeurs à Goa est contemporaine, ou de peu antérieure, aux messages et à l'ambassade qu'il envoya en août 1598 à Manille.

Cependant la faveur particulière dont semblent avoir joui les franciscains n'est peut-être pas entièrement le fruit d'un intérêt bien compris. Il est certain que les religieux de cet ordre furent les plus nombreux au Cambodge à cette époque. L'esprit de pauvreté des Frères de Saint-François, leur humilité, la pratique de la quête pour leur subsistance, qui les rapprochait des bonzes, furent probablement à l'origine de leur prestige au Cambodge. Et l'anecdote rapportée par Jacinto de Deos à propos d'Antonio da Magdalena, pour autant qu'elle soit authentique, est significative à cet égard ⁽²⁾.

Au cours de 1598, la situation s'améliora quelque peu au Cambodge. Veloso et Ruiz pacifièrent en partie le pays et Barom Reachea II put se faire couronner vers la fin de l'année. En récompense, le roi donna à ses deux lieutenants respectivement les provinces de Baphnom et de Treang. Les gouverneurs de ces provinces jouissaient personnellement des revenus qu'elles procuraient, comme ceux de Pursat, Kompong Svai et Thbaung Khum. Cela s'entend pour la durée de leur appointment car aucune terre cambodgienne ne pouvait être concédée en fief, le roi seul étant propriétaire du sol. C'est bien ce que dit Barom Reachea II dans ses lettres à Morga et à Ximénes où, mentionnant ces dons, il précise : ... *para que las posean, y gozen, y hagan de llas a su voluntad, como cosa suya, estando en mi servicio...* ⁽³⁾. Un coup d'œil sur la carte montre que

⁽¹⁾ M. BRIGGS, *Les Missionnaires...*, *op. cit.*, pp. 13-14, estime que le règne de Barom Reachea II fut trop bref pour d'aussi nombreux voyages entre Malacca et le Cambodge. On ne voit aucun document décisif à cet égard, et tout montre au contraire que les communications étaient relativement rapides et aisées.

⁽²⁾ Voir plus haut, p. 33.

⁽³⁾ MORGÀ, p. 67.

Baphnom et Treang — la partie Sud de l'actuelle province de Takèo — se font face sur les rives Est et Ouest du Mékong. Outre leurs revenus, il est probable que Veloso et Ruiz les choisirent parce qu'elles commandaient le fleuve, donc l'accès à Phnom Penh et à Srei Santhor.

Ceci est recoupé par le fait que Veloso offrit, d'abord à Malacca et à Goa — comme le montre la troisième lettre publiée par J. de Deos — puis à Manille, de faire construire un fort avec garnison espagnole. Ce projet impressionna les auteurs contemporains qui en parlent d'abondance ⁽¹⁾. Selon J. de Deos le roi aurait consenti à cette construction à condition que lui soient envoyés les fonds nécessaires. Mais nous ne savons pas trop si ce fort fut élevé, et où. Pimenta dit que Veloso « possédait un fort avec de l'artillerie ». Les auteurs situent la place tantôt sur une île « dans la mer », tantôt sur une presqu'île « avançant dans la mer de neuf lieues », tantôt enfin sur une presqu'île dans le Mékong, à neuf lieues de l'embouchure ⁽²⁾. De fait, il semble logique de supposer que si Veloso fit bâtir cet ouvrage, ce fut dans sa province de Baphnom, en bordure du Mékong ou dans une des îles qui parsèment le cours de celui-ci.

L'EXPÉDITION DASMARIÑAS

Malgré l'amélioration — plus apparente que réelle — de la situation, Veloso et Ruiz réclamaient toujours des secours à leurs compatriotes. Ils voulurent aller plaider leur cause en personne mais le roi ne les laissa pas partir, guère désireux de se séparer de ses seuls partisans. Les reines et le Laksamana se refusaient également à l'envoi de toute ambassade, pour des raisons diamétralement opposées toutefois, car ils voulaient éviter l'arrivée de nouveaux Européens. Pourtant des émissaires cambodgiens finirent par quitter Srei Santhor à destination de Malacca, de Goa et de Manille en août 1598 ⁽³⁾.

A Manille même et depuis le retour de Gallinato, les partisans d'une intervention au Cambodge n'avaient cessé de s'agiter. Ils décriaient l'attitude du général espagnol qui, selon eux, avait été timoré pour ne pas dire plus ⁽⁴⁾. Les religieux, dominicains en tête avec l'infatigable Ximénes, le toujours bouillant Aduarte, poussaient à la guerre sainte. Le nouveau gouverneur, Don Francisco Tello de Guzman, connaissait trop bien ses maigres ressources pour se lancer dans cette aventure ⁽⁵⁾. Mais Luis

⁽¹⁾ PIMENTA, *Lettres...*, *op. cit.*, f^o 39 ; SAN ANTONIO, pp. 124-128 ; MORGA, p. 67 ; ADUARTE, pp. 229-231.

⁽²⁾ PIMENTA, *Lettres...*, *op. cit.*, f^o 39 v^o, reproduit par O. de CEVALLOS, *Viaje del Mundo...*, Madrid, L. Sanchez, 1614, f^{os} 166 v^o, 252 v^o, lequel dit tantôt que la forteresse était dans l'île de Coral, c'est-à-dire Phu-quoc comme nous le montrerons (voir plus bas, p. 147), tantôt sur le Mékong à neuf lieues de la mer. Mais sur le crédit à accorder à Cevallos, voir plus bas, p. 60.

⁽³⁾ MORGA, pp. 76-80, 89. Voir également plus bas, p. 56, la quatrième lettre de Barom Reachea II à Malacca.

⁽⁴⁾ Disons brièvement pour compléter la biographie de ce soldat qui ne jouera plus aucun rôle direct dans les événements du Cambodge, qu'il combattit de 1600 à 1602 contre les Moros, notamment à Sulu ; en 1603, il prit part à l'expédition de Ternate ; en 1606, à celle des Moluques. Il mourut en 1615. Sur sa renommée littéraire, voir plus bas, p. 60.

⁽⁵⁾ Ses rapports sur l'expédition Gallinato sont aux Archives des Indes, en particulier celui du 12 juillet 1599 (67-6-6).

Pérez Dasmariñas, désormais sans emploi, s'offrit à financer l'entreprise pourvu que lui soit garanti le poste de gouverneur du Cambodge. Sur ces bases une petite expédition fut montée (1). A Dasmariñas se joignirent quelques anciens de la troupe Gallinato ; les PP. Ximénes et Aduarte, Luis Ortiz del Castillo, et de nouveaux compagnons comme Hernando de Los Rios Coronel ou Luis de Villafañe. Les ordres religieux désignèrent également des missionnaires.

La troupe fut répartie sur trois bâtiments qui, après un faux départ, mirent à la voile le 17 septembre 1598. Une tempête dispersa immédiatement la flottille, et de fait la saison était très avancée pour une traversée dans le sens Est-Ouest. Un navire se perdit corps et biens avec presque tout son équipage. La frégate commandée par Hernando de Los Rios, qui portait Dasmariñas, Ximénes et Aduarte, s'échoua le 3 octobre sur la côte chinoise. Les survivants gagnèrent Macao où ils subirent maintes tribulations qui ne nous retiendrons pas ici. Il suffira de dire que le P. Ximénes y mourut d'épuisement le 25 décembre dans les bras du dominicain portugais Antonio Caldeira, qui avait travaillé au Cambodge en 1583-1584. Le P. Aduarte partit chercher des secours aux Philippines et revint à Macao sur un bâtiment affrété à cet effet. Plus tard il devait rejoindre Malacca où il était en 1600. Il en repartit en mars-avril 1601 pour Cochin, séjourna en 1602 à Goa et s'embarqua pour l'Espagne en janvier 1603 (2).

Le troisième navire de Dasmariñas fit demi-tour devant le mauvais temps et, après avoir réparé aux Philippines, repartit pour le Cambodge ignorant tout du désastre survenu à ses deux compagnons. Il arriva en octobre à Phnom Penh. Commandé par Luis Ortiz il portait à son bord Luis de Villafañe et des dominicains espagnols : le P. Iuan Batista et le frère lai Diego de Santa Maria. Deux mois plus tard arriva également à Phnom Penh le vaisseau du capitaine espagnol Juan de Mendocça Gamboa. Il se rendait au Siam et avait offert de déposer en passant des munitions pour Dasmariñas, que l'on croyait au Cambodge. Il portait en outre deux dominicains espagnols destinés à la mission du Siam, Juan Maldonado et Pedro de La Bastida. Juan Maldonado, en religion de San Pedro Martyr, était né en Alcalá de Guadara ; après avoir étudié à Salamanque, il avait pris l'habit à S. Pablo de Valladolid et était parti en 1595 pour Manille, avec le même groupe que le P. Ximénes. Missionnaire à Gabon, puis à Bataan, fondateur de l'hôpital de Binondoc, il avait succédé au P. Ximénes comme provincial de l'ordre puis avait été commissaire général de l'Inquisition à Manille. Le P. Pedro de La

(1) RIBADENEYRA, pp. 186-87 ; MORGÁ, pp. 80-81. De nombreux mémoires rédigés lors des préparatifs de cette expédition sont aux Archives des Indes, doc. n^{os} 102 et 115, Ind. 5^o, 67-6-18.

(2) RIBADENEYRA, p. 187 ; SAN ANTONIO, pp. 134, 136-40 ; ARGENSOLA, pp. 219-220 ; LOS RIOS, f^{os} 16 v^o sv. ; ADUARTE, pp. 231 sv. Il existe plusieurs récits manuscrits sur ce désastre, en particulier ceux de Dasmariñas, rédigé le 13 janvier 1600, et une lettre de lui du 8 juillet 1600 au F. Diego de Soria (Archives des Indes, doc. n^o 71, ind. 7^o, 67-6-19 (1) à (3)) ainsi que le compte rendu au roi de P. Bravo de Acuña, daté de juin 1603 (*ibid.*, doc. n^o 15, Ind. 1^o, 67-6-7 (1)). L. P. Dasmariñas rentra à Manille d'où il sollicita l'aide royale pour une nouvelle expédition au Cambodge : voir plus bas, p. 61. Il fut tué en octobre 1603 lors de la révolte des Chinois de Manille.

Bastida, en religion Pedro de Jesu, était natif de Saragosse. Arrivé à Manille en 1598, il avait été jusqu'à son départ pour le Siam, missionnaire à Bataan (1).

L'arrivée de ces bâtiments renforça la position de Veloso et de Ruiz d'autant qu'ignorant le sort de Dasmariñas ils attendaient celui-ci d'un jour à l'autre. Vers le début de 1599 arriva encore à Phnom Penh un navire japonais commandé par le métis lusitano-portugais Gouvea. A bord se trouvait un soldat d'aventure, Antonio Malaver. Celui-ci, arrivé aux Philippines en 1595, était parti pour la Nouvelle-Espagne en 1596 sur le galion *São Felipe* qui sombra au large des côtes japonaises. Malaver, rescapé, vécut à Nagasaki où il se joignit à Gouvea qui allait au Siam. En route il l'aurait convaincu de se rallier à Veloso dont il avait entendu parler et avec qui il voulait tenter sa chance.

Désormais à la tête d'une petite armée, Veloso, Ruiz et le P. Maldonado, qui avaient été choisis comme chefs par les Espagnols, entreprirent de négocier avec Barom Reachea II un véritable accord de protectorat qui les aurait fait maîtres du pays. Les discussions s'éternisèrent et les Espagnols n'aboutirent à rien. Le roi se livrait plus que jamais à la débauche. Sa famille, les mandarins, étaient ligués contre lui et surtout contre Veloso et Ruiz. On affectait de tenir Soryopor, toujours exilé à Ayuthya, pour le souverain légitime. Les provinces, où s'agitaient encore des fils de Reamea Chung Prei, étaient rien moins que sûres. Le roi du Siam lui-même semble avoir vu avec inquiétude cette ingérence espagnole au Cambodge, par trop manifeste. Cette situation confuse et tendue se reflète dans une inscription de 1599 gravée à Angkor Vat et où des dignitaires, auteurs d'une donation au temple, demandent que « les ennemis du roi du Cambodge soient repoussés » (2).

Les Espagnols étaient installés dans un camp proche de Phnom Penh, à côté des autres colonies étrangères : chinoise, japonaise et malaise. On peut imaginer quelle étrange rassemblement ce devait être là. Loin des leurs, mécontents de leur inaction, ces conquistadores au petit pied bâillaient en vain après leurs rêves de gloire et de fortune. Un jour que Veloso, Ruiz et le P. Maldonado étaient à Srei Santhor, discutant avec le roi, un violent incident éclata entre l'enseigne Luis Ortiz et les Malais du Laksamana. Luis de Villafañe, commandant du camp par intérim, prit fait et cause pour son patriote qui avait été blessé, et avec l'aide de Gouvea et des Japonais mit à sac le camp des Malais. Averti aussitôt le Laksamana, qui n'attendait sans doute que cette occasion, rallia ses troupes, ameuta les Cambodgiens et assiégea les Espagnols dans leur camp et leurs navires. La situation prit très vite un tour tragique. Le roi, furieux contre son ministre mais impuissant, conseilla à Veloso et à Ruiz de se cacher et d'attendre la fin de l'orage. N'écoutant que leur audace, les deux braves se portèrent au secours des leurs et arrivèrent pour périr avec eux. Presque tous les Européens furent tués au cours de ces combats,

(1) SAN ANTONIO, pp. 141-43, 146, 147, 158 ; MORGAN, pp. 82, 91-93 ; ADUARTE, pp. 255-59 ; BLAIR et ROBERTSON, vol. 10, pp. 226-236.

(2) AYMONIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 3, p. 759.

et notamment les missionnaires Pedro Ortiz, Pedro de los Santos et Pedro de La Bastida. Un franciscain fut également massacré à Srei Santhor, qui devait être le P. Damião de Torres. Seuls survécurent à terre le soldat espagnol Juan Diaz et quelques Philippins. Le drame se déroula vers le milieu de 1599 ⁽¹⁾.

Un navire toutefois put appareiller au cours de la bataille, celui de Mendouça, à bord duquel s'étaient réfugiés le P. Maldonado, Luis de Villafañe et Antonio Malaver. Ils se rendirent au Siam où le P. Maldonado trouva ses collègues persécutés, et parmi eux le dominicain portugais Jorge da Mota, qui avait été fait prisonnier à Lovêk en 1594, et ne semblait plus être en faveur auprès de Preah Nareth. Mendouça décida de continuer sur Malacca, et le P. Maldonado voulut prendre secrètement à bord le P. J. da Mota. Les Siamois s'aperçurent de cette évasion et assaillirent le bâtiment comme il mettait à la voile. Les Espagnols se dégagèrent après un combat sanglant où périrent nombre d'entre eux, dont Villafañe. Juan de Mendouça et le P. Maldonado, grièvement blessés, moururent en mer. Avant de s'éteindre, le dominicain espagnol dicta au P. Jorge da Mota une lettre pour ses supérieurs de Manille où il déconseillait toute nouvelle tentative au Cambodge. Jorge da Mota parvint à Malacca où il fut soigné par le P. Gabriel de San Antonio, qui séjournait alors dans cette ville ⁽²⁾.

LA FIN DE L'INFLUENCE ESPAGNOLE : L'EMPRISE SIAMOISE

Le massacre de Phnom Penh marqua la fin de l'influence espagnole au Cambodge. Barom Reachea II ne survécut à ses défenseurs. A la fin de 1599, il fut assassiné sur l'ordre du Laksamana ⁽³⁾. Les mandarins appelèrent au pouvoir Pnhea An, ou On, dernier fils de Barom Reachea I^{er} et frère cadet de Sâtha et de Soryopor (voir tableau III). Il monta sur le trône vers le début de 1600 et nous le désignerons comme Barom Reachea III. Ce monarque réussit à se débarrasser des Malais et des Chams qui avaient joué un rôle si néfaste sous son prédécesseur. Le Laksamana et ses hommes furent refoulés au Champa où ils devaient périr. Barom Reachea III ne renonça pas entièrement à l'appui espagnol. Il fit rechercher le soldat Juan Diaz, rescapé de la tuerie de Srei Santhor, et l'envoya en émissaire à Manille avec une lettre demandant des missionnaires ⁽⁴⁾. Il écrivit également en ce sens à Malacca. Les franciscains de cette ville, selon Jacinto de Deos, lui envoyèrent le F. Jacome da Conceição ⁽⁵⁾. Vers la fin de 1600, Barom Reachea III qui avait cherché à obtenir de force les faveurs d'une de ses belles sujettes, fut assassiné par le mari outragé ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ RIBADENEYRA, p. 166 ; SAN ANTONIO, p. 147 ; ARGENSOLA, p. 220 ; MORGA, pp. 91-95 ; ADUARTE, pp. 260-61.

⁽²⁾ SAN ANTONIO, pp. 143, 148 ; MORGA, pp. 94-95 ; ADUARTE, pp. 260-61.

⁽³⁾ SAN ANTONIO, p. 143 ; MORGA, p. 95 ; GARNIER, 1871, p. 359 ; MOURA, vol. 2, p. 54 ; LECLÈRE, pp. 331-32.

⁽⁴⁾ MORGA, p. 142.

⁽⁵⁾ DE DEOS, p. 304.

⁽⁶⁾ GARNIER, 1871, p. 360 ; MOURA, vol. 2, p. 55.

Chau Pnhea Nhom, troisième fils de Sâtha et demi-frère de Barom Reachea II, assura la régence à Srei Santhor qu'il quitta d'ailleurs bientôt pour s'installer à Phnom Penh. Il ne fut pas sacré mais gouverna seulement avec le titre de Kêo Fâ, ou « Troisième Roi ». C'est sous son règne seulement (début de 1601 ?) que serait arrivé Jacome da Conceição. C'est du moins ce qui résulte d'une lettre publiée par Jacinto de Deos et datée à tort par ce dernier de 1612. Comme l'a bien vu M. Briggs, ce texte ne peut être que de Nhom et doit remonter à 1602. L'historien américain a avancé à cet égard des arguments sérieux ⁽¹⁾ mais il n'aurait pas eu à déployer tant d'érudition s'il avait eu accès au texte original de Jacinto de Deos et non pas seulement à la traduction de San Januario que l'omission d'un nom propre rend incompréhensible ⁽²⁾. Pour cette raison, il nous semble indispensable de donner ici une traduction de cette lettre plus conforme à l'original ⁽³⁾.

Nacqui Sumaday Peraorachyoncar ⁽⁴⁾, Roi de Camboia, avec son affection, au Père Custode de S. François de Malaca.

D. S.

Le Père Custode de S. François de la Cité de Malaca m'a envoyé une lettre par le P. Frère Jacome da Conceição, dans laquelle il disait que ce dit Père resterait dans mon Royaume pour que je le reçoive de la même manière que mon frère Prauncar ⁽⁵⁾ recevait tous ceux qui se trouvaient auprès de lui, ce qui m'a beaucoup réjoui. J'ai toujours traité les Pères de S. François avec le même amour que mon frère leur témoignait. A présent je remercie beaucoup V. R. de m'avoir envoyé le P. Fr. Jacome da Conceição, parce qu'il est très calme et très ami de la concorde, et qu'il a apaisé de nombreux désordres entre les Portugais et les Japonais. Depuis son arrivée il a baptisé quarante personnes, ce dont je suis fort aise, et je lui donne permission de baptiser tous ceux qu'il pourra dans tout mon Royaume. Délivré à ma Cour le 20 octobre de l'année 1612 ⁽⁶⁾.

Il sera remis au Père Custode un picul ⁽⁷⁾ de cire avec deux défenses d'ivoire pour le bénéfice de son Couvent.

La lettre montre que la colonie européenne de Phnom Penh s'était très vite reconstituée après le massacre de 1599, sans s'être apparemment assagie. Mais plus jamais les Portugais ou les Espagnols ne joueront de rôle important dans les affaires du pays. Nous ne savons d'ailleurs à peu près rien de ceux qui pouvaient demeurer là, non plus que des missionnaires qui veillaient aux besoins spirituels de ces expatriés. Jacinto de Deos dit que le P. J. da Conceição se rendit à Malacca porteur d'une lettre royale, mais que lorsqu'il revint au Cambodge le roi qui l'avait envoyé était mort et un autre régnait. Ce qui nous place vers le milieu de 1603, comme nous le montrerons. D'après J. de Deos toujours, le P. J. da Conceição fut par la suite déporté au Siam par le « Roi Noir », erreur fâcheuse s'il s'agit de Preah Nareth, à moins qu'il ne fasse allusion

⁽¹⁾ BRIGGS, Les Missionnaires..., *op. cit.*, pp. 11, 15.

⁽²⁾ SAN JANUARIO, p. 7.

⁽³⁾ Voir le texte en annexe, p. 168.

⁽⁴⁾ Neak Sumadei Parârâja Ongkâr.

⁽⁵⁾ « Prauncar » a été omis par San Januario dans sa traduction.

⁽⁶⁾ Sic : sans doute 1602.

⁽⁷⁾ Pico : « picul » ; San Januario traduit « un cierge de cire... ».

à l'intervention siamoise de 1603. Mais rien par ailleurs ne confirme la déportation de religieux catholiques à cette époque.

On se souvient que Barom Reachea III avait envoyé à Manille Juan Diaz demander des missionnaires. La mort de ce roi fut évidemment ignorée aux Philippines car en réponse à son appel, Don Pedro Bravo de Acuña, alors gouverneur, expédia une petite troupe convoyée par Juan Diaz qui arriva à Phnom Penh en avril 1603. Il y avait, parmi d'autres dominicains espagnols dont nous ignorons les noms, les PP. Inigo de Santa Maria, Antonio Collar et Jeronimo de Belem. Inigo de Santa Maria, curé de Manille, était né à S. Esteban de Salamanque ; le P. de Belem, Portugais, avait été curé de Pueblo de Los Angeles à Mexico et était arrivé en 1595 aux Philippines ; le P. Alonso Collar, en religion de Santa Cathalina, natif de Canga de Tineo, avait résidé à Oviedo et était arrivé à Manille en 1602. Nhom reçut fort bien ces missionnaires demandés par son neveu et les aurait tenus en quelque estime. Il leur fit construire une église près de Phnom Penh et leur accordait souvent audience, les interrogeant sur la Foi catholique. Encouragé par ce succès le P. de Santa Maria et un de ses collègues partirent pour Manille en mai 1603, porteurs d'une lettre de Nhom adressée au gouverneur (1). Le P. de Santa Maria mourut en route. En réalité, la situation des missionnaires n'était pas très solide. Elle s'aggrava rapidement après l'arrivée à Phnom Penh de pirates chinois qui avaient participé à l'assassinat de Gomez Pérez Dasmariñas. Le P. Collar mourut d'épuisement, et le P. de Belem, voyant ses efforts rendus vains par l'attitude du nouveau roi Soryopor, demanda l'autorisation de rentrer à Manille (2).

Nhom ne régnait pas sans contestations et son attitude favorable envers les dominicains, ses lettres à Malacca et à Manille, n'étaient au fond que des manœuvres discrètes pour s'assurer l'appui espagnol, comme l'avaient fait son père et son frère. La reine douairière, cette femme de Barom Reachea I^{er} qui joua un rôle important durant toute cette période par ses intrigues, penchait en faveur de Soryopor, que les mandarins considéraient comme l'héritier légitime. Elle fit demander sa liberté à Preah Nareth. L'exilé fut autorisé à s'installer sur la côte cambodgienne où la reine douairière, la famille royale et les grands dignitaires vinrent le rejoindre. Finalement, avec l'appui d'une armée siamoise, Soryopor reconquit le trône ; il réussit sans doute vers le milieu de 1603. Il fut couronné à la fin de cette même année, après avoir fait mettre à mort Nhom qui lui résistait (3). Ce fut ce nouveau souverain que

(1) C'est sans doute la lettre du roi du Cambodge adressée au gouverneur des Philippines, datée du 9 mai 1603 à Xodermuc (Phnom Penh) : Archives des Indes, doc. n° 15, Ind. 1^o, 67-6-7 (2).

(2) Le P. de Belem était rentré à Manille en 1605 ; il devait mourir en 1642, missionnaire à Pampanga, voir également le rôle de ce père comme traducteur plus haut, n. 2, p. 40 ; MORGAN, p. 142 ; GARNIER, 1871, pp. 361-62 ; MOURA, vol. 2, pp. 55-57 ; LECLÈRE, p. 333.

(3) Son titre exact, qui diffère de ceux donnés par Garnier et Moura, nous est parvenu dans une lettre de juin 1605, envoyée à l'empereur du Japon, où Soryopor est nommé : Samdec Prah Râchaonkar Baromobapitr Kroñ Kampucâthipdi Çriyasothor Prah Mohanokor Intoprasth Rattharâcathani : N. PÉRI, Essai sur les relations du Japon et de l'Indochine au XVI^e et XVII^e siècle, BEFEO, 1923, vol. 23, pp. 128-131. Au sujet de cette titulature, voir p. 95.

le P. Jacome da Conceição trouva sur le trône à son retour de Malacca.

Soryopor — Barom Reachea IV — régna jusque vers 1617 ou 1618, date à laquelle il abdiqua en faveur de son fils aîné Preah Outey — Barom Reachea V. Complètement sous l'influence siamoise, il introduisit dans son pays le cérémonial et les coutumes du pays où il avait vécu de longues années d'exil. S'il ne persécuta pas les quelques Européens qui continuaient de fréquenter le pays, il ne les favorisa pas comme son frère et ses neveux, et ne toléra aucune ingérence occidentale. En fait, une nouvelle période de l'histoire cambodgienne commençait avec son règne, où l'influence siamoise allait être prépondérante, jusqu'à ce qu'apparaisse, au Sud, la menace annamite (1).

ÉPILOGUE POUR UNE ÉPOPÉE

LE CAMBODGE APRÈS LES TENTATIVES HISPANO-PORTUGAISES

Avec le siècle donc, s'acheva cet étonnant mélodrame où se bousculent des potentats orientaux et des traîtres de répertoire, des moines fanatiques et des aventuriers d'une folle audace. La mort de Veloso et de Ruiz, héros sans scrupules mais d'une furieuse vitalité, fut comme un prélude tragique à l'effondrement des empires portugais et espagnol en Asie. Avec eux disparurent des hommes qui furent un moment sur le point de faire du Cambodge une colonie espagnole.

Pourtant, et ce n'est pas là le moins surprenant pour qui connaît l'indifférence orientale envers l'histoire, les chroniques cambodgiennes ont conservé leur souvenir. Elles présentent Veloso et Ruiz comme « deux frères, fils adoptifs de Sâtha », sous les noms de Vilo (ou Velo) et de Sârès (pour Gonzalez) ou encore de Vessaḥ (Blas). Chose curieuse, Veloso est donné comme le cadet. La version suivie par Garnier a même fondu les deux compagnons en un seul personnage qu'elle nomme Vissavelo... Mais d'autres recensions reflètent, de manière somme toute exacte, les événements, quoique inversant leur déroulement chronologique. Ainsi on nous dit que les deux soldats s'entendirent d'abord avec Barom Reachea II pour reconquérir son trône, puis se rendirent, déguisés en marchands, à Srei Santhor afin de tuer Chung Prei. Et renchérissant sur des auteurs pourtant déjà plus que favorables comme Aduarte ou San Antonio, elles affirment que Veloso et Ruiz vinrent à bout de l'usurpateur aidés seulement par huit compagnons (2).

Pourtant ces événements furent sans conséquence aucune sur l'évolution ultérieure du pays. Les tentatives pour secouer le joug siamois ne se renouvelèrent plus. Le Cambodge qui s'était presque ouvert aux influences occidentales, retomba dans son isolement. Et seuls quelques mots de portugais passés dans sa langue témoignent encore de ces

(1) GARNIER, 1871, p. 362.

(2) Les différentes versions cambodgiennes sur ce point ont été traduites par M. G. COEDÈS dans son C. R. de Cabaton : *Breve...*, in *BÉFEO*, 1914, vol. 14, fasc. 9, pp. 44-47.

contacts ⁽¹⁾. Une petite colonie portugaise continua de vivoter près Phnom Penh : on suit son destin à travers les récits des voyageurs et des missionnaires du xvii^e et du xviii^e siècle. Ces Portugais, très vite alliés à des familles cambodgiennes, se contentèrent de trafiquer ou encore de servir d'interprètes près les rois cambodgiens pour les relations avec les Européens. Malacca continua d'envoyer des missionnaires pour conforter ces ouailles lointaines, ce qui ne laissa pas de provoquer des conflits avec les prêtres de la Société des Missions étrangères de Paris car les Portugais revendiquaient, âprement parfois, la primauté dans le pays ⁽²⁾. De nobles familles cambodgiennes contemporaines font remonter leurs origines à ces pionniers lusitaniens, avec un légitime orgueil. Elles conservèrent longtemps le souvenir de leurs exploits et surent encore les conter aux voyageurs français du xix^e siècle ⁽³⁾. Il y a une vingtaine d'années une pensée pieuse érigea à Neak Luong, sur la route Saïgon-Phnom Penh, au cœur même de cette province de Baphnom dont il fut gouverneur, un buste de Diogo Veloso aussi touchant par sa laideur que par son pittoresque.

Quelques pierres qui restent comme le dernier souvenir d'un moment passé.

Pourtant, et rien ne saurait mieux montrer ces retours cycliques dont est faite l'Histoire, quelque deux cent cinquante ans après sa première intervention, l'Espagne allait revenir les armes à la main en Indochine, et pour les mêmes raisons. Afin de protéger ses missionnaires persécutés au Tonkin, la cour de Madrid se joignit à la démonstration de Napoléon III. En 1858 et 1859 quelque 1 500 Tagals de Manille sous Don Bernadino Ruiz de Lanzarote, à Saïgon, à Tourane, retrouvèrent les ombres de Veloso, de Ruiz, de Gallinato...

Pour nous toutefois, l'intérêt majeur de ces événements est d'avoir suscité des récits précieux pour l'histoire du temps. Et ces voyageurs — soldats de fortune ou missionnaires — qui fréquentèrent le Cambodge du xvi^e siècle, au moment où Sâtha venait de s'installer près d'Angkor, nous ont laissé des ruines une suite de descriptions plus qu'intéressantes, comme nous essaierons de le montrer dans la Seconde Partie de ce travail.

LE RENONCEMENT DE L'ESPAGNE

L'Espagne toutefois, ne renonça pas à ses visées dès la disparition de ses pionniers. Par un retard fatal à une époque où les communications étaient si lentes, l'intérêt pour le Cambodge commença de s'éveiller au

⁽¹⁾ G. COEDÈS, Mots portugais en cambodgien, *Bull. de l'Institut Indoch. pour l'Etude de l'Homme*, Hanoï, 1940, vol. 3, fasc. 1, pp. 67-68.

⁽²⁾ Il y eut notamment de nouvelles tentatives dominicaines en 1629 : ADUARTE, p. 214. Sur les missionnaires portugais et espagnols au xvii^e voir par exemple : *Relation des Missions des Evêques françois aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Cambodge, et du Tonkin...*, Paris, P. Le Petit, 1674, pp. 149-152 ; également : MOURA, vol. 2, p. 56 ; BLAIR et ROBERTSON, vol. 18, pp. 213-14, vol. 22, p. 191, vol. 24, pp. 276-77, vol. 27, p. 327, vol. 29, p. 37 ; Henri CHAPPOULIE, *Aux origines d'une église. Rome et les Missions de l'Indochine au xvii^e siècle*, Paris, Bloud & Gay, 1943-1948, 2 vol.

⁽³⁾ C. E. BOUILLEVAUX, *Ma visite aux ruines cambodgiennes en 1850*, Saint-Quentin, J. Moureau, 1863, p. 10 ; A. B. DE VILLEMEREUIL, *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée...*, Paris, Tremblay, 1883, pp. 493-494.

moment même où mouraient Veloso et Ruiz. Leurs aventures, transmises de bouche en bouche et comme on peut le penser, abondamment enjolivées, mirent nos héros à la mode. Leurs noms devinrent synonymes de courage. On alla même jusqu'à dire que Gallinato avait épousé une « reine » du pays et qu'il se trouvait sur le trône du Cambodge (1). Des pièces de théâtre, des romans de cape et d'épée furent composés sur ces thèmes (2). Citons par exemple les curieux ouvrages d'Ordoñez de Cevallos qui, même s'il séjourna réellement aux Indes orientales, est de toute certitude un hâbleur de belle force (3). On retrouvera même des échos déformés de ces fantasmagories dans des ouvrages anglais et français du XVII^e siècle (4).

L'imagination populaire n'était pas seule à s'occuper du Cambodge. A Manille le sort tragique des expéditions Gallinato et Dasmariñas avait découragé les gens sensés. Seuls quelques enrégés rêvaient encore d'une intervention militaire, mais ils avaient dû se tourner vers la métropole dans l'espoir d'y trouver des crédules. Nous savons que quelques membres de la troupe de Gallinato avaient gagné l'Espagne très tôt. Miguel Jaque de Los Rios s'y trouvait dès 1598, rejoint l'année d'après par Pedro Sevil de Guarga et Pablo Garrucho. D'autres suivirent, dont Hernando de Los Rios Coronel (5) et le F. Diego de Soria. Ce dominicain espagnol était arrivé aux Philippines en 1587 avec Ximénes. Devenu évêque de la Nouvelle-Ségovie, il séjourna en 1602 au couvent de S. Pablo de Valladolid d'où il envoya deux mémoires au roi recommandant vivement une expédition au Cambodge (6). Cette petite troupe « d'interventionnistes à tout prix » rallia à sa cause le riche comte de Bailen, qui était désolé de financer la tentative (7).

Découragé par les lenteurs de la cour, Miguel Jaque s'embarqua pour

(1) MORGAN, p. 217.

(2) CABATON, L'Espagne en Indochine..., *op. cit.*, p. 104, signale une pièce d'Andrés CLARAMONTE Y CORROY, *El nuevo Rey Gallinato ; y ventura por desgracia* ; ainsi qu'un roman de J. M. FERREIRA, *Relação que contem os venturosos e prodigiosos sucesos de João Baptista Gallinato, e como veyo a ser rey das provincias e reynos de Cambaya...*, Lisbonne, 1607. Nous n'avons pu consulter ces deux ouvrages.

(3) P. ORDOÑEZ DE CEVALLOS, *Viage Del Mundo...*, Madrid, I. Sanchez, 1614, f^{os} 130 v^o, 166 v^o, 171 v^o sv., 252 r^o-v^o ; ID., *Tratado de las Relaciones Verdaderas de Los Reynos de la China, Cochinchina y Champaa...*, Jaen, P. de La Cuesta, 1628. Cevallos, qui prétend avoir navigué en 1593 (?) dans les parages du Cambodge, dit avoir rencontré la « flotte de Veloso, général du roi de Cambodge », et « possesseur de l'île de Coral, à l'embouchure du Mékong, reçue en récompense des trois navires qu'il amena à ce souverain ». Cevallos parle également du dominicain « Sebastian de Guzman y Fuentes (?) nouveau Joseph en Egypte... », évidemment le P. d'Azevedo.

(4) Voir, entre nombre d'autres : P. HEYLIN, *Cosmographie...*, Londres, Ph. Chetwind, 1652, p. 908, qui parle de la soumission du Cambodge et du don d'une péninsule au Portugal, afin d'y construire un fort, en 1598 ; P. DU JARRIC, *Histoire... des... Indes Orientales*, Bordeaux, S. Millanges, 1608-1610, 2 vol., vol. 1, pp. 636-637, qui parle de Jaques Velose.

(5) SAN ANTONIO, pp. 206, 207 ; LOS RIOS, f^{os} 14 r^o-v^o.

(6) Lettre du 8 juillet 1600 et rapport du 12 octobre 1602 au roi sur le projet du comte de Bailen : voir DURO, *Españoles...*, *op. cit.*, p. 210, et Archives de Simancas, Estados, Leg. 191.

(7) Voir, par exemple, un des mémoires de Bailen (Archives des Indes, 68-1-37) envoyé en 1602 « pour avis » aux évêques de Manille et de Rio de La Plata. Un rapport favorable à l'expédition existe aux Archives de Simancas (Estados, Leg. 191) ; il est signé de plusieurs ecclésiastiques (*el padre confessor de Juan de Idiaquez, presidente de Indias Valtodano* ; Juan de Ivarra ; Don Bernadino de Avellaneda ; *el obispo Benavides*).

le Pérou en 1600, mais était de retour en Espagne en 1603. Il y retrouva le P. Aduarte, débarqué le 17 novembre 1603, et le P. Gabriel Quiroga de San Antonio, arrivé peu après (1). Afin de décider Philippe III, Jaque rédigea un mémorial sur le Cambodge, et Pedro Sevil réunit des consultations d'éminents théologiens qui justifiaient moralement l'entreprise (2). Appuyé par les rapports envoyés de Chine puis des Philippines, par Luis Pérez Dasmariñas, qui rêvait toujours de son gouvernement du Cambodge, le P. de San Antonio réussit à obtenir la promesse d'un appui royal. Pedro Sevil avec Pablo Garrucho s'embarquèrent pour Manille afin de recruter les hommes nécessaires (3).

Tous ces efforts échouèrent pourtant. Le Conseil des Indes n'était pas favorable à l'entreprise, non plus que le roi d'ailleurs. Surtout des renseignements plus objectifs parvenaient peu à peu, qui montraient l'inanité de ces espoirs. Le Cambodge était sous l'influence siamoise et Ayuthya n'était pas d'humeur à tolérer un débarquement dans ses terres. Les Cambodgiens n'éprouvaient aucun besoin de se convertir, comme le prouvaient assez les échecs répétés des missionnaires depuis vingt-cinq ans. Enfin Manille était démunie et hors d'état d'assurer sa propre sécurité, *a fortiori* d'entreprendre des conquêtes. Ainsi parlait Don Pedro Bravo de Acuña, gouverneur des Philippines (4).

Il n'était pas le seul. Un augustin, le P. Sebastião de São Pedro, procureur général de son ordre au Portugal, rédigea en avril 1603 à Valladolid, un violent mémoire contre le projet de Bailen (5). Invoquant ses « vingt-neuf ans d'expérience des Indes orientales », le P. de São Pedro s'éleva avec une rare énergie contre ces vues chimériques. Il mit en relief les intérêts chinois au Cambodge et n'hésita pas à prévoir des représailles contre Macao pour venger une expédition espagnole, si celle-ci venait à être entreprise. Il détailla les difficultés matérielles, la « fourberie » des rois cambodgiens et taxa de pure folie une expédition

(1) Nous avons vu, p. 53, l'itinéraire d'Aduarte. San Antonio quitta Manille à la fin de février 1598 ; il quitta Malacca en février 1600, il était le 1^{er} janvier 1601 à Goa, et partit pour l'Espagne en 1603 : SAN ANTONIO, pp. 162, 176, 177, 204-206. Sur les conséquences de son séjour à Goa et aux Indes pour son récit sur Angkor, voir plus bas, pp. 84 ss.

(2) SAN ANTONIO, *op. cit.* ; JAQUE, p. 299. Pour ce dernier texte, voir plus bas, pp. 84 ss. Pour Pedro Sevil : CABATON, *Le Mémorial...*, *op. cit.* Un des théologiens signataires de ce *Mémorial* est le dominicain Gregorio Ruiz. BRIGGS, *Les Missionnaires...*, *op. cit.*, p. 22, croit que c'est le même que le franciscain portugais Gregorio Ruiz, en religion Gregorio da Cruz, qui travailla au Cambodge vers 1592 et qui fut déporté par Preah Nareth : plus haut, pp. 32, 39. Toutefois à lire le texte du Ruiz de Pedro Sevil, il ne semble pas qu'il ait séjourné au Cambodge : ce sont plutôt deux religieux appartenant à des ordres différents.

(3) SAN ANTONIO, pp. 129, 130, 206, 213 ; ADUARTE, p. 379. P. Sevil et P. Garrucho participèrent en 1606 à l'expédition de Ternate ; nous perdons ensuite leur trace.

(4) Lettre de juin 1603 : Archives des Indes, doc. n° 15, Ind. 1^o, 67-6-7 (1).

(5) Marquis de MIRAFLORES et Miguel SALVA, *Collecion de Documentos inéditos para la Historia de España*, Madrid, Calero, 1868, vol. 52, pp. 476-483. Cabaton non plus que Briggs n'ont connu ce texte, que nous ont signalé M. J. Burnay et C. R. Boxer. Ce dernier nous fait en outre remarquer que selon Barbosa MACHADO (*Bibliotheca Lusitania...*, *op. cit.*, q. v.) le P. de São Pedro ne séjourna en Extrême-Orient que de 1583 à 1597, donc seulement 17 ans, et qu'il ne semble pas avoir dépassé les Indes. Il revint aux Indes en 1607, et fut évêque de Méliapour, Cochin et finalement archevêque de Goa où il mourut en 1629, âgé de 80 ans (A. DO SILVA REGO, *Documentação para a historia das missões do padroado português no Oriente : Índia*, Lisbonne, Agencia Geral do Ultramar, 1955, vol. 11, pp. 236-37). Il est possible qu'il ait entendu parler du Cambodge par un de ses collègues augustins qui aurait partagé le sort de Ximenes à Quang-tri de 1596 à 1597.

contre le Siam même, projet qu'avaient un moment caressé le comte de Bailen et les siens.

Ces rapports, fort justifiés il le faut dire, firent un sort aux rêveries des Aduarte, San Antonio et consorts. Bailen se retira de l'entreprise. Le P. Aduarte repartit en juillet 1605 pour Manille où il arriva en 1605. Il devait y mourir en 1636 évêque de la Nouvelle-Ségovie sans avoir rien abdiqué de son humeur batailleuse comme le montre son ouvrage. Le P. de San Antonio, dans un suprême effort, publia en 1604 sa *Breve y verdadera relacion...*, qui n'eut aucun écho. Il repartit finalement en 1608 pour les Philippines, qu'il se faisait un scrupule d'avoir abandonnées, et mourut d'épuisement en arrivant au Mexique, au moment même où il venait d'être nommé évêque de Nueva Carceres. En 1606 encore allait paraître le mémorial de Miguel Jaque ⁽¹⁾, en 1621 celui d'Hernando de Los Rios Coronel. Mais depuis longtemps personne ne songeait plus au Cambodge, ni en Espagne, ni au Portugal, ni même à Manille.

(1) Toutefois pour ce dernier, voir plus bas, pp. 84 ss.

DEUXIÈME PARTIE

ANGKOR AU XVI^e SIÈCLE
D'APRÈS
LES SOURCES PORTUGAISES
ET ESPAGNOLES

CHAPITRE III

LES TEXTES PORTUGAIS ET ESPAGNOLS SUR ANGKOR

LA DESCRIPTION INÉDITE D'ANGKOR DE DIOGO DO COUTO

SA DATE ET SON ORIGINE ⁽¹⁾

« Diogo do Couto (vers 1543-1616), le chroniqueur officiel de l'Inde portugaise, qui vécut longtemps à Goa avant que d'y mourir la même année que Shakespeare et Cerventès, a écrit une relation d'Angkor et de sa réoccupation au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle qui semble avoir échappé jusqu'ici à l'attention des historiens.

« Ceci n'a en soi rien de surprenant. En premier lieu les historiens, les archéologues et les orientalistes ont été beaucoup plus intéressés par Angkor capitale de l'ancien empire khmèr que par le sort de la ville détruite, après son sac par les Siamois en 1431, et jusqu'à sa restauration par les Français à partir de 1907. En second lieu, le texte de Diogo do Couto n'est pas de ceux où l'on pouvait s'attendre à trouver une telle description, et je ne l'y ai découverte moi-même que par hasard, alors que je cherchais autre chose.

« Cette relation est intéressante, je crois, pour deux raisons. Il semble que ce soit la première en date des descriptions européennes connues d'Angkor, et c'est certainement la plus détaillée parmi les relations des pionniers européens sur ce sujet ⁽²⁾. En dehors de cela, elle se fait visiblement l'écho d'une tradition locale sur la découverte et la réoccupation de la cité perdue. De plus, c'est encore un nouveau témoignage de la vigilante curiosité du vieux chroniqueur revêché mais consciencieux, à qui nous devons tant d'aperçus fascinants sur l'Asie du XVI^e siècle qui, sans lui, auraient été perdus pour nous à tout jamais ⁽³⁾.

⁽¹⁾ Par le P^r C. R. BOXER.

⁽²⁾ Le premier qui ait été imprimé semble être celui de Fr. Marcello de RIBADENEYRA, *Historia de las Islas del Archipiélago, y Reynos de la Gran China...*, Barcelone, G. Graells, 1601, liv. II, chap. XXIII et XXVI ; voir plus bas, pp. 75 ss.

⁽³⁾ Pour Diogo do Couto et son œuvre en tant que chroniqueur et orientaliste, cf. C. R. BOXER, *Three Historians of Portuguese Asia* (Barros, Couto and Boccaro), *Boletim do Instituto Português de Hongkong, Seccão de Historia, Macao*, 1948, vol. I, pp. 12-22 du tiré-à-part. Bien que Couto ait été nommé chroniqueur officiel et conservateur des archives de Goa seulement en 1595, il avait commencé depuis de nombreuses années à réunir des matériaux pour son histoire projetée.

« Le fait que cette description d'Angkor n'ait pas été imprimée il y a plus de trois siècles est dû au zèle maladroit de quelque officieux censeur de Lisbonne. Diogo do Couto rédigea à l'origine cette description afin de l'insérer dans sa *Sixième Décade*, mais l'oublia accidentellement quand il envoya le texte de son travail au Portugal en 1599. Pour une raison ou pour une autre cette *Sixième Décade* fut retenue pendant longtemps par l'office de la censure et ne fut finalement publiée qu'en 1614. Entre temps, Couto s'était aperçu de son omission, et il ajouta cette description d'Angkor en guise de sixième chapitre au brouillon de sa *Douzième Décade*, à laquelle il travaillait encore en 1611 ⁽¹⁾. Apparemment, il ne vécut pas pour achever cette *Décade*, mais au moins deux brouillons manuscrits des cinq premiers livres de la *Douzième Décade* parvinrent au Portugal de toute évidence de son vivant. L'un de ceux-ci, qui reçut les indispensables licences ecclésiastiques d'impression en 1628, tomba entre les mains du malchanceux écrivain marrane Manuel Fernandes Villa-Real, qui le publia à Paris en 1645, avec une dédicace à Dom Vasco da Gama, comte da Vidigueira, ambassadeur du Portugal en France et fils du vieux protecteur de Couto, Dom Francisco da Gama qui fut deux fois vice-roi de l'Inde portugaise (1597-1600 et 1622-1628) ⁽²⁾. Cette édition ne contient pas ce sixième chapitre ; en cela et à d'autres égards ce texte imprimé diffère notablement de la version manuscrite à laquelle je me réfère, et qui était conservée jadis au couvent augustinien de Nossa Senhora da Graça à Lisbonne. Le fonds de cette bibliothèque, qui comprenait les brouillons manuscrits de plusieurs autres *Décades* de Couto ainsi que quelques-unes de ses lettres autographes, fut transféré à la bibliothèque des Archives nationales de Torre do Tombo à Lisbonne après la suppression des monastères au Portugal en 1834. J'ai eu l'occasion d'étudier les manuscrits de Couto en 1947-1948, et de nouveau en 1953, et j'aimerais dire ici ma dette envers le directeur de cette institution pour l'autorisation de relever et de publier le chapitre en question.

« Près du titre de ce chapitre une note marginale, d'une écriture contemporaine, explique pourquoi il fut oublié par la suite dans la version imprimée. Cette note fut évidemment rédigée par un des censeurs, ou par F. Adeodato da Trindade O. S. A., qui était le beau-frère de Couto et lui servit de correspondant à Lisbonne ⁽³⁾. En voici la traduction : « Ce chapitre ne doit pas être inclus ou imprimé dans ce livre, parce qu'il se trouve déjà dans la *Sixième Décade*, étant donné qu'il s'agit d'une

⁽¹⁾ « ... neste inverno de seiscentos e onze em que escrevo isto... », *Decada XII*, liv. II, chap. I, p. 78 de l'édition de Paris de 1645.

⁽²⁾ Manuel Fernandez Villa-Real fut plus tard abandonné par son protecteur et par le roi Dom João IV, qu'il avait si bien et si fidèlement servi, et fut brûlé en tant que juif à l'auto-da-fé célébré à Lisbonne le 1^{er} décembre 1652. Voir Ramos COELHO, *Manuel Fernandes Villa-Real e o seu processo na Inquisição de Lisboa*, Lisbonne, Typografia Occidente, 1894 ; D. Garcia PERES, *Catálogo raonado biográfico y bibliográfico de los autores portugueses que escribieron en Castellano*, Madrid, Typografia Occidente, 1890, pp. 336-338 et 583-86. Je ne puis expliquer pourquoi cette *Décade* incomplète, qui avait reçu toutes les licences requises dès 1628, ne fut pas publiée avant 1645.

⁽³⁾ Plusieurs notes marginales mentionnent D. Francisco da Gama et l'intention de l'auteur de soumettre l'original à celui-ci afin de connaître ses commentaires et ses décisions sur tous les points litigieux.

chose qui fut découverte au temps du vice-roi Dom Afonso de Noronha » (1). Le libellé de cette note indique clairement qu'elle fut rédigée avant la publication, en 1614, de la *Sixième Décade*, puisque le texte imprimé de cette *Décade* ne contient pas le chapitre en cause. Ou bien l'auteur de cette note a eu accès à un autre brouillon manuscrit qui contenait le chapitre (Couto semble avoir écrit deux ou trois brouillons de la plupart de ses *Décades*, tous différant de façon notable les uns des autres) (2), ou encore il supposa simplement que le chapitre existait dans la *Sixième Décade* sans prendre la peine de vérifier. Une troisième hypothèse serait que le censeur, l'éditeur, ou quiconque rédigea cette note, avait l'intention de transférer en bloc ce chapitre du projet de la *Douzième Décade* dans celui de la *Sixième* (qui n'était toujours pas publiée), mais qu'il oublia par la suite, ou en fut empêché. Quoi qu'il en soit, pour une raison ou pour une autre, cette description d'Angkor ne parut pas quand les *Sixième* et *Douzième Décade* de Couto virent le jour respectivement en 1614 et en 1645, et elle est imprimée ici pour la première fois.

« Couto lui-même, quoiqu'il ait vécu aux Indes plus de cinquante ans, ne semble jamais avoir dépassé vers l'Est le cap Comorin. Il est évident qu'en rédigeant cette description il se fondait essentiellement sur ce que lui avait dit un frère capucin, F. Antonio da Magdalena qui visita Angkor vers 1585 ou 1586, ou à quelque date voisine. Du moins est-ce là la déduction normale de la mention faite en passant par Couto de ce frère, recoupée par quelques détails biographiques qui peuvent être glanés dans le *Vergel de plantas e flores...*, rédigé par le frère capucin de Macao Jacinto de Deos, avant sa mort à Goa en 1681, et publié posthument à Lisbonne en 1690. Cet ouvrage, connu pour sa confusion et son manque d'esprit critique, affirme catégoriquement que F. Antonio da Magdalena arriva à Malacca en 1584, venant en droite ligne de la province franciscaine portugaise d'Arrabida avec douze autres missionnaires capucins, sous la conduite de leur custode F. Diogo da Conceição (3). Jusqu'ici tout va de cire et malgré le peu de crédit à accorder à F. Jacinto de Deos, je ne vois pas de raison pour douter de cette information précise. Mais notre frère de Macao complique le problème par la suite en disant que F. Antonio da Magdalena travailla de nombreuses années au Siam et de nombreuses années au Cambodge (4), bien qu'il ne donne aucune date pour étayer l'une ou l'autre assertion, puis il ajoute avec la même sérénité (5) que F. Antonio da Magdalena périt dans le

(1) Le texte portugais de cette note est donné en annexe, p. 169. D. Afonso de Noronha fut nommé vice-roi de l'Inde portugaise le 18 février 1550, alors qu'il gouvernait Ceuta depuis 1538. Il prit possession de son poste à Goa le 20 janvier 1551. Sa vice-royauté dura jusqu'au 16 septembre 1554, date à laquelle il passa ses pouvoirs à son successeur.

(2) Voir les exemples donnés dans A. BAIÃO, *Diogo do Couto. Decadas, Seleção, prefácio e notas*, Lisbonne, Sá de Costa, 1947, pp. CI-CXXII ; C. R. BOXER, *Three Historians...*, *op. cit.*, pp. 14-16 ; *Boletim da Academia Portuguesa da História*, Lisbonne, 1953, 17^e ann., p. 71 ; C. R. BOXER et FRAZÃO de VASCONCELOS, *André Furtado de Mendonça (1558-1610)*, Lisbonne, Agência Geral do Ultramar, 1955, pp. 105-116.

(3) Jacinto DE DEOS, *Vergel De Plantas e flores da Provincia da Madre de Deos, dos Capuchos Reformados...*, Lisbonne, M. Deslandes, 1690, pp. 272, 294. Nous donnons tous les passages concernant F. Antonio da Magdalena en annexe, pp. 164 ss.

(4) *Ibid.*, pp. 294, 303.

(5) *Ibid.*, p. 294.

naufnage de la caraque *São Thomé*, qui, rentrant au pays, sombra en mars 1589 au large des côtes du Natal avec de nombreuses pertes en vies humaines. Le récit fondamental de ce naufrage est également dû à Diogo do Couto : c'est la *Relação do naufragio da Nao São Thomé na Terra dos Fumos, no anno de 1589, e dos grandes trabalhos que passou D. Paulo de Lima nas terras de Cafraria até sua morte*, que le chroniqueur écrivit en 1611 mais qui fut publiée pour la première fois par Bernardo Gomes de Brito dans son *Historia Tragico-Maritima* en 1736 ⁽¹⁾. Couto dit ⁽²⁾ que lorsque les quatre-vingt-dix-huit survivants commencèrent leur long périple vers la septentrionale Lourenço-Marquês, ils furent conduits par le « ...Père F. Antonio, capucin, brandissant un crucifix... ». Quoique Couto ne donne pas le nom en religion de ce frère capucin, il est pratiquement certain qu'il ne fait qu'un avec le capucin F. Antonio da Magdalena qui, F. Jacinto de Deos l'affirme catégoriquement, « périt avec Dom Paulo de Lima sur le grand navire *São Thomé* ». On peut ajouter que F. João dos Santos, dans son récit assez peu exact de la perte du *São Thomé* ⁽³⁾, dit que deux franciscains figuraient parmi les survivants qui atteignirent Sofala. Mais même si l'un d'entre eux était F. Antonio da Magdalena, il a pu mourir des fièvres peu de temps après dans ce climat mortel. Je ne puis trouver aucune autre mention de ce frère par la suite, où que ce soit.

« Le *São Thomé* appareilla de Cochin en janvier 1589 ; aussi est-il évident que F. Antonio da Magdalena a dû faire son récit sur Angkor à Diogo do Couto, à Goa, en 1588 au plus tard. Puisqu'il était arrivé à Malacca seulement en octobre 1584, il n'avait guère pu se rendre au Cambodge que quelques mois plus tard. Nous pouvons donc situer sa visite à Angkor quelque part entre 1585 et 1588, avec une solide chance de certitude. Cette date est tout ce qu'il y a de vraisemblable ⁽⁴⁾, car elle correspond étroitement aux dates données par de Huerta et Cacegas pour les premières entreprises franciscaines au Cambodge. L'affirmation de F. Jacinto de Deos selon laquelle F. Antonio da Magdalena passa « de nombreuses années » au Cambodge et au Siam est évidemment un non-sens, mais des informations aussi vagues sont caractéristiques de ce chroniqueur peu consciencieux ⁽⁵⁾, et il est d'ailleurs possible que F. Antonio ait effectivement visité Ayuthya aussi bien qu'Angkor. De toute façon il est bien évident, d'après le texte de Couto, que le frère capucin résida assez longtemps à Angkor pour être en mesure de recueillir la tradition locale sur la réoccupation de la célèbre capitale khmère, et ainsi nous donner le récit le plus complet d'un épisode pratiquement inconnu de l'histoire de la ville durant sa période la plus obscure. »

⁽¹⁾ Vol. 2, pp. 153-213.

⁽²⁾ *Historia Tragico-Maritima...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 172.

⁽³⁾ F. João dos Santos, *Ethiopia Oriental, E varia historia de cousas notaveis do Oriente...*, Evora, M. de Lira, 1609, II^e Part., liv. III, chap. III, f^{os} 63 r^o-v^o.

⁽⁴⁾ Voir pp. 32 ss.

⁽⁵⁾ Non seulement peu consciencieux, mais encore sans scrupules. Il plagia le père jésuite Gabriel de MAGALHÃES et sa description de la Chine — *Doce Excellencias de China* — qu'il fit passer pour son propre ouvrage et inclut dans son *Vergel*, pp. 149-264.

LE TEXTE DE DO COUTO

Comme nous venons de le voir, la description d'Angkor inédite de Diogo do Couto découverte par le Pr C. R. Boxer, est tirée d'un des brouillons de la *Sixième Décade* et due à un copiste dont rien ne permet de vérifier par ailleurs la fidélité. Elle contient un certain nombre de fautes évidentes, de mots restitués — point toujours heureusement semble-t-il... — et d'interpolations que l'on soupçonne sans pouvoir les déceler avec certitude. Nous avons essayé de résoudre ces divers problèmes, mais d'autres ont pu nous échapper. Et malgré tout quelques phrases restent ambiguës, que nous reprendrons avec l'étude archéologique au chapitre IV.

Cette description a été traduite en anglais par le Pr Boxer, en français par nous-même, mais avec la précieuse collaboration de M. Ferreol de Ferry et surtout de M. Jean Burnay qui, avec une inlassable patience, en a dégagé toutes les nuances. Ce qui n'était pas toujours chose facile. La version que nous donnons plus bas se veut fidèle, mais sans lourdeurs. Nous n'avons donc pas hésité à multiplier les renvois afin d'expliquer le choix de nos termes ou de présenter les variantes possibles. Sans doute avons-nous ainsi parfois donné au récit de Couto une précision qu'il n'a pas toujours. Mais il sera facile de se reporter au texte original et de vérifier, ou même de rectifier, notre leçon.

Nous ne donnons, avec la traduction, que les notes intéressantes directement le sens, les commentaires linguistiques, et les indications indispensables pour une première lecture. Celles de ces notes qui sont dues au Pr C. R. Boxer sont signées de ses initiales. L'étude archéologique détaillée du texte de Couto sera reprise au chapitre IV conjointement avec celle des autres relations européennes sur Angkor. Sans doute il y a-t-il inconvénient à fragmenter ainsi les commentaires, mais l'abondance de matière et le plan de cet ouvrage nous y ont contraints. Pour faciliter les renvois nous avons divisé et numéroté ces différents textes en phrases complètes par le sens. Nous pourrions donc nous y référer ultérieurement en indiquant simplement le numéro du livre, du chapitre — chiffres romains en petites capitales — puis celui de la phrase — chiffres arabes —.

Diogo DO COUTO, *Cinco livros da Duodecima Decada da Asia*
chap VI, ff^{os} 110-112 (1)

[f^o 110 r^o] Chapitre 6 : De la grande et merveilleuse ville qui fut découverte dans les forêts du Royaume de Camboja, de sa construction (2) et de sa situation (3).

1. Puisque nous voici à présent dans cette région et que nous avons parlé du Royaume de Camboja, il nous semble bon de donner ici une relation d'une très belle ville qui fut découverte dans ses forêts, encore que ceci

(1) Cod. 537 du manuscrit *da Livraria*, Archives nationales de Torre do Tombo, Lisbonne ; voir le texte en annexe, pp. 169 ss.

(2) *Fabrica* : « construction », dans le sens d'aspect, de disposition ; « ordonnance » rendrait sans doute bien l'idée mais serait une traduction un peu trop libre.

(3) A côté de ce titre fut rajoutée la note marginale étudiée par le Pr Boxer, pp. 65 ss.

fasse partie de la VI^e *Décade* à l'époque du vice-roi Dom Afonso de Noronha durant laquelle elle fut découverte, ce que nous avons omis (de dire alors) par oubli, de sorte que je veux l'inclure ici comme une chose très exceptionnelle et qui peut être tenue pour une des merveilles du monde.

2. Juste vers les années 1550 ou 1551 ⁽¹⁾, comme le Roi de Camboja allait à la chasse aux éléphants dans les forêts des plus épaisses qui existent dans tout ce Royaume ⁽²⁾, ses (gens) en battant la brousse ⁽³⁾ donnèrent sur des constructions imposantes ⁽⁴⁾ envahies à l'intérieur par une brousse exubérante qu'ils ne purent abattre afin d'y pénétrer. 3. Et ceci ayant été rapporté au Roi, il se rendit à cet endroit, et voyant l'étendue et la hauteur ⁽⁵⁾ des murs extérieurs ⁽⁶⁾, voulant voir également à l'intérieur, il ordonna sur-le-champ de couper et de brûler toute (la brousse). 4. Et il demeura là au bord d'une belle rivière, durant que s'accomplissait ce travail auquel cinq ou six mille hommes s'employèrent qui, en peu de temps ⁽⁷⁾, achevèrent cette tâche et débarrassèrent la ville en entier, à l'intérieur et tout autour à l'extérieur, de cette brousse des plus épaisses et de la haute futaie qui l'avait recouverte de nombreuses années. 5. Et après que le tout eût été soigneusement nettoyé, le Roi pénétra à l'intérieur, et l'ayant parcouru en totalité, fut frappé d'admiration par l'étendue de ces constructions ⁽⁸⁾. 6. Et pour cette raison il décida sur-le-champ d'y transporter sa cour, car outre que la ville se trouvait être d'une grande majesté par son ordonnance ⁽⁹⁾, c'était quant au site une des meilleures du monde car cette région est des plus plaisantes ⁽¹⁰⁾, avec des bosquets, des rivières et d'excellentes sources d'eau. 7. Cette ville ⁽¹¹⁾ était carrée et d'une lieue de longueur de côté ⁽¹²⁾. 8. Elle possédait quatre portes principales ⁽¹³⁾ et en plus une autre qui desservait les palais royaux. 9. Et sur chaque face du carré il y avait un superbe bastion ⁽¹⁴⁾ construit comme le mur dont nous parlerons bientôt ⁽¹⁵⁾. 10. (La ville) était entourée d'une douve ⁽¹⁶⁾ d'une portée d'espingle de largeur et (contenant) trois brasses d'eau, sans que jamais (l'eau) n'y baisse. 11. Au-dessus (de la douve), il y a cinq ponts ⁽¹⁷⁾ correspondant aux cinq portes déjà mentionnées; chacun de ceux-ci

(1) Le mns. porte seulement *nos annos de 50 ou 51*.

(2) La phrase est légèrement ambiguë, et pourrait encore se traduire : «... dans les forêts les plus épaisses..., etc.».

(3) *Forão* : lit. « traquant ».

(4) *Edifícios* : « constructions », mais avec la notion très nette d'imposant, de monumental.
(5) *Grandezza* : « grandeur », mais avec l'idée d'étendu, de vaste; *soberba* : « élévation, hauteur » au sens propre, plus tard seulement « magnificence ».

(6) *Muros de fora* : lit. « murs extérieurs »; peut encore cependant se traduire : «... des murs (vus) de l'extérieur», ce qui serait confirmé par la phrase suivante *e desejando de ver o de dentro*.

(7) *Em breves dias* : lit. « en peu de jours », devenu loc. « sous peu, en peu de temps ».

(8) *Grandezza daquele Edifício* : désigne évidemment l'ensemble de la ville, d'où notre pluriel.

(9) *Em fabrica* : voir plus haut, n. 2, p. 68.

(10) *Frasquissima* : lit. « des plus fraîche », d'où « agréable à vivre » (cf. une pièce fraîche, plaisante à habiter en pays chaud).

(11) Angkor Thom.

(12) *De quoadra a quoadra* : lit. « d'un côté à un (autre) côté ».

(13) *Porta* désigne à la fois l'édifice dans lequel s'ouvre une porte monumentale, la porte elle-même, voire ses vantaux. Il vaudrait sans doute mieux traduire dès ici par « pavillon d'entrée », car nous aurons plus loin à rendre *portais de... portais* : voir plus bas, n. 14, p. 70.

(14) *Beluarte* : 1. bastion; 2. chemin de ronde; 3. rempart, voir p. 90.

(15) Le mur d'enceinte d'Angkor Thom, qui sera décrit plus bas; pour *da obra do muro*, voir plus bas, p. 91.

(16) *Couto empiole cava* : lit. « fossé » tant pour les douves de la ville que pour les canaux; nous traduirons par l'un ou l'autre de ces deux termes selon les besoins : voir plus bas, pp. 101 ss., la description du réseau hydraulique d'Angkor Thom.

(17) Le mns. porte *partes* bifé et remplacé au-dessus par *pontes*, à bon escient semble-t-il.

a douze pieds de largeur ; (ils sont) entièrement construits sur des arches en pierre de taille d'une grandeur étonnante, et possèdent de part et d'autre leurs parapets [f^o 110 v^o] en pierre ajourée ⁽¹⁾ semblable à du marbre ⁽²⁾, avec par-dessus un beau cordon ⁽³⁾ très bien construit ⁽⁴⁾ sur lequel (il y a) chevauchant ⁽⁵⁾ à intervalles réguliers des géants en pierre identique, fort remarquablement ⁽⁶⁾ sculptés avec leurs mains sur lesdits cordons ; tous ont les oreilles percées et très longues, comme celles des Canaras ⁽⁷⁾, d'où il semble que ce soit là l'ouvrage. 12. Les murs de la ville sont entièrement en pierres dressées, si parfaits et si bien disposés qu'ils semblent tout entiers d'une seule pierre — qui est, comme je l'ai dit, presque comme du marbre ⁽⁸⁾ —, car il n'y a pas d'interstices ⁽⁹⁾ pour l'ajustage des pierres, qui sont fort grandes, ni (trace) de la façon dont elles sont assemblées. 13. Le mur est d'une bonne hauteur, et à une demi-brasse au-dessous de sa crête ⁽¹⁰⁾ s'avancent vers l'extérieur des pierres en saillie ⁽¹¹⁾, très grandes et fort bien sculptées, toutes régulièrement espacées ; et sur chaque pierre, chevauchant ⁽¹²⁾ (il y a) un superbe géant, le dos au mur, avec dans les mains de belles massues ⁽¹³⁾ brandies en l'air, qui semble pour frapper quiconque voudrait grimper. 14. Les portes de chacun des pavillons d'entrée ⁽¹⁴⁾ sont magnifiquement sculptées et tout entières de la même pierre ⁽¹⁵⁾, si parfaite et si délicate ⁽¹⁶⁾ que le père frère Antonio da Madanela ⁽¹⁷⁾ de l'ordre des capucins, qui a été dans cette ville, me disait avoir pris ⁽¹⁸⁾ bien des fois dans ses mains les bras de ces géants, qui sont tout d'une seule

(1) *De rede de pedra* : lit. « pierre à jour ; grillage en pierre » ; voir pp. 92 ss.

(2) *Cordão* : lit. « 1. cordon, cordelière ; 2. cordon, en termes d'architecture ». En fait, le corps du nâga tenu par les géants ; voir plus bas, p. 92.

(3) Ces parapets sont en grès.

(4) *Lavrado* : « façonné ; travaillé ; ouvré ; construit ». Le terme va revenir constamment et nous essaierons de traduire par la nuance qui convient le mieux avec l'édifice décrit, ce qui risque de donner au texte de Couto une précision par laquelle il ne faudrait pas se laisser abuser.

(5) *Cavalgados* : « montés à cheval ; à califourchon ». Le narrateur a confondu les géants tenant le corps du nâga avec des figures chevauchant une rambarde.

(6) *Sotilmente* : « finement ; intelligemment », mais ici avec la nuance originale de *subtil*, faisant ressortir l'habileté de cette composition, d'où notre « remarquablement ».

(7) *Canara* est ici mis pour le royaume indien de Vijayanagar. Cf. COUTO, *Decada VI*, liv. V, chap. V ; *Hobson-Jobson*, éd. de 1903, pp. 152-54 ; DALGADO, *Glossário Luso-Asiático*, I, 196-197. En attribuant une origine indienne à l'architecture khmère, Couto était plus près de la réalité que Ribadeneyra et ses informateurs espagnols qui n'hésitaient pas à y reconnaître l'œuvre d'Alexandre le Grand, ou encore San Antonio qui avançait une origine juive ; voir plus bas, pp. 98 ss. C. R. B.

(8) Le mur d'enceinte d'Angkor Thom est en latérite.

(9) *Exergua* : lit. « exergue » ; en termes d'architecture cela signifie que les pierres sont assemblées à joints droits, sans bossages, entièrement taillées avant la pose et non ravalées. En fait elles sont rodées les unes sur les autres ; voir p. 91.

(10) Le portugais dit littéralement : « à une demi-brasse avant d'arriver au sommet ».

(11) Le mns. porte *destes de pedra*, incompréhensible et que l'on doit sans doute corriger en *dentes de pedra* : « dents de pierre ; en term. d'arch. : pierre en saillie ; pierre d'attente » ; voir plus bas, p. 91.

(12) Traduction littérale ; voir p. 91.

(13) *Maça* : « massue ; masse d'arme ».

(14) *Portais de... portais* : voir plus haut, n. 13, p. 69 ; nous traduisons « les portes des pavillons d'entrée... » car il ne peut s'agir des vantaux puisque ces *portais* nous sont dits « en pierre » ; voir p. 92.

(15) Les pavillons d'entrée d'Angkor Thom sont en grès.

(16) Le mns. porte, après *sotil*, *tudo* biffé.

(17) Les formes Madanela ou Magdalena étaient utilisées indifféremment en vieux portugais. Pour les dates du séjour de ce missionnaire au Cambodge, voir pp. 66 ss. C. R. B.

(18) *Tomar nas mãos* : lit. « prendre avec les mains », ce qui peut très bien être vrai si le capucin a ramassé des fragments de bras de géants ; mais on peut également traduire « passer ses mains sur..., etc. ».

Pierre, pour voir s'ils étaient façonnés au tour. 15. Et ce qui est le plus fait pour étonner dans cette construction ⁽¹⁾, c'est que cette pierre ne se trouve pas sinon à vingt lieues de là, par où l'on peut juger du coût, du labeur, de l'organisation et des servitudes ⁽²⁾ qui ont pu y être consacrés. 16. Et pareillement sur une pierre qui fut trouvée au-dessus de la porte d'un temple dont nous parlerons bientôt ⁽³⁾, il y avait quelques lignes ⁽⁴⁾ en langue badagá — qui est du Canara ⁽⁵⁾ —, qui disaient que cette ville, ces temples et d'autres choses dont nous parlerons bientôt, furent construits sur l'ordre de vingt rois (successifs) et que sept cents années y furent consacrées.

17. Sur un des côtés de cette ville il y avait des monuments inachevés qui semblent avoir été les palais des rois, car la façon, la somptuosité et la grandeur apparaissaient au premier coup d'œil, royales, dans les nombreuses corniches ⁽⁶⁾, les feuillages, les figures et les autres ornements ⁽⁷⁾ qui réjouissaient la vue et attestaient l'habileté de leurs sculpteurs. 18. Au centre de la ville on voyait un temple des plus extraordinaires ⁽⁸⁾, encore inachevé. 19. De chacune des portes de la ville vers ce dernier s'étendait une chaussée de la même largeur que les ponts extérieurs ⁽⁹⁾, avec ses parapets, construits de la même pierre dressée et dans le même appareil que ceux de l'extérieur. 20. Et de chaque côté de cette chaussée s'allongeaient d'autres très beaux canaux ⁽¹⁰⁾, pleins jusqu'au bord d'une eau qui provient de la grande douve entourant la ville, et qui entre par les deux portes des côtés nord et est, puis retourne se jeter dans cette même douve par (les portes) du sud et de l'ouest, de sorte que l'eau de ladite douve ne diminue jamais, car quelle que soit la quantité (d'eau) qui entre par deux portes, elle y retourne [f^o 111 r^o] à nouveau par les deux autres. 21. Et quant à la grande douve, elle est toujours pleine, car des rivières importantes et abondantes s'y déversent, et même à cause de l'excès d'eau ⁽¹¹⁾ il est nécessaire d'en soutirer à certains endroits afin qu'elle ne déborde. 22. Et de cette façon chacune de ces rues, qui part de chacune des portes, est flanquée de deux autres (chemins) d'eau par lesquels entrent de nombreuses embarcations qui viennent de l'intérieur du pays par les rivières de l'extérieur, (chargées) de provisions, de bois à brûler et d'autres denrées nécessaires, qu'elles vont décharger à la porte même des habitants, qui ont tous un accès sur le canal et un autre sur la rivière ⁽¹²⁾. 23. Et ainsi la ville est nettoyée de toutes les immondices qui sont charriées au dehors jusqu'à la douve ; de

⁽¹⁾ *Obra* : « œuvre ; travail », au sens d'entreprise collective, désignant ici la construction de toute la ville.

⁽²⁾ *Fabrica* : « fabrique ; construction ; organisation », au sens d'entreprendre la construction d'un monument, d'une église en particulier. *Serviço* : « service nécessaire à » ; l'un et l'autre de ces termes se rendent bien, croyons-nous, par « organisation et servitudes ».

⁽³⁾ Angkor Vat.

⁽⁴⁾ *Letras* : « lettres ; caractères », mais aussi « couplets ; paroles chantées » ; il ne serait sans doute pas abusif de traduire par « versets » ou même « stances » puisqu'il s'agit d'une inscription de fondation comme nous le verrons p. 96.

⁽⁵⁾ Langue parlée par les Telugu qui occupèrent le pays Tamil à partir du royaume de Vijayanagar. Cf. *Hobson-Jobson*, éd. de 1903 : p. 46 ; DALGADO, *Glossário Luso-Asiático*, I, 76. C. R. B.

⁽⁶⁾ *Collunas de areste* : sans doute « corniches » ? Nous n'avons pu trouver ce terme dans les dictionnaires dont nous disposons.

⁽⁷⁾ *Linde-as* : lit. « beautés, élégances ».

⁽⁸⁾ Le Bayon.

⁽⁹⁾ La traduction que nous donnons est sans doute la plus logique ; voir p. 105.

⁽¹⁰⁾ *Cavas* : voir plus haut, n. 16, p. 69.

⁽¹¹⁾ *E pla sobegadio de agoa* : pourrait encore se traduire « et lors des hautes eaux ».

⁽¹²⁾ *O rio* : ce dernier terme rend incompréhensible la description du système hydraulique d'Angkor Thom, et il faut peut-être corriger par *o rua* : « la rue » ; voir pp. 105-107.

sorte que, après que ce Roi qui découvrit cette ville y eut transféré sa cour, elle se trouva être la plus belle, la mieux desservie, et la plus propre de toutes les villes du monde.

24. A une demi-lieue de cette ville il est un temple nommé Angar ⁽¹⁾, construit sur un très beau terrain plat et découvert. 25. Ce temple a cent soixante pas de long, et (il est) d'une construction si étrange qu'on ne peut le décrire avec la plume, non plus qu'on ne saurait le comparer à aucun autre monument dans le monde. 26. Le corps central ⁽²⁾ comprend quatre nefs, et le toit ⁽³⁾ de leurs voûtes, des plus décorés, jaillit ⁽⁴⁾ en un dôme pointu ⁽⁵⁾ très élevé, construit sur de nombreuses colonnes, travaillées avec tous les raffinements que le génie humain peut concevoir. 27. (Le temple) a été bâti sur un superbe soubassement de très grandes dalles de la même pierre que le reste de l'ouvrage, que l'on gravit par des degrés fort bien ciselés et remarquables, qui le flanquent ⁽⁶⁾ tout alentour. 28. A chaque angle de ce grand édifice principal du temple s'en dressent d'autres, plus petits, dont le style ⁽⁷⁾ répond à celui du (corps) principal, et qui se terminent tous en dômes très pointus de sorte qu'ils se voient de plus de quatre lieues, entièrement dorés à leurs sommets, avec leurs globes ⁽⁸⁾ et leurs bannières. 29. Le temple est entouré par une douve d'une portée de mousquet de largeur et de sept brasses de profondeur, et par-dessus laquelle est jeté un pont qui correspond à la seule porte que possède la cour centrale ⁽⁹⁾ ; à l'entrée (de ce pont) se trouvent deux tigres de pierre, un de chaque côté, si véritablement grands et épouvantables qu'ils frappent de terreur ceux qui entrent par là. 30. Tout le pont ⁽¹⁰⁾ est couvert d'arcs des plus délicatement sculptés, en pierre de taille, chose très digne d'être vue. 31. Ce temple est entouré de nombreuses et belles dépendances ⁽¹¹⁾, et les piliers des galeries comme les balustres des fenêtres ⁽¹²⁾ (sont) de la même pierre, si bien polis qu'ils semblent avoir été façonnés au tour.

32. Dans la grande plaine alentour il y a de nombreux autres temples, plus petits mais d'un excellent travail, qui semblent avoir été les sépultures des Seigneurs de ces royaumes, de même que le grand temple (était, ou : semble avoir été) ⁽¹³⁾ celle des rois qui le firent construire. 22. A deux lieues et demie de pays de ce temple se trouve ce grand lac que je crois être

⁽¹⁾ Angkor Vat.

⁽²⁾ *Corpo de meo* : désigne à la fois le corps central d'un bâtiment et sa partie principale.

⁽³⁾ *Tecto* : « plafond », mais aussi « couverture » en général d'un édifice.

⁽⁴⁾ Le portugais *se sobe* : « monte, se soulève », rend bien l'impression que donne la tour centrale d'Angkor Vat qui semble jaillir à la croisée des galeries sur piliers du troisième étage, d'où notre traduction.

⁽⁵⁾ *Croucheo*, ou mieux *corucheo* : lit. « flèche » ; le terme désigne aussi cette mitre pointue et conique dont l'Inquisition coiffait ses condamnés. C'est le terme uniformément employé par les auteurs du XVI^e siècle pour les *stûpa* et les tours de pagodes chinoises ou extrême-orientales. Typique à cet égard la définition suivante : « *corucheo* : *cobertas com telhado de quatro aguas muito agudos e altos, como se vêem nas pinturas Chinesas e edificios á China* ». A. de MORAES SILVA, *Dicionario de la lingua Portuguesa*, Lisbonne, A. J. da Rocha, 1844, 5^e éd., s. v. En fait les tours d'Angkor Vat sont plutôt ogivales, d'où notre traduction.

⁽⁶⁾ *Cingir* : « ceindre ; entourer ; environner », mais renforcé par *todo em roda* semble impliquer dans la pensée de l'auteur que le soubassement est entouré par un escalier continu.

⁽⁷⁾ *De obra* : lit. « d'un travail ; d'une construction ».

⁽⁸⁾ *Globos* : « globes » ; voir p. 95.

⁽⁹⁾ Ou encore : « à une seule porte de la cour centrale... ».

⁽¹⁰⁾ *Parte* sur le mns. ; peut-être à restituer en *ponte*, ou encore en *porta* : voir plus bas, p. 94.

⁽¹¹⁾ *Ofiçinas* : lit. « ateliers », mais aussi « dépendances d'un couvent », ce qui semble mieux convenir ici puisqu'il s'agit d'un temple ; voir plus bas, p. 95.

⁽¹²⁾ *Grades* : lit. « grillage, treillis ».

⁽¹³⁾ La phrase est malheureusement ambiguë ; voir p. 96.

le (fameux) Chiamai ⁽¹⁾, qui peut avoir trente lieues de long et seize de large, et qui [f° III v°] est alimenté par le fameux fleuve Menam ⁽²⁾, qui draine à lui les eaux de nombreux autres (cours d'eau) (et) qui naît à peu près dans la même région que le Gange. 34. Ce lac doit être à quelque cent cinquante lieues de la mer, à l'intérieur des terres ⁽³⁾. 35. Dès que commence l'hivernage, soit en juin, ce fleuve Menam descend des montagnes avec un tel volume d'eau ⁽⁴⁾ qu'il ne peut tenir en son lit et qu'il déborde en de nombreux endroits et inonde les campagnes sur plus de vingt lieues à la ronde. 36. Et, continuant sa descente jusqu'à d'autres grandes montagnes, il change sa course et va chercher une voie en direction du Nord-Ouest puis, l'ayant trouvée, se divise en deux bras dont l'un va se déverser dans ce grand lac dont j'ai parlé, tandis que l'autre va se décharger à la mer. 37. A l'époque de ces inondations le flux de la mer se fait sentir jusqu'à ce lac qui en est à cent cinquante lieues comme je l'ai dit ; et cela dure quatre mois. 38. Puis, lorsque s'achève l'hivernage, soit en octobre, ces eaux recommencent à se décharger dans la mer durant quatre autres mois ; et le lac alors diminue tellement qu'il doit se réduire à trois brasses (d'eau), alors que durant les hautes eaux il peut en avoir de neuf à dix brasses. 39. Durant les quatre mois restants, qui sont février, mars, avril et mai, (le lac) monte et descend selon le cours de la lune ⁽⁵⁾.

40. A une certaine saison, une année sur deux ⁽⁶⁾, sort du fond de ce lac grande quantité de riz avec sa balle ⁽⁷⁾, que l'on appelle *bate* ⁽⁸⁾ en Inde, qui nourrit une grande partie des habitants des villages d'alentour. 41. D'où il semble ressortir que ce (riz) pousse sous l'eau comme une algue et, le moment venu, surgit en surface. 42. Et à cette époque de nombreuses pirogues vont sur ce lac, récoltant ce riz avec force réjouissances, danses et concours d'orchestres ⁽⁹⁾. 43. Le Roi qui découvrit cette ville fit installer ⁽¹⁰⁾ ses palais au prix de frais énormes, et y établit sa cour ; il la peupla de gens qu'il fit venir des autres villes du Royaume, et parmi lesquels il donna des terres et distribua des domaines héréditaires ⁽¹¹⁾ pour leurs cultures.

⁽¹⁾ *O Chiamai* est nettement emphatique.

⁽²⁾ En fait le Mékong.

⁽³⁾ Le Tonlé Sap, qui est une véritable mer intérieure en saison des pluies et un lac de dimensions modestes en saison sèche. Chiamai était le nom d'un lac imaginaire dont les Portugais (se faisant sans doute l'écho de quelque tradition orientale) avaient fait la source de la plupart des fleuves de l'Asie du Sud-Est, et notamment du Brahmapoutre, de l'Irawadi, de la Salwin et du Ménam. Cf. *Hobson-Jobson*, éd. de 1903, p. 190 ; Joaquim de CAMPOS, *Early Portuguese accounts of Thailand*, JSS, 1940, vol. 32, fasc. 1, pp. 9, 19, 22 ; voir également plus bas, pp. 151 ss. Ce lac était en général situé sur les plateaux du Tibet par les cartes du XVI^e siècle, et il est plutôt surprenant que do Couto le confonde avec le Tonlé Sap, bien qu'il situe ce dernier trop loin à l'intérieur des terres. Pour la position en général attribuée au Chiamai, voir la carte intitulée : *The true description of all the coasts of China, Cauchinchina, Camboya, Syao, Malacca, Arracan, and Pegu, together with all the islands thereabouts, both great and small... all perfectly drawn and examined with the most expert cardes of the Portugales Pilots*, in J. WOLFE, éd., *John Hviçen van Linschoten, his Discours of Voyages into ye Easte and West Indies*, Londres, J. Wolfe, 1958, C. R. B.

⁽⁴⁾ Lit. « avec une telle force d'eau ».

⁽⁵⁾ Les crues annuelles du Mékong, rappelant celles du Nil, ont vivement impressionné tous les premiers voyageurs européens au Cambodge. Voir le récit de Gaspar da Cruz in C. R. BOXER, *South China in the sixteenth century*, Londres, Hakluyt Soc., 1953, pp. 77-79. C. R. B.

⁽⁶⁾ Lit. « une année, et l'autre non ».

⁽⁷⁾ Nous dirions paddy.

⁽⁸⁾ Anglo-indien *batty*, ou *paddy*. Cf. *Hobson-Jobson*, éd. de 1903, p. 650 ; DALGADO, *Glosário Luso-Asiático*, I, 102-103. C. R. B.

⁽⁹⁾ *Tamgeres* : lit. « jeux d'instruments de musique ».

⁽¹⁰⁾ *Mandou acabar* : peut aussi se traduire « fit achever » ; voir plus bas, p. 94.

⁽¹¹⁾ *Herdades* : « domaines, biens immobiliers », mais avec la notion d'héréditaire ; voir p. 155.

44. Il est certain que ce Royaume appartient jadis aux Chinois, et ils (les Cambodgiens) gardent encore aujourd'hui leurs lois et leurs coutumes : les Gouverneurs se nomment Mandarins ; les monnaies sont en taëls et en maces, comme en Chine, et les poids sont les mêmes ⁽¹⁾. 45. Par la suite ce Royaume fut assujéti au (roi) de Siam ⁽²⁾, et celui-ci le donna à un de ses pages, Dobetele ⁽³⁾, qui le peupla et l'agrandit. 46. Ses terres sont si fertiles qu'un candil de riz — ce qui correspond à vingt alqueires —, vaut cent cinquante reis ⁽⁴⁾. 47. Il possède de nombreux bovidés ⁽⁵⁾, des buffles, et tant de cerfs que l'on charge avec leurs peaux des navires à destination de la Chine, et c'est là marchandise plus importante que toute autre ⁽⁶⁾. 48. Dans les forêts il y a de nombreuses chèvres, des sangliers, des merus ⁽⁷⁾, des gazelles, et tant d'éléphants qu'on assure que ce roi en possède quarante mille. 49. Ceux-ci sont chassés de la manière suivante : on fait des *kvaal* en bois épais, où l'on ne peut entrer que par une seule porte qui se ferme par de solides herse. 50. Puis, aux endroits où les éléphants mâles ont l'habitude de manger ⁽⁸⁾ ils lancent quelques femelles qui sont dressées et entraînées [f^o 112 r^o]. 51. Dès qu'elles voient les éléphants elles s'enfuient en courant vers les *kvaal*, et les éléphants, les voyant, les suivent et pénètrent par la porte. 52. Alors les chasseurs, qui sont au-dessus (de celle-ci), laissent aller aussitôt les herse. 53. Et les éléphants sont enfermés dans un étroit *kvaal*, où ils sont domptés par les effets de la faim et de la soif. 54. Et quand ils sont mûrs pour être dressés, ils sont tirés de là, placés entre deux éléphants domestiqués, et menés dans les étables où ils sont logés. 5. On dit que ces Rois possèdent deux (éléphants) blancs et deux rhinocéros blancs ; mais il ne faut pas croire qu'ils sont blancs comme des chevaux blancs ; ils sont seulement d'une couleur plus claire que la (couleur) ordinaire des autres. 56. Ce Royaume contient bien d'autres grandeurs, que je passe sous silence afin de ne point lasser.

LES DIFFÉRENTES DESCRIPTIONS D'ANGKOR AU XVI^e SIÈCLE

Si la description d'Angkor par Diogo do Couto se trouve imprimée ici pour la première fois, nous possédons d'autre part un certain nombre de textes traitant le même sujet, parus depuis fort longtemps puisqu'ils remontent tous aux premières années du XVII^e siècle, et qui furent

⁽¹⁾ Couto semble avoir un peu simplifié ici, car Gabriel de San Antonio dit que le Cambodge possède sa propre monnaie, avec des pièces d'or et d'argent de différentes sortes ; cf. A. CABATON, *Brève et véridique relation des événements du Cambodge par Gabriel Quiroga de San Antonio*, Paris, Leroux, 1914, pp. 100-101, 217-220 ; voir également plus bas p. 163. Bien entendu le Cambodge a été davantage influencé par l'Inde que par la Chine. C. R. B.

⁽²⁾ Lit. « à celui (royaume) du Siam ».

⁽³⁾ Il faut peut-être lire *page do betele* : « page du bétel » ; voir plus bas, p. 98.

⁽⁴⁾ *Candil* : poids indo-portugais, correspondant généralement à 500 *arrateis* ou livres portugaises, mais quelquefois équivalant au *bahar* ; *alqueire* : mesure portugaise pour les denrées sèches, qui vaut 1 3/5 de picotin (soit approximativement 14,4 litres) ; *reis* : petite monnaie de cuivre portugaise, de peu de valeur, qui fut supprimée au XVI^e siècle ; mais ses multiples furent conservés et utilisés comme monnaie d'appoint. Pour ces différentes mesures asiatiques à cette époque, voir G. FERRAND, *Les poids, mesures et monnaies des mers du Sud aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, 1921, pp. 237-241. C. R. B.

⁽⁵⁾ *Vacas* : désigne aussi bien les vaches que les bœufs.

⁽⁶⁾ Comme c'était encore le cas pour le commerce japonais au siècle suivant C. R. B.

⁽⁷⁾ Une espèce de cerf : *Rusa aristotelis* ; cf. DALGADO, *Glossario Luso-Asiatico*, II, 50. C. R. B.

⁽⁸⁾ Lit. « paissent ».

rédigés d'après les informations des missionnaires et des voyageurs de la fin du xvi^e siècle. Il est curieux que l'on n'ait pas cherché plus tôt à les grouper systématiquement ⁽¹⁾. En fait on ne connaissait guère jusqu'ici que ceux de Ribadeneyra, Gabriel de San Antonio et Christoval de Jaque. Le premier, fort bref, a été souvent évoqué par les historiens modernes sans que personne n'ait pris le soin de le traduire intégralement. La narration de Christoval de Jaque était, elle, familière aux pionniers des études cambodgiennes. Mais entre-temps les travaux d'Antoine Cabaton sont venus jeter le discrédit sur cet auteur, bien à tort croyons-nous. Restait donc le passage de Gabriel de San Antonio relatif à Angkor qui, depuis sa publication par Cabaton, est demeuré le seul à être cité. Paradoxe plaisant, car nous allons voir que tout compte fait c'est sans doute le moins intéressant.

Il existe en outre deux autres descriptions d'Angkor remontant à cette période, par João dos Santos et Leonard d'Argensola, que le Pr C. R. Boxer vient de retrouver. Cela sans préjudice de quelque autre version qui a pu nous échapper, et pour ne parler que des ouvrages imprimés au xvi^e ou au début du xvii^e siècle. En s'appuyant sur le texte inédit de Diogo do Couto, il devient donc extrêmement intéressant de réunir dans l'ordre chronologique et d'étudier ces différentes descriptions d'Angkor, afin de voir ce que l'on peut en tirer pour la connaissance des ruines.

LA DESCRIPTION DE RIBADENEYRA

La première description d'Angkor par un auteur européen qui ait été imprimée semble être celle de Ribadeneyra, que nous traduisons ici intégralement pour la première fois.

F. Marcello de RIBADENEYRA, *Historia de Las Islas del Archipiélago, y Reynos de la Gran China...*,

Barcelone, G. Graells, 1601 : liv. II, chap. xxiii et xxvi
pp. 173 et 187 ⁽²⁾

[p. 173] [...] 1. Et ils ⁽³⁾ supposent que les fondateurs de ce royaume (de Siam) sont venus d'une grande ville qui est située dans un désert dans le royaume de Camboxa, *De l'origine des Siamois* ⁽⁴⁾ qui est près de celui du Sian. 2. Et la grandeur de cette ville et de (ses) murs curieusement construits ⁽⁵⁾, peut se déduire ⁽⁶⁾ de ce que l'on voit de nos jours dans les ruines de ces édifices immenses

⁽¹⁾ Antoine Cabaton semble avoir envisagé, ou même préparé, un tel travail, mais il ne l'a pas publié ; cf. A. CABATON, *Brève et véridique...*, *op. cit.*, p. II. En fait le seul essai dans ce sens est celui d'A. BREBION, *Bibliographie des voyages dans l'Indochine française*, Saigon, Schneider, 1910, remarquable en son genre mais qui date et qui surtout a le tort de ne donner que des citations incomplètes, voire tronquées et souvent mal traduites.

⁽²⁾ Voir le texte en annexe, p. 172.

⁽³⁾ Les bonzes siamois auprès desquels les premiers missionnaires catholiques au Siam s'inquiétaient des traditions locales.

⁽⁴⁾ Note marginale.

⁽⁵⁾ *Labrados* : même valeur qu'en portugais ; voir plus haut, n. 4, p. 70.

⁽⁶⁾ *Se collige* : « ressort ; peut-être inféré de ».

dont j'ai parlé. 3. De cette ville on trouvera une description détaillée, d'après quelques Espagnols qui allèrent au royaume de Cambouja, comme on le dira au chapitre trente-six (1). [...]

[p. 187] [...] 1. Et d'après les Espagnols qui allèrent la première fois (2) au Cambouja (3) et d'autres personnes qui ont été auparavant dans ce royaume, il y a dans ce royaume des ruines dans une ville antique, dont certains disent qu'elle fut construite par Alexandre le Grand ou les Romains, parce que son plan et ses fortifications le donnent à penser. 2. Et c'est une chose étonnante qu'aucun des naturels de ce royaume ne peut y vivre, et qu'ainsi seules l'habitent les bêtes sauvages et féroces. 3. Et ces gentils tiennent de tradition que cette ville doit être chose construite par des étrangers (6). [...]

Ville
antique
du Cambouja (4)

LA DESCRIPTION DE SAN ANTONIO

En 1603 fut publié le texte de Gabriel de San Antonio, dont nous traduisons ici le passage concernant Angkor (6).

Gabriel Quiroga de SAN ANTONIO, *Breve y Verdadera relacion de los sucesos del Reyno de Cambouja*,

Valladolid P. Lasso, 1604, chap. I, § III, ff^{os} 6 r^o v^o, et § IIII, f^o 8 v^o (7)

[f^o 6 r^o] Description particulière (8) de la ville d'Angkor.

1. En l'année 1570 on découvrit dans ce Royaume une ville qui n'avait jamais été vue ou connue par les indigènes auparavant. 2. Cette ville est située sur la plage du fleuve Mecon, à cent soixante lieues de la mer d'où viennent les crues et les marées de ce fleuve, comme à Séville, celles du Guadalquivir. 3. (Elle) est d'une merveilleuse construction (9), possède une très forte muraille en pierre qui a quatre lieues de tour, quatre brasses de largeur, et cinq de hauteur, munie (10) de nombreux créneaux; les créneaux sont très rapprochés, et des éléphants, des onces, des tigres, des lions, des aigles et des chiens y sont figurés. 4. Elle (11) possède de nombreux écussons et des lettres (12) que personne ne connaît ni n'entend. 5. Les maisons sont

(1) Sic. En réalité c'est au chapitre XXVI que Ribadeneyra reparlera d'Angkor.

(2) Lors de l'expédition Gallinato.

(3) Sic. La forme généralement employée par les auteurs espagnols est Cambouja.

(4) Note marginale.

(5) Le texte porte : *aquella ciudad ha de ser re* (dernier mot de la ligne, sans trait d'union) *dificada* (premier mot de la ligne suivante) ; on peut donc lire : *ha de ser redificada...*, etc., et traduire « ... que cette ville doit être reconstruite par des étrangers », ou *ha de ser re* (e) *dificada*, et traduire alors « ... que cette ville doit être chose construite par des étrangers... » ; voir sur ce problème plus bas, pp. 98-99.

(6) Comme nous l'avons dit ce texte fut traduit par CABATON, *Brève...*, *op. cit.*, pp. 96, 100. Nous reprenons ici sa traduction en la modifiant afin de mieux épouser le style de San Antonio, et en signalant sur quelques points des variantes qui nous semblent préférables à la leçon de Cabaton. Ajoutons enfin que San Antonio (p. 95) cite à nouveau *Anchor* (sic) parmi les principales ville du Cambodge.

(7) Voir le texte en annexe, pp. 172-173.

(8) Ou peut-être mieux « remarquable ».

(9) *Hechura* : lit. « ouvrage ».

(10) *Llenar* : lit. « emplir, remplir ; se dit de ce qui abonde ».

(11) La ville, i. e. Angkor Thom ; on peut aussi traduire « on y trouve ».

(12) *Letreras* : comme pour le portugais, on pourrait dire « couplets, stances » ; voir plus haut, n. 4, p. 71.

en pierre, fort belles, distribuées en rues avec beaucoup d'ordre ; et le travail de ces (maisons), des façades (1) et des cours, des salles et des chambres, paraît romain. 6. Il y a maintes fontaines et canaux (2) pour la propreté et, de loin en loin, sont répartis des temples et des places. 7. Sur le fleuve Meccon, il y a un pont de soixante-dix piles [f° 6 v°] qui sont très hautes, alors que le pont n'est pas très large. 8. Les piles sont en forme de corps de géants, et leurs têtes et leurs mains soutiennent le pont (3). 9. Le parapet a plus d'une vare de hauteur, et de place en place des boules y alternent (4) avec des pyramides par quoi il se termine. 10. Il y a dans cette ville cinq tours, et pour couronnement à chacune d'elles, une boule en bronze doré. 11. Des Cambodgiens découvrirent (cette ville) en allant chasser le rhinocéros ; on découvrit de même en Castille, au temps de l'empereur Charles V, les bergeries de Jurde, près de la Peña de Francia — elles appartiennent maintenant au duc d'Albe, à qui l'empereur les donna parce qu'un des chasseurs de sa suite les avaient trouvées — (5). 12. Ils lui donnèrent le nom d'Angor, ce qui veut dire « la ville aux cinq pics », à cause des cinq tours qu'elle possède. 13. En ce lieu le père frère Antonio Dorta et frère Luys de Fonseca, de l'ordre de S. Dominique notre père, de la congrégation de l'Inde orientale, passèrent de nombreux jours.

[f° 8 v°] [...] Il y a beaucoup de Juifs dans le Royaume de Chine ; ce sont eux qui édifièrent au Camboxa la ville d'Angor qui, ainsi que je l'ai dit, fut découverte en l'an 1570. Ils l'abandonnèrent quand ils émigrèrent en Chine, comme les Juifs de l'Inde orientale me le racontèrent lorsque, passant par là, je m'entretins avec eux de ces questions. [...]

LA DESCRIPTION DE JAQUE

En 1606, si la date est exacte, aurait été publié le texte de Christoval de Jaque dont nous ne connaissons pas actuellement l'original. Nous donnons ici le passage relatif à Angkor d'après Ternaux-Compans (6).

Christoval DE JAQUE, *ap.* Ternaux-Compans

[p. 278] [...] 1. En 1570 on y découvrit (au Cambodge) une ville remplie de nombreux édifices ; 2. elle est entourée d'une forte muraille qui a quatre lieues de tour, et dont les créneaux sont sculptés avec beaucoup de soin ; ils représentent des licornes, des éléphants, des onces, des tigres, des lions, des chevaux, des chiens, des aigles, des cerfs et toutes espèces d'animaux sculptés d'une pierre très fine. 3. Dans l'intérieur de cette muraille, on voit de superbes maisons et des magnifiques fontaines ; 4. elles sont ornées d'écussons armoriés et d'inscriptions que les Cambodgiens ne savent pas expliquer. 5. On y voit un très beau pont dont les piliers sont sculptés de manière à représenter des géants ; ils sont au nombre de soixante, et supportent le pont sur leurs mains, leurs têtes et leurs épaules. 6. Cette ville

(1) *Portada* : « 1. façade principale d'une église ; 2. fronton ; 3. portail » ; Cabaton traduit par « portiques » ce qui semble impropre, surtout étant donné que la description procède de l'extérieur vers l'intérieur des édifices.

(2) *Caño* : lit. « tube ; conduit ; d'où jet d'eau ».

(3) *rematansa en cabeças...*, etc. : lit. « ... en corps de géants, qui se terminent en têtes et en mains qui le (le pont) soutiennent ».

(4) *Mezcladas* : lit. « mélangées avec ».

(5) Voir sur ce détail historique CABATON, *Brève...*, *op. cit.*, p. 97, n. 1.

(6) TERNAUX-COMPANS, *Archives des Voyages...*, Paris, Bertrand, s. d. (1840), vol. I, p. 278.

se nomme Angor ; on la nomme aussi la ville des cinq pointes, parce qu'on y voit cinq pyramides très élevées, au haut desquelles on a placé des boules de cuivre dorées, semblables à celles que l'on voit à Churdumuco ⁽¹⁾ ; 7. elle est éloignée de cette ville de trois journées de marche en remontant le Mécon. 8. Le roi Apramlangara ⁽²⁾ y avait envoyé des habitants parce qu'elle est située dans la partie la plus fertile du royaume. [...]

LA DESCRIPTION DE J. DOS SANTOS

A ces trois textes connus, il faut encore ajouter deux autres descriptions d'Angkor qui ont échappé jusqu'ici à l'attention des historiens du Cambodge et qu'a relevées, comme nous l'avons dit, le P^r Boxer. Elles se trouvent avoir été imprimées toutes deux en 1609, mais indépendamment, semble-t-il. Nous les traduisons ici pour la première fois.

Fr. João DOS SANTOS

Ethiopia Oriental, E varia historia de cousas, notaveis do Oriente..., Evora, M. de Lira, 1609 : II^e part., liv. II, chap. VII, f^{os} 39 v^o-40 r^o ⁽³⁾ [f^o 39 v^o] [...] Relation de la ville d'Angòr.

1. Bien que je puisse paraître m'écarter de l'histoire de la Chrétienté du Camboja, que j'ai traitée dans ce chapitre, je ne laisserai pas cependant de dire quelque chose d'une ville qui fut découverte dans ce Royaume, alors que je me trouvais dans ces régions ⁽⁴⁾, car c'est là une chose extraordinaire et admirable.

2. Dans le temps que le P. Fr. Sylvestre ⁽⁵⁾ parcourait ⁽⁶⁾ le Royaume de Camboja, on découvrit une ville qu'on nomme Angòr ⁽⁷⁾, située à deux cent lieues à l'intérieur des terres, en commençant à compter depuis l'embouchure du fleuve ⁽⁸⁾. 3. Celle-ci était déserte, envahie par la brousse et les plantes, hantée par des [f^o 40 r^o] bêtes sauvages. 4. Elle avait une muraille de quatre lieues de tour, toute en pierre de taille, posée l'une sur l'autre sans mortier. 5. Du côté intérieur (de la muraille) il y avait un haut remblai ⁽⁹⁾ qui montait jusqu'au haut du mur, et du côté extérieur une douve ⁽¹⁰⁾ très profonde, d'une portée d'espingle de largeur, pleine d'eau. 6. Il y avait encore à l'intérieur une rue fort large, avec des vestiges de grands monuments ⁽¹¹⁾, mais tous ruinés. 7. Au centre il y avait un grand Temple des Idoles ⁽¹²⁾, et hors de la ville de nombreux autres ; 8. l'un de ces derniers avait neuf cloîtres, et là on trouva plus de douze Idoles, toutes en or massif, certaines de la taille d'un enfant de dix ans ⁽¹³⁾. 9. (La ville) avait quatre portes, toutes avec leurs ponts — qui franchissaient la douve — en pierres de taille et avec des figures, en pierre, sculptées, d'un grand travail. 10. On

⁽¹⁾ Phnom Penh.

⁽²⁾ Sâtha sans doute ; voir plus haut, p. 22.

⁽³⁾ Voir le texte en annexe, pp. 173-174.

⁽⁴⁾ L'Afrique orientale où J. dos Santos arriva en 1586.

⁽⁵⁾ Le P. Sylvestre d'Azevedo ; voir plus haut, pp. 30 ss.

⁽⁶⁾ *Andava* : « allait dans ; parcourait ».

⁽⁷⁾ Angkor Thom.

⁽⁸⁾ Le Mékong.

⁽⁹⁾ *Entulho* : lit. « décombres ; amas de... » ; voir plus bas, pp. 90-91.

⁽¹⁰⁾ *Cava* : voir plus haut, n. 16, p. 69.

⁽¹¹⁾ *Edificios* : voir plus haut, n. 4, p. 69.

⁽¹²⁾ Le Bayon.

⁽¹³⁾ Angkor Vat ; voir plus bas, p. 96.

ne sut jamais rien ⁽¹⁾ sur la fondation de cette ville, ni sur les raisons pour lesquelles elle se dépeupla, ce qui est une chose étonnante; 11. et plus étonnant encore ceci qu'il n'y a pas de pierre dans toute cette région et qu'il a fallu, pour cette construction, en apporter de trente lieues de là, car là seulement il y a de la pierre avec laquelle on peut construire. 12. On va à cette ville en barque, et on débarque tout auprès d'elle sur des plages qui n'étaient jusqu'ici que fourrés déserts et fort touffus, peuplés de bêtes sauvages. 13. Et aujourd'hui elles ont été débroussaillées, et l'on a tracé des chemins vers la ville, où le Roi de Camboja s'est transporté avec sa cour et où il vit. 14. Nos Religieux ⁽²⁾ y séjournèrent, ainsi que les Capucins de S. François qui m'ont rapporté ces faits, et bien des gens de l'Inde tout de même. [...]

LA DESCRIPTION D'ARGENSOLA

Publiée également en 1609, en voici la traduction.

Bartolome L. de ARGENSOLA : *Conquista de las Islas Malucas*,
Madrid, A. Martin, 1609 : liv. VI, pp. 214-215 ⁽³⁾

[p. 214] [...]

Angòn,
ville antique de Camboja
découverte il y a peu de temps
dans cette région ⁽⁴⁾

1. A la même époque ⁽⁵⁾ on découvrit dans la partie la plus reculée de cette Ile ⁽⁶⁾, non loin du Royaume des Laos, derrière d'inaccessibles forêts, une ville de plus de six mille maisons ⁽⁷⁾ — Aujourd'hui on la nomme Angòn ⁽⁸⁾ —. 2. Ses monu-

ments ⁽⁹⁾ et ses rues sont faits en plaques de marbre, travaillés avec art, et aussi intacts ⁽¹⁰⁾ que si c'était là ouvrages modernes. 3. La forte muraille ⁽¹¹⁾ (est) en plan incliné à l'intérieur ⁽¹²⁾, de telle sorte que l'on peut la gravir à n'importe quel endroit jusqu'aux créneaux. 4. Ceux-ci sont différents et affectent la figure de divers animaux. 5. L'un représente des têtes de lion, l'autre d'éléphant, ou de tigre, et ainsi de suite. [p. 215] 6. Le fossé, fait également en pierre, admet les embarcations ⁽¹³⁾. 7. (Il y a) un pont superbe dans tous ses détails, car ses arches sont soutenues par d'immenses géants de pierre. 8. Les aqueducs ⁽¹⁴⁾, bien qu'à sec, ne montrent pas moins de splendeur. 9. Aux endroits où aboutissent les aqueducs on voit des

⁽¹⁾ Ou encore « on n'a rien pu savoir ».

⁽²⁾ Les dominicains ; voir plus bas, p. 87.

⁽³⁾ Voir le texte en annexe, pp. 174-175.

⁽⁴⁾ Note marginale.

⁽⁵⁾ D'Argensola vient de parler des premières entreprises espagnoles au Cambodge.

⁽⁶⁾ L'habitude de désigner les divers pays de l'Asie du Sud-Est comme des îles, et leurs habitants comme des insulaires, due aux anciennes conceptions cosmographiques sur cette partie du monde, s'est maintenue très longtemps chez les auteurs européens du temps.

⁽⁷⁾ Chiffre évidemment fantaisiste, à moins qu'il ne se rapporte à la ville fondée par Sâtha.

⁽⁸⁾ Angkor Thom.

⁽⁹⁾ *Edificios* implique la même nuance qu'en portugais ; voir plus haut, n. 4, p. 69.

⁽¹⁰⁾ Lit. « entiers ».

⁽¹¹⁾ Traduction littérale de *muralla fuerte*, qui peut se rendre également et plus simplement par « rempart ».

⁽¹²⁾ Sur ce point voir plus bas, pp. 90-91.

⁽¹³⁾ *Navios* : lit. « navires ».

⁽¹⁴⁾ En fait des canaux ; voir plus bas, p. 107.

vestiges de jardins et de lieux de plaisances. 10. Le périmètre d'un lac qui est voisin d'un des côtés de l'agglomération ⁽¹⁾, dépasse trente lieues. 11. Il y a des épitaphes, des inscriptions ⁽²⁾ et des caractères qui n'ont pu être déchiffrés à ce jour. 12. Plusieurs monuments sont plus somptueux que les autres, et en grande partie (faits) d'albâtres et de jaspes. 13. Et dans toute cette immense ville, lorsque les Insulaires la découvrirent, ils ne trouvèrent ni gens ni animaux ni âme qui vive ⁽³⁾, si ce n'est ce que la Nature produit dans les crevasses des ruines. 14. Je confesse que j'ai hésité à écrire ceci ; et que cela m'a paru être la cité fantastique de l'*Atlantide* de Platon : ou encore celle de sa *République*. 15. Mais il n'y a pas de chose, ou d'événement admirable, qui ne rencontre un grand scepticisme. 16. Aujourd'hui (la ville) est habitée ; et nos Religieux Augustins ⁽⁴⁾ et Dominicains, sérieux et dignes de foi, qui ont prêché dans ces contrées, rendent témoignage de la vérité. 17. Un homme versé dans le domaine des lettres ⁽⁵⁾ suppose que ce sont là œuvres de Trajan. 18. Et quoique celui-ci ait étendu l'Empire plus que ses prédécesseurs, je n'ai pas lu qu'il soit arrivé jusqu'au Cambouja. 19. Si les histoires des Chinois étaient aussi bien connues que les nôtres, elles nous diraient les raisons pour lesquelles une si grande masse d'hommes émigra ⁽⁶⁾. 20. Elles expliqueraient les écrits des monuments, et tout le reste qu'ignorent encore les indigènes mêmes. 21. De l'oubli ou du mystère d'une si belle ville, je ne sais que dire. 22. C'est là davantage matière à admiration qu'à raisonnement. [...]

La description d'Angkor d'Argensola fut reproduite quelque quarante ans plus tard par Alonso de Sandoval, s. j. ⁽⁷⁾. Ce dernier auteur a copié mot pour mot, n'ajoutant qu'une seule phrase, substituée à la phrase 6 de notre traduction. Cette modification n'apporte rien. Sandoval a simplement pris prétexte de la description du fossé d'Angkor Thom pour donner la preuve de son érudition en matière de fortification. Nous traduirons cependant ce passage parce que le détail est amusant et montre comment, à partir du xvii^e siècle, Angkor est devenue une cité de légende dont s'amuserent les compilateurs de merveilleux.

La phrase en question peut se rendre ainsi :

[...] (texte d'Argensola jusqu'à : ... ou des tigres, et ainsi de suite). 6. Et tous (ces monuments) avec leurs cavaliers, parapets, galeries ⁽⁸⁾, meurtrières, archères, donjons ⁽⁹⁾, bastions ⁽¹⁰⁾, terre-pleins ⁽¹¹⁾, plates-formes ⁽¹²⁾, tranchées, place d'armes de bastions ⁽¹³⁾, coupures ⁽¹⁴⁾, casemate, demi-

⁽¹⁾ Le Tonle Sap.

⁽²⁾ *Letras* : voir plus haut, n. 4, p. 71.

⁽³⁾ Lit. « chose qui vive ».

⁽⁴⁾ Sur le problème des religieux augustins, voir p. 61 et pp. 80, 88.

⁽⁵⁾ *Grave en letras* : peut aussi se traduire « éminent en fait de lettres ».

⁽⁶⁾ Lit. « abandonna (la ville) ».

⁽⁷⁾ Alonso de SANDOVAL, *Historia de Ethiopia...*, Madrid, 1647, t. I, 1^{re} part., liv. II, chap. XXIII, p. 213. Voir ce texte en annexe, p. 175.

⁽⁸⁾ *Corredor* : aussi « chemin couvert ».

⁽⁹⁾ *Torreón* : « donjon ; grosse tour crénelée ajoutée à un château qu'elle domine ».

⁽¹⁰⁾ *Baluarte* : « 1. terre-plein ; 2. bastion ; 3. rempart ».

⁽¹¹⁾ *Terraplén* : « 1. terre-plein ; 2. partie horizontale d'un rempart, d'une batterie ; 3. épaulement ».

⁽¹²⁾ *Plataform* : « bâti en bois pour recevoir une bouche à feu ».

⁽¹³⁾ La traduction exacte en termes de fortification serait peut-être « réduit » ?

⁽¹⁴⁾ *Respirador* : lit. « soupirail » ; le terme en matière de fort. doit être « coupure » ?

lunes ⁽¹⁾, chemins couverts, poterne principale, fausse-poterne, pont-levis, douves, mines et contre-mines, doubles-barrières ⁽²⁾, fossé et avant-fossés, le tout en pierre, qui admettent les navires. (7. et suiv. : texte d'Argensola.) [...]

Enfin, cette description d'Angkor par d'Argensola, qui semble avoir été vouée au succès, fut encore utilisée en 1654 dans le *Tableau de l'Asie* de Chaulmer, compilateur français non sans mérites d'ailleurs. Bien que cet auteur ne donne aucune référence, il ne peut faire de doute qu'il traduisit purement et simplement d'Argensola, en l'écourtant d'ailleurs un peu. Le fait qu'il situe par ailleurs Angkor au Champa indique qu'il procède de la version même d'Argensola et non de celle de Sandoval. Il nous paraît bon de donner dès maintenant ce texte du XVII^e siècle plutôt que dans le chapitre réservé aux descriptions tardives d'Angkor, car il doit être rapproché de l'original sur lequel il nous fournit, peut-être, quelques précisions.

C. CHAULMER, *Le Tableau de l'Asie*,
Paris, L. Chamboudry, 1654, pp. 281-282

[p. 281] [...] Le Royaume de *Gampa* ⁽³⁾ est en ces quartiers, qui compte grand nombre de villes ; mais dont les noms sont encore incognus, excepté de quelques-unes, comme *Angon*, dont les maisons qui montent au nombre de plus de six mille et les rues, sont de pierres de marbre fort artistement taillées, et aussi entières, comme si l'on venoit de travailler. Les murailles en sont très-fortes, et si bien composées que par le dedans on peut monter iusques au haut des creneaux, où l'on void paroistre quantité de figures de divers animaux. Les fossez y sont à [p. 282] fonds de cuve ⁽⁴⁾, revestus de la même pierre, et si pleins d'eau, qu'ils reçoivent les navires. Elle est enrichie d'un pont magnifique au possible, dont les arches sont soustenües par de grands Geans taillez des mêmes pierres, où l'on ne trouva ny bestes ny gens, lors de sa découverte : [...]

ORIGINES ET FILIATIONS DES DIFFÉRENTES DESCRIPTIONS D'ANGKOR

Ces relations d'Angkor que nous venons de grouper, frappent de prime abord par leur remarquable similitude. Nous voyons rapporté de façon quasi unanime la découverte d'une ville — Angkor Thom — au cours

⁽¹⁾ *Rebellin* : « ravelin, ou demi-lune : ouvrage construit vis-à-vis des courtines et fort proche des redans ».

⁽²⁾ *Contrareparos* ? peut-être « doubles-barrières que l'on met pour couvrir et servir de grande défense » : *Dict. de SÉJOURNANT*, s. v.

⁽³⁾ Chaulmer en situant Angkor au *Gampa*, i. e. Champa, ne fait que suivre d'ARGENSOLA, *Conquista....*, op. cit., p. 213, qui dit « ... *La ciudad Camboxa, que da nombre à la Isla, se llaman tambien Champa...* »

⁽⁴⁾ Cette traduction de *cava* est intéressante. Ou bien elle n'est qu'une adaptation libre de Chaulmer, dont il n'y a pas à tenir compte ; ou bien elle correspond à une nuance de ce terme qui n'est pas signalée dans les dictionnaires que nous avons consultés, mais qui était connue des auteurs du XVII^e familiers avec les termes de fortification. *Cava* désignerait donc un fossé à fond plat, par opposition à *foso*, réservé pour les fossés ou douves, de section triangulaire. De fait les deux termes apparaissent dans l'énumération d'A. de Sandoval, véritable catalogue en la matière, sans doute pour désigner deux éléments distincts.

d'une chasse ; sa description avec ses murailles et les différents dispositifs qui la complètent, tout spécialement les chaussées des géants ; quelques indications sur les grands temples voisins, notamment le Bayon et Angkor Vat ; enfin l'installation sur place du roi cambodgien d'alors et les séjours qu'y firent les premiers missionnaires portugais qui travaillèrent au Cambodge.

Nous avons reconnu la vérité historique de ces principaux événements, et nous allons vérifier sous peu le bien-fondé de ces descriptions du point de vue archéologique. Mais il s'en faut de beaucoup que la multiplicité et la concordance de ces témoignages en renforcent la valeur. Au contraire leur étrange similitude et leur échelonnement au cours des années permettent de se demander s'ils ne découlent pas plutôt les uns des autres, processus familier à quiconque connaît les méthodes des anciens chroniqueurs. Il convient donc, en précisant leurs dates et leurs sources probables, de chercher dans quelle mesure ces récits s'étaient les uns les autres, ou tout simplement, procèdent les uns des autres.

De notre premier chapitre il ressort clairement qu'Angkor Thom fut découverte au plus tôt vers 1550, et plus vraisemblablement vers 1570, en tout cas qu'elle fut habitée surtout par Sâtha. Gaspar da Cruz n'en parle pas à la suite de son séjour au Cambodge en 1555-1556. Sâtha lui-même abandonna le site dès 1587, ou au plus tard en 1593 ; la cour cambodgienne, après lui, séjournera à Srei Santhor ou à Phnom Penh, puis à Oudong. Les auteurs européens qui décrivent Angkor sont unanimes à le faire d'après les missionnaires portugais dont nous avons dressé le catalogue, dans la mesure où les documents le permettaient. Il est évident que les prêtres qui travaillèrent à la cour de Sâtha virent Angkor. Soit parmi les dominicains : João Madeira, Lopo Cardoso, Sylvestre d'Azevedo, Antonio Dorta, Luis de Fonseca, Antonio Caldeira, Reynaldo de Santa Maria, Gaspar do Salvador, Jorge da Mota, et parmi les franciscains : Antonio da Magdalena et Gregorio Ruiz. Outre ces personnalités connues, n'oublions pas les missionnaires restés pour nous anonymes, et les marchands ou aventuriers portugais puis espagnols qui vécurent également au Cambodge sous Sâtha, au premier rang Diogo Veloso, peut-être Blas Ruiz, quoique celui-ci n'arriva qu'en 1593 et ne dut guère avoir le temps de visiter Angkor avant l'invasion siamoise. Enfin, des marchands chinois, indiens, malais, siamois, voire japonais, ont fréquenté la cour de Sâtha puis répandu des récits sur Angkor dans tous les ports des Indes orientales, comme le dit d'ailleurs expressément João dos Santos : *e muita gente da India tem la ido* (II-VII-14).

À ces témoins oculaires il faut encore ajouter les membres des deux expéditions espagnoles de 1596 et de 1599. Non certes qu'ils aient vu Angkor : le site était alors abandonné par la cour, et les événements auxquels ils furent mêlés se déroulèrent tous entre Srei Santhor et Phnom Penh. Surtout nous connaissons trop bien leurs entreprises pour que le voyage à Angkor d'un d'entre eux ait pu nous échapper. Mais ils vécurent quelque temps au Cambodge. Ils purent être renseignés de façon précise sur le pays, par les anciens tels Veloso et Ruiz, qui étaient à leur tête.

Ils allaient par la suite colporter dans toutes les Indes orientales et jusqu'en Espagne même, des récits plus ou moins merveilleux sur leurs aventures. Avec d'autant plus d'ardeur qu'ils prêchaient une nouvelle intervention militaire et qu'ils rendaient ainsi leur thèse plus tentante. C'est à cette « propagande » que nous devons en particulier les ouvrages de Gabriel de San Antonio et de Christoval de Jaque, d'autres encore dont nous ne connaissons que les titres. Ce fut un facteur important pour la diffusion des récits sur Angkor, comme le disent d'ailleurs Ribadeneyra (II-xxvi-1) et d'Argensola (VI-1).

On constate ainsi que par un curieux concours de circonstances, le Cambodge et Angkor qui venait d'être temporairement réhabité, furent à la fin du xvi^e siècle familiers aux Portugais et aux Espagnols, visités par beaucoup d'entre eux, évoqués par un bien plus grand nombre encore. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous les trouvions décrits par les chroniqueurs du temps. En contre partie il devient plus difficile de retracer avec précision les sources de ces différents auteurs.

La description d'Angkor de Diogo do Couto a toutes les chances de procéder du capucin portugais Antonio da Magdalena c'est-à-dire, si nos conclusions sont exactes, d'avoir été recueillie au plus tard à la fin de 1588. Bien entendu ce n'est pas là fixer sa date de rédaction définitive. Tout ce que nous savons c'est qu'elle figurait dans les brouillons des cinq premiers livres de la *XII^e Décade* parvenus au Portugal avant la mort de Couto en 1616. Rien n'interdit donc de penser que celui-ci compléta sa description d'Angkor avec des informations recueillies auprès d'autres voyageurs qui passaient alors à peu près tous par Goa, ou encore avec des relations écrites. Peut-être y a-t-il une légère présomption en faveur de l'hypothèse d'une rédaction plus tardive, dans le fait, relevé par le Pr Boxer ⁽¹⁾, que la description d'Angkor ne figurait peut-être pas dans le brouillon de la *VI^e Décade* où elle avait sa place normale, et qui fut envoyée au Portugal en 1599. Mais il peut s'agir tout aussi bien d'un simple oubli matériel, comme le dit Couto lui-même : *que por esquiçimento nos ficou...* (XII-vi-1). Quoi qu'il en fût, Antonio da Magdalena semble bien avoir été le principal informateur de l'historien portugais. Il est plus que manifeste que nous avons là non seulement la description la plus ancienne d'Angkor, mais encore et surtout la plus complète, la plus exacte et la plus précieuse. Les relations postérieures n'apporteront rien de plus, alors que par tant d'autres côtés elles se révéleront nettement inférieures.

Du texte de Ribadeneyra, second en date, il n'y a guère à tirer de par sa brièveté. L'auteur nous précise lui-même ses sources : les Espagnols qui allèrent au Cambodge avant ou à l'occasion de l'expédition Gallinato (II-xxvi-1). Ribadeneyra vécut à Manille toute cette période, et joua quelque rôle dans la préparation de cette expédition. Il en connut les principaux acteurs, tels Veloso et Ruiz ⁽²⁾. C'est donc tout normalement à ces derniers que l'on songe quand Ribadeneyra nous parle des

(1) Voir plus haut, pp. 38 ss.

(2) RIBADENEYRA, *Historia...*, op. cit., pp. 173, 184-186, 242.

Espagnols qui furent « avant Gallinato » au Cambodge, car il n'a guère dû avoir l'occasion de connaître les récits des missionnaires portugais.

Rédigé et publié en 1604, l'ouvrage de Gabriel de San Antonio était considéré jusqu'ici comme la source principale sur les événements du Cambodge, partant sur le pays et Angkor. En ce qui concerne ce dernier site, San Antonio nous dit lui-même s'en être entretenu avec les Juifs de l'Inde orientale, au cours de son séjour dans ces parages (I-IV-2). Peut-être cette communauté, une des plus anciennes de l'Inde, était-elle particulièrement en relation avec le Cambodge ? En tout cas on ne laissera pas d'abuser de la crédulité de notre auteur pour lui en conter (1). Ce n'est qu'un exemple de plus de son manque d'esprit critique. San Antonio dit d'autre part que les dominicains portugais Antonio Dorta et Luis de Fonseca habitèrent Angkor, ce qui est tout à fait exact. Il n'a pu connaître le second, prisonnier puis assassiné au Siam après 1593. Par contre il a longuement vu Antonio Dorta lors de son passage à Malacca. Paul Pelliot le premier a suggéré que ce devait être là son principal informateur (2). Et nous ajouterons que tout naturellement Dorta évoqua pour San Antonio le souvenir de Luis de Fonseca, son compagnon au Cambodge qui avait depuis connu un glorieux martyr. Mais n'oublions pas que San Antonio, avant de rentrer en Espagne, séjourna de 1601 à 1603 à Goa, « lisant et prêchant au couvent de Saint-Thomas ». C'est là qu'il nous dit lui-même s'être entretenu d'Angkor. C'est là qu'il connut Diogo do Couto, dont il cite les œuvres (3). Il faut garder présents à l'esprit ces contacts, et il n'est pas trop hasardeux de supposer qu'il put recueillir quelques échos du récit d'Antonio da Magdalena, puisqu'il se documentait sur le Cambodge. Ainsi s'expliqueraient les rapports, qu'il est inutile de souligner, entre sa description d'Angkor et celle de Couto.

Toutefois, outre ces informations glanées sur place, il nous semble que San Antonio pourrait bien avoir décrit Angkor avant tout d'après Christoval de Jaque. Antoine Cabaton a discrédité ce dernier auteur. Constatant que son texte et celui de San Antonio sont pratiquement parallèles, qu'aucun original n'en a encore été produit et que nous ne le connaissons que par la traduction publiée dans les *Archives des voyages*, relevant enfin ce qu'il croyait être de nombreuses inexactitudes, Cabaton avança qu'il s'agissait là d'une forgerie du XIX^e siècle due à quelque trop zélé correspondant de Ternaux-Compans (4). Si cela avait été, il eût fallu que ce remarquable plagiaire ait connu non seulement tous les ouvrages espagnols et portugais des XVI^e et XVII^e siècles et les archives, mais aussi qu'il ait su rectifier d'instinct — en 1840... ! — les erreurs commises par San Antonio sur Angkor. En fait il semble bien que Cabaton a fait fausse route et qu'il a inversé l'ordre des probabilités.

Nous connaissons très bien un Miguel (de) Jaque — ou Xaque — de Los Rios, natif (?) de Ciudad Rodrigo, qui fut un des lieutenants de l'expédition Gallinato et qui déposa en 1603 devant le Conseil des Indes en

(1) Sur les Juifs voir également CABATON, *Brève...*, op. cit., p. 217.

(2) P. PELLIOT, C. R. DE CABATON, *Brève...*, in *JA*, juil.-août 1914, p. 196.

(3) CABATON, *Brève...*, op. cit., pp. 166, 204, 205.

(4) *Ibid.*, p. II.

faveur d'une conquête du Cambodge (1). Gabriel de San Antonio le connut à cette occasion puisqu'ils travaillaient à la même cause, et il le cite souvent, toujours avec admiration (2). La déposition de Jaque fut consignée, ou même rédigée sous forme de mémorial, et ce texte, signé du même nom mais avec un autre prénom : Christoval — ce qui n'a rien d'étonnant avec la multiplicité des prénoms espagnols — fut sans doute retrouvé dans les archives et peut-être enjolivé par un des informateurs de Ternaux-Compans. Il aurait été ainsi la base de la traduction, plus ou moins exacte, publiée par l'érudit français. Rien ne prouve d'ailleurs que des recherches minutieuses ne permettent de retrouver un jour l'original. Bien entendu il est possible que l'informateur de Ternaux-Compans, en mal de copie, ait démarqué un autre texte qu'il aurait signé de ce nom pris parmi ceux qui participèrent aux événements du Cambodge. Mais comme son texte est fort précis et exact, on ne comprend guère ce besoin de camoufler son auteur puisque de toute façon il ne s'agissait pas d'un ouvrage imprimé, qu'aucun texte semblable n'avait déjà été publié au XIX^e siècle, et qu'il était inutile de chercher à produire des inédits.

Rien ne permet donc actuellement de révoquer en doute le récit de Christoval, ou Miguel de Jaque. Et l'étrange parallélisme entre sa version et celle de San Antonio s'explique bien plus vraisemblablement par le fait que ce dernier a copié le premier. M. L. P. Briggs a pressenti ce point et avancé de nombreux faits convaincants auxquels nous renvoyons (3). Nous pourrions après lui multiplier les exemples prouvant que San Antonio procède de Jaque. Ce dernier donne sur le Cambodge des renseignements qui n'existent, à notre connaissance, dans aucun autre ouvrage contemporain et qu'un apocryphe du XIX^e siècle n'a pu inventer. Pour ne prendre qu'un exemple, Jaque décrit les modes d'écriture des Cambodgiens, au pinceau sur papier de Chine (4), ce que dit San Antonio, mais encore sur *olle*, avec une pointe en fer, détail évidemment impossible à inventer et que nous ne trouvons que là.

Mais surtout la priorité et la plus grande exactitude de Jaque apparaissent en ce qui concerne Angkor. Si l'on compare sa description avec

(1) *Ibid.*, p. 213. Pour l'autobiographie de Jaque voir son texte pp. 242-44, 251 ; selon lui-même, il serait arrivé aux Philippines en 1592 et serait rentré en Espagne en 1598. Le P^r Boxer nous signale que selon un document des Archives des Indes (68-1-7), il vivait toujours aux Philippines, simple enseigne, en 1638 et qu'il fut tué lors de la révolte des Chinois de Manille en 1639, ainsi qu'il ressort d'une pétition de 1644 de sa veuve, in DEL VALLE-PASTELLS : *Catálogo...*, vol. 9, p. 44, n^o 18 454. La partie de son mémorial concernant le Cambodge aurait été rédigée dès 1599 : voir plus haut, pp. 43, 60-61. P. Pelliot, dans son C. R. DE CABATON (*loc. cit.*) rapporte que Ternaux-Compans aurait fait détruire peu après la publication, tous les exemplaires des *Archives des Voyages* qu'il put racheter. Et Pelliot ajoute que ce fut peut-être parce qu'il se serait rendu compte de la tromperie dont il aurait été victime au sujet de Jaque. Mais ce ne sont là que des suppositions.

(2) SAN ANTONIO, pp. 127 sv., 213 sv. ; H. de LOS RIOS, *Memorial, y relacion... las Islas del Maluco*, Madrid, F. Correa, 1621, f^o 14 r^o-v^o ; BLAIR et ROBERTSON, *The Philippines Islands...*, A. H. Clark, Cleveland, 1903-1908, 55 vol., vol. 19, p. 196.

(3) L. P. BRIGGS, *Spanish Intervention in Cambodia 1593-1603, T'oung Pao*, 1949, vol. 39, pp. 137, 159, 160. Nous montrerons en détail au chap. 6 la réelle précision de Jaque : voir pp. 150-157, 160-163.

(4) JAQUE, p. 280. Ternaux-Compans traduit « sur papier de chêne », ce qui est évidemment une erreur pour « papier de Chine », comme le dit justement SAN ANTONIO, p. 98.

celle de San Antonio, on constate que les thèmes sont rigoureusement identiques et développés selon le même ordre :

- découverte de la ville en 1570 ;
- muraille de quatre lieues de tour, avec créneaux sculptés d'animaux fantastiques ;
- maisons et fontaines ; inscriptions et « écussons » inscrits que les Cambodgiens ne savent plus déchiffrer ;
- piliers du pont sculptés en forme de géants, qui soutiennent le tablier avec leurs mains ;
- un des noms d'Angkor signifie « la Ville aux cinq tours » ;
- la ville fut découverte et repeuplée par Apramlangara, i. e. Sâtha.

La seule erreur grave imputable à Jaque — en dehors de la date de 1570 dont nous avons déjà discutée — est la description des « créneaux sculptés » d'Angkor Thom. Il semble allonger à plaisir la liste d'animaux fantastiques pourtant déjà copieuse donnée par San Antonio. Encore ne devons-nous pas oublier que nous ne possédons pas le texte original et que ces fioritures peuvent être de l'époque de Ternaux-Compans, dont nous relevons d'ailleurs souvent des erreurs flagrantes de traduction. De même Jaque compte soixante géants pour les chaussées d'Angkor Thom bien qu'il y en ait seulement cinquante-sept. Nous ne sommes pas sûrs qu'un nom signifiant « la Ville aux cinq tours » ait été employé pour Angkor au XVI^e siècle, mais de toute façon c'est là une forme bien connue ⁽¹⁾. Enfin Jaque donne une distance beaucoup trop fabuleuse entre Phnom Penh et Angkor. Rappelons-nous cependant qu'il n'a pu y aller et qu'il ne parle que par ouï-dire. Ceci étant, sa description reste fort correcte.

Prenons par contre celle de San Antonio : il est évident qu'elle suit le texte de Jaque trait pour trait, mais y ajoutant erreur sur erreur. Angkor devient riveraine du Mékong. Les maisons sont décrites avec des détails inutilement rajoutés, et qui plus est qualifiées de « romaines » par leur style. Peut-être est-ce là d'ailleurs un écho de Ribadeneyra, que San Antonio connaissait ? La chaussée des géants devient un pont sur le Mékong, ce qui a conduit Cabaton à une curieuse hypothèse ⁽²⁾. Ce pont s'allonge car il compte maintenant soixante-dix piles, et une décoration de « boules et de pyramides » tout à fait fantaisiste et d'ailleurs incomprise de l'auteur lui-même. Le nom de « Ville aux cinq tours », donné par Jaque comme un autre nom d'Angkor, est présenté par San Antonio comme la traduction du mot Angkor. Le fait, exact pourtant, de la découverte et du repeuplement par Apramlangara est omis, et d'ailleurs San Antonio confond les rois de cette période, appelant Apram Langara Barom Reachea II. Cela sans parler des détails manifestement ajoutés pour faire parade d'érudition, comme les comparaisons avec la découverte des bergeries de la Peña de Francia et le parallèle entre

⁽¹⁾ Voir plus bas, p. 101.

⁽²⁾ Voir plus bas, p. 93.

Mékong et Guadalquivir, ou enfin par désir de pittoresque comme la chasse royale qui devient une « chasse au rhinocéros » (1).

Peu de doutes peuvent subsister : le démarquage, et peu soigneux encore, est flagrant. Cela bien entendu sans nier que San Antonio ait connu personnellement des visiteurs d'Angkor. Mais rentré en Espagne, il se contenta probablement de copier le texte le plus immédiatement accessible. Conclusion au demeurant valable pour l'ensemble de son œuvre et qui explique pourquoi, en règle générale, nous n'avons considéré ces deux ouvrages que conjointement, accordant priorité en cas de divergence à celui de Jaque. Pour ce dernier, il est plus délicat en l'absence du texte original, de voir par qui il a pu être renseigné sur Angkor. Bien entendu il vécut au Cambodge avec Veloso, Ruiz et d'autres Portugais familiers du pays. Selon lui-même il quitta les Indes orientales vers le milieu de 1598, et passant par Goa — où il a donc pu voir Couto — il rentra la même année en Espagne (2). Il eut ainsi l'occasion de rencontrer les différents missionnaires qui avaient vu Angkor sous Sâtha et qui vivaient toujours à Malacca ou aux Indes. En tout cas sa description de la ville, quoique succincte, est fort correcte. Il est le seul à citer le nom d'Apramlangara pour le roi qui découvrit et repeupla la cité. A part cela, il n'apporte rien que nous ne trouvions déjà dans Diogo do Couto.

Les ouvrages de João dos Santos et de Bartolome d'Argensola ont tous deux des licences d'impression datant de 1608 et leur rédaction doit remonter à 1607. Ils parurent en 1609 et ne peuvent avoir été influencés l'un par l'autre. Le Pr Boxer considère que João dos Santos est un des auteurs les mieux renseignés du temps. Selon toute vraisemblance il parle d'Angkor d'après son collègue João Madeira qui fut un des deux premiers missionnaires à visiter la ville. João dos Santos le trouva à Sofala lorsqu'il y arriva en septembre 1586, venant du Portugal, et il vécut et travailla avec lui jusqu'en 1590 (3). On remarquera toutefois que, tout en citant les religieux de son ordre et de « nombreuses autres personnes des Indes » comme ayant vécu à Angkor, João dos Santos ajoute « et les religieux de Saint-François » (II-VII-14). Dans la bouche d'un dominicain cette mention prend une valeur particulière. Il se peut donc qu'il ait entendu parler, voire même rencontré, des franciscains qui furent à Angkor et par exemple Antonio da Magdalena. De toute façon il a connu Diogo do Couto à Goa. Sa description d'Angkor n'apporte rien de vraiment important qui ne se puisse trouver dans le texte de ce dernier, à part quelques détails sur Angkor Vat, ou sur la façon de se rendre aux ruines avec des barques. En contre partie il en est fort proche, comme par exemple dans des détails aussi caractéristiques que l'éloignement des carrières de pierre, ou bien la façon d'estimer la largeur des douves d'Angkor Thom à « une portée d'espingle ». Sa version reste cependant une des plus autorisées et offre un intérêt certain en recoupant celle de Couto.

(1) San Antonio a une excuse : les rhinocéros étaient à la mode : voir plus bas, p. 154.

(2) JAQUE, p. 333.

(3) J. DOS SANTOS, *Ethiopia orientalis...*, *op. cit.*, f° 60 r°.

Quant à d'Argensola il n'a bien entendu jamais quitté l'Espagne et il écrit de seconde, voire de troisième main. Il est vrai qu'il n'a pas manqué d'informateurs valables. Il a pu rencontrer Aduarte, Ribadeneyra, San Antonio et Jaque. En tout cas il connut leurs écrits et bien entendu ceux de Diogo do Couto. Son texte, en général précis, n'est pas cependant exempt d'erreurs, comme celui de tout compilateur. C'est ainsi que sa description du Cambodge, qui précède celle d'Angkor, confond visiblement des faits cambodgiens et d'autres qui se rapportent au Cambaye, ou Goudjerât, royaume des Indes ⁽¹⁾. Mais sa description d'Angkor est d'une exactitude certaine et nous servira même à éclairer quelques passages difficiles de Couto. Cette précision suggère que d'Argensola a utilisé un de ces textes sur le Cambodge qui ont fleuri en Espagne à partir de 1600 et dont nous avons deviné la présence au cours de ces pages. A l'appui de cette hypothèse on remarquera l'évocation par notre auteur « d'un homme important dans le domaine des lettres » (VI-17) qui voyait dans Angkor l'œuvre de Trajan. Bien entendu il peut s'agir d'une remarque orale, mais nous croirions davantage à un texte, actuellement perdu. Et n'oublions pas que Ribadeneyra, comme San Antonio, parlent également d'une « origine romaine » ⁽²⁾. Enfin, d'Argensola renvoie aux missionnaires dominicains et augustins qui visitèrent Angkor. Pour les premiers il ne s'agit que des Portugais qui nous sont désormais familiers. Par contre, à notre connaissance, aucun augustin espagnol ou portugais ne travailla au Cambodge à cette époque. Mais nous avons vu que le père Alonso Ximénes, au retour de l'expédition Gallinato en 1596, se trouva retenu à Quang-tri où il resta plus d'un an en compagnie d'augustins qui tentaient d'évangéliser ce pays. Il est normal de supposer que Ximénes parla du Cambodge à ses compagnons, voire d'Angkor bien qu'il n'y allât point lui-même. Argensola a pu rencontrer par la suite un de ces religieux, ou connaître de leurs relations. De toute façon sa description d'Angkor, bien que copiée, est précise et utile. Retenons surtout en sa faveur le bon sens dont il fait preuve en rejetant toute hypothèse « romaine », et plus encore sa remarquable présence quand il souhaite de connaître les textes chinois afin d'éclairer l'histoire de ces ruines.

En résumé, la ville merveilleuse découverte et habitée par un roi cambodgien au cours du second quart du XVI^e siècle, fut connue dans toutes les Indes orientales grâce surtout aux missionnaires portugais. Les franciscains, et au premier rang Antonio da Magdalena, ont joué un rôle essentiel à cet égard. Leurs descriptions d'Angkor, presque codifiées, devinrent une sorte de « portrait-type » sur lequel chacun broda à sa fantaisie, avec plus ou moins de bonheur. Ces récits furent d'autant plus largement répandus que des tentatives espagnoles parties des Philip-

(1) ARGENSOLA, *Conquista...*, *op. cit.*, pp. 213-214 ; voir plus bas, p. 150.

(2) On se demande ce qui a pu susciter cette attribution à Alexandre le Grand ou aux Romains, en particulier à Trajan ? Nous savons que Trajan reçut une ambassade indienne (sans doute de Vimakadphisés) en 99. De même lors de son expédition en Parthie il vit, des bouches de l'Euphrate, appareiller les flottes commerciales vers les Indes : DION CASSIUS, LXVII-28. Mais ce dernier texte était-il familier aux auteurs espagnols du début du XVII^e siècle ?

pires mirent le Cambodge à la mode durant les dernières années du siècle. Les chroniqueurs contemporains les recueillirent, et tout spécialement Diogo do Couto, Marcello de Ribadeneyra, Gabriel de San Antonio, Christoval de Jaque, João dos Santos et Bartolome d'Argensola. Plusieurs d'entre eux s'inspirèrent d'ailleurs des textes parus, ou connus, avant eux. De toutes ces versions celle de Diogo do Couto reste la pièce maîtresse. C'est donc sur elle que nous allons surtout nous appuyer pour essayer de voir maintenant ce qu'était devenue Angkor au xvi^e siècle.

CHAPITRE IV

ANGKOR AU XVI^e SIÈCLE

Les différentes relations européennes que nous venons de traduire apportent sur Angkor des données qu'il convient d'examiner en détail. Elles peuvent être groupées sous plusieurs rubriques : les faits concernant Angkor Thom et Angkor Vat, plus quelques renseignements sur les ruines en général, leur nom et les traditions qui s'y rattachent ; ensuite une description du système hydraulique d'Angkor Thom, la partie la plus remarquable du texte de Diogo do Couto, d'une importance réelle tant par sa nouveauté que par les réflexions qu'elle suggère.

ANGKOR THOM

Comme c'est Angkor Thom proprement dite qui fut découverte et repeuplée par les rois cambodgiens du XVI^e siècle, c'est de cette ville avant tout que nous parlent les auteurs portugais et espagnols. A vrai dire ils ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà. Mais encore faut-il confronter leurs textes et la réalité afin d'établir dans le détail leur exactitude et le degré de confiance qu'on peut leur accorder (1).

L'ENCEINTE ET LES PORTES DE LA VILLE

Couto (XII-VI-7-9), San Antonio (I-III-3), Jaque (2) et J. dos Santos (II-VII-4) disent tous que la ville est carrée et mesure une lieue de côté. Angkor Thom ne dessine pas un carré parfait : sa face nord mesure 3.096 m., ses faces sud, est et ouest respectivement 3.070, 3.031 et 3.036 m. (2). L'approximation est cependant plus que satisfaisante pour l'époque. L'enceinte de la ville est formée par une douve — sur laquelle nous reviendrons — et une muraille en latérite flanquée à l'intérieur d'un glacis en terre couronné par un chemin de ronde. C'est bien ce que dit Couto (XII-VI-9), encore que sa phrase soit un peu équivoque : *hum fermoso beluarte da obra do muro, de que logo trataremos. Beluarte désigne selon les dictionnaires du XVI^e : « 1. bastion ; 2. chemin de ronde ; 3. rempart en général ».* *Do muro de que logo trataremos* se rapporte sans

(1) Nous renverrons aux textes traduits dans le chapitre précédent par la numération que nous avons adoptée : livre-chapitre-phrase.

(2) Chronique, *BEFEO*, 1937, vol. 37, fasc. 2, pp. 664-65.

aucun doute possible au mur proprement dit sur lequel Couto revient effectivement plus bas (XII-VI-12-13). *Beluarte* devrait donc désigner le glacis, ou bastion, et le chemin de ronde. En ce cas il y a une légère erreur car il s'agit d'un ouvrage en terre, et non *da obra do muro*, c'est-à-dire en pierre appareillée. Ou bien encore il y a là une tournure portugaise que nous n'avons pas trouvée : *da obra do muro* voudrait également dire : « compris dans l'œuvre du mur ; ne faisant qu'un avec le mur » ? Il conviendrait en ce cas de traduire : « un bastion [chemin de ronde] construit d'un seul bloc avec le mur », ce qui est correct d'ailleurs. Que ce fût là le sens exact pourrait être confirmé par les versions de J. dos Santos et d'Argensola. Le premier dit (II-VII-5) : « du côté intérieur (de la muraille) il y avait un haut remblai qui montait jusqu'au haut du mur », et le second (VI-3) : « la muraille... est en plan incliné vers l'intérieur, de telle sorte que l'on peut la gravir à n'importe quel endroit jusqu'aux créneaux ». C'était là un dispositif de nature à frapper des gens familiers avec les fortifications, d'où ce luxe de détails.

La muraille d'enceinte est montée, sans liant aucun, en blocs de latérite rodés les uns sur les autres, selon la technique propre aux Khmèrs ⁽¹⁾. Elle a 7,50 m de hauteur en moyenne : San Antonio (I-III-3) lui donne 4 brasses de largeur et 5 de hauteur. Les narrateurs sont unanimes à souligner que cette construction n'est pas cimentée et pourtant si remarquable qu'elle semble d'un seul tenant (Couto : XII-VI-12 ; J. dos Santos : II-VII-4 surtout). Particularité qui avait déjà frappé Tcheou Ta-kouan : « l'appareil des pierres est très serré et très solide, et il ne pousse pas d'herbes folles » ⁽²⁾.

La muraille d'Angkor Thom n'est pas crénelée, et seules les voûtes des pavillons d'entrée sont couronnées de crêtes en grès, ornées de bouddhas assis sous arcature ⁽³⁾. Or les auteurs européens la disent « crénelée », et Couto décrit minutieusement (XII-VI-13) une rangée de « dents de pierre » avançant vers l'extérieur ⁽⁴⁾, et décorées de géants brandissant des massues. Son texte n'est d'ailleurs pas très clair : *em cada dente caualgado hum fermoso gigante*, ce qui peut se lire : « sur chaque dent chevauche un beau géant », ou : « sur chaque dent (il y a) un beau géant chevauchant (représenté chevauchant) ». Ces créneaux décorés ont eu un grand succès car San Antonio (I-III-3), Jaque ⁽²⁾ et Argensola (VI-3-4) reprennent le thème, brochant à l'envi jusqu'à énumérer une véritable ménagerie fantastique. Quelque méprise est évidemment à l'origine de ces descriptions, car les crêtes des pavillons

⁽¹⁾ George GROSLIER : *Recherches sur les Cambodgiens...*, Paris, Challamel, 1921, pp. 161 sv.

⁽²⁾ P. PELLIEROT, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou Ta-kouan*, Paris, A. Maisonneuve, 1951, p. 11.

⁽³⁾ H. MARCHAL, *Les Portes monumentales du Groupe d'Angkor*, *Arts et Archéologie Khmèrs*, 1924, vol. 2, fasc. 1, p. 9 ; L. FINOT, *Lokeçvara en Indochine*, *Études asiatiques...*, Hanoi, EFEO, 1925, vol. 1, p. 247.

⁽⁴⁾ Couto dit « à une demi-brasse au-dessous » de la crête du mur, car il semble concevoir les « dents de pierre » non comme des créneaux, mais comme des pierres faisant saillie à l'horizontale hors du mur. Toutefois la tournure portugaise serait la même s'il s'agissait de vrais créneaux, car leur sommet serait considéré comme formant la crête du mur, et leur hauteur indiquée à partir et en dessous de celle-ci.

d'entrée d'Angkor Thom et leur décor ne peuvent avoir été interprétés de cette façon. Peut-être la muraille extérieure du Preah Khan d'Angkor, avec ses motifs de garuda maîtrisant des nâga, est-elle la source de la description de Couto ? Ces groupes sont en haut-relief et font saillie sur la surface du mur, ce qui pourrait répondre à la rigueur du *ficão lançadas para fora huns dentes*, et les garuda étreignant dans leurs mains levées les queues des nâga ont pu être confondus avec des géants « brandissant des massues » ? Ou encore l'Indra tenant le *vajra* et chevauchant l'éléphant tricéphale aux angles des portes d'Angkor Thom, peut être ici évoqué par Couto ?

Angkor Thom possède une porte axiale pour chacune de ses faces, plus une cinquième à l'Est, la Porte des Victoires, sur la voie Palais royal-Baray oriental, axe antérieur à la ville de Jayavarman VII et respecté par celle-ci. J. dos Santos (II-VII-9) ne parle que de quatre portes, et seul Couto, avec son étonnante précision, signale les quatre portes axiales plus une cinquième qui dessert « les palais royaux » (XII-VI-8). Il précise de plus que les pavillons d'entrée sont de la même pierre que la muraille — légère erreur car ils sont en grès — et qu'ils sont magnifiquement sculptés.

On accède à ces portes par des chaussées de 108 m de long sur 16 m de large, munies en guise de rambarde d'un motif symétrique de 54 géants en ronde-bosse tirant sur un nâga, matérialisation colossale du barattage de la Mer de lait. Couto (XII-VI-11) décrit ces chaussées auxquelles il donne 12 pieds de largeur. Il croit qu'elles franchissent les douves sur « des ponts construits sur des arches de pierre », alors qu'il s'agit de digues pleines parementées en latérite. Mais les informateurs de Couto ont pu lui parler des différents ponts khmers d'Angkor et de leurs arches voûtées en encorbellement. Ces chaussées des géants, Couto décrit leurs parapets « en pierre ajourée », avec par-dessus une « belle corde », ou « cordon », au sens architectural du terme, avec « des géants chevauchant ». Il ne pouvait guère imaginer correctement cette composition exceptionnelle, qu'il décrivait par oui-dire, et qui reste difficile à déchiffrer pour qui n'en connaît le symbolisme. Notre auteur a compris qu'il y avait d'abord une « rambarde en pierre ajourée » : sans doute la série de piliers où sont sculptées les jambes des géants et qui supportent le motif ; puis le « cordon », c'est-à-dire le corps du nâga, sur lequel Couto fait « chevaucher » les géants, alors qu'en réalité ils le tiennent à bras le corps. Ce passage est tout de même très remarquable pour quelqu'un qui n'est pas allé à Angkor et prouve que l'historien portugais fut renseigné jusque dans les moindres détails. Il dit très justement que les géants ont les « oreilles percées et très longues », et des bras « tout d'une pierre ». Ils ont effectivement le lobe de l'oreille distendu par de lourds bijoux. Chaque figure est constituée par plusieurs blocs de grès superposés, mais le tronc avec les bras d'une part, le mitan du corps, les avant-bras et le fragment de nâga qu'ils tiennent d'autre part, sont en général sculptés pour chaque géant dans un seul bloc. Et le poli du grès est fort remarquable.

Après Couto seul J. dos Santos (II-VII-9) parle des quatre portes d'Angkor Thom et des ponts qui y mènent, décorés de « figures en pierre ».

Ailleurs la description se déforme au point de devenir incompréhensible. Pour Jaque (5) et Argensola (VI-7) il n'y a plus qu'un seul pont dont les piliers sont sculptés de manière à représenter 60 géants portant le tablier sur leurs mains et leurs épaules. Enfin chez San Antonio (I-III-7-9) le pont est sur le Mékong, avec 70 piles, et un décor indéchiffrable (1).

LE BAYON ET LE PALAIS ROYAL

Dans l'intérieur d'Angkor Thom peu de monuments ont été visités par les voyageurs portugais semble-t-il, ou du moins ont retenu leur attention. De fait les ruines ne devaient guère être accessibles à cette époque, voire même visibles. Bien que Couto (XII-VI-4) nous dise que 5 ou 6.000 hommes dégagèrent la ville en plusieurs journées de travail, ceci représente tout au plus le débroussaillage du centre et des grands axes. Ce qui est implicitement confirmé par ceci que seuls le Bayon et le Palais royal sont décrits. Couto (XII-VI-18) parle d'un « temple des plus extraordinaire et encore inachevé » au centre de la ville, qui ne peut être que le Bayon. L'état d'inachèvement du monument, combiné avec les destructions qu'il avait subi, devaient en effet frapper les visiteurs. J. dos Santos (II-VII-7) mentionne également au centre d'Angkor Thom « un grand temple des idoles ».

Couto évoque par deux fois le Palais royal d'Angkor Thom, à propos de la porte qui le dessert (XII-VI-8), puis en nous décrivant un groupe d'édifices « inachevés » dont la grandeur et la beauté « apparaissaient au premier coup d'œil comme proprement royales » (XII-VI-17). A lire cette seule phrase on pourrait croire que cette somptuosité seule lui suggéra l'appellation de « palais royal ». Il est beaucoup plus vraisemblable de penser que c'est là un renseignement des Cambodgiens qui lui a été rapporté. Ces derniers connaissaient certainement la destination de ce monument durant la période khmère, et ce sont d'ailleurs leurs indications sur ce point recueillies par les voyageurs français du XIX^e siècle, qui sont à l'origine de notre appellation actuelle de Palais royal, confirmée récemment par l'épigraphie et les fouilles. Le Phimeanakas, au centre du palais, et les divers ensembles architecturaux de ce secteur sont restés en partie inachevés et surtout ont subi d'importantes destructions lors des sacs d'Angkor au XIV^e et au XV^e siècle, d'où « l'inachevé » de Couto. Une difficulté subsiste cependant. Couto situe le palais *tem esta cidade para huma banda*. Ce que nous nommons actuellement le Palais royal se trouve sur la face ouest de la Place royale d'Angkor Thom, mais tout de même au centre de la cité. Si nous nous souvenons toutefois que seule la partie médiane d'Angkor Thom semble avoir été dégagée, le palais a pu paraître à un observateur peu averti « sur un des côtés de la ville », sous-entendu « de la partie dégagée de la ville ».

Ce faisant nous abordons un autre problème qui est de savoir où les

(1) Ce qui avait conduit CABATON, *Brève et véridique relation des événements du Cambodge par Gabriel Quiroga de San Antonio*, Paris, Leroux, 1914 : p. 96, n. 3, à supposer qu'il s'agissait du pont khmère franchissant le stung Sréng. PELLIOU, dans son C. R. de Cabaton, *JA*, juil.-août 1914, p. 192, a bien vu que ce ne pouvait être là qu'une chaussée d'Angkor Thom.

rois cambodgiens s'installèrent au XVI^e siècle. A suivre Couto (XII-vi-43) le roi qui découvrit Angkor Thom ... *mandou acabar seus paços*, ce qui peut se traduire par « fit installer », ou « fit achever ses palais ». Dans le premier cas il s'agirait d'une construction nouvelle, dans le second de l'achèvement d'édifices existants ? Les fouilles du Palais royal d'Angkor Thom n'ont révélé aucun vestige pouvant remonter au XVI^e siècle (1). Mais le palais de cette époque a pu se trouver à proximité. Ou encore il a pu s'élever sur un des côtés de la ville, ce qui expliquerait la phrase de Couto sur laquelle nous avons buté plus haut. Pourtant, en étudiant le système hydraulique d'Angkor Thom, nous verrons que l'agglomération du XVI^e siècle semble avoir été à l'extérieur de la cité, et il est raisonnable de supposer que le palais de ses rois n'en était pas très éloigné. Au fond il est assez vain de chercher dans l'abstrait à localiser ces divers sites. Seules des fouilles systématiques pourront apporter des données solides.

ANGKOR VAT

Avec Angkor Thom, c'est le seul ensemble décrit par les auteurs européens, ou plutôt par Couto et J. dos Santos.

Couto (XII-vi-24-31) se révèle pour ce monument un guide excellent. Il situe Angkor Vat à une demi-lieue au sud d'Angkor Thom : il y a 1.700 m. de la porte sud d'Angkor Thom à la porte ouest d'Angkor Vat. Notre auteur signale la douve du temple — qui a 200 m. de large — et la seule chaussée d'accès qui existe à l'ouest (2), dont le perron est bien encadré de lions en pierre. L'historien portugais commet toutefois la même erreur que pour les chaussées d'Angkor Thom en parlant « d'un pont ». La chaussée d'accès d'Angkor Vat passe sur une digue pleine. Mais ses côtés sont parementés en latérite et décorés de colonnes dégagées supportant un encorbellement, qui peuvent être assez facilement confondues avec des piles par un observateur de passage. Couto écrit ensuite : *toda a parte he cuberta de arcos sotellissimamente laurados, de cantaria*. *Parte* est évidemment une faute. Le copiste a restitué *ponte* : en ce cas les *arcos* seraient les nâga-balustrades ? On peut aussi lire *porta*, et notre auteur ferait alors allusion aux portes d'accès, surmontées de frontons polylobés et sculptés, qui peuvent tout aussi bien rendre compte des *arcos sotellissimamente laurados* (3) ?

Quant au temple proprement dit, Couto semble n'avoir considéré comme tel que ce que nous appelons aujourd'hui le 2^e et le 3^e étage. Son texte se comprend aisément si l'on admet notre hypothèse. Il donne au temple 160 pas de long : le soubassement du second étage mesure 115 sur 110 m ; Couto décrit la tour centrale qui s'élève au centre des quatre gale-

(1) En dehors des niveaux khmers, les fouilles ont permis de repérer un village cambodgien du XIX^e siècle situé entre le Phimeanakas et le mur nord du Palais royal, village d'ailleurs signalé par les voyageurs du XIX^e et où habitait un petit mandarin siamois.

(2) La seule chaussée maçonnée devrions-nous dire, car on sait que sur la face Est existe une digue en terre. Mais celle-ci est encore actuellement très peu visible sous la forêt qui recouvre cette zone.

(3) Cette dernière restitution nous a été suggérée par M. J. Burnay.

ries en croix du 3^e étage, puis les tours d'angle qui la flanquent. Il insiste sur l'impressionnant soubassement du 3^e étage, et les escaliers qui le gravissent. Le terme qu'il emploie pour ces derniers, *singem todo em roda*, donne à penser qu'il concevait ces escaliers comme se déployant sur la totalité de chacun des côtés du soubassement. Mais on observera que de loin la puissante mouluration du soubassement peut être confondue avec les escaliers, et d'ailleurs le sens peut tout aussi bien être « le flanquer de toute part », ce qui est rigoureusement correct.

Enfin Couto parle des nombreuses et belles « dépendances » qui entourent le temple. Il peut faire allusion aux édifices de la bonzerie qui dès son époque avait dû s'élever autour d'Angkor Vat. Mais pour nous *os pillares das varandas e grades das janellas*, se rapporte à ces *muítas e fermosas ofiçinas*, et il désignerait ainsi la galerie des bas-reliefs qui lui a paru indépendante du temple, et formant en quelque sorte enceinte. Le grand espace dégagé qui règne entre cette galerie et le 2^e étage prête facilement à une telle confusion. Cela est si vrai que certains voyageurs du XIX^e siècle décriront de même Angkor Vat comme constitué par le 2^e et le 3^e étage, la galerie des bas-reliefs étant considérée comme indépendante (1).

Couto dit que les cinq tours centrales d'Angkor Vat étaient dorées et couronnées de globes et de bannières (XII-VI-28), tout comme San Antonio (I-III-10) et Jaque (6), qui parlent de boules de bronze ou de cuivre dorées. Il est très vraisemblable que, primitivement, les tours d'Angkor furent dorées et elles portaient certainement des motifs terminaux en métal doré (2). Les inscriptions khmères mentionnent souvent des tridents et des bannières destinés à orner les temples (3). Aymonier a vu au XIX^e siècle la tour du Prasat Preah Theat avec une flèche ornée de deux boules métalliques (4). Toutefois c'était, du temps de Couto, plus vraisemblablement la dorure et les ornements de faite posés sur l'ordre des rois du XVI^e siècle. Sâtha dit dans son inscription de 1579 avoir fait édifier les « sommets à neuf pointes » et recouvrir d'or les tours. Il ne fut pas le seul. En 1693 un autre texte d'Angkor Vat déclare que le roi « fit réparer de nouveau » les triples cimes (ou pointes) en bois des tours... « érigées en l'honneur du *triratna*... Les flèches centrales étaient de 15 coudées et enfoncées dans la maçonnerie de 4 coudées, et les flèches latérales étaient hautes de 6, 5 ou 4 coudées » (5). D'autre part les dons d'oriflammes sont souvent mentionnés dans les inscriptions du

(1) Ainsi C. E. BOUILLEVAUX, *Voyage dans l'Indochine*, Paris, V. Palmé, 1858, p. 243.

(2) G. GROSLIER, *Recherches...*, op. cit., pp. 168, 204. Voir également un bas-relief du Bayon (galerie extérieure, pavillon d'angle sud-est) qui semble bien représenter Angkor Vat ou un monument de ce style, avec des tours coiffées d'un *triçûla* et encadrées de bannières.

(3) « Flèches de tour à cinq branches » : Inscr. du Prasat Ta Kêo, st. 29, 31 : G. COEDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, Paris, EFEO, 1952, vol. 4, pp. 155, 159 ; aussi *ibid.*, Paris, 1954, vol. 6, p. 121. Un *triçûla* en bronze doré a été découvert en 1953 au Preah Khan d'Angkor, qui semble avoir servi d'ornement de faite.

(4) AYMONIER, *Le Cambodge...*, Paris, Leroux, 1900-1904 : vol. 1, p. 145 ; mais bien entendu rien ne prouve que cet ornement remontait à l'époque de la construction du prasat.

(5) *Ibid.*, vol. 3, pp. 291-92, 308 ; ainsi le symbolisme avait glissé du *triçûla* de Çiva au *triratna* bouddhique.

XVII^e siècle (1). Nous voyons enfin le voyageur japonais Shimano Kenryô qui dressa dans les premières années du XVII^e un plan d'Angkor Vat, signaler les dorures de la galerie des bas-reliefs (2). L'étude technique d'éléments de cette dorure et de fragments de stuc doré prélevés sur la tour centrale, donnerait à penser que ce sont des restaurations récentes (3). Ce qui n'exclut pas, encore une fois, que telle fut à l'origine la décoration du monument.

En dehors de Couto nous n'avons que peu de données sur Angkor Vat. Jaque (6) et San Antonio (I-III-10) parlent des « cinq tours que l'on voit également à Angkor ». Seul J. dos Santos (II-VII-8) cite un temple aux « neufs cloîtres » — les galeries en croix du second étage — dans lesquels on découvrit plus de douze idoles, certaines de la taille d'un enfant de dix ans, et toutes en or massif. Les statues en or étaient courantes à l'époque khmère. Mais en existait-il encore après les pillages et l'abandon de la ville ? Il s'agit plutôt de statues dorées, voire de bouddhas érigés par les rois au XVI^e siècle, que nous décrivent à plus d'une reprise les inscriptions de cette époque (4).

Toujours à propos d'Angkor Vat, Couto (XII-VI-16) parle d'une pierre trouvée « au-dessus de la porte du temple », qui portait quelques lignes en langue « badagua », soit en indien, et qui racontait l'érection du temple par « vingt rois en 700 années ». C'est là tout simplement la stèle de fondation du temple, en sanskrit, et commençant par une généalogie royale comme il est d'usage pour ce genre de monument (5). Nous ne connaissons pas actuellement cette stèle : nous en trouvons là sans doute la raison. Découverte lors des restaurations du XVI^e, elle aurait été déplacée puis perdue ? Mais elle fut déchiffrée par les Cambodgiens du temps, auprès desquels les voyageurs portugais recueillirent les renseignements consignés par Couto. Elle pouvait donc être digraphique ; même si elle était seulement en sanskrit, un brahmane de la cour a parfaitement pu la lire, bien que San Antonio (I-III-4), Jaque (4) et Argensola (VI-11) nous disent que les Cambodgiens ne comprenaient plus les caractères retrouvés à Angkor.

Finalement Couto fait une allusion à la destination funéraire d'Angkor Vat (XII-VI-32). Par malchance sa phrase est ambiguë car elle peut se rendre : « de nombreux autres temples... qui semblent avoir été les sépultures des Seigneurs de ces royaumes de même que le grand temple (semble avoir été) celle des rois qui le firent construire », ou bien : « ... (*id.*)... que le grand temple (était) celle des rois, etc. » Dans la première lecture la destination des temples et d'Angkor Vat fait l'objet d'une double

(1) *Ibid.*, vol. 3, pp. 295, 306, 308, 309.

(2) N. PÉRI, Un Plan japonais d'Angkor Vat, *BEFEO*, 1923, vol. 23, pp. 119-126.

(3) Communication orale de M. Gendron.

(4) Le plan japonais d'Angkor Vat signale « 4.000 bouddhas dorés » dans les galeries cruciales d'Angkor Vat, la partie précisément que les Cambodgiens appellent Preah Pean : « les Mille Bouddhas » (voir plus bas, n. 3 p. 100), ainsi que de nombreux autres « bouddhas dorés », en particulier dans les tours d'angle du 2^e étage : N. PÉRI, Un plan japonais..., *loc. cit.*

(5) Comme par exemple les stèles, fameuses, de Sdok Kak Thom ou de Baksei Chamkrong : M. G. Coedès nous fait remarquer combien cette dernière semble se rapporter très exactement à la description de Couto, tant par sa généalogie que par sa localisation. Il n'est pas impossible après tout que Couto y fasse allusion ?

hypothèse de la part de Couto. Dans la seconde, seule la proposition initiale contient une hypothèse qui repose sur un fait reçu de Couto, à savoir qu'Angkor Vat était la sépulture d'un roi. Quoi qu'il en soit de la nuance que Couto eut à l'esprit, il est certain que ses informateurs lui ont rapporté la tradition cambodgienne, bien établie, qui présentait Angkor Vat comme la tombe d'un roi. Cette légende remonte au moins à la fin du XIII^e siècle puisque Tcheou Ta-kouan l'a enregistrée, et c'est là un argument de poids pour l'interprétation symbolique du monument (1). Que cette même tradition ait été toujours vivante au XVI^e siècle est évident puisque nous la trouvons consignée dans l'inscription de 1702 d'Angkor Vat (2).

LE GROUPE D'ANGKOR : ORIGINE ET DÉNOMINATIONS

En dehors d'Angkor Thom et d'Angkor Vat, les sources européennes nous rapportent quelques détails supplémentaires d'un intérêt bien moindre. Couto (XII-VI-32) mentionne en passant les « nombreux monuments » qui entouraient Angkor Vat, et qu'il suppose avoir été des tombes seigneuriales. Couto encore (XII-VI-15) ainsi que J. dos Santos (II-VII-11) constatent que la pierre nécessaire à la construction de ces temples dut être amenée de fort loin et à grands frais. Ils parlent toujours d'après les Cambodgiens de leur temps, qui connaissaient nécessairement les carrières khmères (3), en particulier celles des Kulên, à quelque 40 km au nord-est du groupe. Ceci n'est vrai cependant que pour le grès. La latérite utilisée en gros œuvre se trouvait sur place même, en sous-sol.

Deux points méritent seulement d'être examinés avec attention : d'une part les diverses traditions sur les ruines recueillies ou élaborées par les auteurs occidentaux, et d'autre part les noms d'Angkor au XVI^e siècle.

LES TRADITIONS SUR ANGKOR

Aussi bien à propos d'Angkor Thom que d'Angkor Vat, nous avons maintenant la certitude que Diogo do Couto se fait l'écho des traditions cambodgiennes recueillies sur place par les voyageurs portugais, et plus spécialement sans doute Antonio da Magdalena. C'est donc toujours en

(1) PELLIOU, *Mémoires...*, *op. cit.*, p. 11. Sur le symbolisme d'Angkor Vat, G. COEDÈS, Les bas-reliefs d'Ankor Vat, *B. C. A. I.*, 1911, pp. 170-220 ; F. D. K. BOSCH, Notes archéologiques. IV : Le Temple d'Angkor Vat, *BEFEO*, 1932, vol. 32, pp. 7-21 ; J. PRZYLUCKI, Pradaksina et prasavya en Indochine, *Zeitschrift für M. Winternitz zum 70ten Geburtstag*, Leipzig, 1933, pp. 326-332 ; G. COEDÈS, Angkor Vat, temple ou tombeau, *BEFEO*, 1933, vol. 33, pp. 303-309 ; *id.*, Les grands monuments d'Angkor sont-ils des tombeaux ? *Cahiers de l'EFEO*, 1941, n° 26, p. 26 ; *id.*, *Pour mieux comprendre Angkor*, Paris, A. Maisonneuve, 1951, 2^e éd.

(2) AYMONIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 313 sv. ; *id.*, *Textes khmères*, Saigon, 1878, pp. 69-84 ; MOURA, *Le Royaume du Cambodge*, Paris, Leroux, 1883, vol. 2, pp. 22 sv. ; *id.*, Le Poème de Nacor-Vat par Pang, *Bul. de la Soc. Acad. Indo-chinoise*, Paris, 1882-83, 2^e sér., t. II, pp. 197-203 ; LECLÈRE : *Histoire du Cambodge...*, Paris, Geuthner, 1914, pp. 130-31.

(3) Sur les grès d'Angkor, voir E. SAURIN, Quelques remarques sur les grès d'Angkor, *BEFEO*, 1954, vol. 46, fasc. 2, pp. 619-634.

suisant celle-ci qu'il rapporte (XII-vi-45) que le Cambodge fut assujéti à un roi du Siam qui en donna le trône à un de « ses pages nommé Dobtele ». Nous savons que Paramarâja II du Siam, entre autres, après avoir conquis Angkor mit sur le trône son fils Indrapath (1). Est-ce à ce fait que Couto nous renvoie ? En ce cas on ne voit pas à quoi correspond ce « Dobtele ». M. J. Burnay nous a fait remarquer qu'il pourrait y avoir là erreur de copiste, et que l'on peut lire : *page do betele* : « page du bétel ». C'est là un titre connu de la cour du Siam, conféré notamment aux favoris du roi. Il s'agirait donc d'un roi siamois qui donna le trône cambodgien à un de ses favoris ? Dans l'état actuel de notre documentation il est inutile de vouloir trop préciser. Retenons simplement le fait pour sa valeur générale : l'assujétissement du Cambodge au Siam. Les voyageurs portugais entendirent nécessairement maints récits sur les luttes entre Cambodgiens et Thais, puisque aussi bien ils y furent étroitement mêlés. Ribadeneyra consigne d'ailleurs (II-xxiii-1) une information du même ordre lorsqu'il nous dit que les bonzes siamois retraçaient l'origine de leur civilisation à Angkor.

A ces informations fondées, nos narrateurs ajoutent quelques théories de leur cru qui, pour n'être pas toujours heureuses, ont du moins le mérite de la fantaisie et nous font voir quelles idées avaient pu susciter ces ruines fabuleuses. Couto, historien décidément incomparable, subodore à deux reprises les origines indiennes d'Angkor : à propos des géants des chaussées d'Angkor Thom qu'il compare à des statues indiennes (XII-vi-11), puis en signalant la stèle de fondation d'Angkor Vat (XII-vi-16). Il se trouve ainsi le premier à lancer une théorie qui fera couler beaucoup d'encre chez ses successeurs érudits deux siècles et demi plus tard...

Les autres mémorialistes ne sont pas aussi heureux, qui proposent de voir dans Angkor l'œuvre d'Alexandre le Grand (Ribadeneyra : II-xxvi-1), de Trajan ou des Romains (Ribadeneyra : *ibid.* ; San Antonio : I-iii-5 ; Argensola : VI-17), voire des Juifs (San Antonio : I-iv)... ! Seul Jaque s'abstient prudemment. Nous avons dit, en traduisant leurs textes, quelles pouvaient être les sources de ces fables (2), et d'ailleurs Argensola lui-même en fit justice avec un solide bon sens, conseillant plutôt de chercher dans les histoires chinoises une explication de cette merveilleuse cité qu'il compare joliment avec l'*Atlantide*. La traduction par Rémusat du *Mémoire* de Tcheou Ta-kouan réalisera ce vœu, mais seulement en 1819.

Un dernier point fait difficulté : la phrase de Ribadeneyra (II-xxvi-3) que l'on peut traduire : « ... et les Gentils tiennent de tradition que cette ville doit être chose construite par des étrangers », ou : « ... (*id.*)... doit être reconstruite, etc. ». La première version ne pose pas de problème. Très tôt les Cambodgiens ont cru que les merveilleux monuments, pourtant édifiés par leurs ancêtres, étaient l'œuvre de Viçvakarman et des créatures célestes, comme le dit par exemple l'inscription de 1702 à Angkor Vat,

(1) Voir plus haut, p. 10.

(2) Voir plus haut, p. 88, n. 2.

et toutes les légendes recueillies depuis sur ce point ⁽¹⁾. Ce serait donc un écho de cette tradition cambodgienne parvenu jusqu'à Ribadeneyra. Par contre on ne voit guère à quelle légende pourrait faire allusion une phrase disant « qu'Angkor doit être reconstruite » ⁽²⁾ ?

LES NOMS D'ANGKOR AU XVI^e SIÈCLE

Les capitales et les temples khmèrs avaient des noms propres, connus le plus souvent par l'épigraphie. Les noms modernes que nous employons ont été recueillis auprès des Cambodgiens par les voyageurs du XIX^e siècle. Certains dérivent des noms anciens, d'autres perpétuent les croyances cambodgiennes sur la nature, la destination ou le fondateur des temples. D'autres enfin sont purement descriptifs et sans doute très récents ⁽³⁾. Mais quels étaient les noms d'Angkor lorsque la visitèrent les premiers Occidentaux ? Les inscriptions du XVI^e et du XVII^e siècle nous donnent seulement deux séries d'appellations, pour Angkor Thom et Angkor Vat.

Angkor Thom est appelée soit Braḥ Mahā Nagara ⁽⁴⁾, qui a donné l'actuel Angkor Thom : « la Grande Ville » ; soit Angar Indiprās, Indipatha Mahā Nagara Çrī Sundhara, ou Braḥ Nagara Indiprās, ou Indipath Mahā Nagara ⁽⁵⁾. Indipatha, ou Indiprās, se retrouve sous la forme Intoprasth dans certaine titulature royale du temps ⁽⁶⁾. C'est le nom bien connu d'une des capitales des Pâṇḍava : Indraprastha. Pour Sundhara, M. G. Coedès a remarqué dans les chroniques cambodgiennes que Nippean Bat régna à Çrī Sodaraṛājadhānī, soit Srei Santhor (Çrī Sodhara ou Sīri Sandhara). Il propose de voir dans cette forme un souvenir d'un des noms les plus courants d'Angkor à la période khmère : Çrī Yaçodharapura. Et il en a trouvé la preuve concrète dans la titulature de Soryopor qui nous est parvenue par une lettre de ce roi de 1605, où l'on relève la formule : Çriyasothor Prah Mohanokor, soit Çrī Yaçodharapura Braḥ Mahānagara ⁽⁷⁾. Les rois cambodgiens avaient donc conservé le nom khmèr pour désigner leur nouvelle capitale de Srei Santhor, ainsi que dans leur titulature où ils se disaient « roi de la Grande Ville de Yaçodharapura ». Les Cambodgiens actuellement disent que Srei Santhor (ou Chhor en abrégé), tire son nom d'une princesse légendaire nommée Santhor, sans

⁽¹⁾ AYMONTIER, *Textes khmèrs...*, *op. cit.*, pp. 69 sv. ; MOURA, *Le Poème...*, *op. cit.*, p. 198 ; voir également plus bas le texte de Pallegoix, p. 137.

⁽²⁾ M. G. Coedès nous fait remarquer que, parmi les prédictions si populaires au Cambodge, il pourrait exister une légende parlant de « la reconstruction d'Angkor par des étrangers ». Il faudrait retrouver ce texte et le dater éventuellement ?

⁽³⁾ Surtout F. MARTINI, De la signification de *BA* et *ME* affixés aux noms des monuments khmèrs, *BEFEO*, 1951, vol. 44, fasc. 1, pp. 201-210.

⁽⁴⁾ Dans une inscription du XVI^e et une autre de 1629 : AYMONTIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 297, 299.

⁽⁵⁾ Mahā Nagara etc., désigne à la fois Angkor Thom et Angkor Vat dans une inscription de 1632 ; les autres formes dans des inscriptions de la 1^{re} moitié du XVII^e et de 1626, 1701 : *ibid.*, vol. 3, pp. 303, 298, 305, 309.

⁽⁶⁾ Celle de Soryopor : voir note suivante.

⁽⁷⁾ G. COEDÈS, Les origines de la dynastie de Sukhōdaya, *JA*, avr.-juin 1920, 11^e sér., t. 15, pp. 240-41 ; N. PÉRI, Essai sur les relations du Japon et de l'Indochine..., *BEFEO*, 1923, vol. 23, pp. 128-31. F. Finot avait déjà fait cette remarque : G. COEDÈS, L. FINOT, V. GOLOUBEV, *Le Temple d'Angkor Vat, Mémoires archéologiques de l'EFEU*, Paris, Van Oest, 1929-1932, vol. 1, p. 9, n. 4.

pouvoir donner aucun détail sur cette princesse (1). C'est là sans doute ce qu'il est convenu d'appeler une étymologie populaire forgée après coup sur le vieux nom khmèr. Ajoutons que San Antonio avance que Sistor, i. e. Srei Santhor, signifie « le Grand Village » (2). C'est évidemment faux pour Srei Santhor même, mais donne à penser que cet auteur entendit parler d'un des autres noms de la ville qui signifiait bien « le Grand Village », ou mieux « la Grande Ville », soit une forme telle que Mohâ Nokor.

Les inscriptions cambodgiennes désignent en général Angkor Vat comme le Braḥ Biṣṇuloka (3). La forme actuelle Nokor Vat, ou Angkor Vat : nagaravāta, n'apparaît qu'une seule fois dans une inscription de 1632 (4). *Nokor* vient bien entendu de *nagara* : « la ville ; la Ville royale », tout comme Angkor, qui semble plutôt une forme populaire dérivée de la première par l'adjonction d'un préfixe *an*, soit *an* + *nokor* = *angkor*. *Vat* signifie, comme on le sait, le monastère bouddhique. Il est important de souligner à cette occasion qu'Angkor Vat ne saurait se rendre par « la pagode de la capitale », ou « la ville qui est un temple », comme on le fait généralement (5). L. Finot a déjà montré que ce serait au mépris de la syntaxe cambodgienne et en supposant le mot calqué sur un composé indien *nagara-vaṭa*, qui n'est nullement attesté. La traduction, en fait, doit être « la ville (qui est devenue) une pagode » (6). C'est d'ailleurs ce que dit explicitement la légende cambodgienne qui rapporte que Pathuma Sorivong, fils de Preah Ket Mealea, fit cadeau de la ville où il avait résidé (*nagara*) à Buddhaghosa quand ce dernier revint de Ceylan avec les textes sacrés (7). L'affabulation bouddhique est ici négligeable. Reste le fait que l'antique ville royale khmère, bien connue comme telle des Cambodgiens, est devenue une pagode bouddhique. Or c'est précisément ce que nous savons très bien maintenant. Après sa réoccupation au XVI^e siècle, Angkor Vat fut transformé en pagode, tout particulièrement par Sâtha. Ainsi la *nagara* devint-elle un *vat*, et nous savons à quelle date, ce qui explique que la forme *Nagaravāta* ne soit attestée qu'au XVII^e.

A l'époque où ils s'y réinstallèrent, outre Braḥ Biṣṇuloka, les Cambodgiens devaient surtout nommer le temple simplement *Nagara*, ou Braḥ *Nagara*. Ils perpétuaient ainsi la tradition khmère qui y voyait

(1) GARNIER, *Chronique royale du Cambodge*, JA, 1871, 6^e sér., t. 18, p. 354, n. 1 ; AYMONTIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 1, p. 260.

(2) San Antonio ap. CABATON, *Brève...*, op. cit., p. 95.

(3) Inscriptions échelonnées de 1563 à 1702 : AYMONTIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 3, pp. 291-93, 296-99, 303, 322. Biṣṇukar résulte d'une confusion entre le nom posthume de Sūryavarman II : Paramaviṣṇuloka, et la croyance selon laquelle le temple fut élevé par Viçvakarman : cf. G. COEDÈS, *Les Bas-Reliefs...*, op. cit., p. 215. Les Cambodgiens nomment en outre Braḥ Bân : Preah Pean : « Les Mille divinités (bouddhas) » les galeries cruciales du temple où ils ont accumulé très tôt de nombreuses effigies du Compatisant. Ce nom est attesté dès 1629 (AYMONTIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 3, p. 299) ; voir également plus haut, n. 4, p. 96. On trouve enfin Pākāna : Bakan, pour désigner le 3^e étage : *ibid.*, vol. 3, pp. 292.

(4) AYMONTIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 3, p. 302.

(5) M. GLAIZE, *Les monuments du groupe d'Angkor*, Guide, Saigon, Portail, 1948, 2^e éd., p. 74.

(6) G. COEDÈS, L. FINOT, V. GOLOUBEW, *Le Temple d'Angkor Vat...*, op. cit., vol. 1, pp. 9-11.

(7) Légende résumée par A. BASTIAN, *Die Voelker des Oestlichen Asien*. I. *Die Geschichte des Indochinesen...*, Leipzig, Wigand, 1866, p. 429.

une capitale. Soulignant le caractère funéraire du temple, M. G. Coedès a fait remarquer que c'était en effet une capitale, mais la capitale d'un roi mort : Paramaviṣṇuloka ⁽¹⁾. C'est très vraisemblable, sans qu'il faille oublier pour cela que le temple, ou mieux l'espace délimité par son enceinte, a pu également servir de capitale à Sūryavarman II souverain régnant ⁽²⁾. Que (Brah) Nagara ait été le nom le plus courant pour ce monument nous est en tout cas confirmé par les auteurs européens qui tous désignent Angkor Vat par ce seul nom. Couto (XII-vi-24) donne la forme Angar : sa transcription prouve peut-être que la prononciation, de son temps, était plus proche de *nagara*, que l'actuelle *angkor*. Les autres chroniqueurs ont étendu ce nom à l'ensemble des ruines : San Antonio écrit Angor et Anchor ; Jaque : Angor ; J. dos Santos : Angor ; et Argensola : Angon ⁽³⁾. Enfin Jaque ajoute que la ville portait un autre nom signifiant « la ville aux cinq pointes », mais cette forme ne nous est pas attestée ⁽⁴⁾.

En conclusion de cette première partie, il est bon d'insister sur les travaux accomplis par les rois cambodgiens du XVI^e siècle. Un certain nombre de monuments ou d'aménagements d'Angkor ont été négligés par les archéologues parce que de basse époque. Ainsi les remaniements subis par les Preah Pithu et Tep Pranam ; le bouddha couché élevé sur la terrasse supérieure de Baphuon ; l'aménagement en bonzerie de Banteai Kdei ; pour ne pas parler des multiples « terrasses bouddhiques » en matériaux réemployés et qui servaient surtout de terre-plein à des pagodes. A Angkor Vat on a restauré les galeries du troisième étage avec des colonnes de la chaussée d'accès, édifié des passages surélevés, etc. Il est pratiquement impossible de dater ces différents ouvrages, et d'ailleurs ils ne présentent qu'un intérêt secondaire. Mais nous voyons maintenant que les plus soignés d'entre eux remontent probablement à la fin du XVI^e siècle ou au début du XVII^e. En tout cas, d'après les inscriptions modernes, l'intérêt porté à Angkor Thom ne semble pas avoir duré au delà de la fin du XVII^e siècle, du milieu du XVIII^e pour Angkor Vat, comme nous le dirons au chapitre suivant.

LE RÉSEAU HYDRAULIQUE D'ANGKOR THOM

Nous avons réservé jusqu'ici certains passages de Diogo do Couto et des autres narrations sur Angkor, concernant le réseau hydraulique d'Angkor Thom. C'est en effet que ce problème est d'un intérêt tout

⁽¹⁾ G. COEDÈS, Les Bas-reliefs..., *op. cit.*, p. 215.

⁽²⁾ Les fouilles du Palais royal d'Angkor Thom ont montré une lacune dans l'occupation du site pour la première moitié du XII^e. Si l'on admet, ce qui est très vraisemblable d'après l'épigraphie, que là fut le palais des rois d'Angkor durant le XI^e puis de nouveau à partir de Jayavarman VII, il semble logique de chercher le palais de Sūryavarman II à proximité d'Angkor Vat.

⁽³⁾ Comparer ces transcriptions à celles du XVII^e et du XVIII^e données chap. 5. On constatera qu'à cette dernière époque on trouve presque toujours *Onco*, ce qui montre bien l'évolution de la prononciation du cambodgien.

⁽⁴⁾ Pour Angkor Vat du moins, mais les formes *pañcācīlā* : « les Cinq Roches, ou *pañcācūla* : « les Cinq Pointes » sont bien connues dans les inscriptions, en particulier pour désigner le Meru.

particulier et qu'il faut, avant de l'étudier, faire le point rapide de nos connaissances actuelles sur ce sujet.

En contraste avec la remarquable série d'études consacrées à l'histoire de l'art khmèr, il faut bien avouer que bien peu d'attention a été accordée à la structure urbaine et à l'organisation technique des cités khmères. L'absence totale de fouilles sérieuses se fait cruellement sentir en ce domaine (1). Seuls deux chercheurs ont abordé le problème. Victor Goloubew, en étudiant le site de Yaçodharapura, a effectué une série de sondages dans Angkor Thom qui constituent le plus clair de notre documentation. Malgré, disons-le sans acrimonie, une certaine facilité dans ses méthodes, il nous a ainsi fourni des jalons précieux et surtout il a eu des intuitions d'une rare lucidité sur l'organisation hydraulique d'Angkor, que nous louerons d'autant plus que chaque jour les découvertes nouvelles les viennent confirmer (2). De son côté George Trouvé, trop tôt et trop tragiquement disparu, avait pressenti l'importance de cette question et avait entamé des investigations systématiques d'un intérêt considérable (3). Comme nous avons nous-même effectué des recherches aériennes systématiques au-dessus d'Angkor, ce sont ces données recoupées par nos propres conclusions, que nous allons résumer ici (4).

Dans l'état actuel de nos connaissances, les aménagements hydrauliques d'Angkor Thom peuvent se décrire brièvement de la façon suivante (pl. VII, auquel renvoient les lettres entre tirets, et pl. II à V, *in fine*).

INTÉRIEUR D'ANGKOR THOM

Un canal -q- aux berges parementées en latérite, large de 35 à 40 m, encadré de digues et longé par une chaussée, suivait le périmètre intérieur de la ville à quelque 80 ou 100 m en retrait de la muraille (5). Il était interrompu en plusieurs endroits par des chaussées, près du Trapeang Don Ma -u- notamment, ainsi que par les cinq chaussées partant des portes de la ville qui le franchissaient sur des ponts (6). Ce canal aboutissait à un vaste bassin rectangulaire, le Beng Thom -r-, dans l'angle sud-ouest d'Angkor Thom. L'eau de ce canal provenait des douves extérieures ; elle pénétrait dans la ville par une prise -e- située à 80 m au sud

(1) Nous savons parfaitement tout le travail qu'ont demandé l'entretien et la restauration des monuments. Ce qui ne nous empêche pas de regretter que les recherches archéologiques n'aient pas marché de pair, comme l'épigraphie ou l'histoire de l'art l'ont fait. C'est un lourd retard auquel nous avons à faire face.

(2) Surtout V. GOLOUBEV, L'hydraulique urbaine et agricole à l'époque des rois d'Angkor, *Bul. économique de l'Indochine*, Saigon, 1941, fasc. 1, pp. 1 sv.; *id.*, in *Cahiers de l'EFEO*, 1940, n° 24, pp. 16-19.

(3) Ces travaux sont malheureusement inédits, si ce n'est quelques extraits publiés dans la *Chronique du BEFEO*. Nous avons pu les consulter dans les archives de la Conservation d'Angkor.

(4) Nous sommes encore une fois obligés de nous appuyer sur des travaux inédits, qui doivent, cependant, paraître sous peu ; nous nous permettons de renvoyer à l'étude que nous avons donnée sur ces problèmes : B. P. GROSLIER, Milieu et Evolution en Asie, *BSEI*, 3^e trim. 1952, nouv. sér., t. 27, fasc. 3, pp. 295-332 et *id.*, *Angkor, hommes et pierres*, Paris, Arthaud, 1956.

(5) *Chronique, BEFEO*, 1936, vol. 36, fasc. 2, p. 622.

(6) *Chronique, BEFEO*, 1937, vol. 37, fasc. 2, p. 651.

de l'angle nord-est de la cité, et formée de quatre canalisations voûtées de 0,90 m de haut passant sous la muraille (1).

Le Beng Thom -r-, situé à la cote la plus basse d'Angkor Thom, servait par l'intermédiaire de ce canal, de collecteur des eaux usagées. Il se déversait à son tour sous la muraille dans les douves extérieures méridionales par cinq canalisations voûtées -s-, larges chacune de 9,30 m, hautes de 1,70 m et longues de 60 m (2).

Dans l'axe des cinq portes de la ville s'allongeaient des chaussées, larges de 30 à 40 m, contrebutées par des gradins en latérite. Mais les routes modernes les ayant recouvertes avant toute étude sérieuse, il est impossible pour le moment d'en préciser la nature et le tracé exact, et de dire en particulier si elles étaient bordées de balustrades (3). Elles étaient flanquées de part et d'autre par des « bassins-fossés » -t-, parementés en latérite et larges de 8 m environ (4). Ces fossés débouchaient sans doute à une de leurs extrémités dans le canal périphérique intérieur -q-, mais leur étude a été trop sommaire pour que nous puissions le certifier. Nous savons par ailleurs que les fossés de la chaussée de la Porte des Morts s'arrêtaient à 60 m à l'est du perron principal est du Bayon -C-. Ces fossés ne semblent pas avoir été continus. Ceux de la chaussée ouest, par exemple, s'interrompent à plusieurs endroits par des retours à 90° de leurs gradins et de toute façon ils étaient coupés par des chaussées transversières et d'autres ouvrages (5).

Sur le canal périphérique intérieur venait en outre s'articuler tout un réseau hydraulique que nous connaissons fort mal et qu'il est impossible d'étudier par avion parce que la forêt dense le recouvre. On a repéré un canal nord-sud servant peut-être d'exutoire au Beng-Tru -x-, que la chaussée ouest et ses fossés franchissaient sur un ouvrage fort ingénieux, exemple frappant de deux voies d'eau superposées et qui prouve l'habileté des Khmèrs en la matière (6). Il devait exister d'autre part un système de canaux amenant l'eau dans les douves des Preah Pithu -L-, des Khleang -N- des Prasat Suor Prat -N- et du Palais royal -A-. Les observations aériennes, enfin, pourraient confirmer l'hypothèse parfois avancée que les Terrasses royales furent, au moins à l'origine, des ouvrages rive-rains de quelque bassin ou canal.

EXTÉRIEUR D'ANGKOR THOM

La ville d'Angkor Thom de Jayavarman VII fut plus que probablement tracée en fonction d'ouvrages existant auparavant sur cet empla-

(1) Chronique, *BEFEO*, 1936, vol. 36, fasc. 2, pp. 621-22.

(2) H. MARCHAL, Monuments secondaires et terrasses bouddhiques d'Angkor Thom, *BEFEO*, 1918, vol. 18, fasc. 8, p. 5. Le même dispositif existe à Banteai Chmar : George GROSLIER, Promenades... archéologiques au Cambodge. IV : La région d'Angkor, *Arts et Archéologie khmèrs*, 1924, vol. 2, fasc. 1, p. 126.

(3) Chronique, *BEFEO*, 1921, vol. 21, fasc. 1, pp. 111-112 ; G. GROSLIER, *Recherches...*, *op. cit.*, p. 147.

(4) V. GOLOUBEV, Nouvelles recherches autour du Phnom Bakeñ, *BEFEO*, 1934, vol. 34, pp. 589-591 ; Chronique, *BEFEO*, 1936, vol. 36, fasc. 2, p. 623.

(5) Chronique, *BEFEO*, 1937, vol. 37, fasc. 2, pp. 653-54.

(6) GOLOUBEV, *Nouvelles Recherches...*, *op. cit.*, p. 577.

cement, et peut-être pour coordonner l'ensemble du réseau hydraulique d'Angkor. Pour la comprendre pleinement il faudrait donc savoir ce qui existait avant. En outre nos recherches nous montrent actuellement Angkor telle qu'elle était dans son état dernier, sorte de palimpseste où se sont superposées les signatures de chaque époque. Par exemple nombre de canaux semblent faire double emploi. C'est que sans doute ils se suivent dans le temps mais avec une destination identique. Il est beaucoup plus facile de creuser un nouveau canal que de curer un ouvrage envasé. C'est là une pratique constante dans l'irrigation en pays plat, de l'Égypte à l'Inde. De plus un système d'écluses — des vestiges en ont été retrouvés — et surtout de barrages temporaires en terre, permettait jadis d'utiliser tel ou tel ouvrage selon les besoins, la saison, etc. Pour arriver à interpréter logiquement le fonctionnement de ce système, il faudrait pouvoir classer dans le temps les différents canaux — ce que l'on peut à la rigueur espérer faire par des fouilles — et connaître ces autres ouvrages temporaires — ce qui est à peu près impossible. Il est donc plus que délicat de restituer exactement ce réseau, et il faut comprendre que nous ne le faisons ici qu'à titre d'hypothèse — non sans arguments solides cependant.

Les douves extérieures d'Angkor Thom — larges de 100 m et profondes de 5-6 m environ — étaient parementées de gradins en latérite couronnés d'une margelle en grès de 1 m de large. Une chaussée sur digue les longeait sur leurs faces extérieures. Elles étaient divisées en quatre secteurs indépendants par les chaussées d'accès aux portes qui, nous l'avons vu, passent sur des digues pleines (1). Cette particularité répond ingénieusement au modelé du terrain et sans doute aux ouvrages existant avant les travaux de Jayavarman VII. Pour le comprendre, il faut savoir, et garder présent à l'esprit, que la pente naturelle du terrain décroît régulièrement selon un axe allant rigoureusement de l'angle nord-est de la ville à son angle sud-ouest. De l'un à l'autre de ces points la dénivellation est actuellement d'une dizaine de mètres. L'eau ruisselle donc nécessairement dans cette direction générale, ou, au maximum, suivant un axe la recoupant à 45°, soit précisément l'orientation nord-sud selon laquelle la ville est bâtie.

Le quadrant nord-est des douves (pl. II) est alimenté en eau à partir de la rivière de Siemreap (elle-même canalisée), par quatre canaux est-ouest -d 1, d 2, d 3 et d 4- ainsi qu'à partir des douves de Preah Khan -O- par un canal nord-sud -d 5-. Les canaux d 3 et d 5 peuvent être plus récents en date, car ils s'articulent tous deux sur des monuments du temps de Jayavarman VII (2). Nous avons dit que c'est ce secteur des douves qui alimente en eau l'intérieur de la ville.

Le quadrant sud-est (pl. III) recevait ses eaux de la rivière par deux canaux est-ouest -n 1 et n 2- et les dégorgeait dans le réseau hydrau-

(1) Nous ne savons pas comment se comportait le petit secteur des douves compris entre la Porte des Victoires et la porte axiale Est. Il devait être alimenté par un dispositif que nous ignorons. Pour simplifier nous n'en avons pas tenu compte ici.

(2) G. TROUVÉ avait déjà découvert au sol une partie de ces canaux : *Chronique, BEFEO*, 1933, vol. 33, fasc. 2, p. 1127.

lique d'Angkor Vat -K- par un canal nord-sud -p-. Un canal est-ouest -o- servait peut-être aussi à l'alimentation de cette partie des douves, ou encore, étant donné la pente du terrain dans ce secteur, à l'écoulement du trop-plein vers la rivière.

Le quadrant sud-ouest (pl. IV) recevait les eaux usagées de la ville par le déversoir -s- du Beng Thom -r-. Trois canaux est-ouest et nord-sud -l 1, l 2, m- lui permettaient de dégorger son excès d'eau vers le réseau centré sur le Bakhèng -G- ou le Baray occidental -k-.

Le quadrant nord-est, enfin (pl. V) semble avoir été alimenté par un canal -i- provenant du *baray* -h- à l'ouest de Preah Khan -O-. Il se dégorgeait dans le Baray occidental -k- par un canal -j z- déjà repéré et bien étudié par G. Trouvé (1).

Ainsi, grâce à ce dispositif ingénieux le réseau alimentait la ville en eau propre, la débarrassait de ses eaux usagées, facilitait les transports et les communications, tout en travaillant activement dans l'ensemble du système d'irrigation d'Angkor. On ne peut qu'être frappé par l'ampleur, l'intelligence et l'efficacité de cette organisation. Là résidait, au fond, la raison même de la puissance et de la richesse khmères ; nous y reviendrons.

LES DESCRIPTIONS EUROPÉENNES

Des parties très importantes de ce réseau hydraulique subsistaient encore au XVI^e siècle, que nous décrivent les textes européens et surtout celui de Diogo do Couto. Si nous reprenons maintenant le récit de celui-ci, nous voyons qu'il montre :

A l'intérieur d'Angkor Thom les cinq chaussées axiales flanquées de part et d'autre de canaux pleins d'eau (XII-vi-20). Le texte fait un peu difficulté : *huma rua da largura das partes de fora com seus parapetos, laurados da mesma cantaria e obra como as de fora. Partes* est peut-être une erreur pour *pontes* (2), mais même ainsi on peut lire : « une chaussée de la même largeur que les ponts extérieurs, avec ses (à la chaussée) parapets construits avec la même pierre dressée et dans le même appareil que ceux (les ponts, ou les parapets) de l'extérieur », ou encore : « une chaussée de la même largeur que les ponts extérieurs y compris leurs (aux ponts) parapets, etc. ». Il n'est pas possible de décider parce que nous ne savons pas si les chaussées intérieures d'Angkor Thom avaient ou non des parapets. Disons simplement que l'allure générale de la phrase fait plutôt pencher pour la première version.

Ces fossés bordiers sont, nous dit Couto (XII-vi-20) alimentés en eau par la douve extérieure, où ils se dégorgent également. Ce qui est exact, si nous nous souvenons en outre que le canal périphérique intérieur servait de collecteur général. Puis Couto (XII-vi-20-22) dit que l'eau des canaux intérieurs arrivait dans la ville près des portes nord et est, et en sortait

(1) *Ibid.*, p. 1127.

(2) Il est vrai encore que *partes* est peut-être le mot original, et l'on devrait lire : « une chaussée de la même largeur que celles de l'extérieur (i. e. les parties -de la chaussée- à l'extérieur) » ?

près des portes sud et ouest. La douve extérieure était alimentée par de « nombreuses et belles rivières ». Enfin, sur les voies d'eau qui doubleraient ainsi les chaussées intérieures d'Angkor Thom, circulaient des embarcations qui apportaient de « l'intérieur » du pays le ravitaillement nécessaire. Les habitants y accédaient facilement car leurs maisons possédaient un accès sur la douve et sur la rivière.

Il y a là plusieurs erreurs ou invraisemblances dont il faut rendre compte. En fait l'eau entrait dans la ville par le conduit de l'angle nord-est, et en sortait à l'angle sud-ouest. Il est bien entendu tout à fait impossible pour des embarcations de pénétrer directement dans la ville en venant des rivières ou des douves. Rien n'interdit de penser qu'il y avait des embarcations sur les canaux intérieurs d'Angkor Thom, mais nous avons vu que ceux-ci étaient interrompus en de nombreux endroits, par des chaussées et des ponts, et la circulation ne devait pas y être facile. Si l'on admet la description de Couto telle quelle, il faut supposer une rupture de charge et que le ravitaillement, apporté en barque jusqu'aux portes, était transbordé puis redistribué par des pirogues légères circulant dans la cité. Il reste enfin que la description des maisons avec une porte sur la douve — *caua* — et une autre sur la rivière — *rio* — est absurde. Entre la douve extérieure Est d'Angkor Thom et la rivière de Siemreap il y a plus de 800 m. Et le texte est encore plus obscur si *caua* désigne les fossés bordant les chaussées intérieures.

Il faut donc, à notre sens, corriger cette dernière phrase en restituant *rua* pour *rio*. S'il s'agit des fossés bordant les chaussées intérieures d'Angkor Thom, Couto dirait ainsi que les Cambodgiens avaient installé, au XVI^e siècle, leurs maisons le long des chaussées de la ville, entre celles-ci et les fossés qui les flanquaient. Mais toutefois ce que nous savons des lieux rend fragile cette hypothèse car l'espace disponible ne devait pas dépasser quelques mètres. Et en outre il reste que l'accès direct dans la ville des embarcations était impossible, et que Couto le décrit pourtant très nettement.

Nous croyons que toutes ces difficultés disparaissent si l'on suppose que Couto décrit d'abord l'intérieur de la ville, puis l'extérieur. N'oublions pas qu'il n'a pas vu Angkor, qu'il ne parle que par oui-dire, et que nous n'avons qu'une copie de son texte, déparée comme nous l'avons constaté par de nombreuses fautes. Il suffit donc d'une phrase omise, d'une ellipse dans la pensée de Couto ou d'une confusion de sa part, pour que nous perdions le fil logique. Mais suivons notre hypothèse. Couto dit en premier lieu les chaussées intérieures bordées de canaux. Puis il passe à l'extérieur d'Angkor Thom. Là il nous montre la douve, qui est alimentée par de nombreuses et belles rivières — en fait des canaux, mais il ne pouvait le savoir — arrivant bien près des portes nord et est et repartant près des portes sud et ouest. Dans cette douve extérieure peuvent pénétrer directement des embarcations — et même d'un certain tirant d'eau — venant par les canaux de la rivière de Siemreap et au delà, de l'intérieur du pays. Ces douves extérieures sont toutes bordées de chaussées sur digues, qui les longent à quelque dix mètres. Et si les Cambodgiens s'étaient installés le long des douves, entre celles-ci et les chaussées,

la description de Couto est pertinente. Leurs maisons possédaient bien une porte sur la douve, où pouvaient accoster les embarcations, et une autre porte sur la chaussée. Ainsi comprise la description de Couto ne soulève plus de difficulté, et répond même si bien aux faits qu'il y a toutes chances pour que notre hypothèse soit correcte. Nous en trouvons une preuve supplémentaire dans le texte d'Argensola qui dit explicitement (VI-6) que les « navires » pénétraient dans les fossés d'Angkor Thom ⁽¹⁾.

On voit désormais tout l'intérêt du texte de Diogo do Couto sur ce point. Il nous décrit, d'après les voyageurs qui virent fonctionner le réseau, ce que pouvait être Angkor Thom de son temps, c'est-à-dire en fait ce qu'elle était à l'époque khmère. Et du même coup nous réalisons l'importance de l'hydraulique dans une cité angkoriennne. Sur ce point tous les auteurs européens sont unanimes. Couto (XII-vi-6) dit très justement que la région de Siemreap était des plus plaisante à cause de l'abondance des eaux vives. San Antonio (I-III-6) et Jaque (6) parlent des nombreuses « fontaines et canaux » que l'on y trouvait. Argensola est plus précis (VI-8-9) : il montre les « aqueducs », évidemment les canaux, qui « aboutissaient » à des vestiges de lieux de plaisance et de jardins, en bref nous signale que la région avait, jadis, prospéré grâce à l'irrigation. Et l'on ne saurait mieux trouver que la phrase par laquelle Couto termine sa description d'Angkor Thom : « ... la plus belle, la mieux desservie, et la plus propre de toutes les villes du monde ».

LES FACTEURS ÉCONOMIQUES DANS LA CIVILISATION KHMÈRE

Malgré leur date tardive, ces témoignages européens sont d'un grand intérêt parce qu'ils attirent notre attention sur un problème négligé, quand il n'est pas méconnu : les facteurs économiques dans la civilisation khmère.

Certes, les orientalistes se devaient d'établir en premier lieu le cadre historique, et de décrire les religions et les temples d'Angkor. Ces études ont actuellement atteint un stade où l'on peut dire qu'elles sont achevées, dans leurs grandes lignes et pour la période angkoriennne du moins. Par contre, on a laissé jusqu'ici de côté les aspects sociaux et économiques de la civilisation khmère. Pour une bonne part il ne faut en accuser que les sources dont nous disposons. Les inscriptions sont presque exclusivement historiques ou religieuses et constituent l'essentiel de notre documentation écrite, avec l'inestimable relation de Tcheou Ta-kouan et quelques passages des histoires chinoises. Mais puisqu'il en était ainsi, il fallait faire appel à d'autres témoignages, utiliser d'autres techniques d'investigation. Or nous l'avons dit, hormis l'histoire de l'art et comme en contraste avec les brillants résultats obtenus dans ce domaine

(1) Nous avons vu plus haut, p. 81 la traduction par Chaulmer du texte d'Argensola, qui dit « fossé à fond de cuve » pour les douves d'Angkor Thom. Que ceci ait été ou non, le sens précis de *cava* au XVI^e, les fossés d'Angkor Thom ont actuellement un profil trapézoïdal, ou à « fond de cuve ». Mais leur dessin exact ainsi que leur profondeur originale ne pourront être déterminés que par des sondages.

grâce à M. Philippe Stern, l'archéologie khmère n'existe pas. Pourtant, qui pourrait souhaiter plus beau champ d'action où non seulement la fouille (1) promet de belles découvertes, mais où l'étude aérienne trouve un terrain d'application unique (2).

Il résulte de ces lacunes que notre conception de la civilisation khmère est partielle, et même fautive en un certain sens. Nous disposons d'une trame historique solide : ce n'est le plus souvent qu'un squelette sans chairs. M. George Coedès l'a dit, avec l'autorité que lui confère les résultats obtenus par lui (3). Les inscriptions sont toutes, à peu près, éditées et traduites, mais encore inexploitées sur le plan juridique, social et économique (4). D'ailleurs le manque de travaux ethnographiques sur le Cambodge moderne ne facilite pas les recherches à cet égard. Enfin, les religions khmères sont bien connues, surtout le rôle du roi-dieu et du temple-montagne (5). Tout ceci ne représente cependant que les « superstructures intellectuelles » du système. Il nous manque sa base matérielle, sa réalité foncière — au sens littéral de ce terme. Car la civilisation khmère fut avant tout une civilisation agricole ou, pour reprendre une belle formule de M. Pierre Gourou, « une civilisation du végétal ». Le Cambodge déploie les terres les plus vastes et les plus fertiles de toute l'Indochine. C'est d'elles que les Khmères tirèrent leur subsistance et leur puissance, d'autant qu'ils en décuplèrent la valeur par un réseau d'ouvrages proprement extraordinaire.

L'HYDRAULIQUE AGRICOLE KHMÈRE

Il convient donc d'esquisser, au moins dans ses grandes lignes, la politique hydraulique des Khmères (6).

Ceux-ci étaient en la matière héritiers des Founanais, et à travers ces

(1) La fouille telle que nous l'entendons, c'est-à-dire non pas le dégagement d'un monument, mais l'exploration systématique du sous-sol.

(2) Dans cette direction, seul V. Goloubew, piloté par le général Marc Terrasson, a entrepris des recherches : V. GOLOUBEV, Le Phnom Bakheñ et la ville de Yašovarman, *BEFEO*, 1933, vol. 33, fasc. 1, pp. 319-344 ; id., Nouvelles recherches autour du Phnom Bakheñ, *BEFEO*, 1934, vol. 34, fasc. 2, pp. 576-600 ; id., Reconnaissances aériennes au Cambodge, *BEFEO*, 1936, vol. 36, fasc. 2, pp. 465-477.

(3) G. COEDÈS, *Les Etats hindouisés d'Indochine et d'Indonésie. Histoire du Monde*, d'E. CAVAIGNAC, t. VIII², Paris, de Boccard, 1948, pp. 7 sv.

(4) Un exemple en ce sens vient d'être donné par G. COEDÈS, La stèle de Tûol Rolom Tim, *JA*, 1954, vol. 242, fasc. 1, pp. 49-67. Sur le rôle de l'épigraphie, voir G. COEDÈS, Connaissance d'Angkor par l'épigraphie, *BSEI*, 2^e sem. 1952, nouv. sér., t. 27, fasc. 2, pp. 137-150.

(5) G. COEDÈS, *Pour mieux comprendre Angkor*, Paris, A. Maisonneuve, 1948, 2^e éd. ; id., Le Culte de la Royauté divinisée, source d'inspiration des grands monuments du Cambodge ancien. *Série orientale*, Conférence..., vol. 5, Rome, 1952 ; id., The Cult of Deified Royalty, *Art and Letters*, Londres, 1952, vol. 26, n^o 1, pp. 51-53 ; P. MUS, Angkor in the time of Jayavarman VII, *Indian Art and Letters*, Londres, 1937, vol. 11, fasc. 1, pp. 65-75 ; id., Le symbolisme à Angkor Thom : Le « Grand Miracle » du Bayon, *C. R. de l'Acad. des Inscr. et B. L.*, 1936, pp. 57-69 ; P. STERN, Le Temple-montagne khmér, le culte du liंगा et le Devarāja, *BEFEO*, 1935, vol. 35, fasc. 2, pp. 611-616.

(6) Outre les articles de V. Goloubew cités plus haut, il n'existe pratiquement rien sur la question si ce n'est une étude d'un grand intérêt : R. B., Le Baray occidental, *BSEI*, 2^e trim. 1949, nouv. sér., t. 24, fasc. 2, pp. 27 sv ; voir aussi G. GROSLIER, La région d'Angkor..., *op. cit.*, pp. 118 sv. ; B. P. GROSLIER, *Angkor, Hommes et Pierres...*, *op. cit.*, pp. 24-27.

derniers sans doute des Indiens. Pourtant, outre que nous ne pouvons ici reprendre le problème à ses origines (1), à partir du moment où ils s'installèrent à Angkor, les Khmèrs développèrent une organisation qui leur est propre. Le choix même de ce site fut, dans une très grande mesure, dicté par les besoins de l'agriculture. Au milieu de l'aire d'influence politique du royaume, au lieu géométrique de ses grandes voies terrestres et au point le plus avancé dans les terres que l'on puisse atteindre directement de la mer par le Mékong et les Lacs, la plaine d'Angkor étale ses limons fertiles sur plus de 5 000 000 d'hectares. La capitale fut bâtie au centre, dans la partie la mieux arrosée par les rivières qui ruissellent des Kulên (2). L'agriculture khmère, c'est-à-dire presque exclusivement la rizière inondée (3), requiert deux conditions : des terres riches et plates ; de l'eau. Elles les trouvait donc, et avec une abondance sans pareille, au point exact où les axes politiques et les itinéraires commerciaux venaient se rencontrer.

Mais si la terre était là, le problème était de disposer de l'eau nécessaire. Non certes que celle-ci fût défaut. Elle tombait à flot du ciel quatre mois durant. Elle débordait, lourde de boues fertiles, des lacs et du fleuve. Mais elle était mal répartie : trop et trop brusquement durant trop peu de temps, pour manquer ensuite sept mois durant. Afin d'y remédier fut aménagé le réseau hydraulique d'Angkor. Il avait pour objet d'emmagasiner l'eau nécessaire et de l'utiliser rationnellement. L'hydraulique khmère fut une hydraulique d'économie et de redistribution.

Le pays fut littéralement criblé de réservoirs : bassins, étangs, voire simples mares (4), qui se remplissaient en saison de pluies. Les ouvrages les plus soignés possédaient des degrés en latérite qui permettaient d'atteindre le plan d'eau quel que fût son niveau. Ces réservoirs suffisaient pour l'eau potable, mais non à l'irrigation. On barra les rivières permanentes afin d'arroser directement les terres, ou encore de remplir des réservoirs à grande capacité (5). C'est bien ce que disent les inscriptions : « (Au moyen d') un barrage de la rivière, il fit (une pièce d'eau) vaste, très profonde » (6). Seulement ces rivières étaient en petit nombre et leur débit insuffisant. On créa alors d'immenses lacs artificiels ou *baray*, qui atteindront des dimensions presque incroyables : 8 km de long sur plus de 2 km de large avec une capacité estimée à plus de 30 000 000 de m³ d'eau pour le Baray occidental par exemple. Ces réservoirs n'étaient pas creusés mais constitués par des digues élevées au-dessus du niveau

(1) Voir B. P. GROSLEUR, *Milieu et évolution...*, *op. cit.*, pp. 295 sv.

(2) L. de LAJONQUIÈRE, *Inventaire descriptif des Monuments du Cambodge*, Paris, Leroux, 1902, vol. I, pp. x sv., a très bien vu les avantages topographiques du site d'Angkor.

(3) Si l'on veut comprendre ces problèmes, il est essentiel de se pénétrer des remarquables études de Pierre GOUROU, *La terre et l'homme en Extrême-Orient*, Paris, Colin, 1947, 2^e éd. ; ID., *L'Asie*, Paris, 1953.

(4) On trouve dans les inscriptions de multiples termes techniques qui montrent la variété de ces ouvrages ; e. g. en sk. : *acrama* : « pièce d'eau », *pathika*, *sârtha* : « étang », *tajâka* : « bassin », *çilâlatajâka* : « bassin en pierre » ; ou en v. kh. : *travân* : « réservoir », *añcan* (cf. v. môn : *añca*) : « bassin, douve, canal », *danle* : « pièce d'eau », etc.

(5) Pour barrage ou digue, on trouve surtout dans les inscriptions : *damṇap*, *sarid-bhaṅga*, *setu*.

(6) Preah Kêv B, 22 : BARTH, *Inscriptions sanskrites du Cambodge, Notices et extraits...* de la Bibliothèque nationale, Paris, Imp. Nat., 1885, 1^{re} sér., t. 27, p. 116.

de la plaine ⁽¹⁾. Les pluies de mousson suffisaient en grande partie à les remplir, le sous-sol argileux d'Angkor assurant une étanchéité naturelle. Les ouvrages furent échelonnés selon la pente du terrain, soit un axe général Nord-Est Sud-Ouest. La rivière de Siemreap, canalisée, alimenta de plus le Baray oriental par son angle nord-est. A partir de ce *baray*, des canaux conduisaient l'eau en excédent dans les ouvrages situés en aval, empruntant notamment les douves d'Angkor Thom, au moins au XII^e siècle.

Une telle masse d'eau n'était pas emmagasinée pour la seule consommation directe. Elle permettait l'irrigation permanente des rizières, et les *baray* venaient relayer les pluies et les rivières en saison sèche. De par leur mode de construction, leur plan d'eau se trouvait au-dessus des terres situées en aval. Leur contenu pouvait donc être distribué facilement suivant la pente du terrain. Il suffisait pour cela d'ouvrir leurs digues. Les Khmèrs connaissaient les écluses ⁽²⁾, mais d'une façon générale ils semblent avoir utilisé surtout les saignées provisoires, rebouchées avec de la terre après usage, qui faisaient bien l'affaire et à moindres frais. Un autre dispositif remarquablement ingénieux permettait ces ponctions périodiques. La terre pour l'érection des digues d'un *baray* était prélevée de part et d'autre de leur emplacement futur. On creusait ainsi du même coup des canaux périphériques intérieur et extérieur au *baray*. Automatiquement, l'eau se concentrait dans la portion du canal intérieur située à la cote la plus basse, d'où il était facile de la soutirer, jusqu'à épuisement si besoin en était. Les infiltrations, inévitables dans ce genre d'ouvrage, étaient pour la plus grande part récupérées dans le canal périphérique extérieur qui faisait fonction de drain. Dans ce canal également se déversait du haut des digues l'eau s'échappant des saignées. Et sur ce canal toujours venait se brancher les conduites d'irrigation.

Toute la région d'Angkor était minutieusement découpée en rizières carrées ⁽³⁾. Ces rizières se reconnaissent immédiatement à l'observation aérienne, et par leur forme, et parce qu'elles sont encadrées de diguettes élevées. Les rizières modernes qui sont venues se superposer au cadastre khmèr, sont dessinées un peu au hasard et ne possèdent pas de diguettes mais seulement des banquettes irrégulières. Ceci car, actuellement, on ne sème le riz qu'une fois l'an et on laisse aux pluies le soin de le noyer. Les rizières khmères, elles, étaient irriguées par un réseau tou-

⁽¹⁾ C'est bien ce que disent les inscriptions : « Ce grand bassin profond... fut exécuté par lui..., sous forme de digue », Sdok Kak Thom, CXXVI : COEDÈS et P. DUPONT : Les stèles de Sdok Kak Thom, Phnom Sandak et Prah Vihear, *BEFEO*, 1943, vol. 43, p. 103.

⁽²⁾ Les Khmèrs connaissaient les écluses de pierre ; G. Trouvé en a trouvé des vestiges, sur la rivière de Siemr ap, au nord du Baray oriental : Chronique, *BEFEO*, 1933, vol. 33, fasc. 2 : p. 1126. Nous pensons que ces écluses sont désignées par la stèle de Prè Rup, CCLXXIII : « A la rivière située sur la rive de la Sitânadi, il donna une triple porte en or avec de nombreuses richesses, comme s'il s'était dit : « Que conformément à son nom elle aille par un triple chemin » (allusion à la Gaṅgā Tripatha) : COEDÈS, *Inscriptions du Cambodge, Hanoï, puis Paris ou Sa gon, EFEO*, 1937-1954, 6 vol., vol 1, p. 139. (Nous citerons désormais en abrégé I C).

⁽³⁾ Il sera intéressant de comparer la superficie de ces rizières et les mesures agraires données dans les inscriptions.

jours visible, et que nous avons relevé, de collecteurs et d'artérioles, qui distribuait jusque dans les moindres parcelles l'eau des rivières et des *baray*. C'est dans cette organisation qu'il faudra chercher selon nous, l'explication des différents termes rencontrés dans les inscriptions pour désigner les terres. D'une façon générale on distingue les « terres basses » opposées aux « terres hautes » ⁽¹⁾, sans parler d'appellations plus techniques comme « terre de berge » ⁽²⁾, « rizière riveraine » ⁽³⁾, « champ du bord de la digue » ⁽⁴⁾, « rizière de saison sèche » ⁽⁵⁾, etc. Il semble que les « terres basses » soient les terres irriguées car, en général, et pour autant que l'on puisse se risquer à de telles comparaisons, elles sont évaluées à plus haut prix que les « terres hautes ». L'explication paraît simple : une terre irriguée pouvait produire toute l'année.

Grâce à cette organisation la région d'Angkor était d'une richesse opulente et portait ces trois, et même quatre, récoltes par an dont parle Tcheou Ta-kouan ⁽⁶⁾.

Le réseau hydraulique servait encore à la protection du sol. Brisant le ruissellement, il évitait l'érosion diluvienne, si redoutable en pays tropical. Il asservissait l'inondation annuelle des Lacs. Une ceinture de digues entourait Angkor, qui transformait la cité en une véritable île au milieu de la plaine noyée ⁽⁷⁾. Enfin ce système servait aux communications. Les digues portaient des chaussées qui permettaient les voyages en toute saison ⁽⁸⁾. Mais les transports, et même les déplacements, s'effectuaient surtout par eau. Angkor devait en somme présenter l'aspect de la Bangkok du début du siècle, par exemple. Disons-le en passant, voici résolu en partie le problème si controversé de la construction des grands temples. Celle-ci n'a pas dû poser les difficultés qu'on a voulu y voir ⁽⁹⁾. Les douves des principaux monuments sont presque toutes reliées au réseau des canaux, dont elles faisaient partie intégrante comme nous l'avons vu pour Angkor Thom. D'ailleurs le terme pour « douve » et pour « canal » est le même : *añcan*. De toute évidence on creusait les

(1) « Terres basses », e. g. : Baray oc., 14-18 (COEDÈS, *IC*, vol. 4, p. 61) ; Tùol An Srah That, 13 (*ibid.*, vol. 5, p. 40).

(2) Prasat Chak, tour S., 9 : COEDÈS, *IC*, vol. 4, p. 169.

(3) Vat Preah Einkosei, piédroit S., 27 : COEDÈS : *IC*, vol. 4, p. 117.

(4) Prasat Kôk Pô B, piédroit III, B, XV : G. COEDÈS et P. DUPONT, *Les inscriptions du Prasat Kôk Pô*, BEFEO, 1937, vol. 37, fasc. 2, p. 409.

(5) Vat Preah Einkosei, piédroit S., 29 : COEDÈS, *IC*, vol. 4, p. 117. Il faut prendre garde de distinguer entre les termes désignant une espèce particulière de rizière, et les toponymes purement descriptifs qui affectent souvent, en vieux khmèr, une allure semblable, comme par exemple : « la rizière près de la digue », etc.

(6) PELLIOT, *Mémoires...* *op. cit.*, p. 24.

(7) Nous pensons également que l'inondation, disciplinée par les digues, était conduite vers certaines zones de terrain pour y déposer ses limons, et remplir les réservoirs dont on ouvrait puis refermait les digues à cet effet.

(8) Les chaussées étaient également bordées de gîtes d'étape avec points d'eau pour les voyageurs et les bêtes. Les bucces de trait et les éléphants ne peuvent fournir que de brèves étapes et doivent se baigner constamment : « Il fit des maisons et des étangs le long des routes pour favoriser les caravanes de voyageurs » ; Sdok Kak Thom, CXIX : COEDÈS et DUPONT, *Les stèles...*, *op. cit.*, p. 102. Comme on le sait, c'est là une pratique courante en Inde, e. g. : *Les Inscriptions d'Açoka*. Ed. par J. Bloch, Paris, Les Belles-Lettres, 1950, p. 95.

(9) Ainsi le fait d'avoir mal posé le problème du transport a conduit George GROSLIER à des estimations certainement exagérées : Troisième Recherches sur les Cambodgiens, BEFEO, 1935, vol. 35, fasc. 1, pp. 159-206.

douves en premier lieu. La terre servait aux remblais de la construction, comme nous en avons la certitude pour le Palais royal d'Angkor Thom ⁽¹⁾. Ensuite, cette rocade liquide permettait d'amener directement à pied d'œuvre les matériaux des carrières ⁽²⁾. Et la symétrie des plans khmères faisait que l'on pouvait entamer la construction de tous côtés à la fois, avec le maximum de rapidité et d'efficacité.

LA CITÉ KHMÈRE

Angkor fut bien la résidence du souverain, de son armée et de son administration, la capitale spirituelle du pays et enfin un centre commercial. Mais si elle abritait ce noyau politique et religieux, ce n'était pas exactement une agglomération urbaine selon notre conception. C'était encore un ensemble d'ouvrages hydrauliques permettant la culture intensive d'une certaine étendue de terres. Ou plus exactement, elle devint peu à peu un tel système. A l'origine, la cité était de petite taille et destinée seulement au logement et à la protection de la cour. Mais à Angkor elle s'étala sur une superficie considérable. La Yaçodharapura de Yaçovarman ⁽³⁾ dessinait un carré de près de 6 km de côté. Certes elle offrait par là une protection de premier ordre, surtout étant donné les moyens militaires du temps. Point n'était cependant besoin d'aménager à si grands frais une telle surface s'il s'agissait seulement de loger un noyau de temples et de palais, ou une population, fût-elle considérable.

En fait l'intérieur d'une cité khmère était sillonné de canaux et découpé en parcelles de culture. L'étude aérienne d'Angkor est formelle sur ce point. Bien entendu la population devait s'y presser particulièrement dense, le long des chaussées et des canaux, selon un type d'habitat sans doute très proche des actuels « villages de berge » cambodgiens ⁽⁴⁾. Il n'en reste pas moins que le rôle essentiel de la cité était d'irriguer toute la région avoisinante. Et nous pensons que c'est une des caractéristiques de la période angkoriennne que ce genre d'entreprise. A partir du IX^e siècle se multiplièrent ces vastes réseaux qui, par leur juxtaposition et leur combinaison, constituèrent peu à peu ce « groupe d'Angkor » de quelque 35 km d'Est en Ouest sur près de 22 km du Nord au Sud, cœur et corps de la puissance khmère.

Étudiant ce qu'il a heureusement appelé le « rythme des fondations royales khmères », M. Philippe Stern a montré récemment que celles-ci semblaient suivre une sorte d'horaire rigide ⁽⁵⁾. Avant les temples des-

⁽¹⁾ H. MARCHAL, Dégagement du Phimānākas, *BEFEO*, 1916, vol. 16, fasc. 3, pp. 65 sv., confirmé par nos propres fouilles en 1952-53.

⁽²⁾ Outre que, sans doute, le creusement des douves permettait d'extraire la latérite.

⁽³⁾ Au moins telle qu'elle fut projetée. Ajoutons que les découvertes récentes nous amènent probablement à rectifier certains détails des thèses de V. Goloubew sur ce site.

⁽⁴⁾ Il est essentiel de voir sur ce problème une étude qui apporte des aperçus précieux pour la géographie humaine au Cambodge : Claude MARTIN et Jacques MARINET, *Nouvelle méthode de recensement des cultures, Essai effectué dans le srok de Kien-Svay au Cambodge*, Paris, ministère de la FOM, *Bul. Mensuel de Statistique d'Outre-Mer*. Supl., Etudes n° 15, 1948.

⁽⁵⁾ P. STERN, Diversité et rythme de fondations royales khmères, *BEFEO*, 1954, vol. 44, fasc. 2, pp. 649-687.

tinés à leurs cultes ancestraux et personnels, et au culte universel, les souverains entreprenaient d'abord des travaux que M. Stern nomme très justement « d'intérêt public » : fondations charitables, et surtout ouvrages hydrauliques. M. Stern cite, entre autres, la célèbre stance de la stèle de Preah Kô : « Dès qu'il eut reçu le pouvoir royal, il fit cette promesse : « Dans cinq jours, à partir d'aujourd'hui, je commencerai à creuser, etc. » (1). Ainsi le premier geste d'Indravarman aura été de creuser le baray de Lolei. Nous voyons maintenant pourquoi. Pour fonder une cité il fallait rendre la vie possible, c'est-à-dire aménager les réserves d'eau nécessaires et d'une façon générale les ressources indispensables à sa subsistance.

Que ce soit à l'échelle d'une capitale angkoriennne ou d'une simple agglomération provinciale, le processus était partout le même, et pour les mêmes raisons. Les témoignages des inscriptions sont innombrables sur ce point : « Il fit une douve, une digue et un bassin pour la prospérité (de la région) » ; « Et cet homme à l'esprit pratique fit un bassin, un parc et une digue » (2) ; « Soucieux de l'intérêt général, il creusa ce bassin » (3), etc. Par là s'explique la multiplicité des villes d'Angkor. Que chaque roi dût ériger son propre univers pour des raisons religieuses, oui certes. Mais ce faisant il enrichissait le pays très concrètement en développant sa production. L'étude chronologique d'Angkor montre avec netteté que chaque ensemble est venu s'articuler sur le précédent, pour l'utiliser bien entendu, mais également pour l'étendre. Angkor Thom elle-même est venue couronner cette œuvre sans cesse poursuivie.

ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ KHMÈRES

Dégagés ces grands traits de son organisation matérielle, la civilisation khmère doit apparaître plus clairement dans son ensemble. Il est évident que toutes ses structures sociales et religieuses ont à la fois permis ces réalisations et ont été marquées par elles. L'exécution d'un tel programme, son entretien, le cadastrage, la distribution des terres et des eaux, n'ont pu être le fait que d'un labeur en commun géré par un pouvoir unique. Et celui-ci devint peu à peu la condition même de toute la vie du pays. La centralisation exceptionnelle du royaume khmèr s'explique ainsi, et tout tend à faire supposer que la vie était plus ou moins collective (4). La prééminence des rois d'Angkor fut la conséquence logique de leur rôle matériel autant que de leurs fonctions sacrées. A la longue, on le sait, cette situation pesa lourdement sur le pays. Il n'en reste pas moins que ce qui devint parasitisme dévorant fut à l'origine une symbiose harmonieuse et profitable aux deux parties. Les souverains khmèrs, par leurs travaux, « firent », littéralement, le pays et sa richesse. C'était même leur rôle : « Le très habile Çri Jayavarman... fonda une ville qui

(1) Preah Kô, A, VII : COEDÈS, *IC*, vol. 1, p. 25.

(2) Sdok Kak Thom, LXXIX, LXXX, LXXXII : COEDÈS et DUPONT, *Les stèles...*, *op. cit.*, pp. 99, 100.

(3) Vat Sla Ku, XXII : COEDÈS, *IC*, vol. 5, p. 312.

(4) Nous en trouverons quelques indices plus loin : p. 162.

par son ampleur fut le siège de la puissance des Çri des trois mondes... » ⁽¹⁾, ou : « Dans la charmante ville de Haripura, il a construit aussi une digue, qui est pour les hommes ce qu'est le *dharma*, richesse de la condition divine » ⁽²⁾, ou encore : « Du Yaçodharataṭāka rempli de l'eau de ses bonnes œuvres, il a fait un miroir permettant de voir un *dharma* qu'on n'avait pas encore vu » ⁽³⁾. Ces formules des inscriptions sont suffisamment parlantes à la lueur de nos précédentes remarques pour qu'il soit inutile de les commenter davantage.

Ainsi les Khmèrs se libérèrent-ils des contraintes de leur milieu et réussirent-ils à pallier l'incertitude de la nature. Nous trouvons dans leurs stèles une phrase qui résume très exactement leur achèvement : « Inondée des flots abondants de l'eau de ses donations... la terre, même si elle était brûlée par le feu de Kali, ne se soucierait pas, je crois, des flots tombant des nuages » ⁽⁴⁾.

Les conséquences de cette organisation ne se limitent pas aux seuls faits sociaux. Que nous n'ayons pas parlé jusqu'ici de religion n'implique pas que nous la minimisions. Nous ne nous plaçons nullement du seul point de vue étroit d'un « matérialisme » qui, ainsi conçu, serait puéril. Bien au contraire, nous croyons avoir, chemin faisant, singulièrement renforcé l'interprétation classique du roi-dieu et de la religion khmèrs.

Le souverain khmèr est un dieu sur terre, intermédiaire entre les hommes et les puissances divines. Propriétaire du sol de par ses ancêtres, il intercède auprès des génies pour en assurer la fertilité. Il assure le cycle normal des saisons, le retour des pluies fécondantes ⁽⁵⁾. Mais ce rôle, ne le remplit-il pas doublement puisqu'il ordonne également les travaux publics qui ont exactement le même but et le même résultat ? En somme il mime sur le plan du culte ce qu'il administre sur le plan temporel. L'un portant l'autre, l'un garantissant l'autre, son double et unique rôle est d'assurer l'existence des êtres en tant que roi et dieu.

De même, cette cité khmère dont nous n'avons jusqu'ici considéré que l'aspect technique, disons « l'épure industrielle », est aussi bien un univers magique. Point ne sera besoin de retracer ici la symbolique de la cité, bien connue par des travaux éminents ⁽⁶⁾. Mais si l'on prend la peine de confronter ce schéma religieux et notre description d'Angkor Thom par exemple, on voudra bien admettre que la concordance, et la

⁽¹⁾ Baksei Chamkrong, XXXV : COEDÈS, *IC*, vol. 4, p. 99. M. COEDÈS (*ibid.*, p. 99, n. 5) souligne que « ampleur » (*mahiman*) s'applique fort bien à Koh Ker. C'est indéniable, si l'on prend garde en outre que cette cité déployait également une série d'ouvrages hydrauliques exceptionnels qui apportaient la vie à toute cette région.

⁽²⁾ Vat Preah That de Tuk Cha, XXIV : COEDÈS, *IC*, vol. 5, p. 228. Bien entendu il y a un parallélisme évident entre l'idée de digue et celle de *dharma*. Mais nous tenons que le symbolisme s'applique également au fait que le roi, en remplissant son devoir royal par l'érection de ces ouvrages, procurait aux hommes les richesses, de même que les dieux tirent leur essence du *dharma*.

⁽³⁾ Kuk Sla Ket, XV : COEDÈS, *IC*, vol. 5, p. 122.

⁽⁴⁾ Prasat Kandal Dom Nord, piédroit N., XXII : COEDÈS, *IC*, vol. 1, p. 44.

⁽⁵⁾ Voir surtout P. MUS, Cultes indiens et indigènes au Champa, *BEFEO*, 1933, vol. 33, pp. 367-410.

⁽⁶⁾ Surtout G. COEDÈS, *Pour mieux comprendre Angkor...*, *op. cit.*, chap. V ; MUS, Angkor in the time..., *op. cit.* ; ID., Le symbolisme à Angkor Thom..., *op. cit.* ; J. FILLIOZAT, Le symbolisme du monument du Phnom Bakheñ, *BEFEO*, 1954, vol. 44, fasc. 2, pp. 527-554.

logique, du tout sont remarquables. La cité est l'image de l'Univers, l'espace et le temps construits et ordonnés autour de l'axe du monde : le temple-Meru. La ville (et les douves du temple en son sein), est un système de canaux et d'ouvrages permettant, en toute saison, l'exploitation du sol et la production de la vie. Le roi-dieu, accédant au pouvoir, les a dressées l'une et l'autre pour inaugurer un cycle nouveau et enrichir le pays. Il en gère le fonctionnement technique et rituel.

S'il y a bien symbolisme, c'est au plein sens du terme. Orfèvre en ce domaine, M. Paul Mus a mieux que quiconque montré ce qu'un temple exprimait par ses pierres ⁽¹⁾. Mais il n'a laissé d'insister également sur la nécessité de replacer ces symboles dans leur contexte social et historique, qui seul peut expliquer leur choix et leur portée réelle. Un symbole n'est pas arbitraire, sorte de code ésotérique fruit de l'abstraction, mais une image choisie, nous dirions presque imposée, à partir d'un ordre donné. Cependant à lire nombre d'ouvrages sur la civilisation khmère, on pourrait en retirer l'impression qu'Angkor fut par la volonté de rois mégalomanes, soucieux de leur survie et de matérialiser les spéculations d'une petite élite, et que ces temples furent élevés par un peuple d'esclaves participant par son seul labeur à une œuvre abstraite. Mais est-il un seul exemple historique d'un tel phénomène ? Nous disons en fait qu'Angkor fut édiflée par la foi d'une nation qui y trouva la source matérielle et spirituelle de son existence.

Nous ne prétendons nullement subordonner ainsi l'un à l'autre, et avancer que la religion khmère fut la conséquence d'une société spécialisée. Comment établir une hiérarchie et une chronologie en ces domaines ? Ce sont des phénomènes qui s'interpénètrent trop étroitement. Dans l'esprit des Khmèrs, probablement, les deux ordres étaient indissociables. L'étude de leurs ouvrages le montre de reste. Pour irriguer les campagnes ils établissaient leurs ouvrages rationnellement, au sens que nous donnons à ce terme : pente naturelle du terrain, meilleur cheminement possible des canaux, etc., tels étaient leurs critères. Or, en contradiction apparente avec cette logique, ils traçaient leurs cités comme un microcosme résumant leur cosmologie : centre souvent marqué par une éminence naturelle et en tout cas un temple-Méru, axes majeurs vers les points cardinaux. Pour ce faire, ils se trouvaient contraints à un labeur colossal, à des solutions coûteuses pour assurer en même temps l'irrigation : ouvrages rattrapant les irrégularités du terrain, circuits complexes pour distribuer les eaux selon la pente, etc. Bref, ils subordonnaient leur science à leur symbolique. C'est qu'ils le voulaient ainsi. Et que le succès ne leur paraissait assuré que si les prescriptions religieuses étaient respectées. Dans les deux cas, en fait, ils poursuivaient un seul but : l'efficacité, qui pour eux s'obtenait autant par la technique matérielle que par la technique rituelle. Et nous trouverons une fois de plus dans les inscriptions une formule qui résume parfaitement leur position : « Ce

⁽¹⁾ Dans son *Borobudur*, évidemment. Mais nous avons encore bénéficié du cours de M. Paul Mus au Collège de France pour l'année 1955-1956 qui portait plus spécialement sur le symbolisme et la sémantique comparés.

bassin... il l'a fait pour le bénéfice des êtres vivants... et pour les ablutions des trois immortels érigés (par lui) (1). »

Notre intention est d'ailleurs si peu de minimiser la part du sacré que nous croyons trouver des relations plus claires qu'on ne le soupçonnait généralement entre les deux systèmes. Les religions de l'ancien Cambodge ont surtout été interprétées jusqu'ici à partir des faits indiens. Certes, les Khmèrs adoptèrent la pensée et le langage de l'Inde. Mais ce vocabulaire, ils le choisirent en grande partie pour exprimer leurs propres conceptions. On commence, heureusement, à dégager celles-ci, le fonds pré-indien, que nous appelons faute de mieux « austro-asiatique ». Cela a été très bien montré pour le culte du roi-dieu, surtout sous ses aspects funéraires, tant au Cambodge d'ailleurs qu'en Insulinde. Nous croyons de même que les Khmèrs adorèrent essentiellement les divinités agraires et tout spécialement les génies des eaux. Pouvait-il en être autrement dans un pays où la terre et l'eau sont indissociables, où tout est commandé par ce double et formidable phénomène des moussons et du renversement du Tonle Sap, où la vie en société, enfin, se développa par la lente conquête des eaux afin de féconder le sol ? On sait que le Cambodge moderne conserve toujours, malgré son bouddhisme, un ensemble particulièrement important de rites associés à cet aspect primordial, la Fête des Eaux par exemple, pour ne pas parler du rôle de la personne royale dans le cycle agraire.

De même, croyons-nous, la religion fondamentale de la société khmère, sous son brillant manteau indien, fut le culte des eaux et du sol. Et, au moins à l'origine, le rôle du roi-dieu était d'ordonner ce culte en tant que maître du sol. On a déjà relevé sur ce point les mythes de création du Cambodge qui sont significatifs (2). Les recherches futures devront dégager le rôle des divinités aquatiques (3), et tout spécialement des nâga. Ce n'est pas un hasard, ou une simple prédilection esthétique, si le nâga « hante véritablement l'art khmèr », comme on l'a très bien dit. Dieu des eaux, il était la figure centrale de la religion populaire.

Donnons-en, rapidement, un exemple concret : le thème du barattage de la Mer de lait, dont la position dans la mythologie hindoue ne suffit pas à expliquer l'extraordinaire succès au Cambodge. Étudiant Angkor, M. George Coedès a parfaitement montré comment la ville exprime en sa plastique la création du monde par le roi assimilé à Vishnu, et le rôle plus spécial des nâga qui, outre leur participation au barattage, sont identifiés aux arcs-en-ciel, « ponts magiques » entre les hommes et les dieux (4). Mais le symbole est plus riche que cela encore. On connaît

(1) Vat Kdei Char, XV-XVI : COEDÈS, *IC*, vol. 6, p. 127.

(2) G. COEDÈS, La légende de la Nâgî. Etudes cambodgiennes I, *BEFEO*, 1911, vol. II, p. 391-93 ; V. GOLOUBEW, Les légendes de la Nâgî et de l'Apsaras, *BEFEO*, 1924, vol. 24, fasc. 3-4, pp. 501 sv. ; J. PRZYLUCKI, La princesse à l'odeur de poisson et la nâgî dans les traditions de l'Asie orientale, *Etudes asiatiques...* *EFEO*, Paris, Van Oest, 1925, vol. I, pp. 265-284.

(3) Par exemple nous serions enclin à croire que les *açrama* établis près des *baray* étaient en partie consacrés au culte des divinités des eaux ainsi emprisonnées ; voir par exemple les offrandes prescrites à ces fondations sur les berges des *baray* : G. COEDÈS, A la Recherche du Yaçodharâçrama. Etudes cambodgiennes XXX, *BEFEO*, 1932, vol. 32, pp. 112-13.

(4) G. COEDÈS, The Causeways of giants at Angkor Thom, *Indian Historical Quarterly*, Calcutta, 1938, t. 14, pp. 607-612. MUS, Angkor in the time..., *op. cit.* Au demeurant

la célèbre phrase de Jayavarman VII fondant Angkor Thom : « La ville de Yaçodharapurî (épouse) bien assortie..., vêtue de la Jayasindhu, fut épousée par ce roi... en vue de la procréation du bonheur de l'Univers (1). » La Jayasindhu, ce sont les douves d'Angkor Thom, très effectivement « barattées » par les chaussées des géants qui les franchissent. Mais nous savons désormais le rôle de ces douves du point de vue hydraulique, et comment elles apportaient la richesse au pays en distribuant l'eau des *baray* pour l'irrigation. Or qu'est-ce qu'un *baray* et le réseau de canaux qu'il alimente ? Les inscriptions le disent : « C'est un grand bassin réjouissant comme la Mer de lait (2). » Que fait le roi en élevant de tels ouvrages ? « Par son bras l'Océan de lait lui-même, débarrassé de son eau (est transformé) en un lac d'ambrosie (3). » Et d'une façon générale, c'est une image rebattue à satiété que celle du roi « barattant » l'Univers afin d'en tirer l'ambrosie, c'est-à-dire la félicité pour ses sujets. Mais on discerne maintenant combien l'image était concrète et pourquoi elle fut choisie. Le roi, matériellement parlant, maîtrisait les eaux afin d'en tirer la subsistance, donc la prospérité pour son peuple. Et le mythe du barattage de la Mer de lait, par l'image qu'il évoquait, et parce qu'il mettait également en cause le *nâga*, divinité des eaux et génie tutélaire du Kampuchea, venait servir admirablement le lapidaire et l'imagier. Angkor Thom « procréait » très effectivement le « bonheur de l'Univers », et en tant que capitale spirituelle, et en tant que système d'ouvrages publics.

Si donc il y a bien pour nous symbolisme, c'est au plein sens du terme : choix d'images particulièrement expressives — et disons-le, tout spécialement heureuses — de la réalité khmère, historique, sociale et religieuse.

LES FAIBLESSES DE L'ORDRE KHMÈRE

Nous venons de signaler rapidement quelques-unes des relations entre l'ordre social des Khmères et leurs structures politiques et religieuses. Il nous faut encore en dire les conséquences sur le destin historique de l'ancien Cambodge.

Un organisme aussi complexe et délicat qu'Angkor ne pouvait, à la longue, que s'ossifier puis finalement paralyser le pays dont il avait fait la puissance. Toute vie dépendait de l'irrigation : la moindre défaillance pouvait être fatale. C'est un phénomène bien connu que ces sociétés si développées techniquement qu'elles en sont arrivées à substituer un véritable milieu « artificiel » à leur contexte naturel. Vienne à faire défaut la machine, et elles s'écroulent, parfois irrémédiablement.

Plusieurs séries d'explications ont été proposées pour la disparition d'Angkor, sur le plan politique et sur le plan psychologique (4). Il est

dans quelle mesure le thème du barattage n'existe-t-il pas, au moins en puissance, dans tout *prasat* khmère encadré de chaussées avec *nâga*-balustrades ?

(1) Prasat Chung N. W., C, LXXXVI : COEDÈS, IC, vol. 4, p. 250.

(2) Vat Preah Einkosei, stèle, C, XXVIII : COEDÈS, IC, vol. 4, p. 135.

(3) Prasat Pram Iôveng, II : COEDÈS, Deux Inscriptions sanskrites du Fou-nan. Etudes cambodgiennes XXV, BEFEO, 1931, vol. 31, fasc. 1-2, p. 6.

(4) Voir surtout les belles pages de L. FINOT, *L'origine d'Angkor*, Phnom Penh, A. Portail, 1927 ; également L. P. BRIGGS, *The Ancient Khmer Empire*, Philadelphie, The American Philosophical Soc., 1951, pp. 258-261. Mais nous ne partageons pas la tendance de M. Briggs à minimiser le rôle des attaques siamoises dans la chute d'Angkor.

certain qu'un des facteurs déterminants fut la poussée thaïe. On n'a pas assez insisté sur l'exceptionnelle tranquillité dont a joui le royaume khmère depuis sa fondation. Il s'est développé en vase clos, sans voisins de taille à le menacer ou même à le gêner, si ce n'est les Chams qui de toute façon étaient très éloignés (1). Ses seuls ennemis furent les querelles intestines qui le déchirèrent à maintes reprises. La formation des principautés thaïes, puis leurs attaques, furent donc d'autant plus redoutables, déferlant sur un organisme affaibli et dégénéré. Les rois d'Angkor avaient peu à peu arrêté à leur seul profit les énergies et les cultes qui, initialement, s'adressaient aux dieux à travers eux. Leur mégalomanie, leur folie constructive, leurs guerres orgueilleuses, saignèrent le pays jusqu'au blanc. Un fossé de plus en plus profond et finalement infranchissable se creusa entre eux et le peuple, où les progrès du bouddhisme du Petit Véhicule venaient battre en brèche le culte du roi-dieu (2).

Cette vision des choses est certainement juste si l'on y ajoute maintenant les conséquences de ce vieillissement et de ces attaques sur l'organisation économique. Toute défaillance du pouvoir central, voire un simple relâchement de son action, se répercutait directement sur la vie même du pays. Un système tel que celui des Khmères devait être sans cesse développé, ou à tout le moins entretenu. Jusqu'à quel point serait-il paradoxal de soutenir que ce fut en renonçant à leurs grandioses travaux que les rois d'Angkor affaiblirent leur pays ? En tout cas, les invasions siamoises, renversant ou paralysant les dynastes angkoriens, sapèrent l'autorité indispensable à la vie collective. Que le Cambodge ait été florissant jusqu'à leur déclenchement, voilà ce que montre le texte de Tcheou Ta-kouan. Or cependant, un siècle à peine après le passage du Chinois, cet empire prospère allait disparaître de la carte.

C'est qu'il fut tué, au sens physique du terme. A partir du moment où l'irrigation permanente n'était plus pratiquée, la production, de trois ou quatre récoltes annuelles, tombait à une seule. Baisse de production a toujours et partout signifié chute démographique, venant ainsi aggraver les pertes militaires et les déportations de populations effectuées par les Siamois. De plus, en pays tropical, la culture sans compensation provoque l'épuisement du sol. A l'époque khmère les rizières étaient constamment irriguées d'eau limoneuse et ainsi régénérées. La culture sèche qui succéda, avec la pratique du débroussaillage par le feu qui l'accompagne généralement, provoque à la longue la latérisation du sol, c'est-à-dire sa stérilité (3). Ainsi l'Angkor des rois khmères dont chaque pouce de terre était cultivé minutieusement, devint cette vaste plaine poudreuse et morne, que nous connaissons.

Non seulement les rois d'Angkor et leur univers spirituel sombrèrent, mais encore la base matérielle de leur existence.

C'était une conséquence inéluctable sur le plan technique. Un

(1) B. P. GROSLIER, *Milieu et Evolution...*, *op. cit.*, pp. 308 sv.

(2) Voir le chap. I.

(3) Phénomène bien décrit par exemple dans R. PENDLETON, *Laterite and its structural use in Thailand*, *Geographical Review*, New York, 1941 ; J. HOLLAND, *Constitution and Dehydration of Laterite*, *Geological Magazine*, New York, 1903.

réseau hydraulique est particulièrement vulnérable qui, comme celui d'Angkor, repose sur la distribution des eaux au long de la pente naturelle très faible d'un sol limoneux. Canaux et réservoirs se colmatent insidieusement. Il n'est guère possible de les curer, et la solution est apparemment de creuser de nouveaux ouvrages. Mais ce faisant on n'échappe pas, bien entendu, à l'envasement et on augmente simplement les risques en les multipliant. C'est le drame des rivières endiguées s'exhaussant inexorablement au-dessus de leur lit naturel, drame qui se déroule encore de nos jours des deltas de la Chine à ceux du Tonkin, des plaines de Hollande à celles du Mississipi. Il suffit alors d'un dépôt supplémentaire de quelques centimètres pour changer le profil de base d'un cours d'eau, qui doit se frayer un autre lit, brisant ses digues et divagant au hasard dans la plaine jusqu'à ce qu'il ait retrouvé un nouvel équilibre. Angkor, à la longue, se trouva à la merci de modifications imprévisibles et catastrophiques. Une saison des pluies anormale, une variation dans le niveau des lacs qui étaient le seuil de débouché de tout le réseau, l'envasement d'un canal important arrivé au point critique, et d'un seul coup tout le système pouvait éclater et ravager le pays.

Bien des indices tendent à faire penser qu'à un moment ou un autre, un tel fléau dévasta Angkor. L'étude aérienne montre la dislocation du réseau hydraulique. Les digues maîtresses sont rompues à leurs points critiques, et tous les secteurs en amont sont recouverts de terres charriées, et profondément ravinés. Les rivières canalisées ont crevé leurs digues et se sont frayé de nouveaux lits en bouleversant les ouvrages avoisinants ⁽¹⁾. Bien entendu il est impossible de dire si ces accidents furent simultanés ou successifs, et de voir s'ils ne sont pas tout simplement survenus après l'abandon d'Angkor.

Mais la tradition cambodgienne a conservé jusqu'à nos jours le souvenir d'une « inondation d'Angkor ». Cette légende est ancienne car on la trouve dans la *Jinakālamālīnī* de Ratanapañña, qui remonte à 1516-1527 ⁽²⁾. Elle a été notée au xviii^e siècle par un missionnaire français, puis de nouveau en 1850 par Campbell, qui la tenait du roi du Siam ⁽³⁾. Enfin Aymonier, Moura et Leclère l'ont relevée ⁽⁴⁾.

En voici le résumé : un roi d'Angkor, nommé Sennakak Reach ⁽⁵⁾, avait un héritier dont le meilleur ami était le fils du brahmane, chapelain royal. Le jeune prince jouait avec une « mouche apprivoisée attachée à un fil », et le jeune brahmane avec « une araignée apprivoisée ». Un

⁽¹⁾ En particulier la rivière de Siemreap (voir plan I et pl. II) a changé son cours. On sait que le pont khmère qui la franchissait, sur la chaussée allant de la Porte des Victoires d'Angkor Thom au Baray oriental, est actuellement à quelque 30 m à l'ouest du cours de la rivière.

⁽²⁾ G. COEDÈS, Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental, BEFEO, 1925, vol. 25, fasc. 1-2, p. 114.

⁽³⁾ Cette légende semble avoir été connue en 1783 du P. Langenois : C. E. BOUILLEVAUX, *Ma visite aux ruines cambodgiennes en 1850*, Saint-Quentin, J. Moureau, 1863, p. 10 ; JAMES CAMPBELL, Notes on the Antiquities, Natural History, etc., of Cambodia, compiled from... E. F. J. Forrest, and... Rev. D^r House..., *Jal. of the R. Geog. Soc.*, Londres, 1860, vol. 30, p. 195. Campbell dit tenir la légende du roi du Siam, c'est-à-dire sans doute, à travers ce dernier, de la *Jinakālamālīnī*, bien connue au Siam.

⁽⁴⁾ AYMONIER, *Textes khmères...*, op. cit., pp. 69-84 ; MOURA, *Le Royaume du Cambodge...*, op. cit., vol. 2, pp. 22, 35 ; LECLÈRE, *Histoire...*, op. cit., pp. 130-31.

⁽⁵⁾ D'après MOURA, loc. cit.

beau jour l'araignée dévora la mouche. Pour apaiser le chagrin de son héritier, le roi fit noyer dans les Grands Lacs le jeune brahmane. Indigné de ce crime, le génie des lacs, roi des nâga, vomit un tel flot d'eau qu'Angkor fut noyée. Il fallut faire appel au roi d'Ayuthya, Âdittarâja ⁽¹⁾, pour sauver les livres sacrés bouddhiques.

Sur le plan religieux, et hormis l'affabulation bouddhique ici négligeable parce que de circonstance, cette légende n'est sans doute pas sans recouvrir des faits réels. La « mouche attachée à un fil » est peut-être en relation avec les cerfs-volants et les génies aériens que ceux-ci représentent ⁽²⁾. Quant à l'araignée, M. Charles Archambault a étudié un culte pratiqué par les Khas à Ban Thamo près de Vat Phu, qui s'adresse à une grosse mygale noire. Comme l'a montré brillamment Charles Archambault, les Kha sont étroitement associés aux cultes agraires de par leur position de premiers occupants du sol, et l'araignée pourrait être un génie chtonien ⁽³⁾. Dans l'état actuel de nos connaissances ces rapprochements sont évidemment bien fragiles. Ils suffisent cependant à montrer qu'on ne peut rejeter en bloc ce genre de tradition, très souvent plus près de la réalité qu'on ne le suspecte ⁽⁴⁾.

D'autant que sur le plan historique également, nous trouvons des recoupements relativement précis. Tout d'abord cette légende est nécessairement antérieure au début du XVI^e siècle puisqu'elle est attestée à cette dernière date. En outre, d'autres légendes cambodgiennes, et celle-ci même, disent toutes que le jeune prince à la mouche devint par la suite roi d'Angkor. C'est lui qui fut tué par le fameux « jardinier régicide », qui épousa sa fille une fois sur le trône. Or le « jardinier régicide », nonobstant son allure légendaire, est, ou a recouvert, un personnage historique car il est donné comme père de Nippean Bat ⁽⁵⁾. Ce dernier monta sur le trône vers le début du XV^e siècle. En gros donc l'inondation, s'il y eut inondation, aurait pris place sous le grand-père de Nippean Bat, soit approximativement vers le milieu du XIV^e siècle, au moment même où commencèrent les premiers sacs d'Angkor par les Siamois, peut être signalés par « l'intervention » du roi Âdittarâja. Et nous venons de dire les conséquences de ces attaques sur le système hydraulique ⁽⁶⁾.

Encore une fois il est impossible de voir si cette catastrophe suivit, ou précéda et précipita, l'abandon d'Angkor. Même si nous ne devons la retenir que comme une image, il reste parfaitement légitime de dire qu'Angkor disparut parce que son organisation matérielle et le mode

⁽¹⁾ D'après COEDÈS, *loc. cit.*

⁽²⁾ Voir plus bas, p. 161.

⁽³⁾ Communication personnelle de Ch. Archambault : qu'il en soit ici très vivement remercié.

⁽⁴⁾ Nous l'avons déjà dit pour la légende de Preah Ket Mealea, plus haut, pp. 97, 100.

⁽⁵⁾ E. HUBERT, *Le Jardinier régicide qui devint roi. Etudes indo-chinoises V, BEFEO*, 1905, vol. 5, pp. 176-184. La légende se retrouve dans toute l'Asie orientale, mais il semble qu'au Cambodge elle se soit greffée sur un personnage historique.

⁽⁶⁾ Les fouilles du Palais royal d'Angkor Thom ont montré qu'à la suite d'un pillage de ce site que nous croyons pouvoir dater environ du milieu du XIV^e siècle, les bassins et les douves du palais furent systématiquement comblés avec les débris des bâtiments incendiés. Ce qui était, en fait, rendre toute vie impossible à cet endroit.

de vie qu'elle supportait, furent détruits à la suite de l'affaiblissement du pouvoir central, des invasions thaïes, et finalement d'accidents résultant des vices inhérents au système. Vu sous cet angle, « l'abandon d'Angkor » devient un événement très concret, et le passage du Cambodge khmère au Cambodge moderne, plus facile à comprendre. Nous avons dit, et nous reverrons en détail ⁽¹⁾, combien le Cambodge du XVI^e siècle restait proche du Cambodge angkorien. Et pourtant il en semble radicalement différent. C'est que les bases mêmes de la société et de son mode d'existence furent modifiées du tout au tout. A un royaume centralisé subsistant grâce à une technique hautement élaborée, et géré en entreprise collective, succéda un tissu lâche d'unités autonomes, exploitant les seules ressources naturelles, assujetties à une monarchie plus par tradition que par nécessité ou que par sentiment religieux. La conversion de tout le peuple et de la cour même au bouddhisme du Petit Véhicule, mit le point final à cette évolution ⁽²⁾.

Dans une très grande mesure, le passage de la civilisation khmère à la civilisation cambodgienne moderne se caractérise par des changements profonds de l'ordre social et économique et des expressions religieuses qui leur étaient associées.

Il était nécessaire de présenter ici, au moins sommairement, ces hypothèses de travail parce qu'elles sont encore inédites pour une très grande part. Et si nous l'avons fait, c'est afin de mieux souligner l'intérêt des témoignages européens sur Angkor, qui font état de vestiges toujours visibles au XVI^e siècle, et attirent ainsi notre attention sur des problèmes peu étudiés. D'autre part, nous sommes désormais mieux armés pour aborder le Cambodge tel qu'il émergeait peu à peu du chaos qui suivit la chute d'Angkor, et tel que le décriront les premiers voyageurs européens.

⁽¹⁾ Voir le chap. VI.

⁽²⁾ Dans quelle mesure, exactement, l'expansion du bouddhisme du Petit Véhicule sanctionna ou précipita cette évolution, voilà qui est bien difficile à dire. Nous verrons plus bas, p. 157, que les brahmanes jouissaient toujours d'une position privilégiée à la cour d'Ang Chan. Sans doute ces phénomènes furent-ils plus ou moins concomitants, mais nous croyons important de souligner que le culte du roi-dieu perdait automatiquement sa raison d'être avec l'effondrement de l'ordre social et économique qu'il symbolisait. La formule de Louis Finot, « le bouddhisme qui vint recouvrir de son manteau de renoncement les ruines encore fumantes », nous semble exprimer remarquablement ce processus.

CHAPITRE V

ANGKOR DU XVII^e AU XIX^e SIÈCLE

Après le xvi^e siècle il semble qu'Angkor retombât dans l'oubli, bien que ce soit là peut-être une impression due surtout aux lacunes de notre information. Les temples continuèrent d'être vénérés par les Cambodgiens, et plusieurs voyageurs européens les visitèrent au xvii^e et au xviii^e siècle. Nous en trouverons quelques échos dans les ouvrages occidentaux. Sans doute ceux-ci sont-ils très succincts. Du moins peut-on essayer de les réunir systématiquement, ce qui n'a jamais été fait ⁽¹⁾. Travail qui viendra d'autant plus logiquement compléter les chapitres précédents que nombre de ces mentions d'Angkor sont tirées des textes portugais et espagnols que nous venons d'étudier.

ANGKOR DANS LA TRADITION CAMBODGIENNE

S'il est évident que les Cambodgiens n'avaient pas entièrement oublié l'histoire et les monuments de leurs ancêtres khmèrs, il est non moins certain maintenant que ce fut l'installation de Sâtha à Angkor et la prédilection que ce souverain marqua pour les ruines, qui les ressuscitèrent. Le bouddhisme du Petit Véhicule adopta et en quelque sorte reconsacra les vénérables sanctuaires, un peu comme les églises installées dans des temples romains, encore que dans le cas du Cambodge la transformation était infiniment plus facile. Et, nous l'avons dit, le nom moderne d'Angkor Vat : « La Ville qui est (devenue) une pagode » exprime très concrètement ce phénomène. De fait Angkor Vat devint une espèce de sanctuaire national dont le prestige ne cessa de grandir jusqu'à son annexion par les Siamois. Nous allons en trouver ample confirmation dans les témoignages européens. Car malheureusement du côté cambodgien les informations sont plutôt réduites et se limitent à quelques inscriptions modernes et à de rares allusions dans les chroniques historiques.

(1) Comme nous l'avons dit plus haut, n. 1, p. 75 seul Antoine Cabaton semble avoir envisagé ce travail, ébauché par A. Brebion. Signalons toutefois l'article de Georgette NAUDIN, Recueil de documents pour servir à l'histoire des temples du groupe d'Angkor, *BSEI*, 2^e sem. 1928, nouv. sér., vol. 3, nos 3-4, pp. 5-134 ; publié également en tiré-à-part sous le titre : *Le Groupe d'Angkor par les écrivains et les artistes étrangers...*, Saïgon, Portail, 1928. Ce travail ne peut être consulté sans le C. R. de Louis FINOT, in *BEFEO*, 1928, vol. 28, pp. 281-283.

Nous avons vu qu'en 1587 une inscription d'Angkor Vat mentionne des travaux de restauration dans ce temple entrepris par le dignitaire Abhai Rāja (1). En 1599 ce même personnage « élève des tours, érigea des bouddhas » (2). Sans doute s'agit-il là de quelque construction en matériaux périssables. En 1629 des pèlerins célèbrent par une autre inscription, leur voyage et leurs dons à Angkor Vat (3). En 1693 l'Oknea Yamrāj restaure Angkor Vat sur l'ordre du roi régnant, soit Ponhea Sôr selon les chroniques. Cette inscription donne des détails intéressants sur les flèches en bois dorées qui furent fixées dans un blocage de maçonnerie aux sommets des tours, réparées à cette occasion (4).

Les inscriptions se maintiendront à Angkor Vat jusqu'en 1747 (5). Par contre la dernière mention connue d'Angkor Thom se trouve dans un texte de 1629, et il existe encore une inscription bouddhique de 1684 à Prè Rup (6). Il y a donc de bonnes raisons de penser qu'après ces dates Angkor Thom, au moins, fut plus ou moins abandonnée. Car si les Portugais virent la ville à la fin du XVI^e siècle en relativement bon état puisqu'on avait pu réutiliser immédiatement son réseau hydraulique, les explorateurs du XIX^e siècle la trouvèrent complètement envahie par la forêt. Les premiers d'entre eux ne virent même pas le Bayon. Et les canaux avaient si bien disparu qu'ils n'ont été découverts, et encore partiellement, que par les fouilles et les recherches les plus récentes. On peut donc supposer sans trop s'avancer qu'Angkor Thom, comme le suggèrent les inscriptions, fut définitivement désertée vers la fin du XVII^e siècle (7).

D'autre part il ne semble pas qu'un roi cambodgien ait de nouveau résidé en permanence à Angkor. Seul Barom Reachea VI — 1642-1658 — se rendit assez souvent dans la région comme nous allons le voir (8). Les souverains suivants ne feront plus qu'y passer à l'occasion, soit pour faire face à une agression siamoise, soit pour aller en pèlerinage, ou même simplement en visite « touristique » à Angkor Vat, tradition qui se perpétuera longtemps dans la famille royale (9). On trouvera dans les chroniques l'énumération de ces voyages sur lesquels nous ne nous attarderons pas car seul le nom de la province est donné, sans aucun détail concernant les temples (10).

(1) AYMONIER, *Le Cambodge*, Paris, Leroux, 1900-1901, vol. 3, pp. 295-296 ; voir plus haut, p. 23.

(2) *Ibid.*, p. 296.

(3) *Ibid.*, p. 299.

(4) *Ibid.*, p. 308 ; GARNIER, *Chroniques royales...*, *op. cit.*, 1871, p. 373 ; voir plus haut, p. 95.

(5) AYMONIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 310.

(6) *Ibid.*, pp. 8-9, 299.

(7) Ce qui n'implique pas qu'elles furent oubliées des Cambodgiens comme le prouvent les récits des voyageurs au XIX^e siècle. Même Angkor Thom fut fréquentée. Lorsque Mouhot y arriva, un petit mandarin siamois habitait dans l'enceinte du Palais royal d'Angkor Thom, où nous avons d'ailleurs retrouvé les traces de son établissement.

(8) Voir plus bas, pp. 127 ss.

(9) Voir l'article de S. A. R. la princesse Pingpeang YUKANTHOR, *Souvenirs de mon premier voyage à Angkor*, *France-Asie*, Saigon, juil. 1947, n° 16, pp. 644-652.

(10) GARNIER, 1871, pp. 384, 385 ; 1872, pp. 117, 120, 135 ; MOURA, *Le royaume du Cambodge*, Paris, Leroux, 1883, vol. 2, pp. 60, 63, 76, 81, 82, 98, 99, 104 ; A. LECLÈRE, *Histoire du Cambodge*, Paris, Geuthner, 1914, pp. 376, 381, 387.

Un événement qui aurait pris place en 1630 mérite cependant une mention spéciale. L'Obareach qui détenait alors le pouvoir, Preah Outey, second fils de Soryopor, se rendit à Angkor Vat avec la cour « afin de visiter » les ruines comme le disent explicitement les chroniques. Il était accompagné de son neveu Thommo Reachea II, roi en titre. Le jeune souverain s'éprit d'une des femmes de son oncle, la princesse Ang Vodei, à laquelle il avait été jadis fiancé. Il eut « un entretien secret avec la princesse sur l'escalier de la terrasse extérieure d'Angkor Vat, où ils prirent vis-à-vis l'un de l'autre de doux engagements... » (1). L'histoire devait mal finir qui commençait ainsi de façon aussi poétique, car le roi enleva la princesse ce qui eut le don de susciter l'ire de son oncle et finalement lui coûta la vie. Nous nous devons de noter l'épisode qui marque en quelque sorte les débuts du « romantisme » angkorien.

Mais si l'antique capitale n'était plus le séjour des rois, le prestige des bonzeries installées près d'Angkor Vat ne cessait de grandir. Plusieurs princes du sang s'y retirèrent pour y finir leurs jours. On y venait de toute part en pèlerinage. Et un véritable cycle de légendes, fortement teintées de bouddhisme évidemment, se constitua autour du temple, dont bien des traits pourtant venaient en droite ligne de la période khmère (2).

Cependant au cours du xvii^e et surtout du xviii^e siècle, le Cambodge perdait peu à peu l'ombre d'indépendance qui lui restait (3). Sa situation devint d'autant plus critique qu'à la tutelle siamoise s'ajouta la poussée annamite montant de Cochinchine. Et la cour d'Oudong avait certes d'autres soins que celui d'entretenir Angkor. Finalement à partir de 1794-1795, le gouverneur cambodgien de Battambang dont dépendait la province de Siemreap, s'arrangea par intérêt personnel pour ne relever que du Siam et recevoir son investiture de ce pays (4). Deux provinces furent ainsi perdues pour le Cambodge, avec elles les ruines prestigieuses. On sait qu'il fallut attendre 1907 pour qu'un traité négocié par la France rende au Cambodge le berceau de sa gloire (5).

ANGKOR DANS LES OUVRAGES EUROPÉENS DU XVII^e ET DU XVIII^e SIÈCLE

L'étranglement progressif du Cambodge eut pour résultat de raréfier à l'extrême ses contacts avec l'Occident, partant les informations le concernant. Portugais et Espagnols cessèrent de fréquenter ces rives. Les premiers voyaient s'effriter leur prodigieux empire sous les coups des Hollandais. L'échec de l'expédition Dasmariñas et l'avortement des projets du comte de Bailen avaient définitivement découragé les seconds. De plus avec Soryopor était monté en 1603 sur le trône un roi profondé-

(1) MOURA, vol. 2, p. 60 ; LECLÈRE, p. 341.

(2) Voir notamment, pp. 97 ss.

(3) Voir en particulier les *Histoires* de MOURA et d'Adhémar LECLÈRE pour cette période.

(4) MOURA, vol. 2, pp. 98-99, 104, 123 ; LECLÈRE, pp. 401-402.

(5) Il est inutile de donner ici l'abondante littérature sur cette question, que l'on trouvera aisément dans les bibliographies spécialisées.

ment sous l'influence siamoise, et sans doute hostile aux Espagnols. Certes ceux-ci avaient aidé ses frères, mais avec pour résultat de retarder son accession au trône. Et ce fut d'autre part la politique d'Ayuthya de se réserver le monopole des relations entre l'extérieur et les pays soumis à son influence, voire même dans la mesure du possible, de les éviter.

D'ailleurs les entreprises lusitano-espagnoles avaient été surtout le fait des missionnaires. L'installation et la prépondérance des Hollandais dans les Indes orientales, avec comme corollaire l'hostilité de la Religion réformée envers le Papisme, ne contribuèrent pas peu au ralentissement des activités de l'Église romaine. Sauf quelques essais jésuites au début du XVII^e siècle, il faudra attendre l'apparition des prêtres de la Société des Missions étrangères de Paris pour assister à de nouvelles tentatives de pénétration au Cambodge. Encore le peu de succès qu'elles rencontrèrent fait contraste avec leur réussite au Siam et au Tonkin. Le Cambodge disparut donc des littératures portugaises et espagnoles, et tint une place fort médiocre dans les ouvrages français qui se multipliaient, au contraire, sur le Siam et le Tonkin.

Les Hollandais de leur côté cherchèrent durant toute la première moitié du XVII^e siècle à installer un comptoir au Cambodge ⁽¹⁾. Mais les perspectives commerciales ne furent jamais brillantes, les Hollandais jouèrent de malheur avec la cour de Oudong, et finalement ils essayèrent un échec. Dans les nombreux documents qu'ils nous ont laissés sur leurs entreprises, nous ne trouvons que des détails commerciaux, ou le récit de leurs négociations politiques qui, s'ils sont importants du point de vue historique, ne nous disent pratiquement rien du pays. En fait on peut dire que le Cambodge retomba dans l'isolement quasi total où nous l'avions trouvé au milieu du XVI^e siècle, et pour les mêmes raisons : sa situation à l'écart des grands courants commerciaux et sa faiblesse politique.

LE DERNIER VOYAGE ESPAGNOL A ANGKOR

L'échec des tentatives militaires espagnoles au Cambodge n'arrêta pas cependant complètement les relations entre ce pays et les Philippines. Nous savons qu'une petite colonie portugaise et peut-être espagnole se maintint à Phnom Penh, et des échanges commerciaux peuvent être enregistrés entre le Cambodge, Manille et même Goa au cours du XVII^e siècle ⁽²⁾. Ces contacts nous ont valu un écho sur Angkor, qui sera le dernier dans la littérature ibérique.

⁽¹⁾ Voir en particulier L. C. VAN DIJK, *Neerland's vroegste betrekkingen met Borneo, den Solo-Archipel, Cambodja, Siam en Cochinchina*, Amsterdam, J. H. Scheltema, 1862 ; A. CABATON, Les Hollandais au Cambodge... au XVII^e siècle, *Revue de l'Hist. des Colonies françaises*, 2^e trim. 1914, vol. 2, pp. 129-220 ; Hendrick P. N. MULLER, *De Oost-Indische compagnie in Cambodja en Laos... van 1636 tot 1670*, S'Gravenhage, Nijhoff, 1917 ; W. J. M. BUCH, La Compagnie des Indes néerlandaises et l'Indochine, *BEFEO*, 1936, vol. 36, fasc. 1, pp. 97-196 et 1937 ; vol. 37, fasc. 1, pp. 121-237.

⁽²⁾ Vicomte DE SAN JUANARIO, Documents sur les Missions portugaises au Cambodge et en Cochinchine, *Bul. de la Soc. Acad. Indo-Chinoise*, août-déc. 1882, 2^e sér., t. II, n^o 11 ; BLAIR et ROBERTSON, *The Philippine Islands*, Cleveland, A. H. Clark, 1903-1908, vol. 27, P. 327 ; vol. 29, pp. 49, 142.

L'abondance et l'excellence des bois d'œuvres du Cambodge incitèrent les autorités de Manille à y faire construire des navires. Nous connaissons plusieurs expéditions dans ce but, notamment en 1629-1632, à nouveau en 1637 puis en 1647 (1). En 1652 le gouverneur des Philippines, Don Diego Fajardo, envisagea la construction d'un nouveau bâtiment au Cambodge. Dans ce but le galion *N. S. Rosario de Cavite* fut envoyé en 1653 avec l'équipement nécessaire, mais fit naufrage aux bouches du Mékong. Néanmoins les Espagnols déjà à pied d'œuvre au Cambodge et qui étaient commandés par Diego Enriquez de Losada, d'une famille bien connue aux Philippines, réussirent à construire un navire. Celui-ci sombra lors de son voyage inaugural vers les Philippines, en 1654, et Losada périt avec (2). Or nous trouvons dans l'histoire du dominicain Navarrette un passage qui relate cette entreprise, et à ce propos fait allusion à Angkor. En voici la traduction :

Fr. Domingo Fernandez NAVARRETTE

Tratados Historicos, ... de la Monarchia de China...,

Madrid, I. G. Infançon, 1676 : VI^e traité, chap. XXXI, p. 422 (3)

[...] Ce Roi (4) n'est pas aussi armé que les autres (5). Depuis Manille il y eut toujours communication et commerce avec ce pays. (Celui-ci) possède d'excellents bois pour les navires. Il y a plusieurs années Manille y fit construire un (navire) qui fut célèbre et qui est resté dans les mémoires jusqu'à nos jours comme la « Nef cambodgienne ». De mon temps on en construisit un autre qui s'est malheureusement perdu [...] (6). Si j'ai mentionné ici le Camboxa ce n'était pas pour ce que je viens d'écrire (7), bien que je ne regrette pas que cela me soit revenu à la mémoire ; mon intention était de dire comment, en remontant de soixante lieues le fleuve (8) au delà de la Cour (9), il y a des monuments plus magnifiques et de décorations (10) plus parfaites que tout ce que l'on peut dire. La relation qui parvint à Manille de leur perfection et de leur beauté étonna tout le monde. (Cette

(1) BLAIR ET ROBERTSON, vol. 23, pp. 52-54 ; vol. 24, pp. 207, 221, 276 ; vol. 29, pp. 37, 55, 194 ; vol. 35, p. 261 ; vol. 43, p. 118.

(2) La date exacte et les références concernant cette dernière entreprise ont été retrouvées par le P^r C. R. Boxer ; voir BLAIR ET ROBERTSON, vol. 37, p. 235 ; vol. 42, p. 118 ; DEL VALLE ET PASTELLS : *Catálogo...*, op. cit., vol. 9, p. 133, n^o 19263 ; p. 192, n^o 1978 ; J. de LA CONCEPCION, *Historia...*, op. cit., vol. 6, pp. 414-415 ; NAVARRETTE : *Tratados...*, op. cit., vol. 1, pp. 320, 324. Ajoutons que le gouverneur Don D. de Salcedo essaya en 1663-1668 de reprendre ces constructions de navires au Cambodge : BLAIR ET ROBERTSON, vol. 37, p. 235.

(3) Voir le texte en annexe, p. 175. Domingo Fernandez Navarrette, dominicain espagnol, est né à Peñafiel en 1610. Il entra dans l'ordre en 1630 et arriva à Manille en 1648 pour y prêcher jusqu'en 1657. Il se rendit ensuite à Macassar puis fut nommé en 1659 préfet apostolique du Tchō-kiang. Il retourna à Rome en 1673, et après un voyage en Espagne, fut nommé évêque de Saint-Domingue de Haïti, où il mourut en 1689.

(4) Le roi du Cambodge.

(5) Navarrette vient de décrire les forces militaires des rois du Siam et du Tonkin.

(6) Suit une digression sans importance sur les avantages comparés des constructions maritimes entreprises outre-mer ou aux Philippines.

(7) Les propos sur les constructions navales que nous avons coupés.

(8) Le Mékong. Le texte porte *la boca Camboxa* : « l'embouchure du Cambodge » qui resta très longtemps le nom donné au Mékong.

(9) Oudong.

(10) *Molduras* désigne en général la décoration d'un édifice ; on trouve par exemple dans les dictionnaires espagnols du XVII^e : *Molduras* : *La figura artificiosa hecha de varios modos de madera, meta ó piedra para hermosar la obra con diversidad de labores.*

relation) que m'envoya Don Francisco Enriquez de Losada, je l'envoyai en Espagne comme une chose rare ; il n'est pas possible de la donner ici. Les uns disent que ces œuvres sont le fait des Juifs ; les autres, des Romains ; d'autres disent que c'est l'œuvre d'Alexandre le Grand, dont ils affirment qu'il parvint à cet endroit où, pour faire savoir aux générations futures sa venue, il fit construire ce monument des plus somptueux, enfermé dans ses cours et ses cloîtres, dans le style que l'on pratiquait à ces époques, car il n'est pas un seul endroit qui ne possède d'exquis ornements et décorations ⁽¹⁾, comme cela est maintenant à l'Aranjuez des rois ⁽²⁾. Quand Diego Enriquez de Losada se rendit dans (ce pays), pour fabriquer le navire dont j'ai dit qu'il s'est perdu, le roi s'y trouvait en (voyage) d'agrément, et pour cette raison les Espagnols s'y rendirent et virent ce prodige, cette merveille. [...]

Le souverain que Losada et les Espagnols allèrent voir dans la région d'Angkor était Barom Reachea VI qui aima beaucoup le site, comme nous allons le dire bientôt. A l'occasion de ce voyage, Diego Enriquez de Losada, qui fut apparemment frappé par les ruines, en dressa une relation envoyée aux Philippines. Navarrette quant à lui connut cette relation, sans doute par un des parents de l'ambassadeur espagnol, ce Don Francisco Enriquez de Losada qu'il nomme dans son texte. Mais outre ce récit de première main, le dominicain avait lu manifestement les différents textes sur Angkor déjà publiés. L'attribution aux Juifs est un écho de San Antonio, comme celle aux Romains ou à Alexandre le Grand, un souvenir de Ribadeneyra et d'Argensola. Encore Navarrette renchérit-il à propos d'Alexandre. Il a présente à la mémoire la célèbre tradition qui montre le Conquérant arrêté sur les rives du Biâs par la mutinerie de ses troupes et faisant élever, avant de s'en retourner, douze autels entourant une colonne de bronze où fut gravé : « Ici s'est arrêté Alexandre » ⁽³⁾. Le monument qui a frappé d'admiration les Espagnols est évidemment Angkor Vat, « enfermé dans ses cours et ses cloîtres » et décoré jusqu'à la moindre pierre. La comparaison avec l'Aranjuez est au demeurant savoureuse, et certes l'art d'Angkor Vat n'est pas sans rapports esthétiques avec la Renaissance espagnole tardive.

ANGKOR D'APRÈS LES HOLLANDAIS ET LES JAPONAIS

S'ils se substituèrent aux Portugais et aux Espagnols au Cambodge, les Hollandais ne les ont pas malheureusement remplacés comme chroniqueurs. Le seul témoignage hollandais connu sur Angkor se trouve dans une lettre de 1657 du marchand Hendrick Indijck qui fut le chef de la « Loge » hollandaise au Cambodge de juillet 1656 à la fin de 1657 ⁽⁴⁾. Dans cette missive, adressée au gouverneur général des Indes néerlandaises

⁽¹⁾ *Molduras* : voir note précédente.

⁽²⁾ Le fameux palais élevé dans cette ville par Philippe II, agrandi plus tard par Ferdinand VI, Charles III et Charles IV.

⁽³⁾ ARRIEN, *Anabase*, V, 29, 1 ; QUINTE-CURCE, IX, 3 ; JUSTIN, XII, 8, 11 ; PLINE, *Hist. Nat.*, VI, 62 ; DIODORE, 94 sq.

⁽⁴⁾ CABATON, *Les Hollandais...*, *op. cit.*, p. 607 ; BUCH, *La compagnie...*, *op. cit.*, 1937, pp. 207, 212, 226-228.

Joan Maatsuycker, on trouve cette brève allusion : « ... Le roi se rendit dans une belle et plaisante localité Anckoor, que les Castillans et les Portugais appellent Rome, et qui est à huit ou dix jours de voyage d'ici (Phnom Penh)... » (1). Seul le nom du site est mentionné. Il est intéressant cependant de voir invoquer le témoignage des Espagnols et des Portugais installés au Cambodge. Cette petite colonie conservait le souvenir des voyages de leurs compatriotes à la fin du XVI^e siècle, et celui tout récent de Losada. Cette appellation de « Rome », enfin, montre bien le prestige religieux dont jouissait Angkor Vat au Cambodge.

Le roi mentionné par L. Navarrette et Hendrick Indjick est le fameux Barom Reachea VI, ou Reamea l'Apostat, connu encore sous le nom d'Ibrahim à la suite de sa conversion à l'islamisme. Monté sur le trône en 1642 par la violence, il se rendit tristement célèbre par son ivrognerie et ses crimes. C'est lui qui laissa massacrer en 1643 les Hollandais de Phnom Penh et leur chef Francis Van Regemortes. Ce sanglant épisode provoqua en 1644 le raid de représaille de l'escadre de l'amiral Harouze. Les relations commerciales furent renouées par la suite (2). Ce séjour d'Ibrahim en 1657 à Angkor ne fut pas le seul : ce roi semble avoir, comme ses prédécesseurs, affectionné ce site. Nous en avons une preuve par l'ambassade de Losada. Nous en trouvons un autre écho dans un passage de Gervaise qui a jusqu'ici échappé à l'attention. La cruauté d'Ibrahim finit par susciter la révolte des petits-fils du roi légitime Botom Vongsa, assassiné en 1642. Tenus en échec, les princes firent appel aux Siamois et aux Annamites ; en octobre 1658, Ibrahim fut battu et capturé, enfermé dans une cage de fer et déporté en Annam où il mourut en 1659. Or nous avons de sa fin un récit publié par Gervaise en 1688 d'après les missionnaires français du Siam, où l'on trouve la phrase suivante : « ... Ils (les révoltés) le trouvèrent caché dans un vieux temple dont les ruines estoient encore en vénération parmi le peuple, parce qu'on tenoit pour certain dans le Pays qu'il avait autrefois été bâti par Alexandre le Grand... » (3). Il ne fait pas de doute qu'il est là question d'Angkor Vat. Et la mention d'Alexandre, une fois de plus..., montre que Gervaise, ou plutôt ses informateurs du Siam, connaissaient les textes espagnols, plus probablement celui de Ribadeneyra, ou encore venaient de lire Navarrette publié douze ans auparavant.

Avant de poursuivre l'étude des témoignages occidentaux sur Angkor, il nous semble bon de nous arrêter un moment sur un document différent puisque japonais, et connu depuis longtemps, mais qui se trouve recoupé par nos recherches. Il s'agit du fameux plan japonais d'Angkor Vat découvert par M. Itô Chûta et publié par Noël Péri (4). C'est une copie datée de 1715 qui porte une note manuscrite anonyme attribuant l'original à Shimano Kenryô, interprète de Nagasaki, envoyé en pèlerinage aux Lieux saints bouddhiques par Iyemitsu, troisième shôgun Tokugawa.

(1) MULLER, *De Oost Indische...*, *op. cit.*, pp. 357-363.

(2) *Ibid.*, pp. 20 sv. ; BUCH, *La Compagnie...*, *op. cit.*, 1937, pp. 213-222.

(3) [Nicolas GERVAISE], *Histoire... du Royaume de Siam...*, Paris, C. Barbin, 1688, p. 270. Cette mention d'Angkor semble avoir généralement échappé aux historiens modernes.

(4) N. PÉRI, *Essai sur les relations du Japon et de l'Indochine aux XVI^e et XVII^e siècles*, BEFEO, 1923, vol. 23, pp. 1-137 ; *id.*, Un plan japonais d'Angkor Vat, *ibid.*, pp. 119-126.

Shimano Kenryô est inconnu par ailleurs. Son entreprise est nécessairement antérieure à 1636, date à laquelle tous les voyages outre-mer furent interdits au Japon. Si donc on admet l'indication de la copie de 1715, il faudrait la placer entre 1623, date d'accession au shôgunat d'Iyemitsu, et 1636.

Shimano Kenryô aurait pris passage sur un navire hollandais et débarqua au Cambodge, qu'il croyait être le Magadha. Il visita Angkor et identifia Angkor Vat, dont il dressa le plan, avec le Jetavana, fameux parc situé près de Çrâvastî et qu'avait donné au Bouddha le marchand Sudatta, ou Anâthapiṇḍada. Noël Péri a montré que cette identification n'était pas aussi étrange qu'il paraît. Il existait au début du xvii^e siècle au Japon une tradition qui situait le Magadha et les Lieux saints bouddhiques au Siam et au Cambodge. Nous ajouterons que les Japonais du Cambodge jouèrent un rôle important aux côtés des Portugais et des Espagnols dans les événements de la fin du xvi^e siècle (1). Ils connaissaient donc parfaitement Angkor, et ceux d'entre eux qui résidaient à Phnom Penh purent très facilement renseigner Shimano Kenryô, voire même le pousser à ce voyage.

À l'appui de cette hypothèse nous citerons un texte qui semble avoir échappé à la vigilante érudition de Noël Péri. Aduarte, dans son *Histoire*, parle des dominicains de Manille, arrivés en 1603 sous la conduite du père Iñigo de Santa Maria, et qui travaillèrent au Cambodge jusque vers 1604 (2). Or, nous dit-il, du temps qu'ils prêchaient, ces missionnaires virent arriver un Japonais qui venait « ... en pèlerinage adorer les dieux Amida et Xaca (évidemment Çakyamuni), qu'il avait entendu dire être nés l'un au Siam et l'autre au Cambodge... ». Ce pieux pèlerin, poursuit Aduarte, trouvant les Cambodgiens « ... vicieux, barbares, sans culture et dégénérés... » en fut si choqué qu'il se convertit avec éclat au catholicisme (3). Quoi qu'il en soit de ces dernières affirmations dont nous laissons la responsabilité au fougueux dominicain, reste le fait que dès 1603-1604 des pèlerinages japonais au Cambodge pris pour le Magadha, étaient chose pratiquée, ce qui recoupe très exactement les données de Noël Péri. Et plus même : puisque aussi bien la date du voyage de Shimano Kenryô n'est pas établie avec certitude, il n'est pas absolument interdit de penser que c'est peut-être tout simplement ce voyageur que mentionne Aduarte (4). De toute façon le plan levé par le Japonais confirme, s'il en était encore besoin, la fréquence des voyages à Angkor au début du xvii^e siècle.

VOYAGES ET TÉMOIGNAGES FRANÇAIS SUR ANGKOR

Après les Portugais, les Espagnols et les Hollandais, ce furent surtout les Français qui fréquentèrent ces rives à partir de la seconde moitié

(1) Voir plus haut, pp. 43, 44, 54.

(2) Voir plus haut, p. 57.

(3) ADUARTE, *Historia de la Provincia del Sancto Rosario... en Philippinas...*, Manille, L. Beltran, 1640, p. 285.

(4) Pour l'envoi de navires japonais au Cambodge en 1603 et 1604, voir PÉRI, *Essai...*, *op. cit.*, pp. 51 sv. ; Noël Péri publie également une lettre de Soryopor de mai 1605 adressée à l'empereur du Japon : *ibid.*, pp. 128-133 (trad. de M. Coedès).

du XVII^e siècle, du fait de l'implantation au Siam de la Société des Missions étrangères. Tout normalement donc c'est dans les ouvrages en cette langue que nous allons désormais trouver les renseignements sur le pays, et nous venons d'en avoir un premier exemple avec Gervaise. En plus des informations recueillies directement, nous y relèverons encore quelques traductions d'ouvrages espagnols. Dès 1654 Chaulmer transposait la description d'Angkor par Argensola. Ce n'est pas le seul exemple. Mais les compilateurs ne surent pas établir la relation entre la ville peinte par les auteurs ibériques et les ruines que leur décrivaient les missionnaires. On ne saurait s'en étonner étant donné les déformations subies par les faits et les noms. Il y eut ainsi deux traditions parallèles, parfois dans le même ouvrage, l'une basée sur les textes déjà publiés (1), l'autre alimentée par les voyageurs contemporains.

Nous en trouvons un exemple dès 1658 avec un amusant passage du célèbre Père Martino Martini. Racontant d'après les sources chinoises l'histoire de l'empereur Hiao vu, qui vivait selon lui en 340 A. C., le jésuite italien nous dit que ce souverain

« ... n'aurait point eu d'égal dans sa chimère de l'immortalité, et son entêtement furieux pour la chimie : il s'étoit tellement flatté de ne mourir jamais qu'il avoit fait bâtir de magnifiques temples au dedans, et au dehors de la Chine, en l'honneur de ceux qui devoient vivre éternellement. On croit que celui de *Camboge* qui est soutenu sur six mille grandes colonnes de pierre, est un des ouvrages de ce Prince ; parce que l'on trouve dans les annales du pais, qu'il édifia une superbe *Pagode* dans la Province Lybique, pour la structure de laquelle tous les Gouverneurs lui envioient chacun une colonne de même grandeur, et de même matière ornée de quantité d'étoffe de soye jaune, pour rendre leur présens plus agréable à *Hiaovu* qui aimoit cette couleur [...] » (2).

Hiao-vu, comme nous l'a souligné C. R. Boxer, est l'appellation populaire de Wou-ti des Han (140-87 A. C.). Mais il semble que l'identification d'un des temples bâtis par cet empereur avec Angkor soit du cru de Martini. Il devait savoir par les textes chinois que le Cambodge avait été vassal de l'Empire, et voyant une des fondations de l'empereur située « dans la province lybique », c'est-à-dire au sud du pays, il se souvint sans doute des descriptions d'Angkor espagnoles ou portugaises. De laquelle en particulier ? Là encore C. R. Boxer a remarqué à juste titre que les « 6.000 colonnes » peuvent être une confusion pour les 6.000 maisons d'Argensola. De toute façon ce rapprochement n'a guère plus que la valeur d'une allusion littéraire.

(1) Un inventaire complet ne devrait pas oublier les traductions publiées au cours du XVIII^e siècle des divers ouvrages espagnols contenant des descriptions d'Angkor. Ainsi le texte d'Argensola a été traduit en français (Amsterdam 1706 puis 1707) ainsi qu'en anglais. Des extraits de Navarrette parurent dans la *Collection of Voyages...* de CHURCHILL (Londres, 1707 pour la princeps), dans l'*Histoire générale des Voyages de LA HARPE* (Paris, 1748), dans l'*Allgemeine Historie des Reisen de SCHWABE* (Nuremberg, 1747), etc.

(2) Martin MARTINI, *Sinicae Historiae Decas Prima*, Munich, 1658, p. 328 ; nombreuses autres éditions et traductions ; nous donnons ici le passage d'après la première traduction française *Histoire de la Chine, traduite... par l'abbé Le Peletier*, Paris, C. Barbin & A. Senenze, 1692, liv. VIII, p. 371.

En fait il faut attendre la fin du XVII^e siècle pour être de nouveau renseigné de première main sur Angkor. M. Chevreul semble bien avoir été à cette époque le premier Français, sinon à visiter Angkor, du moins à recueillir sur ce sujet des témoignages directs. Louis Chevreul, né à Rennes en 1627, entra à la Société des Missions étrangères de Paris ; il quitta la France en mars 1661. Débarqué au Siam en 1664, il fut envoyé en août 1665 avec un de ses collègues au Champa. Ils partirent pour leur mission mais Chevreul, tombé malade à Baria, dut revenir à Oudong où il arriva le 22 novembre. Il resta au Cambodge jusqu'en 1670. Arrêté par les Portugais qui continuaient de revendiquer âprement la direction spirituelle du Cambodge, il fut transféré à Macao pour être déféré en jugement devant l'Inquisition de Goa. Mais il put regagner le Siam en 1670 et fut successivement provincial puis vicaire général de cette province, où il mourut en 1693 (1).

C'est au cours de son séjour au Cambodge qu'il recueillit les échos suivants (2) :

[p. 144] [...] Il y a un très-ancien et très-celebre Temple éloigné environ de huit journées de la Peuplade où je demeure, et j'espere y faire bientost un petit voyage, si Nostre Seigneur m'en donne l'occasion et le loisir. Ce Temple s'appelle Onco, et il est presque aussi fameux entre les Gentils de cinq ou six grands Royaumes, que saint Pierre de Rome l'est parmi les Chrestiens. C'est là qu'ils ont leurs principaux Docteurs, ils y consultent leurs doutes, et ils en reçoivent les Decisions avec autant [p. 145] de respect, que les Catholiques reçoivent les Oracles du saint Siege. Siam, Pegu, Laos, Ternacerim et quelques autres Royaumes viennent y faire des Pelerinages nonobstant qu'ils soient en guerre, et le Roy de Siam quoy qu'il soit ennemy déclaré de ce Royaume depuis sa révolte, ne laisse pas de mander tous les ans à ce Temple le nom de ses Ambassadeurs par une religieuse observance. [...]

Ce passage est bien connu et Francis Garnier eut le mérite de le retrouver le premier. Cependant le père Guennou, de la Société des Missions étrangères, historien averti de cette période, nous a fait remarquer que la version imprimée dans la *Relation des Evesques* avait été composée à Paris en partant des lettres des missionnaires, sans toutefois les respecter scrupuleusement. L'original de Chevreul a disparu, mais il reste une copie de sa lettre du 11 juin 1668, dont voici le passage concernant Angkor (3) :

[...] La Religion est la mesme qu'à Siam, et Siam tire sa Religion de

(1) Adrien LAUNAY, *Mémorial de la Société des Missions étrangères*, Paris, Missions étrangères, 1912-16, vol. 2, p. 133 ; PLANET, *Histoire de la Mission du Cambodge (1552-1852)*, *Bul. de la Soc. des Missions étrangères de Paris*, Hongkong, nov. 1928, n° 83, pp. 661-662. Le P. Guennou, de la Société, nous a rendu les plus grands services pour l'étude de ce problème et nous a fait remarquer en particulier que bien que l'habitude se soit imposée d'écrire Chevreuil, l'orthographe du temps a toujours été Chevreul.

(2) *Relation des Missions des Evesques françois aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Cambodge, et du Tonkin...*, Paris, P. Le Petit, 1674, pp. 144-45. Ce texte fut cité par F. GARNIER, *Voyages d'exploration...*, Paris, Hachette, 1873, vol. 1, p. 57.

(3) Copie du temps d'une lettre de Chevreul écrite au Cambodge le 11 juin 1668 : Archives de la Soc. des Missions étrangères. Paris, vol. 733, p. 153. Le P. Guennou a bien voulu rechercher ce passage pour nous. Qu'il en soit ici remercié, ainsi que le P. Monjean, archiviste de la Société, pour leur aide précieuse.

ce Roiaume, ou il y a un fort ancien et celebre temple à 8 journées de cette Peuplade, où (Si N. S. me donne quelq'loisir), l'espère faire un voiage ; Ce Temple est renommé entre tous les Gentils de 5 ou 6 grands Roiaumes, comme l'est Rome entre les Chrestiens ; là ils ont leurs Docteurs ; et de là ils reçoivent leurs oracles et decisions en fait de Religion, comme nous pourions faire de Rome ; Il se nomme Onco ; Siam, Pegu, Laos, Ternacerim, et autres Roiaumes viennent y faire de grands Pelerinages nonobstant qu'ils soient en guerre ; Le Roy de Siam ne laisse de mander tous les ans ses Ambassadeurs à ce Temple ; Qui pouroit estre assez heureux pour détromper tous ces Docteurs trompés et trompeurs feroit un grand coup pour détruire l'Idolatrie entre tous ses grands Roiaumes ; [...]

Ce texte original est plus clair que la version qui en fut tirée avec des commentaires non pas toujours heureux. Nous ne savons pas où exactement résida Louis Chevreul, et s'il se rendit ultérieurement à Angkor. Les documents accessibles sont muets sur ces points. Bien que sa relation soit fort brève il est frappant de le voir comparer Angkor à Rome, exactement comme le faisait, vingt ans plus tôt, le Hollandais Indijck. A lire le missionnaire, on devine le prestige du temple, et sans doute d'un chef de secte particulièrement important qui devait y résider. Le roi du Siam, apparemment, y envoyait annuellement un pèlerinage. Chevreul nous confirme donc qu'Angkor Vat était bien connu au Siam. Par contre il n'est peut-être pas sans exagérer quand il nous affirme que l'on y venait d'aussi loin que du Tenasserim.

Le texte de Louis Chevreul fut reproduit en 1728 sous une forme abrégée et sans indication d'origine, dans cette somptueuse publication des *Cérémonies et Coutumes religieuses des Peuples*, illustrée par Bernard Picart, qui est un régal des yeux (1). Voici la citation :

... Il y a dans ce Roiaume la Pagode d'Onco, si célèbre parmi les Gentils, que de cinq ou six États à la ronde, on s'y rend en Pelerinage. Ces Gentils requoient les décisions d'Onco avec autant de respect et de confiance, qu'un Catholique celles du Saint Siege...

En 1750 l'abbé Lambert, dans son *Histoire générale des peuples du monde*, recueillit à la fois la version français de la description d'Angkor par Argensola (2), et l'extrait tronqué de Chevreul produit par Picart que nous venons de voir à l'instant. Visiblement l'abbé n'a pas établi la relation entre ces deux récits, qu'il utilise dans des chapitres différents, et qui devaient décrire à ses yeux des cités distinctes. Nous

(1) Bernard PICART (parfois PICARD), *Cérémonies et coutumes religieuses des Peuples idolâtres...*, Amsterdam, J. F. Bernard, 1723-1728, vol. 2, p. 118. Bernard Picart, graveur français né à Paris en 1673, mort à Amsterdam en 1733. Elève de son père et de Sébastien Le Clerc, il se spécialisa dans les scènes historiques. En 1710 il se fixa en Hollande avec son père pour illustrer, à la demande des libraires d'Amsterdam, ses *Cérémonies et coutumes* rédigées d'après les récits des missionnaires. L'édition *in-folio* est magnifique et donne une savoureuse idée de ce que pouvait être l'Inde pour un graveur français du XVIII^e.

(2) Nous avons vu, p. 81, que Chaulmer publia en 1654 une version tronquée du texte d'Argensola. Mais Picart s'inspira plus vraisemblablement d'une des traductions directes d'Argensola parues à Amsterdam en 1706 puis en 1707 et qui sont dues sans doute à Jacques Debordes. Son texte est beaucoup plus proche de l'original que celui de Chaulmer, comme on peut le constater facilement.

donnons ici son texte pour montrer, précisément, comment les faits se déforment par le jeu des citations successives (1) :

[p. 241] [...] Il y a un peu plus d'un siècle que l'on découvrit dans ce Pays, derrière une épaisse forêt, une Ville composée de plus de six mille maisons, qui étoient toutes bâties de marbre, et les rues étoient pavées de même.

Les murailles étoient faites de façon que par le dedans on pouvoit monter de toutes part aux creneaux, où l'on voyoit plusieurs figures de divers animaux. Les fossés étoient à fond de cuve, revêtus de belles pierres de taille, si profonds et si pleins d'eau, que des navires pouvoient y entrer ; il y avoit un pont superbe dont les arches étoient soutenues par de grands géans de pierre. Les Missionnaires Augustins et Jacobins qui parlent de cette Ville, disent qu'elle étoit inhabitée lorsqu'elle fut découverte ; mais elle est peuplée à présent, et se nomme *Angon*. [...]

[p. 244] [...] Il y a dans ce Royaume la Pagode d'*Onco*, si célèbre parmi les Gentils, que de cinq ou six États à la ronde, on s'y rend en pèlerinage. Ces Gentils reçoivent les décisions d'*Onco* avec le plus profond respect et la plus aveugle soumission. [...]

En 1768 parurent les *Voyages d'un Philosophe* extraits des manuscrits de Pierre Poivre, qui contiennent une brève allusion à Angkor (2) :

[...] Les voyageurs trouvent avec étonnement à quelque distance de la peuplade de Camboye, les ruines d'une ancienne ville bâtie en pierre, dont l'architecture a quelque rapport avec celle de l'Europe. Les terres des environs portent encore des traces de sillons qui y furent autrefois. En cet endroit tout annonce que l'agriculture et les autres arts ont fleuri, mais ils ont disparu avec la nation, qui les possédoit. Celle qui habite aujourd'hui ce pays n'a aucune histoire, aucune tradition même qui puisse donner des éclaircissements à ce sujet. [...]

Poivre vécut aux Indes orientales à partir de 1740. Il était en Cochinchine de 1742 à 1743 comme aspirant minoré de la Société des Missions étrangères. Il débarqua à nouveau le 29 août 1749 à Tourane et séjourna en Annam jusqu'au 10 février 1750, date de son départ pour Manille et les Moluques. Il a pu à la fois recueillir ses informations auprès des missionnaires de la Société, et des religieux espagnols de Manille. Le petit passage sur les « sillons... et l'agriculture » est de son cru, selon toute probabilité. On connaît les préoccupations économiques de Poivre, sa compétence de botaniste, ses efforts pour implanter la culture des « épicerie » dans les comptoirs français. Du moins ne se trompait-il pas en insistant sur l'importance de l'agriculture dans la civilisation khmère, même s'il parlait d'imagination.

(1) Claude LAMBERT, *Histoire générale... de tous les peuples du Monde...*, Paris, Prault, 1750, vol. 9, chap. XVI et XVII, pp. 241 et 244. Claude-Jean-François Lambert, né à Dôle vers 1705, mort à Paris en avril 1765. Il entra chez les Jésuites mais dut quitter l'ordre auquel il ne put sacrifier son caractère gai et enjoué. Un moment curé de Saint-Etienne-du-Rouvray, près Rouen, il vécut surtout à Paris où il se tailla une certaine réputation d'historien.

(2) [Pierre POIVRE], *Voyages d'un philosophe...*, Yverdon, 1768, p. 78. Ce passage est donné de façon incomplète par A. BREBION, *Bibliographie des Voyages dans l'Indochine française...*, Saigon, Schneider, 1910. Notre ami Ferreol de Ferry a bien voulu attirer de nouveau notre attention dessus.

Le XVIII^e siècle ne va point s'achever sans qu'un écho plus direct ne nous parvienne d'Angkor. Nous le devons à M. Henri Langenois, de la Société des Missions étrangères, qui est le premier Français à avoir visité de façon certaine les ruines fameuses. Ce prêtre naquit à l'Île de France vers 1736. Arrivé très jeune au Siam — en 1752 ? — via Pondichéry, il entra au collège des Missions d'Ayuthya. En 1765 il fut emmené au Cambodge comme secrétaire par Mgr Pignet. Le 28 décembre 1765 il était ordonné à Phnom Penh par Mgr Pigneau de Béhaine et agrégé à la Société. Il travailla à Phnom Penh puis à Sadec jusqu'en 1784, d'où il fut chassé par la révolte des Tây-son. Réfugié avec sa chrétienté à Bangkok il séjourna dans cette ville du 29 juillet 1785 au 19 novembre 1788. Il put enfin rentrer au Cambodge, et passa les années 1788 et 1789 à Sadec. En 1790 il était envoyé avec un collègue, M. Pillon, dans la province de Battambang, qu'il s'efforça d'évangéliser jusqu'à sa mort, à Thonol, en 1795. Il rédigea notamment un dictionnaire cambodgien-latin que nous croyons perdu ⁽¹⁾.

Dans une lettre de 1783 Langenois décrivait Angkor Vat, mais ce texte est cité par Bouillevaux qui n'en donne que des extraits. Nous n'avons pu le retrouver, et il nous paraît curieux que dès 1783 Langenois ait parlé d'Angkor, alors que ce fut durant son séjour à Battambang qu'il approcha les ruines. Il faut donc se contenter actuellement de reproduire les passages publiés par Bouillevaux ⁽²⁾ :

... Angcor-vât regnum ædium bonziorum... antiquissima regia, regnique exorcium, ad aquilonem... duplicem habens arcem et fanum lapideum celeberrimum... cum mille bonziis in vicinore delubro posterius ex structo... Indorum Babel princepsque superstitionum, ab exercitu Siamensium, anno 1709 deturbata et spoliata.

Ce texte confirme l'importance d'Angkor Vat, puisque un millier de bonzes fréquentaient les pagodes voisines. Le « duplicem arcem » fait peut-être allusion à la galerie des bas-reliefs contre-butée par une demi-voûte. Par contre la destruction du temple par les Siamois en 1709 n'est confirmée par aucune source historique connue de nous, et la date doit être une erreur.

Si nous n'avons pas retrouvé cette lettre de Langenois, dans les épîtres de ce missionnaire conservées aux archives de la Société des Missions à Paris nous avons relevé un autre passage sur Angkor qu'il est amusant de donner ici ⁽³⁾ :

⁽¹⁾ Quoique agrégé à la Société par Mgr d'Adran lui-même, Langenois ne semble pas avoir été considéré comme un membre régulier. Le P. LAUNAY ne le mentionne pas dans son *Mémorial*. Nous avons dû reconstituer cette brève notice biographique d'après les lettres de ce prêtre conservées aux Archives de la Société, Paris, notamment : vol. 744, p. 781 ; vol. 745, p. 795 ; vol. 800, p. 1503 ; vol. 801, pp. 75-78, 147-149, 481-482 ; vol. 891, pp. 1365-1382.

⁽²⁾ C. E. BOUILLEVAUX, *Ma visite aux ruines cambodgiennes...*, Saint-Quentin, J. Moureau, 1863, p. 10. Nous n'avons pu retrouver cette lettre aux Archives de la Société, où il n'existe qu'une lettre du 19 novembre 1783 : vol. 801, p. 83, qui ne contient pas le passage en question.

⁽³⁾ Lettre de Langenois datée du 21 janvier 1791, de Battambang ; Archives de la Société, Paris : vol. 746, p. 328. Nous respectons bien entendu l'orthographe de l'auteur.

[...] Il y a quelques années notre chef Carpo de Orta étant allé à *Ongcor vât* voisine de celle ou ns sommes, plus au nord ; le grand Bonze lui dit : « Chrétien, voie tu cette statue d'un homme prosterné devant notre *prêa pût* (c'est le nom de leur faux dieu) ? Il s'appelle *Chimé*. Qu'est ce que ce signe de pied imprimé sur son dos ? C'est à cause qu'il refusa de reconnoître et d'adorer la divinité de notre prêa pût, qu'il l'a contraint par ce coup de pied. » Or comme on assure q̄ S. Thomas didime ait passé en Chine par *ongcor* ; ne seroit-ce pas l'histoire de son doute de la Resurrection, et puis l'adoration de n. S. Jes. Ch^t ? [...]

Preah Put est bien entendu le Bouddha, mais quant à identifier « Chimé », et la statue d'un homme prosterné, nous y renonçons. Il semble que les missionnaires entendirent parler, ou virent, une de ces empreintes du pied du Bouddha, les *Preah Pada* bien connus du Cambodge, qui leur fut présentée comme un des signes de la puissance du Sage imprimé à la surface de la terre (1). Reste ceci que le père portugais Carpo de Orta, et Langenois lui-même durant son séjour à Battambang, visitèrent Angkor Vat, et sans doute d'autres de leurs compagnons. Et il est savoureux de trouver une nouvelle étape ajoutée aux périples de saint Thomas, qui a suscité tant de contes depuis son « voyage » en Inde. Langenois répétera d'ailleurs cette petite historiette dans une autre de ses lettres du 3 octobre 1792 (2).

Enfin notons que dans la publication des manuscrits de Doudart de Lagrée, il existe une note signée de Moura qui dit : « Un missionnaire portugais a laissé il y a un siècle environ une description manuscrite des ruines d'Angkor et de Battambang... L'auteur de ce vieux manuscrit, déposé dans un couvent de Macao où je l'ai vu, m'a paru avoir bien étudié et surtout bien décrit ces ruines. Je présume que le vicomte de San Januario a puisé dans ce document les matériaux de son Mémoire sur les monuments *khmers* (3). » Sur ce dernier point Moura laisse paraître qu'il n'a pas lu San Januario avec beaucoup de soin (4). Son affirmation reste donc bien vague. Il se peut qu'il fasse allusion à une description d'un prêtre portugais du XVIII^e, et nous venons de voir à l'instant que Carpo de Orta entre autres, visita Angkor Vat. Mais aussi bien Moura a pu consulter tout simplement un des auteurs portugais qui décrivent Angkor, João dos Santos par exemple. En tout cas si un tel manuscrit existait lors de son passage à Macao, il est bien dommage qu'il n'ait pris le soin de le recueillir, car nous n'avons pu en trouver trace nulle part ailleurs, et notamment pas dans l'œuvre de Moura lui-même.

(1) Sur les empreintes du pied du Bouddha : S. G. NECOLI (= George GROSLIER) : Les empreintes du « pied du Buddha » d'Angkor Vat, *Arts et archéologie khmère*, 1924, vol. 2, fasc. 1, pp. 65-80.

(2) Archives de la Société, Paris, vol. 801, p. 482. On connaît l'immense littérature sur les voyages de saint Thomas aux Indes : e. g. L. de LA VALLÉE-POUSSIN, *L'Inde aux temps des Mauryas...*, *Hist. du Monde d'E.* CAVAINAC, t. VI, Paris, de Boccard, 1930, pp. 276-280.

(3) A. B. DE VILLEMEREUIL, *Explorations et Missions de Doudart de Lagrée...*, Paris, Tremblay, 1883, p. 312, n. 4.

(4) Vicomte DE SAN JANUARIO, Documents sur les Missions portugaises..., *op. cit.*

LA RÉSURRECTION D'ANGKOR

La première moitié du XIX^e siècle allait voir la résurrection d'Angkor. Dès 1819 Abel Rémusat publiait la première traduction du mémoire de Tcheou Ta-kouan ⁽¹⁾, et en 1840 paraissait la traduction par Ternaux-Compans du mémoire de Christoval de Jaque. Désormais Angkor était connue du public lettré, mais on admettait généralement que les fabuleux monuments décrits par ces auteurs étaient détruits à tout jamais. Et cependant ils allaient être bientôt redécouverts.

Le premier européen qui revit Angkor, ou plus exactement qui visita les ruines et en publia une description au XIX^e siècle, fut le P. Charles-Émile Bouillevaux à qui nous devons les extraits de Langenois plus haut étudiés. Né à Montier-en-Der (Haute-Marne) le 1^{er} avril 1823, Bouillevaux entra au séminaire des Missions étrangères en août 1845. Il débarqua en 1849 en Cochinchine et voyagea durant les années 1850 et 1851 dans le Cambodge septentrional, en particulier chez les Pnong. En 1853 il visita le Laos, puis s'établit en 1855 dans la région de Battambang où il retrouva le souvenir toujours vivant de Langenois. Rentré en France en 1865, il revint en 1867 et fut curé de Cho-quan où il demeura jusqu'à sa retraite en 1873. Il se retira et mourut curé de Longeville (Haute-Marne) en 1913 ⁽²⁾.

C'est en novembre 1850 qu'il visita Angkor dont il publia une brève description en 1858, reprise en 1874 ⁽³⁾. A la suite des articles de Mouhot il revendiqua avec une certaine aigreur la priorité en tant qu'inventeur d'Angkor ⁽⁴⁾. Celle-ci est incontestable, mais comme l'a dit avec juste raison Louis Finot, si le père Bouillevaux, cet « intarissable bavard », visita Angkor avant Mouhot, celui-ci reste le premier à avoir su apprécier et décrire les monuments ⁽⁵⁾. Au demeurant le fait « d'avoir été le premier » n'a pas grand sens en la matière. Lorsqu'il s'agit d'un site aussi prestigieux, seule compte une contribution à sa connaissance, aussi modeste soit-elle. Et d'autres voyageurs ont pu devancer Bouillevaux lui-même au XIX^e siècle, dont nous ne savons rien. Quant aux siècles précédents, tout cet ouvrage est précisément destiné à montrer qu'Angkor fut plus d'une fois visité et décrit.

⁽¹⁾ A. RÉMUSAT, Description du royaume du Cambodge, par un voyageur chinois... dans *Nouvelles Annales des Voyages...*, Paris, Gide, juil. 1819, 1^{re} sér., t. III : pp. 5-98 ; et tiré-à-part, Paris, Smith, 1819. Rémusat ne donnait d'ailleurs pas le nom de Tcheou Ta-kouan dans cette première version, car il avait recueilli le texte dans une encyclopédie du XVIII^e siècle qui ne le mentionnait point : voir P. PELLIOU, *Mémoires sur les Coutumes...*, *op. cit.*, p. 46.

⁽²⁾ A. LAUNAY, *Mémorial de la Société...*, *op. cit.*, vol. 2, p. 78 ; A. BIGOT, Note sur le missionnaire Charles-Émile Bouillevaux découvreur d'Angkor, *BSEI*, 4^e trim. 1949, nouv. sér., vol. 24, fasc. 4, pp. 59-62.

⁽³⁾ C. E. BOUILLEVAUX, *Voyage dans l'Indo-Chine...*, *op. cit.*, pp. 173, 174, 242-246 ; *id.*, *L'Annam et le Cambodge...*, Paris, V. Palmé, 1874.

⁽⁴⁾ C. E. BOUILLEVAUX, *Ma visite aux ruines cambodgiennes*, Saint-Quentin, J. Moureau, 1863, et aussi in *Mém. de la Soc. Acad. Indo-Chinoise*, 1879, t. I, pp. 1-17. Du moins devons-nous à cette polémique la lettre d'Henri Langenois que nous avons citée plus haut et que produisit alors Bouillevaux pour montrer que non seulement il avait devancé Mouhot à Angkor, mais encore qu'il avait été lui-même précédé par un autre missionnaire catholique.

⁽⁵⁾ L. FINOT, H. PARMENTIER, V. GOLOUBEV, *Le Temple d'Angkor Vat...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 21.

Après 1850 les voyages vont se multiplier vers Angkor, et aussi les études plus sérieuses. Pallegoix, dans ce qui peut être considéré comme la première histoire solide du Siam, mentionne les ruines :

Mgr PALLEGOIX : *Description du royaume Thai ou Siam...*,

Paris, de Vialat, 1854 : vol. I, pp. 31-32 (1)

[p. 31] [...] C'est près des rivages de ce lac (les Grands Lacs) que sont situées les ruines merveilleuses de *Nokorvat*. Elles consistent en un vaste palais, en colonnes, pyramides et temples ou pagodes, le tout construit en marbre taillé et ciselé ; on y remarque des dômes et des voûtes d'un travail si surprenant, que les Cambodgiens n'en parlent jamais sans dire que c'est l'ouvrage des anges et non pas des hommes. Il est probable que ces ruines remontent au temps du fameux roi de Cambodge *Phra-Pathum-Surivong*, sous le règne duquel un talapoin [p. 32] de Ceylan apporta les livres sacrés des Bouddhistes et introduisit la religion de Buddha dans cette contrée. [...]

Pallegoix a pu être renseigné sur Angkor Vat par les missionnaires. Mais il est non moins évident qu'il connut par les Siamois les traditions cambodgiennes elles-mêmes car sa dernière phrase est tirée de la légende de Preah Ket Mealea, tout comme l'attribution aux *tevoda* de la construction du temple. Nous avons déjà constaté plus d'une fois que les légendes cambodgiennes étaient connues au Siam (2).

Après Bouillevaux les Anglais King et Forrest décrivent Angkor. Le second seul visita le site en 1859. Le premier ne fit que traverser le Cambodge de Battambang à Kampot, via Pursat. Mais il recueillit des échos sur les ruines à Bangkok, dans l'entourage royal (3). Enfin en janvier 1860 le naturaliste français Henri Mouhot arrivait à Angkor. Il fut envoûté par les ruines. Ses notes, publiées après sa mort grâce à la fidélité de son serviteur qui les recueillit, eurent un retentissement considérable dans le monde entier et déclenchèrent en grande partie les voyages suivants (4). L'amiral Bonard, qui eut sur l'Indochine des vues d'une largeur et d'une prescience remarquables, voulut visiter Angkor et s'y rendit par la voie fluviale en septembre 1862. Il nous a laissé des monuments une description assez neutre, mais jugea avec une

(1) Cette mention d'Angkor Vat semble avoir généralement été omise par les historiens modernes et en particulier, ce qui est curieux, par l'éminent Louis Finot dans son inventaire des mentions anciennes du monument : *ibid.*, pp. 20 ss.

(2) Voir plus haut, pp. 97 ss.

(3) D. O. KING, *Travels in Siam and Cambodia, Jal of the R. Geog. Soc.*, Londres, 1860, vol. 30, pp. 177-182 ; JAMES CAMPBELL, *Notes on the Antiquities, Natural History, etc.*, of Cambodia, compiled from Manuscripts of the late E. F. J. Forrest, and from information derived from the Rv. D^r House..., *ibid.*, pp. 182-198.

(4) H. MOUHOT, *Notes on Cambodia, the Lao Country, etc.*, transl. by T. Hodgkin, *Jal of the R. Geog. Soc.*, Londres, 1862, vol. 32, pp. 142-163 ; *Id.*, *Travels in Cambodia, Proc. of the R. Geog. Soc.*, Londres, 1862, vol. 6, pp. 80-82 ; *Id.*, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos...* Ed. par F. de LANOÛE, *Le Tour du Monde*, Paris, 2^e sem. 1863, t. VIII, pp. 219-352 ; *Id.*, *Wanderungen in Siam und Kambodscha, Das Ausland*, 1864, pp. 673-681 ; *Id.*, *Travels in the central parts of Indochina...*, Londres, L. Murray, 1864, 2 vol. ; *Id.*, *Voyages dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos...* Ed. par F. de LANOÛE, Paris, Hachette, 1868 ; *Id.*, *Cambodia, Siam Repository*, Bangkok, janv. 1870, vol. 2, pp. 33-36, 42-43, 52-54, 120-123, 159-160, 171-172 ; *Id.*, *Viaggio nei Regni di Siam, di Cambodge, di Laos...*, Milan, E. Treves, 1871.

remarquable lucidité du pays en tant qu'unité géographique et économique (1). La même année Cortambert et Rosny dans leur *Tableau de la Cochinchine*, avaient les premiers le mérite de rapprocher le texte de Christoval de Jaque publié par Ternaux-Compans, et le récit de Tcheou Ta-kouan traduit par Rémusat (2).

Nommé représentant de la France au Cambodge en 1863, Doudart de Lagrée voulut dès novembre de cette même année effectuer une visite rapide d'Angkor. Il fut suivi en décembre par Adolf Bastian qui allait publier les premiers essais scientifiques sur les ruines et tenter d'en déchiffrer les inscriptions (3). En janvier 1866 arrivait le voyageur écossais John Thomson qui prit, sans doute, les premières photographies systématiques des temples, qu'il devait publier avec des suggestions sur le symbolisme d'Angkor Vat d'une réelle pénétration (4). Il avait été accompagné dans son voyage par H. G. Kennedy, agent consulaire britannique au Siam (5). Doudart de Lagrée revint travailler à Angkor en mai 1866. Il retrouva les monuments l'année suivante, le 24 juin 1867, avec les membres de cette Commission du Mékong à laquelle il devait sacrifier sa vie. Parmi ses compagnons se trouvaient Francis Garnier et Louis Delaporte, sur lesquels les ruines firent une impression inoubliable (6).

Aussi bien arrêterons-nous là notre inventaire (7). Désormais Angkor va être l'objet d'études systématiques et se dépouiller peu à peu de l'aura

(1) Amiral BONARD, *Exploration du Grand Fleuve du Cambodge* (septembre 1862), *Revue maritime et coloniale*, fév. 1863, vol. 7, pp. 240-251; reproduit sous le titre : Les ruines du temple d'Ankor dans le Cambodge, *Nouvelles Annales des Voyages...*, Paris, A. Bertrand, janv.-mars 1863, 6^e série, 9^e an., t. I, pp. 356-360.

(2) E. CORTAMBERT et L. DE ROSNY, *Tableau de la Cochinchine*, Paris, A. Le Chevalier, 1862, pp. 175-178.

(3) A. BASTIAN, Bei den ruinen von Ankor in Cambodia, *Peterman's Mitteilungen*, 1864, vol. 10; id., Wanderungen in den neu entdeckten Ruinenstädten Kambodia's, *Das Ausland*, 1865, n^o 47, pp. 1105-1111; n^o 48, pp. 1130-1138; n^o 49, pp. 1155-1163; n^o 50, pp. 1183-1189; id., A Visit to the Ruined Cities and Buildings of Cambodia, *Jal of the R. Geog. Soc.*, Londres, 1865, vol. 35, pp. 74-87; id., The Remains of Ancient Kambodia, *Jal of the North China Branch of the R. Asiatic Soc.*, 1865, nouv. sér. n^o 2, pp. 125-133; id., *Die Völker des östlichen Asien : Studien und Reisen. IV : Reise durch Kambodia...*, Iéna, Costenoble, 1868.

(4) JOHN THOMSON, *A Visit to the ruined temples of Cambodia. Report of the 36th meeting of the British As. for the advancement of Sciences...* Nottingham, aug. 1866, Londres, Murray, 1867; id., *The Antiquities of Cambodia, a serie of photographs taken on the spot*, Edinburgh, 1867; id., *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indochine*, trad. par A. TALANDIER et H. WATTEMARE, Paris, Hachette, 1877. Sur les hypothèses de Thomson, voir G. de CORAL-RÉMUSAT, *L'Art khmèr...*, Paris, Ed. d'Art et d'Histoire, 1940, p. 23, n. 2.

(5) H. G. KENNEDY, Report of an expedition made into Southern Laos and Cambodia in the early part of the year 1866, *Jal of the R. Geog. Soc.*, Londres, 1867, vol. 37, pp. 298-327.

(6) Voir notamment F. GARNIER, *Voyages d'exploration...*, Paris, Hachette, 1873 : vol. 1, pp. 44 sv.; L. DELAPORTE, Une mission archéologique aux ruines khmères, *Rev. des Deux-Mondes*, Paris, sept. 1877, 3^e sér., vol. 23, pp. 421-455; id., *Voyage au Cambodge : l'architecture khmère*, Paris, Delagrave, 1880. Il est curieux de voir DOUDART DE LAGRÉE, citant le texte de Jaque d'après Cortambert et Rosny : *Tableau de la Cochinchine*, op. cit., identifier les ruines signalées par le voyageur espagnol, aux ruines de Vat Nokor ou du Phnom Bachei : VILLEMEREUL, *Explorations et missions...*, op. cit., pp. 272-273. Cette identification fut reprise par CORDIER in *Histoire générale...* de LAVISSE et RAMBAUX, Paris, Hachette, 1893-1900, vol. 5, p. 928.

(7) A partir de 1870 on trouvera toutes les références nécessaires dans G. COEDÈS, *Bibliographie raisonnée des travaux relatifs à l'archéologie du Cambodge et du Champa*, *BCAI*, 1909, pp. 9-51.

des cités englouties pour devenir le domaine d'austères études (1). Nous ne saurions d'ailleurs prétendre que notre essai d'inventaire des textes européens relatifs à Angkor soit exhaustif. Sans doute trouverait-on ici ou là quelque autre citation. Du moins croyons-nous avoir recueilli les passages essentiels.

Disons-le tout net : il y a bien peu à retirer pour la connaissance d'Angkor des différents ouvrages postérieurs au xvi^e siècle, même s'ils sont dus à des auteurs bien informés. Mais il est amusant de suivre d'année en année la transmission et la déformation jusqu'à transposition presque complète, des anciennes relations portugaises et espagnoles. Et de toute façon Angkor est un de ces hauts lieux qui méritent de voir dressé le catalogue de leur destinée littéraire (2).

Aussi bien est-il normal de voir les seuls textes remontant à la fin du xvi^e siècle contenir des faits intéressants. A cette époque un concours de circonstances exceptionnel amena au Cambodge nombre de voyageurs européens au moment même où les rois cambodgiens s'installaient près des ruines. Ainsi sentons-nous mieux tout l'intérêt de ces premières relations, en tête desquelles il faut placer sans hésiter celle de Diogo do Couto, si heureusement retrouvée par le P^r C. R. Boxer.

N'est-ce pas d'ailleurs une étrange coïncidence que ce fragment remarquable d'un auteur aussi bien connu que Diogo do Couto soit demeuré ignoré plus de trois siècles ? Non plus étrange cependant que l'aventure qu'il nous révèle d'Antonio da Magdalena, modeste capucin portugais entraîné jusqu'à Angkor pour prêcher sa foi. Et qui, rappelé à son pays natal, périt tragiquement dans la brousse africaine, crucifix en main. Quelle meilleure conclusion pourrions-nous trouver à ce chapitre que la phrase par laquelle Jacinto de Deos, le principal biographe de notre moine, termine le passage qu'il lui consacre : « ... *inexcrutable he o segredo divino...* » (3).

(1) Ce qui n'implique pas, malheureusement, que les légendes plus ou moins fantaisistes aient cessé de circuler au sujet d'Angkor. M. COEDÈS en a relevé quelques-unes dans *Pour mieux comprendre Angkor*, Paris, A. Maisonneuve, 1949, chap. 2. On en trouvera encore d'innombrables exemples dans la littérature de « voyageurs » la plus récente... qui, par un curieux phénomène de régression, est le plus souvent bien inférieure à celle d'il y a un siècle, voire trois ou quatre siècles...

(2) Que l'on nous pardonne cet excursus mais en écrivant cette expression de « destinée littéraire » d'Angkor, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien ce site est resté ignoré des grands auteurs contemporains. En dehors de quelques phrases lapidaires de Paul Claudel, et des éblouissantes périodes de Sir Osbert SITWELL (dans *Escape with me*, Londres, McMillan, 1939), malheureusement gâchées dans ce dernier cas par une fausse érudition, on cherche en vain une peinture digne des ruines et de leur signification. Il faut toujours en revenir aux pages des premiers voyageurs : Mouhot, Delaporte, George Groslier, voire même Pierre Loti. Il nous semble pourtant qu'Angkor mérite davantage, attend encore son Ruskin, son Renan...

(3) JACINTO DE DEOS, *Vergel de plantas e flores dos Capuchos reformados...*, op. cit., p. 294.

TROISIÈME PARTIE

LE CAMBODGE AU XVI^e SIÈCLE
D'APRÈS
LES SOURCES PORTUGAISES
ET ESPAGNOLES

CHAPITRE VI

LE CAMBODGE AU XVI^e SIÈCLE D'APRÈS LES SOURCES PORTUGAISES ET ESPAGNOLES

Jusqu'ici nous avons utilisé les auteurs portugais puis espagnols pour la seule histoire d'Angkor et du Cambodge au XVI^e siècle. Cependant on y trouve encore des descriptions du pays et de ses habitants qui, pour être rares et succinctes, ne sont pas dépourvues d'intérêt et méritent d'être également dépouillées.

LES PREMIÈRES DESCRIPTIONS DU CAMBODGE PAR DES OCCIDENTAUX

Comme nous l'avons vu, le Cambodge ne fut visité qu'assez tard par les voyageurs occidentaux, puisqu'il se trouvait à l'écart des grandes routes maritimes et n'offrait aucune denrée précieuse aux convoitises. Ni Odoric de Pordenone, ni Marco Polo ne semblent l'avoir connu ⁽¹⁾.

La première mention du pays se trouve dans les lettres d'Albuquerque. Les ambassadeurs envoyés par le grand conquérant au Siam : Duarte Fernandez en 1511 puis Antonio de Miranda en 1512, entendirent parler du Cambodge à la cour d'Ayuthya. Albuquerque, rendant compte de leurs missions au roi du Portugal, cite le Cambodge parmi les pays dont il venait de forcer l'accès en prenant Malacca ⁽²⁾. Un écho s'en retrouve dans une lettre du 8 juin 1513 d'Emmanuel au pape Léon X, publiée à Rome cette même année, qui mentionne « ... les envoyés du roi du Cambodge, un des plus puissants d'entre les Mores sur terre et sur mer... », venus trouver Albuquerque à Malacca. C'est là, croyons-nous, la première fois que le nom du Cambodge fût imprimé dans un ouvrage européen ⁽³⁾.

Ce n'est toutefois que dans la *Suma Oriental* de Tomé Pires que nous

⁽¹⁾ Déjà Barros tenta d'identifier les noms de lieux donnés par M. Polo : C. R. BOXER, *Three Historians of Portuguese Asia. Instituto Português de Hongkong, Seccão de Historia, Macao, 1948, p. 11.*

⁽²⁾ *Cartas de A. de Albuquerque...*, Ed. par R. A. de BULHÃO PATO, Acad. R. des Sciencias de Lisboa, Clas. de Sc. Moraes, Lisbonne, 1884-1937, 7 vol., vol. 3, pp. 10, 92, 134.

⁽³⁾ *Epistola... Emanuelis Regis Portugalia... Ad Dñm... Leonem X*, Rome, I, Mazochius, 1513, f^o 3 r^o; nombreuses autres éditions, notamment en portugais; traduction française dans H. TERNAUX-COMPANS, *Archives des Voyages...*, Paris, A. Bertrand, 1840, vol. 1, pp. 414 sv. Pour les Portugais du temps, habitués aux Indes, les habitants de toute l'Asie étaient des « Mores ».

trouverons plus qu'une simple mention du pays. Ce texte fut publié sans nom d'auteur par Ramusio. M. Armando Cortesão, qui en a retrouvé le manuscrit, a montré qu'il fut rédigé entre 1512 et 1515 et qu'il résume à cette date les connaissances portugaises sur l'Asie orientale (1). Pires parle à plusieurs reprises du Cambodge et décrit le Mékong qui, pour lui, est la branche orientale d'un seul et unique fleuve dont la branche occidentale serait le Gange (2). Il donne sur le pays même une courte notice qui mérite d'être traduite ici (3) :

[f^o 138 r^o] [...] Royaume de Camboja.

En quittant le Syam en route vers la Chyna, le long du bord de la mer se trouve le Royaume de Camboja qui, (en suivant) la même direction, touche au Champaa. Ledit Roi est païen et guerrier. Son pays (s'étend) loin à l'intérieur des terres. Il est en guerre avec ceux de Brema (4) et avec le Syam, et parfois avec le Champaa, et il n'obéit à personne. Le peuple de Camboja est guerrier.

La terre du Camboja contient de nombreuses rivières. Sur (celles-ci) il y a de nombreuses *lamcharās* (5) qui naviguent souvent jusqu'à la côte du Syam, vers la région de Ligor (6). Et elles se groupent en escadres pour (courrir sus) à tous ceux qui se présentent (7). Le pays de Camboja (produit) force vivres en abondance ; c'est un pays qui possède de nombreux chevaux et éléphants (8).

Produits.

Le pays de Camboja produit quantité de riz et fort bon (9), de viandes, de poisson et de vins de sa manière. Et ce pays contient de l'or (10) ; il produit de la laque, force défenses d'éléphants, du poisson sec, du riz.

Marchandises négociables au Camboja :

De la toile blanche et fine de Bengalla (11), un peu de poivre, des clous de girofle, du cinabre (12), du mercure, du storax liquide (13), des perles rouges (14).

(1) G. RAMUSIO, *Delle Navigazioni et Viaggi...*, Venise, I. Giunti, 1563, vol. 1, f^{os} 335 r^o sv. ; Armando CORTESÃO, *The Suma Oriental of Tomé Pires and the Book of Francisco Rodrigues*, Londres, Hakluyt Soc., 1944, 2 vol., vol. 1, p. LXXXIII.

(2) *Ibid.*, vol. 1, pp. 2, 4, 108, 109, 268.

(3) On trouvera le texte original et la traduction anglaise dans CORTESÃO, *The Suma...*, op. cit., vol. 1, p. 112 et vol. 2, p. 390.

(4) Birmanie.

(5) Genre d'embarcation. L'étymologie de ce terme vient d'être étudiée par M. L. C. DAMAIS dans son C. R. de R. GORIS, *Sedjarah Bali Kuna*, in *BEFEO*, 2^e sem. 1953 (1955), vol. 47, fasc. 2, p. 649, n. 3. M. Damais montre que contrairement à l'opinion généralement admise, *lanhão* viendrait du malais *lañca* ou *lañcang*.

(6) Ligor.

(7) Le texte porte *contra toda roupa*, qui signifie littéralement « contre tout butin (possible) ». M. Cortesão semble avoir été embarrassé par cette tournure et traduit *against friends and foes* en faisant suivre d'un point d'interrogation. Les dictionnaires portugais du XVI^e citent pourtant l'expression *corsario de toda roupa* : « corsaire qui dévalise amis et ennemis », et Ramusio traduit très justement *vanno molte corseggiando ciascuno che trovano*.

(8) Ramusio précise *ammaes trati* : « éléphants dressés ».

(9) *Mujto aroz & bom carnes* : M. Cortesão traduit *rice and good meat*, mais il nous semble que *bom* se rapporte plutôt à riz, comme le pensa Ramusio qui traduit *molto riso et bueno, carne, etc.*

(10) Ramusio dit *pouco di oro*.

(11) Bengale.

(12) *Vermelhas* : « vermillon », c'est-à-dire du cinabre, ou sulfure naturel de mercure.

(13) Benjoin : baume tiré du *Styrax officinale* ou du *Liquidambar styracifera*. En fait ce produit venait du Laos et ne faisait que transiter par le Cambodge : voir plus bas, p. 162.

(14) Ramusio dit « perles bleues » : *azuri*.

Dans ce pays les seigneurs se font brûler à la mort du Roi (ainsi que) les femmes du Roi, et les autres épouses à la mort de leurs maris. Et ils vont la tête rasée autour des oreilles par manière d'élégance. [...]

Ce texte n'est pas sans intérêt malgré quelques erreurs. Les guerres avec la Birmanie, que Pires a d'ailleurs déjà signalées plus haut dans son texte, disant que les Birmans coupent le nez et les oreilles de leurs prisonniers en représailles de sévices analogues pratiquées en premier lieu par les Cambodgiens, sont sans doute une confusion avec les luttes siamo-birmanes, auxquelles les Cambodgiens participèrent en alliés des Siamois ⁽¹⁾. Par contre il est exact que les mutilations corporelles aient été pratiquées au Cambodge, où Tcheou Ta-kouan les mentionnait déjà, mais plutôt à titre de peine infamante ⁽²⁾. Le sacrifice de la veuve ne fut jamais en usage au Cambodge, que nous sachions. Pires doit sans doute confondre avec le Champa où cette coutume subsistait, qu'y décrit déjà Odoric de Pordenone. Le reste de la relation est correct, et le catalogue commercial dressé par notre Portugais est d'autant plus significatif qu'il correspond exactement à celui qu'avait établi, plus de deux siècles auparavant, Tcheou Ta-kouan : vermillon, mercure, filés, perles ⁽³⁾. Pires signale le poivre comme négociable au Cambodge, ce qui impliquerait que cette plante si commune de nos jours n'y prospérait pas encore ?

Dans un texte contemporain de celui de Pires, également édité par M. Cortesão, le *Livre* du pilote Francisco Rodrigues, rédigé vers 1511-1513, le Cambodge est cité pour sa richesse en bétel ⁽⁴⁾. Duarte Barbosa, publié pour la première fois par Ramusio mais qui voyagea en Indonésie de 1516 à 1519, mentionne chemin faisant le Cambodge à propos du commerce des Indes orientales, énumérant le riz, le mercure, le plomb, l'étain, le cinabre et l'aloes comme des produits susceptibles d'y être négociés, sans que l'on puisse faire le départ entre ce qui était importé ou, au contraire, exporté ⁽⁵⁾. Antonio Pigafetta, le célèbre compagnon de Magellan, qui vécut pour raconter le premier périple autour du monde, évoque, dans sa brève description de la côte de l'Asie méridionale, le « Camogia qui se trouve après le Siam et dont le roi se nomme Saret Zacabedera » ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ CORTESÃO, *The Suma...*, *op. cit.*, vol. 1, p. III.

⁽²⁾ P. PELLIOU, *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou Ta-kouan*, Paris, A. Maisonneuve 1951 : p. 23 ; voir également plus bas, p. 156.

⁽³⁾ *Ibid.*, p., 27.

⁽⁴⁾ CORTESÃO, *The Suma...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 302, 516.

⁽⁵⁾ RAMUSIO, *Navigazioni...*, *op. cit.*, vol. 1, f^{os} 318 r^o-v^o ; voir également *The Book of Duarte Barbosa*. Ed. par L. DAMES, Londres, Hakluyt Soc., 1918, 2 vol. Pour tous ces produits au Cambodge, voir plus bas, pp. 152-154.

⁽⁶⁾ Voici le passage : *Dopo Siam se trouva Camogia ; il suo re è detto Saret Zacabedera*, Mss. de l'Ambrosienne ; le mss. 5650 de la B. N. de Paris porte *cameggia* : A. PIGAFETTA, *Magellans' Voyage around the world*. Ed. par J. A. ROBERTSON, Cleveland, A. H. Clark, 1906, 3 vol., vol. 2, p. 172. Pigafetta recueillit ces renseignements entre 1521 et 1522, et les deux mss. de son récit remontent à 1522. Une des premières traductions françaises : *Premier voyage autour du monde par le Chevalier Pigafetta...*, Paris, H. J. Jansen, an X, reproduit le passage sur le Cambodge mais donne comme nom du roi : *Zarubedera*. Il n'est guère facile de restituer ce nom : *Saret* pour *samdach, samdech* ; *Zacabedera* pour *Sukhontor bat* ? D'après la date il s'agit d'Ang Chan.

Il ne faut sans doute pas s'arrêter à Fernão Mendes Pinto en ce qui concerne le Cambodge et d'une façon générale l'Indochine, hormis le Siam et la Birmanie (1). Certes Pinto a touché entre 1540 et 1553 la côte orientale de la péninsule : il parle de la « barre du Camboja » c'est-à-dire des bouches du Mékong, car le fleuve porta longtemps le nom du pays selon un usage constant chez les géographes du temps. Pinto recueillit également près du cap Varella des renseignements plus ou moins précis sur le cours inférieur du fleuve, qui « formait frontière entre Camboja et Champa ». Une phrase de sa description pourrait faire allusion à la Plaine des Joncs ? Et il parle du lac « dont sort le fleuve », qu'il nomme tantôt le lac Pinator ou Cunebetee, tantôt Chiammay. Mais dans l'ensemble il mélange des faits précis se rapportant visiblement au Laos ou au Pégou, et des informations fantaisistes sur les richesses de ces régions et leurs « mines d'or et de diamant » ... (2). Enfin il dit quelques mots du rôle joué par un roi du Cambodge dans des querelles dynastiques au Siam, mais il est trop vague pour être utilement suivi (3).

Vers le milieu du siècle Barros, dans sa description de l'Asie, consacre quelques lignes au Mecon qui, né près de la Chine, forme un « vaste lac » avant de se jeter à la mer par de nombreuses bouches (4). Castanheda, pour sa part, se contente de mentionner en passant le nom du Cambaje (5). Et Ramusio, qui publia les textes de Pires, de Duarte Barbosa, de Barros ainsi que celui de Cesare Fredrici, résume de façon à peu près exhaustive ce que l'Europe savait du Cambodge vers le milieu du siècle (6). Ajoutons simplement, pour compléter ce premier recensement, les vers que Camoës reconnaissant consacra au pays sur les côtes duquel il fit naufrage en 1560 et où il se réfugia avec le manuscrit des *Luistades*. Et de saluer « ... le Mecon secourable dont les bords hospitaliers sauveront du naufrage un poétique trésor déjà trempé de l'onde amère, seul débris échappé aux écueils d'un océan perfide, aux tempêtes, aux dangers sans nombre, à toutes les misères qui accableront cet exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur... » Ne serait-ce que pour

(1) Le « cas » Pinto a fait couler beaucoup d'encre, voir C. R. BOXER, *Christian Century in Japan, 1549-1650*, University of California Press, 1951, pp. 18-29, et G. LE GENTIL, *Fernão Mendes Pinto. Un précurseur de l'exotisme au XVI^e siècle*, Paris, Hermann, 1947.

(2) Fernão Mendes PINTO, *Peregrinaçam...*, Lisbonne, P. Crasbeeck, 1614, chap. 39, 41, 179, 181, 189, 220 ; très nombreuses éditions et traductions. Voir bien entendu sur son texte en général le classique G. SCHURHAMMER, *Fernão Mendez Pinto und seine Peregrinaçam*, Leipzig, Asia Major, 1926, en particulier pour le Cambodge, vol. 3, pp. 71-103, 194-267.

(3) PINTO, *Peregrinaçam...*, *op. cit.*, chap. 184, 185 ; voir plus haut, p. 14.

(4) Voici le passage *in extenso* : [...] E o premero estado que esta vizinho a Sião, he o reyno de Camboja, por meio do qual corre a quelle soberbo rio Mecon, cuyo nacimiento he na regrão da China, ao qual se ajuntam tantos e tão cubedaes rios, e corre per tanta distancia de terra, que quando quer sahir ao mar, far hum lago de mais de sessenta leguas de comprimento, e assi retalha a terra a sahida por muitas bocas, que não chega a elle nenhum dos outros notaveis nos, que acerça de nos são celibrados [...] : BARROS, *Decada* I, liv. IX, chap. I ; la *princeps* a paru en 1552 à Lisbonne. Le nom du Cambodge est encore mentionné liv. IX, chap. II.

(5) F. L. DE CASTANHEDA, *Ho Primeiro [octavo] livro da Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses...*, Coimbre, J. de Barreyra & J. Alvarez, 1552-1561, 4 vol., liv. 4, f^o 553 r^o.

(6) RAMUSIO, *Navigazioni...*, *op. cit.*, liv. I, f^{os} 318 r^o-v^o, 336 r^o, 391 r^o.

cette belle image il fallait citer le passage, bien qu'à vrai dire il ne nous apprenne pas grand-chose du pays (1).

En bref, durant les trois premiers quarts du siècle, le Cambodge resta *terra incognita*. Que cela ne surprenne point : les navigateurs européens n'avaient rien à faire sur ces rives. Il faudra les interventions espagnoles de la fin du siècle pour que des renseignements plus précis et plus abondants parviennent enfin aux érudits.

LE CAMBODGE D'APRÈS LA CARTOGRAPHIE OCCIDENTALE

De même que les relations imprimées, les cartes montrent bien qu'elles étaient les connaissances reçues en Occident sur le Cambodge. Elles sont d'autant plus intéressantes à étudier qu'elles furent dressées d'après des récits de pilotes, des levers, des journaux de bord disparus ou tenus secrets et souvent différents des textes imprimés, qu'elles seules par conséquent permettent de restituer en partie (2).

Le Cambodge n'est pas nommé ni même dessiné sur les premières représentations portugaises de l'Asie du Sud-Est : les cartes des Reinel qui s'échelonnent de 1516 à 1529. A notre connaissance il apparaît pour la première fois dans l'œuvre de Diogo Ribeiro avec le planisphère de 1527 conservé à Weimar et celui de 1529, au Musée de la Propagation de la Foi à Rome (3). L'un et l'autre de ces documents donnent un tracé schématique des côtes indochinoises, avec les seuls noms de *Camboja* et de *I^a condor* (Isla Condor). La carte atlantique de Gaspar Viegas — 1534 — à la Bibliothèque Nationale de Paris, porte *Mar de Cambaia* à l'emplacement du golfe de Siam, que l'on retrouve sur un atlas portugais anonyme de la Ricardiana de Florence sans doute dérivé de l'œuvre de

(1) Voici les vers que Camoëz a consacrés au Cambodge : Vês, passa por Camboja Mecom rio, // Que capitão das aguas se interpreta; // Tantas recebe d'outro só no estio, // Que alaga os campos largos e inquieta : // (Tem as enchentes, quaes o Nilo frio :) // A gente delle crê, como indiscreta, // Que pena e gloria tem despois de morte, // Os brutos animaes de toda sorte. // : *Luisiades*, X, 127-130. Camoëz a pu tirer ces renseignements sur la métépsychose du traité de G. da Cruz que nous étudierons bientôt. La *princeps* des *Luisiades* a paru à Lisbonne en 1572. Linschoten reproduira mot pour mot les vers de Camoëz, en confondant quelque peu car il dira que la côte du Cambaia, « aussi nommée côte du Champaa, produit le Calambac » : J. H. VAN LINSCHOTEN, *Itinerario...*, Amsterdam, C. Claesz, 1596, liv. I, chap. XXII. Le calambac, malais *kalambak*, javanais *kalambah*, est le bois d'aigle (*aquila agallocha*) ou l'aloë (*aquila aloexyle*) ; sur ces bois, voir plus bas, p. 152. Voir également A. C. BURNELL et P. A. TIELE, *The Voyage of... van Linschoten...*, Londres, Hakluyt Soc., 1885, 2 vol. Ajoutons que les passages sur le Cambodge de Pires et de Barros ont été reproduits d'après Ramusio par P. d'AVITY, *Nouveau Théâtre du Monde...*, par le sieur D. T. V. Y..., Paris, Menard, 1665, pp. 1124-1125.

(2) Il n'existe aucun travail systématique sur la cartographie historique de l'Indochine, si ce n'est une notice de G. Marcel publiée dans L. FOURNEREAU, *Le Siam ancien*, *An. du Musée Guimet*, vol. 27 et 31, Paris, Leroux, 1895-1907, vol. 1, pp. 1 ss. Sur le problème en général voir surtout J. DENUCE, *Les origines de la cartographie portugaise... Univ. de Gand, Recueil de trav... Fac. de philos. et des lettres*, 35^e fasc. Gand, E. Van Goethem, 1908 ; A. CORTESÃO, *Cartografia e Cartografos portugueses dos seculos XV e XVI*, Lisbonne, Seara Nova, 1935, 2 vol. ; M. DESTOMBES, *Cartes hollandaises. La Cartographie de la Compagnie des Indes orientales (1593-1743), Catalogue des Cartes nautiques et manuscrites...*, Saigon, Ardin, 1941.

(3) FOURNEREAU, *Le Siam...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 9-11, pl. 3 ; CORTESÃO, *Cartografia...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 141-15, pl. 17, 20-21.

Viegas (1). Le planisphère de Nicolas Desliens, daté de 1451 et conservé à Dresde, reproduit les données de Diogo Ribeiro.

Les œuvres de Lopo Homem ne marquent guère de progrès. Son portulan de 1546, à la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel montre un tracé très grossier des côtes indochinoises et le seul nom de *Camboja*. Une carte de 1531-1536 et un planisphère de 1554 du même auteur se répètent sur ce point (2). Il faut attendre une carte portugaise anonyme mais qui semble procéder de Lopo Homem, pour trouver enfin quelques détails supplémentaires. Ce document, conservé à la Bibliothèque Nationale de Paris, serait à dater des environs de 1550 (3). Le tracé des côtes ne s'est pas amélioré, mais la toponymie s'est enrichie et comprend *pulo coroz* (Poulo Condor) ; *Coroll*, sur la côte cambodgienne, en gros à la hauteur de l'actuelle Kampot ; *p. Recartoa*, à l'emplacement de la pointe de Camau. L'intérieur du pays est absolument blanc. La *punta recartoa*, du portugais *recatar* : « pointe à éviter ; à aborder avec prudence » ? peut signaler aussi bien la pointe de Camau que le cap Saint-Jacques. *Coroll* est presque certainement Koh Tral : « l'île (en forme) de navette », l'actuelle Phu-quoc. Accident notable pour les navigateurs venant du Siam en longeant la côte — et c'était là l'itinéraire communément adopté — l'île était évidemment bien connue et nous la retrouverons sur presque toutes les cartes postérieures (4). Une dernière carte de 1558 par Diego Homem, cette fois, porte seulement *Camboa* et *Corol* (5).

Ce n'est qu'avec la carte de l'Asie publiée par Ramusio dans ses *Navigazioni* en 1563 que nous trouvons une amélioration sensible de la figuration du Cambodge (6). Le dessin de la côte a fait de nets progrès. Au large on trouve l'île de *Pulo candor*. Le Mékong est figuré pour la première fois et correspond assez bien au cours majeur du fleuve. Avant de se jeter à la mer il forme un vaste lac — expressément désigné *lago* — où l'on doit voir sans doute un écho de la description de Barros, ou d'une source

(1) CORTESÃO, *Cartografia...*, op. cit., vol. 2, pp. 170-175.

(2) *Ibid.*, vol. 1, pp. 346-349 et vol. 2, pl. 14, 15.

(3) A la B. N. de Paris : Cartes et Plans, Res Ge C 5086 ; reproduit dans FOURNEREAU, *Le Siam...*, op. cit., pp. 13-15, pl. 4.

(4) Ce rapprochement fut déjà fait par E. Aymonier à propos d'une carte postérieure : Identification des noms de lieux portés sur les cartes publiées par M. Marcel dans le Siam ancien..., *Bul. de Géogr. Historique et Descriptive*, 1905, vol. 1, pp. 43-44 ; aussi J. BURNAY, Note sur le nom du cap Liant... *JSS*, déc. 1929, t. 23, fasc. 2, pp. 97-109. Que les navigateurs européens aient suivi les côtes du Siam est confirmé par de multiples témoignages comme par exemple celui de N. PIMENTA, *Lettres du Père Nicolas Pimante... Au... Père Claude Aquaviva...*, Lyon, I. Pillehote, 1602, p. 164. D'ailleurs Phu-quoc est toujours nommée d'après son nom cambodgien : *Quadrol*, par les navigateurs du XVIII^e : e. g. F. H. TURPIN, *Histoire... de Siam*, Paris, Costar, 1771, 2 vol., vol. 2, chap. XII ; A. HAMILTON, *A New Account of the East Indies...* in J. PINKERTON, *A General Collection of the best... voyages*, Londres, Longman, 1808-1811, 10 vol., vol. 8, p. 480.

(5) CORTESÃO, *Cartografia...*, op. cit., vol. 1, pp. 373-377 et vol. 2, pl. 19. Cet auteur publie en outre (*ibid.*, vol. 2, pl. 22, 23) plusieurs cartes portugaises de la même époque, tels le planisphère de Bartolomeu Velho — 1561 — et la carte de Lázaro Luiz — 1563 — où le Cambodge figure mais sans aucun détail important. Voir encore la carte d'André Homem de 1559 à la B. N. de Paris : Cartes et Plans, Rés. A A 626.

(6) RAMUSIO, *Navigazioni...*, op. cit., vol. 1, face au f° 336 v°. Ramusio procède surtout des Portugais, mais également des cartographes italiens ; voir p. e. la carte de Bartolomeo Olives, de Messine, datée de 1562 : Bibl. Vaticane, *Urbs. lat.* 283.

commune à ces deux traditions. La toponymie comprend, outre le nom du pays *Camboya*, celui du fleuve *Mecon F.*, et deux villes *Camboya* et *Langor*. *Camboya* est sur la rive droite du Mékong, sensiblement à la hauteur de Vinh-long. Il s'agit d'une convention qui voulait que chaque pays eût sa capitale, affectée du même nom si on ignorait le nom exact. Quant à *Langor* elle est en gros près de la frontière actuelle entre Siam et Cambodge, sur la côte. Les cartes modernes montrent dans cette zone un village côtier nommé Ban Lem Ngop, et sur la rive gauche du Khloneg Yai, en face de Kratt, un Ban Lemko. Cette région de Kratt était comme Phu-quoc une étape obligée pour les navigateurs entre Siam et Cambodge, et ces noms modernes peuvent perpétuer un toponyme ancien à l'origine du *Langor* de la carte de Ramusio (1) ?

Les documents qui suivent chronologiquement ne semblent pas avoir tenu compte des améliorations recueillies par le grand compilateur italien. En effet trois cartes de Fernão Vaz Dourado — qui vécut pourtant à Goa — : une mappemonde datée de 1568 par M. Cortesão et une carte de 1571, toutes deux aux archives de Torre do Tombo, et une carte de 1580 à Munich, portent simplement le tracé des côtes cambodgiennes et les seuls noms de *Camboia*, de *f.(lumen) Camboia* et de *pulo ube* (Poulo Obi), plus celui de *pulo cōdor* sur la carte de 1580 (2). La carte du Monde d'Ortélius, en 1587, montre le nom de *Camboia*, mais cette fois le cours du Mékong est figuré (3). L'atlas de 1595 du même auteur marque un progrès très net. On y trouve le *Camboia* avec le Mékong, nommé *Menem* (Ménam). Sur le fleuve est située la ville de *Camboia*, et sur la côte du Golfe de Siam, une ville de *Langer* (*Langor* de Ramusio), cependant que la ville de *Carol* est localisée dans la pointe de Camau, au milieu des terres. C'est que sans doute entre ces deux derniers documents, il faut placer une carte portugaise anonyme, gravée en taille-douce, datée par G. Marcel des environs de 1580 (4). Le tracé du pays, nommé *Gamboia*, et celui du Mékong sont relativement satisfaisants. On voit les villes de *Conboa* (sans doute pour *Gamboia*), à peu près à l'emplacement de *Tay-ninh* ; puis sur la côte du Golfe de Siam, du Nord au Sud : *Langor* et *Carol*. Les îles figurées au large sont *pulo Hnde* (Obi) et *pulo Condor*, cependant que la pointe de Camau est dite *p. de Camboia*.

Les données ainsi établies sont celles que l'on retrouve sur la plupart des cartes de la fin du siècle. Ainsi la carte de Bartolomeu Lasso, en 1590, où l'on voit la *p. do Camboia*, *pul nho* (sic pour *Hunde*, Obi), *pulo codor* et *coroll* (5). Ainsi encore les premiers documents hollandais comme la carte des FF. Van Langren de 1595 avec *Camboia*, le *Mecon fluvius*, bien dessiné, *Pulo condor*, *Pulo hube*, la *P^a de Cambaja* et la ville de *Carol* (6). C'est cette version, ou une carte semblable, qui a inspiré la

(1) Voir plus bas, n. 5, p. 149.

(2) CORTESÃO, *Cartografia...*, op. cit., vol. 2, pp. 28 sv., pl. 27, 38-39, 51.

(3) LAWRENCE C. WROTH, *The Early Cartography of the Pacific. The Papers of the Bibliographical Soc. of America*, 1944, vol. 38, n° 2, pl. 14.

(4) A la B. N. de Paris : Cartes et Plans, B 14 670 ; reproduite dans FOURNEREAU, *Le Siam...*, op. cit., pp. 17-19, pl. 5.

(5) CORTESÃO, *Cartografia...*, op. cit., vol. 2, pp. 287-89, pl. 52.

(6) FOURNEREAU, *Le Siam...*, op. cit., pp. 21-23, pl. 6.

carte qui illustre les voyages de Linschoten en 1596 ⁽¹⁾, avec le *Camboia*, le *Mecon fluvius*, la *P^a de Camboia* et *Carol*. Très proche toujours citons la carte d'Evert Gijsbertsz de 1599 où sont figurés le *Camboia*, la seule embouchure du Mékong, nommé *Camboia*, et les îles de *Pulo hude* et *Pulo condor* ⁽²⁾. Un des derniers documents portugais de cette époque, l'atlas anonyme dit « de la duchesse de Berry », à la Bibliothèque Nationale de Paris, résume ces données. M. Cortesão date ce recueil de la première décennie du XVII^e siècle et nous reproduisons ici (pl. VI, *in fine*) la section consacrée à l'Indochine car elle est fort peu connue. On voit que la toponymie comprend le nom de *Canboja*, donné à toute la péninsule, l'embouchure du Mékong nommé deux fois : *R. mecon* et *camboja* ; et enfin *lion* (le cap Liant), *Costa de canboja*, *pulo cōdor* et *sinca chagas* ⁽³⁾.

L'édition par Hondius de l'*Atlas de Mercator*, en 1613, n'apporte rien de nouveau ⁽⁴⁾. Le *Camboia* comprend le tracé du Mékong, les îles de *pulo hube* et *pulo candor*, la ville de *Camboia* sur la rive gauche du Mékong, vers Saïgon, celle de *Langor* mais à l'intérieur des terres entre Kampot et Phnom Penh, et de *Coral* vers Camau ⁽⁵⁾. La frontière du pays est indiquée en pointillé, qui correspond si l'on veut à la frontière actuelle moins toutes les provinces au nord des Grands Lacs. Encore la représentation du Cambodge ainsi fixée n'était-elle guère répandue car à la même date de 1613 on trouve la carte manuscrite de Godinho de Eredia, qui aurait été établie à Malacca, mais où l'on voit le *Camboja* et son *Promontorium notium* (le cap Saint-Jacques), arrosé par un fleuve qui se divise en deux branches, l'une correspondant au cours majeur du Mékong, l'autre au Ménam ⁽⁶⁾.

Cette étude rapide montre que les représentations graphiques du

⁽¹⁾ LINSCHOTEN, *Itinerario...*, *op. cit.* Un tirage de cette carte est à la B. N. de Paris : Cartes et Plans, Ge D 11 832 ; voir DESTOMBES, *Catalogue...*, *op. cit.*, pp. 6 sv., 25 sv.

⁽²⁾ A la B. N. de Paris : Cartes et Plans, Res Ge AA 569 ; reproduit dans FOURNEREAU, *Le Siam...*, *op. cit.*, p. 24, pl. 7 ; voir DESTOMBES, *Catalogue...*, *op. cit.*, p. 28.

⁽³⁾ A la B. N. de Paris : Cartes et Plans, Res Ge FF 14 409 (15). Cet atlas, faussement attribué à F. Vaz Dourado, serait à situer entre 1615 et 1623 : CORTESÃO, *Cartografia...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 86-104. *Lion* est le cap Liant : J. BURNAY, *Note...*, *op. cit.* *Cincas chagas* désigne le cap Saint-Jacques, ce dernier nom étant une déformation phonétique postérieure. Jaque (*ap.* TERNAUX-COMPANS, *Archives des Voyages...* Paris, Bertrand, 1840 : vol. 1, p. 262, cité désormais JAQUE) dit que ce fut le pilote Vincente Fernandez qui dirigeait la jonque de Blas Ruiz dans l'expédition Gallinato, qui nomma *Cincas Chagas* la ville frontière entre le Cambodge et la Champa (Baria ou environs), à cause des cinq montagnes qui s'y trouvaient et en souvenir des Cinq Plaies du Christ. Ce nom remonterait donc à 1595. Nous ne l'avons pas rencontré auparavant en tout cas.

⁽⁴⁾ Fragments sur l'Indochine reproduits in FOURNEREAU, *Le Siam...*, *op. cit.*, p. 27, pl. 8.

⁽⁵⁾ AYMONIER, *Identification des noms...*, *op. cit.*, a voulu voir dans ce *Langor* de la carte de Hondius, Angkor qui, dit-il, était déjà connu des Européens à cette date. Ce dernier point est pertinent, mais nous croirions plus volontiers que ce *Langor* de Hondius dérive du site ainsi nommé sur la carte de Ramusio de 1563. Or à cette dernière date, même en admettant la découverte d'Angkor Thom vers 1550-51 comme le dit Couto, il est tout à fait impossible que les ruines aient été connues en Europe. Cependant M. G. Coedès nous fait remarquer qu'il croirait plutôt à un dérivé du siamois *Nak'on* : « capitale ».

⁽⁶⁾ L. JANSSEN, *Malaca, l'Inde méridionale et le Cathay. Mnss... de Godinho de Eredia...*, Bruxelles, C. Muquardt, 1882, pp. 46, 60, 69, 73. Bien qu'il ait vécu à Malacca, G. de Eredia ne présente qu'un intérêt tout à fait secondaire, malgré l'éloge qu'en fait SOUSA-VITERBO, *Trabalhos Nauticos dos Portuguezes no seculo XVI e XVII*, Lisbonne, Ac. das Sciencias, 1848-1900, 2 vol., vol. 1, pp. 153-59. M. G. Coedès a bien voulu nous suggérer que le *Promontorium notium* de G. de Eredia pourrait être un souvenir du cap Notion de Ptolémée : cf. L. RENOUC, *La Géographie de Ptolémée. L'Inde*, Paris, Champion, 1925, p. 63.

Cambodge restèrent relativement sommaires durant tout le XVI^e siècle et même au début du XVII^e. Si cela est normal pour les premiers documents, il est curieux de voir que les progrès réels effectués dans la connaissance du pays à la suite des expéditions espagnoles et qui se traduisent dans les textes imprimés, ne se reflètent pas dans la cartographie. Il faudra attendre les levers des navigateurs hollandais, anglais puis français pour obtenir enfin des cartes précises.

LE CAMBODGE A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

Avec la publication en 1569 du *Traité* de Gaspar da Cruz, les renseignements sur le Cambodge commencent de se faire plus nombreux et plus précis. Mais nous ne trouverons de descriptions systématiques que lorsque les auteurs espagnols relateront l'intervention des leurs dans cette contrée. Encore y a-t-il beaucoup à laisser de ces textes. Trop de pages ont été consacrées aux « richesses » du Cambodge, ce qui se conçoit étant donné les préoccupations de l'époque, mais ne nous intéresse guère, d'autant que ces catalogues sont souvent fantaisistes. D'autres notations, par exemple les tableaux géographiques et nombre de détails sur les mœurs, n'ont qu'un intérêt rétrospectif ou anecdotique, et méritent seulement d'être notés au passage afin de suivre les progrès des connaissances occidentales.

Enfin les différents textes imprimés sont fort inégaux. Gaspar da Cruz donne des indications précieuses sur la religion cambodgienne, mais qui se montent à quelques pages seulement ⁽¹⁾. Le chapitre inédit de Diogo do Couto retrouvé par le P^r Boxer et que nous avons publié plus haut, apporte des détails d'un intérêt réel ⁽²⁾. Viennent ensuite deux textes fort proches : celui de Gabriel Quiroga de San Antonio et celui de Christoval de Jaque ⁽³⁾. Encore ce dernier est-il bien délicat à utiliser puisque l'original nous fait défaut. Il faut bien s'en contenter cependant, car ce sont les deux seuls documents un peu détaillés. Les FF. Ribadeneyra et João dos Santos, Hernando de Los Rios, Antonio de Morga et le P. Aduarte, essentiels pour l'histoire missionnaire et politique, ne disent rien du pays. Bartolome d'Argensola, enfin, le dernier auteur de la période ici considérée, a brossé un bref tableau du pays. Mais simple compilateur il a été induit en erreur par la ressemblance qui existait de son temps entre le nom portugais du Goudjerât : Cambaye, et celui du Cambodge : Camboja. Il a ainsi mêlé de façon très regrettable des faits se rapportant tantôt à l'un, tantôt à l'autre de ces pays ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ G. DA CRUZ, *Tractado em que se cõtam muito por estãso as cousas da China...*, Evora, A. de Burgos, 1569, cité ici d'après C. R. BOXER, *South China in the sixteenth century*, op. cit., auquel nous renverrons par DA CRUZ.

⁽²⁾ Voir plus haut, p. 68 ss. Nous renverrons à nos diverses traductions par le numérotage adopté : livre-chapitre-phrase.

⁽³⁾ CABATON, *Brève et véridique relation des événements du Cambodge par Gabriel Quiroga de San Antonio*, Paris, Leroux, 1914 (cité ici SAN ANTONIO) ; JAQUE, surtout pp. 263-282. C'est d'ailleurs en comparant minutieusement les détails sur le Cambodge donnés par Jaque et San Antonio que l'on voit bien que le premier est le mieux informé : voir plus haut, pp. 84 ss.

⁽⁴⁾ L. B. de ARGENSOLA, *Conquista de las Islas Malucas...*, Madrid, A. Martin, 1609 (cité ARGENSOLA).

LE CADRE NATUREL

En parcourant rapidement la cartographie du Cambodge nous avons en somme établi le répertoire des connaissances géographiques admises à ce sujet. Les textes imprimés n'apportent rien de plus, si ce n'est une série de descriptions du Mékong et des Grands Lacs, qui ont eu l'heur d'exciter fortement la curiosité des auteurs. Gaspar da Cruz, le premier, parle du grand fleuve sur lequel il navigua. Il situe parfaitement les quatre bras à Phnom Penh, et rapporte que les Cambodgiens nommaient le cours majeur du fleuve : Bras de Sistor (Srei Santhor), et le Tonlé Sap : bras de Loech (Lovêk). Il expose fort bien le phénomène du renversement annuel du courant dans ce dernier bras, mais en donne une explication fantaisiste. Selon lui ce seraient les marées qui, s'engouffrant dans les bouches du Mékong, très larges, provoqueraient ce reflux périodique (1).

Diogo do Couto, dans son chapitre inédit (XII-vi-32-39), utilisa sans doute partie des données de G. da Cruz et les récits des franciscains portugais qui fréquentèrent la cour de Sâtha (2). Il commet une erreur surprenante de sa part, en identifiant les Grands Lacs au Chiamai, et le Mékong au Ménam. Toutefois ce devait être là une hypothèse courante de son temps car nous l'avons rencontrée chez les précurseurs (3). De même sa description du cours supérieur du Mékong (XII-vi-36) n'est pas très heureuse : n'oublions pas toutefois qu'aucun Européen n'avait encore pu parcourir ces régions. Ceci dit Couto est très précis. Il donne aux lacs 30 lieues de long pour 16 de large et les situe à 2,5 lieues d'Angkor Vat et quelque 150 de la mer. Les lacs mesurent actuellement en moyenne 150 km de long pour 35 km, à peu près, dans leur plus grande largeur. Leur berge septentrionale est à 20 km à vol d'oiseau d'Angkor Vat, et à 400 km environ de l'embouchure du fleuve. Ce sont là d'ailleurs des chiffres délicats à calculer, même pour les géographes modernes, car il est difficile de déterminer le tracé des berges de par leurs constantes variations. Couto pense que les Lacs contenaient 3 brasses d'eau en saison sèche, 8 à 10 en saison des pluies. La différence actuelle entre les deux niveaux extrêmes est de 10 à 13 m. Tcheou Ta-kouan, de son temps, l'évaluait à 24 ou 28 m. (4), ce qui peut sembler excessif. Mais les lacs n'ont cessé de s'envaser au cours des siècles. L'étude aérienne montre par exemple que depuis la fondation de Rolôis au IX^e siècle leur berge, à cet endroit, a reculé de près de 3 km. Enfin Couto donne une très bonne description des crues annuelles du Mékong sans toutefois qu'il faille retenir son assertion (XII-vi-39) selon laquelle en saison sèche les Grands Lacs connaissent des marées provoquées par la lune.

San Antonio mentionne brièvement le Meccon où les marées « se font sentir jusqu'à plus de 170 lieues », tout comme Jaque qui dit toute-

(1) DA CRUZ, pp. 77-79.

(2) Voir plus haut, pp. 82-83.

(3) Voir plus haut, p. 148.

(4) PELLLOT, *Mémoires...*, op. cit., p. 24.

fois 160 lieues ⁽¹⁾. Argensola est le dernier à décrire le Mecon et les Grands Lacs, auxquels il donne 30 lieues de circonférence. Il propose pour l'inversion du courant, une explication qui semble plus ou moins tirée de Gaspar da Cruz. Six mois de l'année durant, dit-il, les vents qui se lèvent au cours de la journée sont si violents qu'ils accumulent les sables à l'embouchure du fleuve, arrêtant les eaux et renversant finalement leur cour ⁽²⁾.

Là se bornent, ou à peu près, les données géographiques contenues dans nos textes. Les seuls détails complémentaires sont quelques noms de villes. G. da Cruz, le premier, cite Srei Santhor, Lovêk et Phnom Penh. San Antonio y ajoutera Angkor. Ce dernier dit que Srei Santhor avait 50.000 habitants, et Jaque que Phnom Penh comptait 20.000 feux, dont (ou : et), 3.000 Chinois. Toutes les maisons de cette dernière ville étaient construites en madriers, en planches et en bambous, aucune en pierre. Enfin on y voyait deux très hautes « pyramides », évidemment des *chédei* ⁽³⁾.

Nos auteurs s'étendent davantage sur les produits locaux. Ils énumèrent le riz, le bétail et les poissons ; la soie, le coton, le chanvre, l'opium le santal, le camphre, l'encens ; l'arbre à laque, la cire et l'ivoire, parmi les produits d'origine végétale ou animale ⁽⁴⁾. Et pour les produits minéraux on relève l'or, en filon ou dans les alluvions ; l'argent, dont les mines sont activement exploitées dit Jaque ; le plomb, le cuivre, l'étain et l'alun ⁽⁵⁾. Argensola ajoute force détails sur les pierres précieuses qui selon lui, se trouvaient en quantité ⁽⁶⁾. Les produits courants du Cambodge sont en fait : le riz, le bétail et les poissons, évidemment ; le mûrier (*Morus alba*) et la soie ; le coton (*Gossypium hirsutum*) ; le pavot ; l'arbre à laque (*Malanorrhœa laccifera*, Pier.), et Jaque précise bien que la laque est « la résine d'un arbre » ; la cire, soit la cire d'abeille, soit le stick-lac produit par un insecte (*Tachardia lacca*, Kerr.) élevé sur les banyans, et enfin l'ivoire d'éléphant. Ni l'encens, ni le camphre ne se trouvaient dans le pays au XIX^e siècle, et le chanvre a été introduit — ou réintroduit ? — à cette époque. Actuellement on ne voit plus au Cambodge de santal (*Santalum album*), et ce que les Européens appelaient les bois de kalambac : l'aloès (*Aquila leguminosa*, ou *aloexyle*), et le bois

⁽¹⁾ SAN ANTONIO, p. 94 ; JAQUE, p. 277 ; en fait les grandes marées se font sentir jusqu'à Kompong Cham.

⁽²⁾ ARGENSOLA, p. 214 ; cet auteur s'inspire également de San Antonio car, comme ce dernier (SAN ANTONIO, p. 96), il compare le Mékong au Guadalquivir.

⁽³⁾ DA CRUZ, p. 78 ; SAN ANTONIO, p. 95 ; JAQUE, pp. 263, 265, 271, 280. On trouvera des données sur les pagodes de Phnom Penh au XV^e dans G. COEDÈS, La Fondation de Phnom Penh au XV^e siècle. Etudes cambodgiennes : VIII, BEFEO, 1913, vol. 13, fasc. 6, pp. 6-11. Pour les étymologies de Chaturmukha et de Srei Santhor, voir pp. 10 et 99. Voici enfin par ordre chronologique, les différentes graphies de chaque auteur : DA CRUZ, Camboja, Chudurmuch, Loech, Sistor ; MENDOÇA, Camboga, Camboja et Camboxa ; N. PIMENTA, Camboya ; RIBADENEYRA, Camboxa ; SAN ANTONIO, Camboxa, Chordumuco, Churdumuco, Mecon, Sistor ; JAQUE, Churdumuco, Mecon, Sistor ; ARGENSOLA, Camboxa, Chordumuco, Mecon ; MORGA, Camboja, Camboxa, Chordumuco, Mecon, Sistor ; ADUARTE, Camboja, Chordemuch, Churdumuco, Sistor ; J. de DEOS, Camboja, Siristrol ; on trouve enfin sur les manuscrits Hordemuz, Xordemuc.

⁽⁴⁾ SAN ANTONIO, p. 94 ; JAQUE, pp. 278, 279 ; ARGENSOLA, pp. 213-214.

⁽⁵⁾ JAQUE, p. 279.

⁽⁶⁾ ARGENSOLA, pp. 213-214.

d'aigle (*Aquila agallocha*). Cependant les Cambodgiens possèdent des noms pour ces plantes et leurs produits : *doem* (arbre) *chan* : *Santalum album* ; *chan* : « santal » ; *doem kantuy krapoe* : *Aquila aloexyle* ; *doem kresnâ* : *Aquila agallocha* ; *kresnâ* : « bois d'aigle ». Ces arbres poussaient peut-être jadis dans le pays, et en tout cas se trouvaient dans les provinces montagneuses limitrophes du Laos et du Champa, plus ou moins sous l'influence cambodgienne.

Il y a de l'or alluvial au Cambodge, et des traces de filon près de Sisophon (Battambang), dans Kompong Thom et à Bo Kham (Stung Treng). Mais Jaque dit que la majorité de l'or provenait du Laos, ce qui semble plus vraisemblable. On connaît actuellement des filons de cuivre dans la région de Rovieng (Kompong Thom) et au Phnom Thmar Prak (Kompong Speu) mais ils n'ont jamais été exploités à notre connaissance. L'argent, le plomb, l'étain n'ont pas été repérés et il est douteux qu'ils aient jamais été exploités. On trouve de l'alumine de potasse résultant de la désagrégation des roches trachytiques, ainsi que de l'alun ferrugineux. Les Cambodgiens les utilisent toujours, en particulier comme mordant pour la teinture. Il existe des zircons, des corindons bleus et rouges à Pailin, des zircons, des améthystes et des rubis près de Bo Kèo (Stung Treng) : mais ces gisements étaient-ils connus dès le xvi^e siècle ? D'Argensola parle de « cristaux de roche très limpides ». De fait nos fouilles du Palais royal d'Angkor Thom ont mis à jour une très grande quantité de cristaux de roches bruts et travaillés, provenant en majorité des régions de Bo Kham, Vooun Sai et Siempang (Stung Treng). Il semble cependant que toute cette partie de la description d'Argensola se rapporte en réalité au Goudjerât.

L'abondance du riz est unanimement soulignée et cela prouve que la vocation agricole du pays s'était maintenue, malgré l'effondrement de l'organisation hydraulique khmère. Cela est d'ailleurs toujours vrai du Cambodge moderne. A cet égard le chapitre inédit de Couto (XII-vi-40-42), apporte un détail intéressant : la culture du riz flottant sauvage, dont il nous décrit la récolte sur les Grands Lacs. Il s'agit de l'*Oryza latifolia*, en marais, ou de l'*Oryza meyeriana* ou *granulata*, en forêt. Les Cambodgiens le nomment *srau* (riz) *loeng tâm tuk*, ou encore *srau prapeay vea* : « le riz qui croît, qui pousse avec l'eau ». La tige de cette espèce augmente de près d'un centimètre chaque jour, permettant à l'épi de surnager malgré l'inondation. On la sème en novembre-décembre et aussi accidentellement lors de sa récolte. En effet pour procéder à celle-ci en mars-avril, les Cambodgiens circulent sur les lacs en pirogue et, couchant les épis sur les bordées, les frappent de façon à faire choir le grain dans les embarcations. Une partie tombe évidemment à l'eau et prépare la récolte suivante, et les plants épargnés peuvent continuer à produire ⁽¹⁾. Nous reviendrons plus loin sur cette description de Couto à propos de coutumes

(1) Tchcou Ta-kouan signalait déjà ce riz : « Il y a en outre une espèce de champs naturels où le riz pousse toujours sans qu'on le sème ; quand l'eau monte jusqu'à une toise, le riz croît d'autant ; je pense que c'est là une espèce spéciale » : PELLIOT, *Mémoires...*, op. cit., p. 25. Aymonier en parle également : *Le Cambodge...*, Paris, Leroux, 1900-1904, 3 vol., vol. 1, p. 15.

qui lui sont liées. Cette abondance de riz, jointe à celle du bétail et du poisson — San Antonio comme Jaque mentionnent une espèce de « thon blanc » qui remonte le Mékong avec la marée (1) — faisait du Cambodge un des grands centres de ravitaillement de l'Asie du Sud-Est, comme le disait déjà Tomé Pires.

Il est enfin un point sur lequel les auteurs européens se sont plu à insister, c'est l'abondance au Cambodge d'éléphants et de rhinocéros, en particulier des éléphants blancs. La production d'ivoire n'est pas la seule raison de cet intérêt : les rhinocéros ont véritablement fasciné les imaginations (2). G. da Cruz parle de ces *badas*, suivi par Mendoça, Couto (XII-vi-55), San Antonio et Jaque, et tous brodent à l'envi sur les vertus curatives extraordinaires des cornes et des diverses parties de cet animal, que les Cambodgiens d'ailleurs connaissent le longue date (3).

Le chapitre inédit de Diogo do Couto décrit même en détail une chasse à l'éléphant (XII-vi-49-55). Relation fort exacte car cette méthode, encore employée il n'y a guère dans le pays, est attestée dès la période khmère. On trouve dans les inscriptions des phrases comme celle-ci, célébrant les victoires d'un roi, qui s'avancait « ... dans les orientes qu'il avait transformés en *kraal* pour prendre des éléphants (les rois ennemis) en rut... » (4). On ne peut manquer d'évoquer en outre le monument appelé Krol Romeas : « l'Enceinte aux rhinocéros », situé à 500 m. au N. N. W. de la porte septentrionale d'Angkor Thom et que la tradition moderne assigne à ce genre de chasse. Il s'agit d'une enceinte ovale de 53 m. sur 42 m. constituée par une muraille de latérite aux profondes alvéoles destinées à ficher des poteaux de grand diamètre. Elle est percée de deux portes et munie de drains pour l'assainissement (5). Jaque, qui dit que le roi Reamea Chung Prei possédait 400 éléphants de guerre, décrit une enceinte dans le palais royal de Srei Santhor destinée à leur dressage. Un éléphant de combat portait une « tour en bois » avec 4 ou 5 archers, plus son *naïre* : « cornac », sur le cou. Il tenait dans sa trompe une chaîne avec un « cimenterre » au bout (6).

(1) SAN ANTONIO, p. 94 ; JAQUE, p. 277. D'après Cabaton ce poisson serait le *scumber thunina*, soit, si nous ne faisons erreur, en cambodgien le *trei* (poisson) *reach sramut* : « poisson roi de la mer ».

(2) DA CRUZ, pp. 77-78 ; MENDOÇA, *Historia... del Gran Reyno de la China*, Rome, Grassi, 1585, pp. 412-413 ; SAN ANTONIO, p. 94 ; JAQUE, p. 282. On sait que les rhinocéros étaient à la mode depuis l'envoi à Lisbonne d'un de ces animaux par Modofar, roi du Goudjerât, rhinocéros qui fut dessiné par Dürer : A. FONTOURA DA COSTA, *Les déambulations du Rhinocéros de Modofar, roi de Cambaye, de 1514 à 1516* Lisbonne, Agencia Geral da Colonia, 1937.

(3) *Bada* a désigné à l'origine un animal féroce en général : J. de CAMPOS, *Early Portuguese accounts of Thailand*, JSS, 1940, vol. 32, fasc. 1, p. 18 ; DALGADO, *Glossário Luso-Asiático* : s. v.

(4) Stèle de Prê Rup, XXVIII : G. COEDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, Hanoi, EFEO, 1937, vol. 1, p. 109. On trouvera une description d'une chasse aux éléphants en Inde exactement semblable dans G. BALBI, *Viaggio dell'Indie Orientali...*, Venise, C. Borgomini, 1590, pp. 116-18, et dans Nicolo Conti : voir A. CORTESÃO, *The Suma...*, op. cit., vol. 1, pp. 12-13.

(5) Chronique, BEFEO, 1924, vol. 24, fasc. 3-4, pp. 646-647.

(6) JAQUE, pp. 271-73 ; aussi SAN ANTONIO, pp. 94, 102 ; ARGENSOLA, p. 213. Le mot cambodgien actuel pour cornac est *tramak* ; *tramak damrei* (éléphant). M. Coedès pense que le *naïre* de Jaque doit être tiré du mot indien *naik*, *nair* : « chef ; nom d'une tribu de l'Inde » : Cf. *Hobson-Jobson* : s. v.

LE ROI ET LA COUR

Si les textes espagnols nous ont permis de retracer les grands événements politiques, la chronologie des rois cambodgiens, ils ne nous disent rien ou presque, de la nature et du rôle du souverain, de sa cour et de son rituel. Quelques traits se dégagent cependant, qui sont intéressants en ce qu'ils nous montrent d'une part que les concepts khmèrs régnaient encore, et que d'autre part le Cambodge du XIX^e siècle, avant l'influence française, était au fond tout proche de celui du XVI^e.

Le roi est le maître absolu de son royaume et en dispose à sa guise — au moins théoriquement et dans la mesure où il a su s'imposer. Le portrait d'Ang Chan brossé par G. da Cruz est sur ce point saisissant. Nous voyons le souverain informé du moindre fait et geste de ses sujets. Ceux-ci avaient libre accès à son audience et pouvaient y soumettre leurs cas ⁽¹⁾. Le roi est le propriétaire du sol de son royaume et de la personne de ses sujets qui sont en fait ses esclaves, sauf les religieux. G. da Cruz dit qu'en cas de décès les biens immobiliers revenaient au roi, et que la veuve et les enfants devaient trouver un autre moyen de subsistance. Ce serait même selon lui la cause de l'état d'abandon du pays, les Cambodgiens se souciant fort peu de mettre en valeur ce qui n'était pas leur bien propre. L'information est fondée. Dans le droit traditionnel moderne, le roi ne concède les terres qu'à titre d'usufruit et procède à leur redistribution en cas de décès, de même qu'il reçoit la moitié de l'héritage d'un de ses sujets mort sans héritier mâle. De toute façon il peut jouir à sa guise des revenus du pays ⁽²⁾. Nous avons d'ailleurs souligné, dans la concession par Barom Reachea II de provinces à Veloso et à Ruiz, le caractère provisoire de ce geste. Il est également significatif de relever la phrase de Couto (XII-VI-43) sur le repeuplement d'Angkor. On y voit le roi faisant venir des familles et leur distribuer des terres. A la vérité le texte porte *herdades* qui, en portugais, implique la notion de « fief héréditaire ». Or il ne semble pas que ce genre d'apanage ait existé, quoique à vrai dire l'exploitation continue d'une parcelle confère une sorte de droit de propriété. Ou bien alors ce fut une mesure exceptionnelle pour favoriser la mise en valeur de la région. Enfin un témoignage intéressant est fourni par la lettre de provisions accordée par Barom Reachea II aux franciscains de Malacca ⁽³⁾. Elle montre que le roi possédait ses esclaves particuliers qui, comme les gens de sa « maison royale », relevaient directement de sa justice. Elle permet également d'inférer que les sujets non-régnicoles : Malais, Chams, Laotiens, etc., ressortissaient à sa justice particulière, outre le fait que le roi peut connaître en dernier ressort de tous les cas. Enfin nous dirons plus loin qu'il avait le privilège de battre monnaie et qu'il contrôlait tout le commerce extérieur du pays.

La justice était rendue dans chaque circonscription par des manda-

⁽¹⁾ DA CRUZ, pp. 62, 63.

⁽²⁾ AYMONIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. I, p. 85 ; MOURA, *Le Royaume du Cambodge...*, Paris, Leroux, 1883, 2 vol. : vol. 2, p. 347.

⁽³⁾ Voir plus haut, pp. 47 ss.

rins qui tenaient audiences journalières. Jaque dit qu'il « n'y a pas longtemps » — soit avant l'expédition Gallinato — la justice était rendue par des « gens de la classe moyenne » (?). Mais ceux-ci se seraient vite corrompus et, devenus vénaux, furent remplacés par des juges pris dans la « classe des mandarins » qui surent se montrer intègres. Les criminels étaient mutilés, ou bouillis dans l'huile de coco, écorchés, empalés, exposés aux moustiques selon les cas ⁽¹⁾. Toutefois un délinquant pouvait trouver refuge dans l'enceinte sacrée délimitée autour de chaque pagode par les *semâ*, ou comme le dit San Antonio, s'il pouvait « embrasser » le mât surmonté d'une *hamsa* qui se dressait devant chaque sanctuaire. C'est sans doute à l'imitation de ce privilège que Barom Reachea II accorda le droit d'asile aux églises franciscaines ⁽²⁾.

De la cour et de son cérémonial nous ne savons à peu près rien. Le seul passage à cet égard est celui où Aduarte décrit la réception à la cour de Phnom Penh, en 1603, d'une lettre envoyée par le gouverneur des Philippines. La missive fut placée sur un plateau et chargée dans le baldaquin doré d'un éléphant. Précédé d'un orchestre et de gardes, suivi par les Espagnols à cheval, l'éléphant se rendit au palais et la lettre fut présentée au roi sur le plateau. Le souverain accordait audience assis sur une petite estrade de bois doré. Ses sujets devaient s'agenouiller devant lui, les mains posées à plat sur le sol ⁽³⁾.

De l'administration du pays nous ne savons guère plus. Les différents titres qui nous ont été transmis sont : *mambaray*, le « plus grand titre du royaume » ; *ocuña*, ou *cuña*, *dechu*, ou *chunadechou* ; *choja* et *chapina*. *Mambaray* est peut-être l'actuel *montrei* : « ministre » ? On reconnaît facilement les autres titres, toujours en vigueur : *oknea*, *decho* ou *oknea decho*, *chau fâ*, *chau ponhea* ou *pnhea*. Nous avons en outre signalé celui de *lakšamana* : « grand amiral », actuellement tombé en désuétude ⁽⁴⁾. Ces mandarins se déplaçaient à dos d'éléphant, ou dans des litières dorées portées à dos d'homme que les auteurs espagnols nomment *crey*. Le nom cambodgien pour palanquin est toujours *kré*, ou *kré sueng* : « palanquin ; palanquin porté (à dos d'homme) ». Il semble bien qu'il

⁽¹⁾ SAN ANTONIO, p. 99 ; JAQUE, pp. 269, 280, 281. Le supplice de l'huile était aussi utilisé au Siam et Preah Nareth est censé avoir fait périr ainsi plusieurs missionnaires : SAN ANTONIO, p. 146. Sur ces peines, voir A. LECLÈRE, *Recherches sur la Législation criminelle et la procédure des Cambodgiens*, Paris, Challamel, 1894 : pp. 154 sv.

⁽²⁾ SAN ANTONIO, p. 100 ; JAQUE, p. 280. San Antonio dit que ces mâts se trouvaient au bord des routes et étaient surmontés de « serpents » ; cet usage, parmi d'autres, aurait été transmis aux Cambodgiens par les Juifs : peut-être pensait-il au culte du serpent d'airain ? On rapprochera également de ces mâts les « croix » que J. dos Santos signale au Cambodge (plus haut, n. 4, p. 31). Gérini, dans l'appendice qu'il a écrit pour Cabaton (pp. 215-217) pense que la *hamsa* fut imposée par les Pégouans en signe de vasselage aux Siamois, qui l'auraient transmise aux Cambodgiens. En fait les mâts plantés devant les pagodes se relie à une symbolique complexe, en particulier au cycle du volador, des balançoires sacrées, des « pas de géant », en un mot au thème de l'axe du monde. Il serait important de leur consacrer une étude poussée.

⁽³⁾ ADUARTE, *Historia de la Provincia del Sancto Rosario... en Philippinas...*, Manille, L. Beltran, 1640, pp. 283-84 (cité désormais ADUARTE). On pourra comparer ce cérémonial avec ceux en usage au Siam et au Laos, par exemple à la réception de la lettre apportée par G. Van Wuijsthoof au roi du Laos.

⁽⁴⁾ SAN ANTONIO, p. 98 ; JAQUE, pp. 278, 280, 281 ; MORGÀ : *Successos...*, p. 75 ; sur ces différents titres : AYMONIER, *Cambodge...*, op. cit., vol. 1, pp. 62 ss.

s'agisse de litières suspendues à une traverse. San Antonio dit en effet *palāquines en hombros de hōbres*. Or ce genre de palanquin, familier à Angkor, a disparu du Cambodge moderne, où n'existe plus que le pavois, ou chaise à porteur, également courant à Angkor où il était réservé au roi et aux objets sacrés ⁽¹⁾.

Jaque précise que les Cambodgiens étaient répartis en « villes » de 10, 12, 15, 20 et 30.000 habitants, chacune avec son mandarin responsable. On ne voit pas très bien à quoi correspond cette répartition, à moins qu'il ne s'agisse d'un vestige de l'organisation khmère qui semble avoir été basée, dans certains cas, sur le nombre de foyers. En règle générale le pays était divisé sur une base territoriale, comme de nos jours. Les seuls noms de provinces qui nous aient été conservés par les auteurs espagnols sont : *Barara*, ou *Bararan*, qui topographiquement correspond à l'actuelle province de Baria dont le nom khmèr ancien était Pāriyā ; *Bapano*, ou *Basano* : Baphnom ; *Pratarpan* : Preah Trapeang, l'actuelle Tra-vinh ; *Tele* : Tonle ? ; *Tran* : Treang. San Antonio et Jaque citent encore la « province » de *Milon*, en aval de Phnom Penh, sur le Mékong. Cabaton avait supposé qu'il s'agissait de Vinh-long, mais le nom cambodgien de cette ville est Ponhea Hôr. Il vaudrait mieux sans doute songer à Phûm Melong et à une circonscription de ce nom dans la province de Treang, qui répond parfaitement au texte de ces auteurs ⁽²⁾.

LA RELIGION

Nombre d'auteurs portugais puis espagnols ayant été des religieux, on pourrait s'attendre à trouver chez eux des témoignages substantiels sur la religion cambodgienne. Ce n'est pas le cas pourtant, et de plus le peu qu'ils en ont dit est souvent déformé. C'est chose compréhensible de la part d'hommes profondément croyants qui virent leurs espoirs d'évangélisations cruellement déçus. Encore reste-t-il que leur information partielle, et partielle, les a conduits à des jugements sommaires dont la surveillance n'est pas toujours exclue.

Gaspar da Cruz est sur ce point le plus intéressant. Il nous décrit Ang Chan entouré et fortement influencé par les *Bramenes* — les brahmanes — en qui le Portugais ne voit d'ailleurs que des « sorciers ». Ceci montre que les cultes hindouistes khmèrs étaient toujours pratiqués à la cour cambodgienne, comme de nos jours par les *bakhu* de la cour de Phnom Penh, parallèlement au bouddhisme du Petit Véhicule. Preuve supplémentaire, s'il en était besoin, qu'il n'y eut pas de solution de continuité entre Angkor et Lovèk. Ces brahmanes durent donner quelque aperçu de leur cosmologie à G. da Cruz, qui la résume très succinctement de la façon suivante. Un dieu suprême *Praïssur*, « donna licence » au dieu

(1) SAN ANTONIO, p. 98 ; JAQUE, p. 278 ; pour les palanquins, voir G. GROSLIER, *Recherches sur les Cambodgiens...*, Paris, Challamel, 1921, pp. 101-105.

(2) SAN ANTONIO, pp. 115, 116, 122, 133 ; JAQUE, pp. 264, 276, 277, 302 ; MORGA, p. 77. Dans les chroniques cambodgiennes, les seules provinces signalées au XVI^e (et encore par les noms utilisés au XIX^e), sont : Basan, Lovea Em, Oudong, Pursat ou Puthisat, Reach Semâ, Sonthok, Srei Santhor ou Chhor, Thbaung Khum ou Khmum.

Pralocussar de donner à son tour l'autorisation à un troisième dieu, *Probar missur*, de façonner les Cieux et la Terre.

Si l'on se reporte aux traditions cambodgiennes modernes, on peut en résumer l'essentiel sur ce point de la façon suivante. Çiva — Preah Eysaur — donna naissance à Vishnu — Preah Barmeisaur — qui à son tour « enfante » Nârâyana — Preah Noreay. G. da Cruz a donc plus ou moins répété ce schéma : *Praissur* est évidemment Preah Eysaur ; *Pralocussar* doit être Preah Lok Eysaur, autre nom de Çiva mais également utilisé pour Vishnu. Quant à *Probar missur* nous croyons pouvoir lire Preah Baromeisaur : Pârameçvara qui désigne souvent Brahmâ, venant ainsi compléter tant bien que mal la Trimûrti ⁽¹⁾. G. da Cruz ajoute qu'en plus de ces trois divinités, les Cambodgiens adoraient surtout *Praput prasar metri*, soit Preah Put Preah Srei Ār Metrey : Maitreya ⁽²⁾. La notation est curieuse de ce culte au Cambodge du XVI^e siècle, car il est plutôt lié au Grand Véhicule.

D'après les bonzes cette fois, G. da Cruz rapporte que les Cambodgiens admettaient vingt-sept cieux ⁽³⁾ où tous les êtres se réincarnent selon leurs mérites, « même la puce et le pou », car ils ont tous une âme. Dans les cieux inférieurs vont les humains, qui y trouvent « nourritures, boissons et belles femmes ». Au-dessus s'ouvrent d'autres cieux auxquels accèdent les religieux, par ordre de mérite, en particulier les « saints prêtres qui vécurent dans les déserts » et dont la récompense est de « se reposer en se rafraîchissant avec le vent ». Enfin il est des cieux suprêmes dont les dieux ont « des corps ronds comme des balles » ; les élus qui y parviennent obtiennent en récompense des « corps ronds comme en ont ces dieux ».

Somme toute cette description est relativement exacte. Les Cambodgiens reconnaissent trois catégories de cieux. La première groupe six paradis (*devaloka*) réservés aux mortels encore soumis à la chaîne des désirs, qui y trouvent effectivement tout ce qui peut rendre matériellement leur félicité complète, et surtout des déesses exquises. Vient ensuite un groupe de seize paradis auxquels accèdent par ordre de mérite les religieux, qui tiennent encore par quelques fibres au monde terrestre (*rûpabrahmaloka*). Ce sont les « saint prêtres » de G. da Cruz, et l'allusion à leur félicité doit traduire, maladroitement, la notion qu'ils sont à peu près dégagés de tous liens terrestres. Enfin les quatre cieux suprêmes sont réservés à ceux qui ont dépouillé tout désir (*arûpabrah-*

⁽¹⁾ DA CRUZ, pp. 60-62. En note à la traduction de C. R. Boxer, Miss J. M. Stead a proposé d'identifier ces noms respectivement à : Preah Eysaur : Çiva ; Preah Lok Eysaur : un nom de bodhisattva ; Preah Barmeysaur : autre nom de Çiva. Ces lectures sont certainement correctes, et la difficulté vient de ce que les Cambodgiens emploient indifféremment ces noms pour chacune de ces divinités. Ajoutons que la forme Brah Īsūr est attestée en 1702. AYMONIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 3, p. 322. Sur cette cosmologie voir surtout A. LECLÈRE, *Le Bouddhisme au Cambodge*, Paris, Leroux, 1889 : pp. 40 ss.

⁽²⁾ Miss Stead a fort bien lu : Preah Put Preah (sear) Metrei ; nous préférons Srei Ār en nous basant sur les inscriptions du temps qui donnent : Brah Çri Ari Maitri en 1632, Brah Çri Ar Ratna Maitri en 1693, enfin Brah Çri Ārya en 1702 : AYMONIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 3, pp. 303, 308, 315, 316, 320.

⁽³⁾ Il y a en fait vingt-six cieux. C. R. BOXER, *op. cit.*, p. 61, n. 1, suggère avec vraisemblance que G. da Cruz a pu confondre avec les vingt-sept constellations ou mansions célestes.

maloka). La comparaison avec des « corps ronds comme des balles », doit être la transposition d'une image utilisée par les informateurs du dominicain portugais, et qui exprimait l'universalité des êtres fondus dans le sein de Brahmâ. En conclusion, G. da Cruz signale qu'il existe parallèlement treize enfers où l'on s'enfonce selon le degré de ses péchés (1).

San Antonio note que les Cambodgiens reconnaissent « une cause suprême et un seul dieu plus puissant que tous les autres », qu'ils nomment Amida. Ils adorent en outre « le soleil, la lune », et ont des divinités distinctes pour « la guerre, la paix, la santé, la maladie, les semailles », liste que Jaque complète avec les divinités « des eaux et du sommeil » (2). Selon ces deux auteurs les bouddhistes attribuent une âme à tous les animaux, aux « animaux supérieurs » plus particulièrement « aptes à la peine ou à la gloire, comme les âmes humaines, dans l'autre vie ». Il en résulte l'interdiction de tuer, sauf pour se nourrir, règle scrupuleusement respectée par les religieux au moins. Argensola évoque également le dogme de la transmigration, mais ses informations sont rendues suspectes par une confusion visible avec les religions du Cambaya ou Goudjerât (3).

G. da Cruz énumère les rangs du clergé bouddhique : les *Massancraches*, qui sont comme des « bonzes suprêmes et ont le pas sur le roi » ; les *Nacsendeches*, qui « équivalent aux évêques » et vont de pair avec le roi ; les *Mitires*, le grade le plus courant des bonzes, qui viennent après le souverain ; enfin deux grades subalternes, ceux des *Chapuzes* et des *Sazes* (4). San Antonio et Jaque nomment simplement les bonzes *chucu* (5), et décrivent avec une certaine exactitude leur novi-

(1) Pour les dieux voir LÉCLÈRE, *Bouddhisme...*, *op. cit.*, pp. 97 sv. ; MOURA, *Le Royaume...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 155 sv. ; pour les enfers RŒSKÉ, L'Enfer cambodgien d'après le Trai Phum, *JA*, nov.-déc. 1914, pp. 587-606, et le C. R. de G. COEDÈS dans *BEFEO*, 1915, vol. 15, fasc. 4, pp. 8-13.

(2) SAN ANTONIO, pp. 99-100 ; JAQUE, p. 279. La forme Amida est japonaise et Cabaton a suggéré avec vraisemblance que San Antonio a pu avoir un informateur japonais. Ajoutons que les Cambodgiens adorent sous forme divinisée la plupart des formes citées par nos auteurs, e. g. : Preah Âdit : le Soleil, ° — Chan : la Lune, ° — Gangā : le Fleuve par exc. ; ° — Bîrun : la Pluie ; ° — Baysra : le Riz, etc.

(3) ARGENSOLA, p. 213, qui dit que le roi du Camboja était « musulman » et ses sujets pythagoriciens. Il s'agit évidemment du sultan du Goudjerât et des Indous, appelés « pythagoriciens » par la majorité des auteurs du temps pour qui le grand philosophe avait été répandre sa doctrine aux Indes, quand ils ne soutenaient pas que l'hindouisme dérivait du judaïsme transplanté là après l'exode.

(4) DA CRUZ, p. 62. Miss Stead propose de lire *Massancraches* : *Maha Sangreatch* ou *Sangkhareach*, titre des chefs de secte ; *Nacsendeches* : *Neak Samdach* : titre actuellement porté par certains mandarins ; *mitires* : pour un dérivé de *methea* : « sagesse ; sage » ; *chapuzes* : pour un dérivé de *chîpor*, *chîvor* : « robe de bonze ; (porteur) de ° — » ; et *sazes* : pour un dérivé de *sak* : « rang ; honneur ». Les deux premières restitutions sont certaines, mais les autres plus douteuses, encore que pour *sazes*, on peut invoquer en faveur de l'hypothèse de Miss Stead la forme vieillie *sâkhi* : « bonze », donnée par Tendart. Pour ce dernier terme nous songerions plutôt à un dérivé de *sek*, *seksá* ou *ses* : « novice (pour les bonzes) », ou mieux à un dérivé du sk. *çakti-riddhi* : doué de pouvoir magique ; pour *chapuzes*, M. George Coedès nous propose *chao ku ses* : « novice ; bonze novice », qui semble à peu près certain. *Mitires* reste énigmatique. Sur cette hiérarchie : LÉCLÈRE, *Bouddhisme...*, *op. cit.*, pp. 301 sv.

(5) SAN ANTONIO, p. 99 ; JAQUE, pp. 279-80 ; *Chucu* pour *chao ku* : « mon maître ; appellatif d'un bonze », forme actuellement disparue mais attestée par Tcheou Ta-kouan : *ich'ou kou* (PELLIOT, *Mémoires...*, *op. cit.*, pp. 14, 70) et toujours connue au Siam comme l'a montré G. COEDÈS, Notes sur Tcheou Ta-kouan. Etudes cambodgiennes : XIII, *BEFEO*, 1918, vol. 18, fasc. 9, pp. 6-7. Le terme était donc toujours en usage au XVI^e siècle.

ciat et leur prise de vœux. Aduarte parle des chants alternés des bonzes récités dans une « langue spéciale » qu'il compare au latin, évidemment le pâli. Il signale que la journée commence dans chaque monastère par une confession publique ⁽¹⁾. Actuellement les bonzes se confessent l'un à l'autre au début et à la fin de chaque journée, les confessions devant tout le chapitre ne prenant place que deux fois par mois. Tous ces auteurs sont fort peu flatteurs quant aux mœurs des bonzes, mais il faut faire la part de leur hostilité. Ils reconnaissent cependant le respect et le prestige dont jouissent les religieux. Les Cambodgiens ne leur parlent que prosternés, et croient chacune de leurs paroles. Il ressort clairement de ces descriptions que les bonzes jouaient un rôle considérable au Cambodge. G. da Cruz estimait sous Ang Chan qu'ils représentaient le tiers de la population mâle, et en 1596 Aduarte comptait 1 500 bonzes à Phnom Penh.

Sur les pagodes nous ne trouvons guère de renseignements précis. Jaque signale à Phnom Penh deux très hauts *chèdei* auprès desquels les Cambodgiens ont « placé leurs idoles ou pagodes » — notre auteur identifie contenant et contenu. Décrivant plus loin le palais de Srei Santhor, il dit que ces « pagodes sont en or ou en argent, avec des yeux de rubis et des dents de diamant ». Certaines d'entre elles atteignaient 60 coudées ⁽²⁾. San Antonio précise que les statues ordinaires étaient en bronze ou en cuivre. Aduarte enfin, qui visita une pagode dans le Sud du pays, décrit la « petite estrade haute d'une palme et recouverte d'une natte « réservée au chef de la bonzerie. Cette pagode contenait 4 statues de taille humaine, à la figure « moitié noire, moitié dorée », plus trois petites statues aux tiars de métal pointues. Elle était entourée « d'une sorte de cimetière avec des pierres levées », *semâ* ou *chèdei*.

Enfin Jaque dit comment les Cambodgiens disposaient de leurs morts. Les nobles étaient incinérés sur des bûchers d'aloès ou de bois d'aigle, les pauvres avec du bois de santal. Les cendres étaient recueillies dans des « boîtes où l'on met aussi de l'or, de l'argent, des rubis et des diamants... » ⁽³⁾.

LA SOCIÉTÉ

Il est inutile de s'arrêter sur la plupart des détails que nous trouvons à propos de la vie quotidienne des Cambodgiens. Ils ne nous apportent rien que nous ne sachions d'avance ⁽⁴⁾. Sur la famille on nous dit, bien entendu, que les Cambodgiens sont polygames, mais que la femme première commande. Jaque ajoute que seuls ses enfants étaient habilités à hériter ⁽⁵⁾. L'esclavage était très répandu et le maître propriétaire

⁽¹⁾ ADUARTE, pp. 214, 215, 285 ; voir LECLÈRE, *Bouddhisme...*, *op. cit.*, pp. 421 ss.

⁽²⁾ SAN ANTONIO, p. 99 ; JAQUE, pp. 263, 271, 279.

⁽³⁾ ADUARTE, p. 214 ; JAQUE, p. 280.

⁽⁴⁾ SAN ANTONIO, p. 99 ; JAQUE, p. 280 qui signale l'écriture sur *olle* : voir plus haut, p. 85.

⁽⁵⁾ SAN ANTONIO, p. 98 ; JAQUE, p. 281 ; sur l'héritage MOURA, *Le Royaume...*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 347-48 ; LECLÈRE, *Recherches sur la législation cambodgienne (droit privé)*, Paris, Challamel, 1890 ; et surtout R. LINGAT, *Régimes matrimoniaux du Sud-Est de l'Asie*, Saigon et Paris, EFEO et de Boccard, 1952-55, 2 vol.

absolu de son serf, comme le montre un passage de la lettre de provision accordée aux franciscains.

Sur les croyances et les pratiques populaires, nous sommes bien démunis. Jaque dit très justement que le plus grand affront que l'on puisse faire à un Cambodgien est de lui passer la main sur la tête. Ceci est toujours vrai et dû à la croyance généralisée qui situe à cet endroit un esprit particulièrement important. Le rituel très élaboré de la « coupe de la première mèche de cheveu » des personnes de la famille royale, lui est lié. Jaque rapporte encore que le fils de Reamea Chung Prei qui fut tué avec son père lors de l'attaque du palais de Srei Santhor par Veloso et Ruiz, portait un bracelet d'or dans lequel était « enchâssé des os d'animaux sauvages qui devaient le protéger de la mort ». San Antonio dit que ce bracelet ressemblait « à un serpent enroulé, garni d'os de caïman et d'autres animaux ». C'est un témoignage intéressant sur les amulettes prophylactiques toujours employées par les Cambodgiens (1).

San Antonio décrit une sorte de « serment prononcé entre deux amis ». Les intéressés buvaient leur sang mêlé, où ils trempaient ensuite un couteau qu'ils brandissaient en l'air, menaçant quiconque douterait de leur foi. Il s'agit d'un serment bien connu et pratiqué depuis l'époque khmère comme l'a dit M. G. Coedès. Mais le récit de San Antonio n'est pas absolument exact. Les prestataires boivent leur sang, ou de l'eau consacrée, dans lequel on trempe au préalable des armes tranchantes. Le liquide est censé acquérir le pouvoir de celles-ci, qui déchireront le buveur s'il vient à violer sa parole. Le rite est toujours en honneur au Laos, envers le souverain notamment (2). San Antonio rapporte également que le polo était pratiqué de son temps, qu'il décrit comme « un jeu de mail (*chueca*) mais à cheval ». Ce sport attesté à Angkor par un célèbre bas-relief de la Terrasse des éléphants, subsistait au XVI^e siècle alors qu'il tend à disparaître du Cambodge contemporain, du Siam et du Laos (3). Le même auteur, enfin, signale les combats de coq, très prisés au Cambodge, et parmi les jeux, des cerfs-volants munis de corde formant vibraphone dans le vent (4).

(1) SAN ANTONIO, pp. 100, 121 ; JAQUE, pp. 271, 281. Sur la coupe de la mèche LECLÈRE, *Le Cûlâ-Kantana-Maṅgala...*, BEFEO, 1901, vol. 1, pp. 208-243. San Antonio dit que le bracelet était porté par un chef cambodgien, mais H. DE LOS RIOS, *Memorial...*, *op. cit.*, f° 13 v°, confirme la version de Jaque. Sur les amulettes prophylactiques, voir A. SOUVYRIS-ROLLAND, *Les procédés magiques d'immunisation chez les Cambodgiens*, BSEI, 2^e trim. 1951, nouv. sér., vol. 26, fasc. 2, pp. 175-187.

(2) SAN ANTONIO, p. 100. Ce serment remonterait à l'époque khmère si l'interprétation par M. G. Coedès d'un passage des inscriptions du *gopura* Est du Palais royal d'Angkor Thom est exacte, ce que nous croyons pleinement pour notre part étant donné de nombreux documents ethnographiques : G. COEDÈS, *Inscriptions du Cambodge*, Paris, EFEO et de Boccard, 1951, vol. 3, p. 209, n. 1.

(3) SAN ANTONIO, p. 98 et la note de Gérini, p. 213. Voir surtout Ch. ARCHAMBAULT : Une cérémonie en l'honneur des Génies de la mine de sel de Ban Bo, BEFEO, 1^{er} sem. 1954 (1956), t. 48, fasc. 1, pp. 221-231 ; Ch. Archambault a recueilli des documents essentiels sur ce jeu au Siam, dont nous espérons la publication prochaine.

(4) SAN ANTONIO, pp. 98-99. Les jeux de cerfs-volants sont liés à un très vaste et très complexe folklore ; voir en particulier P. SCHWEISGUTH, Note sur les Jeux de Cerfs-volants en Thaïland, JSS, 1943, vol. 34, part 1, pp. 1-32 ; ce type de cerf-volant avec une ou trois cordes de bambou formant vibraphone est toujours en usage au Cambodge : G. COEDÈS, C. R. de Cabaton : Brève..., BEFEO, 1914, vol. 14, fasc. 9, p. 47.

Le chapitre inédit de D. do Couto nous donne incidemment un détail intéressant sur les coutumes du Cambodge à propos de la culture du riz flottant sur les Grands Lacs. Au dire de l'auteur portugais (XII-vi-42) la récolte en était faite « avec force réjouissances, danses et concours d'orchestres ». Il s'agit là de cérémonies très importantes, brièvement signalées par Moura qui dit que « selon de vieux usages locaux, cette récolte est faite en commun » (1). De nos jours encore, les villages de la rive septentrionale des lacs procèdent en commun à cette moisson qu'ils accompagnent de jeux rituels, surtout des courses de pirogues. Partie des embarcations est montée par les hommes des villages, partie par les femmes, et celles-ci doivent toujours remporter la victoire, ce qui est tenu comme un présage favorable pour la prospérité du groupe (2).

LA VIE ÉCONOMIQUE

En étudiant les productions naturelles du Cambodge, nous avons déjà recensé ses produits. Les auteurs de la fin du XVI^e siècle, comme déjà le disait Pires et comme le rapporteront bientôt les marchands hollandais, montrent que le pays exportait avant tout du riz et des viandes, du poisson, des peaux, de l'ivoire, de la cire et de la laque (3). Ajoutons le musc, le benjoin et un peu d'or venus du Laos par le Mékong. Jaque remarque que les Laotiens payaient un tribut d'un dixième sur leurs mines, leurs troupeaux et leurs produits agricoles, ce qu'il faut sans doute interpréter comme un droit de douane sur les marchandises traversant le Cambodge (4).

Les importations se réduisaient à quelques objets manufacturés et aux matières premières introuvables sur place : des filés — surtout de soie —, du vermillon, du soufre, du mercure, du cuivre, du plomb, des porcelaines. En somme la liste de Pires était déjà complète. Le roi contrôlait ce trafic, qui était entièrement dans les mains des Chinois, accessoirement des Japonais, installés près de Phnom Penh. Jaque dit explici-

(1) MOURA, *Le Royaume...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 15.

(2) Notre ami Charles Archaimbault a étudié ces rites au Laos et réuni des observations d'un intérêt capital dont nous espérons la publication prochaine. Bien entendu la victoire du sexe féminin est tenue pour une préfiguration magique de la fertilité du sol. Nous avons nous-mêmes étudié, trop brièvement, ces rites au village de Kompong Khleang (Siemreap), sur la berge septentrionale des Grands Lacs. Nous pensons que ce sont des pratiques semblables que décrivait déjà Tcheou Ta-kouan avec ses courses de pirogues mimées au sol : G. COEDÈS, *Nouvelles notes sur Tcheou Ta-Kouan, T'oung Pao*, 1933, vol. 30, pp. 224-230. Enfin, nous ne serions pas étonné si la récolte en commun était un vestige d'anciennes structures sociales khmères.

(3) D. DO COUTO, XII-vi-46-47 ; SAN ANTONIO, p. 94 ; JAQUE, p. 263, qui ajoute que le pays était bien déchu de sa prospérité depuis l'invasion de Preah Nareth. MENDOÇA, p. 414, signale l'habileté des Cambodgiens en matière d'orfèvrerie et d'émail. Il n'y a pas à s'arrêter sur la description des différents artisanats du « Camboja » donnée par d'ARGENSOLA, p. 213, qui confond une fois de plus avec le Goudjerat. Comparer enfin cette liste avec celle des produits négociés au XVII^e par les Hollandais : W. J. M. BUCH, *La Compagnie des Indes néerlandaises et l'Indochine, BEFEO*, 1937, vol. 37, fasc. 1 : pp. 195-199, 227.

(4) DA CRUZ, pp. 76-77 ; JAQUE, p. 279. Déjà T. Pires signalait le musc : CORTESÃO, *The Suma...*, *op. cit.*, vol. 1, p. 110. Le droit de 1/10 signalé par Jaque doit être exact : c'était le montant traditionnel de l'impôt prélevé par les rois cambodgiens : AYMONIER, *Cambodge...*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 75-78.

tement que le souverain était « fort obligé » aux fils de Han pour cela (1). Nous avons constaté la place qu'ils tenaient dans le pays à propos de l'expédition Gallinato. Selon Jaque il y avait à cette époque 3.000 Chinois à Phnom Penh, et San Antonio ajoute qu'ils étaient « redoutés » par les Cambodgiens (2). Ce fut en définitive une des causes, non des moindres peut-être, de l'échec dans ce pays des commerçants portugais, plus tard hollandais. Le chapitre inédit de Couto recoupe ces affirmations puisque cet auteur a pu supposer que le Cambodge avait été « sujet » de la Chine (XII-VI-44). Il n'est pas impossible que les Portugais aient entendu parler des ambassades cambodgiennes allant porter le tribut à l'empereur de Chine. La dernière de ces missions connue de nous remonte à 1492, mais d'autres avaient pu suivre (3).

Pour Couto (XII-VI-44) les poids et les mesures utilisés au Cambodge étaient ceux de la Chine, ce qui est certain pour la plupart des transactions commerciales. Le pays possédait néanmoins son propre système monétaire. San Antonio et Jaque décrivent les monnaies cambodgiennes en circulation de leur temps. Antoine Cabaton a étudié cette question, mais certains faits lui ont échappé qu'il faut ici ajouter (4). Les chroniques cambodgiennes disent que l'usurpateur Kan — 1499 ou 1512 — 1505 ou 1526 — fut le premier à battre monnaie, privilège demeuré royal après lui. Ces monnaies en or, en argent ou en bronze, portaient un « dragon », c'est-à-dire sans doute une *hamsa* (5). A la fin du XVI^e siècle les pièces montraient selon San Antonio : « un coq ; un serpent ; un cœur avec une fleur au milieu » ; et selon Jaque : « un coq ; un serpent ; un cœur ; ou enfin une fleur ». Cabaton, qui ne connaissait pas les collections cambodgiennes, a douté de l'existence de telles pièces. En fait le musée de Phnom Penh possède de nombreux exemplaires en argent et en bronze, qui répondent si exactement à des descriptions que ce sont, sans aucun doute, celles-là même décrites par les Espagnols. George Groslier a étudié en détail et identifié ces différentes frappes. Il signale en particulier des pièces portant un coq passant à gauche avec une fleur dans son bec ; une fleur de lotus ; un bouton de lotus muni d'une longue tige enroulée qui peut expliquer le « serpent » ; et enfin une effigie qui pourrait être celle d'une noix de coco et qui répond assez bien au « cœur avec une fleur au milieu » de nos textes. Par contre-coup les descriptions espagnoles permettent de dater avec certitude ces monnaies (6).

(1) JAQUE, pp. 268-269, 278, 279.

(2) SAN ANTONIO, pp. 103, 116, 117 ; JAQUE : pp. 265, 266. Voir également les craintes exprimées par le P. de São Pedro en cas d'une intervention espagnole au Cambodge et la possibilité de voir les Chinois exercer des représailles à Macao : plus haut, p. 61.

(3) A. RÉMUSAT, *Nouveaux mélanges asiatiques*, Paris, Schubart & Heideloff, 1829, 2 vol., vol. I, pp. 90 ss.

(4) SAN ANTONIO, pp. 100-101, 217-220 ; JAQUE, pp. 278-279.

(5) LECLÈRE, *Histoire du Cambodge...*, Paris, Geuthner, 1914 : p. 253.

(6) GEORGE GROSLIER, *Recherches...*, *op. cit.*, pp. 30-38. CABATON (p. 220) cherchait à identifier une monnaie cambodgienne publiée dans l'*Histoire générale des Voyages* : t. 10, p. 320, et n'avait pu y parvenir ; ce type de pièce — garuda surmonté d'un caractère chinois — existe également au musée de Phnom Penh et a été identifié par G. Groslier, *loc. cit.*

*
* *

Tels sont, à peu près, les renseignements sur le Cambodge que l'on peut glaner dans les ouvrages imprimés portugais et espagnols de la fin du XVI^e ou des premières années du XVII^e siècle. Inutile de se cacher que la récolte est maigre, voire décevante au regard de ce que nous avons trouvé pour l'histoire politique, ou pour Angkor. Et nous sommes loin de ce que l'on a su tirer de ces mêmes textes à propos de l'Inde et de la Chine, de l'Insulinde ou des Philippines, du Siam et de la Birmanie. Il ne nous reste même pas à espérer des recherches d'archives. Si celles-ci sont encore à peine exploitées pour les itinéraires de voyageurs, les données chronologiques, il est peu probable — sauf heureuse surprise — qu'elles nous réservent beaucoup d'inédit sur le pays lui-même. Car, en dernier ressort, c'est dans la tournure même d'esprit des Portugais et des Espagnols que gît la cause de ce silence. Ils n'étaient guère attirés par les mœurs ou les coutumes, et ils les ont en général plus ou moins négligées. Il serait puéril de le leur reprocher quand on songe combien ils étaient peu préparés à cette étude. Mieux vaut, au contraire, les remercier de nous avoir conservé tant de détails précieux. Car sans eux il faudrait se résigner à ne rien savoir. Les documents indigènes de cette époque ont été détruits ou ont disparu à tout jamais. Et l'on ne voit guère où s'adresser d'autre part, si ce n'est peut-être à quelque récit chinois encore inconnu ?

Du moins devons-nous dresser ce rapide tableau. C'est le complément logique des deux premières parties de ce travail sur l'histoire cambodgienne et Angkor durant la même période. Ainsi aurons-nous réuni de façon aussi complète que possible les principales données actuellement accessibles. D'autres, plus compétents, y trouveront éventuellement matière à réflexion ⁽¹⁾. Car ce sera notre conclusion que de souhaiter d'avoir attiré ainsi l'attention sur une période trop souvent négligée, et des sources non pas complètement dépourvues de valeur.

⁽¹⁾ N'y aurait-il pas en particulier une petite étude à rédiger sur l'évolution historique de la phonétique cambodgienne à travers les transcriptions données par les Portugais et les Espagnols ? Nous avons évoqué au passage certains de ces problèmes.

ANNEXE

Fr. Jacinto de DEOS, *Vergel de plantas
e flores da Provincia da Madre de Deos, dos Capuchos Reformados...*

Lisbonne, M. Deslandes, 1690

[p. 272] [...] Com vinte companheiros filhos da Provincia da Arrabida se despedio Frey Diogo da Conceição da barra de Lisboa em 13 de Janeiro de 1584, e elle com doze embarcados em huma urca, que hia na derrota de Malaca : os sete forão nas naos de Goa, chegarão a Malaca a sinco de Outubro do mesmo anno com prospero successo, e forão recebidos do Bispo, Capitão, e povo com grandes festas, e alegrias, porque a identidade de lingua, e natureza concilião muito os animos. [...]

[p. 294] [...] E avisando ⁽¹⁾ ao Custodio de Malaca do effeito dos seus trabalhos, lhe mandou por companheiros o Irmão Fr. André de Santa Maria, e Fr. Antonio da Magdalena (que da Provincia de Arrabida vieram com o Custodio Fr. Diogo da Conceiçãm) e outros a quem o tempo nos escondeo os nomes.

De Fr. André de Santa Maria nam achamos maiores noticias, que exercitar nesse Reyno ⁽²⁾ o cargo de Vigario Geral depois de Fr. André do Espirito Santo, por communicação do Cabido Sede Vacante de Malaca, e poucas de Fr. Antonio da Magdalena. Deste só achamos que fora muito estimado em a Cidade de Odia, Metropoli deste Reyno de Siam, dos Christãos, e Gentios, e guiára muitos para o gremio da Igreja. Hia hũa vez com a sacola pedindo esmola pelas ruas, como he estilo, e obrigação de nossa profissam : passava hum Mandarim (que he o Governador da Cidade) a cavallo com grande acompanhamento, e mandou hum criado com muita pressa lhe trouxesse pão, e fruta, e tomando o com sua propria mão, posto de joelhos na terra encheo os alforjes a Fr. Antonio, com grande copia de lagrimas, que derramava sua deavaçam, pedindolhe com muita efficacia, e humildade, o encomendasse a Deos : accam que nascida de hum gentio, serve de maior confusam aos Christãos. Muitos annos assistio em Siam ; veyo a Malaca, dahi a Goa, donde por obediencia passava a Portugal em beneficio das Christandades, e se perdio com Dom Paulo de Lima na nao São Thomé : inexcrutavel he o segredo divino. [...]

[p. 300] [...] *Nacque Prauncar Rey Soberano de Camboia à Ordem, e Casa de São Francisco de Malaca.*

Reconhecendo os muitos, e bons serviços que dos Portugueses recebêrão os Senhores Reys meus predecessores, e eu de presente espero receber : porque senam possa dizer que em meu animo coube esquecimento desta

(1) A. de Spirito Santo.

(2) Le Siam.

dívida, despachei, tanto que aceitei a Coroa Real, esta Embaixada, em tempo que as grandes guerras poderam ser impedimento, e eu necessitava das pessoas que nella vam ; pela qual quero significar o muito que estimo a amizade desta Cidade, assim para acudir ao que devo, como por sustentar com ela a correspondência dos meus passados : agora peço eu a essa Religião, e Casa recebam a minha, e tomem a seu cargo encomendar a Deos as cousas deste Reyno, como o faziam em tempo d'ElRey meu Pay, e Senhor : e me mandem Religiosos, pois os dessa Ordem foram os primeiros, que vieram ensinar sua doutrina neste meu Reyno, e eu sendo menino os cõmuniquei, e lhe tive sempre muita affeição ; pelo que esta Christandade he de direito sua ; e pois os mesmos antepassados gozaram deste bem, nam desmereça eu o que com mais razam se deve, pois sou feitaura sua, e tenho maior causa de os pedir, e elles obrigaçam de virem, e olhar por suas cousas. Eu prometo de lhe fazer Templos dourados, e darlhe minhas chapas para tudo o que quizerem : e peço seja sua vinda sem falta para consolação dos Christãos, que aqui estam, que com grande efficácia me pediram os mandasse chamar, já que fui de tam pouca ventura, que hum que vinha, o matáram os Jaós, que eu muito senti, e muito mais de nam poder tomar satisfaçam, mas eu prometo vingar este agravo, tanto que o Reyno tiver socego, e as guerras se acabarem : por causa delas ando muito despezo, peço a essa Casa, e Ordem sejam parte para que se me mande o meu cabedal, que está em Malaca. Muito Reverendo Padre Custódio, Deos seja em vossa guarda.

Foi escrita esta carta pelos anos de 1610 segundo se collige da segunda que logo copiaremos : grande alvoroço causou entre os nossos primitivos Padres. Já com emulaçam santa todos se offereciam, e cada hum esperava a grande favor, de que o Irmão Custódio o sinalasse para Mercenário desta vinha. Coube a sorte a dous : a hum ignoramos o apellido, e do nome nos deu noticia outra carta do mesmo [p. 301] Rey, que se chamava Fr. António ; a outro a enveja do tempo escondeo o nome : com razão desejavão todos o comprimento desta vontade Real ; porque tal carta só a poderá escrever a mão de hum Príncipe muito Christão, e nam um Gentio, de quem senam esperava tam piedoso affecto.

O outro que o mesmo Rey nos certifica fora pelos Jaós morto, nam alcançamos se motivou sua morte ódio da Fé, ou Nação ; por ventura fosse hũa e outra cousa, que sam os Jaós Mouros, e tem grande aversam à Fé, e ódio contra os ministros, e nam he menor o que tem aos nossos Portuguezes, ou por Christãos, ou por conquistadores.

Chegou Fr. António a Camboia com seu companheiro, ambos forão benevolamente recebidos d'ElRey, e povo. Hũa provisam que logo mandou passar, me tira o trabalho de manifestar seu affecto e piedade.

Provisão d'ElRey de Camboia Prauncar em favor dos Frades de S. Francisco, e de Sua Christandade

Poder, liberdade, e authoridade, que Eu Prauncar Rey de Cãboia concedo aos Religiosos da Ordem de S. Francisco da Custódia de Malaca, porque de minha infância tomei amor, e affeição aos costumes de sua Religião, e por isto movidos de meus rogos vieram de Malaca a estes meus Reynos a doutrinar os Christãos, que nelles existem, e para pregar, e ensinar Sua Ley santa aos que de boa vontade a quizerem tomar, e porque de minha parte nam falte o favor necessário para esse effeito, lhe mandei passar a presente, consultada, e authorizada com os do meu conselho, e sellada com o meu sello Real. Primeiramente concedo aos Religiosos de S. Francisco pleno poder, para que de hoje em diante possam bautizar a toda a pessoa Camboia,

Jaóá, Champá, e outras de qualquer Nação, condiçam, e estado que sejam, que estejam nestes meus Reynos, sem por isso perder dignidade de pessoa, nem cargo de officio que tenha, de modo que em tudo ficarão no mesmo estado que estavam sendo Gentios. Item concedo aos ditos Padres inteira jurisdiçam sobre os Christãos, assim aos que já o sam, como os que ao diante forem, ainda que sejam meus escravos, ou gente de minha Casa Real, para que os possam obrigar com castigos, e penas a guardar sua ley em qualquer parte destes meus Reynos onde estiverem. Item mando que todo o escravo que se quizer fazer Christão, lhe não possa seu senhor impedir, e se o impedir, lho podêram tirar por justiça, pagandolhe o preço, que [p. 302] o Padre com hum Mandarim avaliar, e permitindo o Senhor ficar o escravo em seu serviço ficando Christão, será obrigado a darlhe toda a liberdade para cumprir com as obrigações de Christão, e ir às suas Igrejas nos dias de festa. Item mando a todos os meus parentes, e Príncipes de meu Reyno, e Conselho, que estimem e venerem aos ditos Padres de S. Francisco, com o mesmo acatamento que costumão fazer aos nossos Samcaraches. Item prometo fazer aos ditos Padres Igrejas douradas tanto que as guerras me derem lugar. Item mais prometo dar aos ditos Padres todo o mantimento de arroz, sal, candeas, e gente de seu serviço. Item mais concedo seguro aos delinquentes destes meus Reynos, por quaisquer delitos, que se valerem das Igrejas dos ditos Padres, e dellas os nam poderã tirar as minhas justias. Tudo isto asima conteudo concedo aos Padres de S. Francisco da Custódia de Malaca, e quero que sempre tenha valor. Em fé do qual a mandamos sellar com o nosso sello Real. Dada em Siristrol, etc.

Com este favor começãram aquelles obreiros a roçar o mato do gentilismo de Camboia, e plantar o vergel de flores suavissimas da doutrina Christão, e em breve tempo convertêram muitos Gentios e emendãram a muitos Christãos ; e o Rey se bem que senam abraçava com a verdade da nossa Fé, nam se discontentava de ver crescida em seu Reyno a sementeira do Evangelho, e se satisfazia muito da Angelica conversaçã, e singular modéstia, e admirável pobreza destes servos de Deos, e por gratificaçam do muito que os estimava, escreveu outra carta ao nosso Custódio, na qual mostrava a grande confiança que delle fazia, e o pio amor, que aos nossos Irmãos tinha, de que damos o transumpto.

*Prauncar Rey de Camboia ao Padre Custódio e Religião
de S. Francisco de Malaca*

Por meus Embaixadores tive resposta de hũa que tinha escrito a essa Religiam, e outra com o presente pelos Padres, e ambas vinham cheas de muitas mostras de amor e vontade que essa Religiam me tem, com o que fico obrigado a dar todo o favor da minha parte necessário para a Christandade destes Reynos, como já concedi por minha chapa Real a essa Religiam, com todas as condições que o Padre Fr. António me pediu ; se de novo outros forem necessários, de boa vontade concederei, e nam pôr logo tudo por obra, não [p. 303] he por falta minha, senam pelo impedimento das guerras que me impossibilitam, mas tudo quieto, e socegado darei comprimento à minha Real palavra.

Mando esta Embaixada ao Vice-Rey ; vai tudo remetido à vossa prudencia, se vos parecer bem passem os meus Embaixadores, o farão, e se he vosso parecer que esperem nessa Cidade a repostã, assim o cumprirão, mandando em todo o caso as cartas a Goa. O que nella peço he, que me conceda o Vice-Rey, o que tem concedido a outros Reys deste Archipelago, que nos desejos, e vontade de servir a essa Cidade, ou Estado me nam igualam.

V. R. me ajude com suas cartas, e pois eu gozo de tantos servos de Deos feitos pelos vassallos d'ElRey de Portugal, razão será me faça seu Irmão. E quanto à Ilha para se fazer a fortaleza, nam estou em estado de dar o custo, se de lá o mandarem, a poderám fazer. Estes meus Reynos sam dessa Religião, de quê se poderá ella servir como cousa própria. M. R. P. Custódio, nam se esqueça de escrever ao Vice-Rey, sobre o junco, e fazenda que nessa fortaleza me tomãrão, indo nelle por Capitão hum cativo meu. Deos vos guarde, etc. Dada em Siristrol.

A estes dous se ajuntãram Fr. Gregório, Fr. António da Magdalena, e Fr. Damião de Torres, e todos gastãrão muitos annos nesta cultura. Por ordem dos Prelados se tornou o primeiro Fr. António, a quem ignoramos o sobrenome, para Malaca, e em seu lugar foi enviado Fr. Jacome da Conceição pelos Annos de 1612 e era Custódio neste tempo Fr. André dos Anjos, que no Convento de Macao teve Noviciado, e criação. Chegou Fr. Jacome a Camboia já com mudança de governo, mas nam de affecto do novo Principe, que com o Reyno herdara a piedade de Prauncar seu irmão : chamavase este Nacqui Sumaday Peraorachyoncar, e porque o Custódio de Mallaca nam presumisse delle menos amor a nossas cousas, lhe escreveu o que agora referirei.

*Nacqui Sumaday Peraorachyoncar, Rey de Camboia,
amor ao Padre Custódio de S. Francisco de Malaca*

D. S.

O Padre Custódio de S. Francisco da Cidade de Malaca me mandou hũa carta pelo P. Frei Jacome da Conceição, em a qual dizia, ficaria neste meu Reyno comigo o mesmo Padre, para eu o tratar como meu irmão Prauncar tratava a todos que com elle estavam, com o que eu folguei muito, e sempre tratei aos Padres de S. Francisco [p. 304], com o mesmo amor, que meu irmão lhe mostrava, agora agradeço muito mandarme V. R. o P. Fr. Jacome da Conceição, por ser muito quieto, e amigo da paz, e tem aquietado muitas desordens entre os Portugueses, e Japões : depois de sua chegada tem bautizado quarenta pessoas, de que eu muito me alegro, e lhe dou licença para bautizar a todos os que puder por todo o meu Reyno. Dada nesta minha Corte em 20 de Outubro de 1612. Será dado ao Padre Custódio hum pico de cera, com dous dentes de marfim, para o beneficio de seu Convento.

Desta carta colhemos a piedade, com que os Reys de Camboia recolheram os nossos Irmãos, e o zelo, com que elles procuravam firmar o Estandarte da Cruz neste Reyno, para ser de todos conhecida, e adorada e todos se matriculassem no livro da Vida, que se alcança no conhecimento, e observância da Lei Evangélica de Christo Senhor nosso. Fr. Jacome no Reyno de Camboia foi outro Apóstolo, com sua pregaçam ensinava, com o exemplo edificava, a muitos converteo, a todos satisfez com a santidade da vida. Nove annos assistio na Cidade Loque ⁽¹⁾ empório do Reyno Camboiano, e com mais três companheiros, em hũa Casa, que o mesmo Rey lhe edificara, todos de sciencia, santidade, e pobreza, observantíssima, até que o Rey Pretto de Siam destruhio este Reyno, e os levou prizioneiros para o seu, e com a nova criaçam de Rey estranho, nam tornaram a renovar, e cultivar a vinha que plantaram, ou porque lho impedia o Rey menos affecto à Christandade, ou porque o demónio urdió estorvos para tirar o lucro das almas. [...]

(1) Lovék.

Diogo DO Couto, *Cinco livros da Duodecima Decada da Asia*
chap. VI, ff^{os} 110-112 (1)

[f^o 110 r^o] Capitulo 6 da grande e admiravel cidade que se descobrio nos matos do Reino camboja e de sua fabrica e sitio.

1. Ja que estamos desta parte, e temos falado no Reino de Camboja, pareceo nos bem darmos aqui relação de huma fermosissima cidade que se achou em seus matos, posto que isto pertencia a 6^a decada ao tempo do Viso Rey dom Afonso de Noronha, em que se descubrio, que por esquiçimento nos ficou, plo que a quis meter aqui por ser cousa rarissima, e que se pode ter por huma das maravilhas do mundo.

2. Andando El Rey de Camboja, quoasi nos annos de -50- ou -51- (2) á caça dos Elefantes, plos mais espesos matos que avia em todo aquele Reino, forão os seus dar com huns Edifícios cheos por dentro de matos brauios que não o poderão romper para entrarem por elle, 3. E damdo recado ao Rei, chegou aquella parte, e vendo a grandeza e soberba dos muros de fora, desejando de ver o de dentro, mandou logo cortar e por o fogo a tudo, 4. e se deixou ficar alli de longo de hum fermoso Rio, emquanto aquele negocio se fazia, no qual se occuparão cinco ou seis mil homens, os quaes em breues dias, acabarão aquella obra, e alimparão toda a cidade por dentro e á roda por fora daquele matos serradissimo e altissimo aruoredado, que a tinha avia muitos annos cuberta. 5. E depois de muito limpa de tudo, emtrou El Rey dentro, e correndo a toda, ficou admirando de grandeza (4) daquele Edifício, 6. para o qual asentou logo de passar sua corte, porque alem da cidade ser da grande Magestade em fabrica, e o hera por sitio das melhores do mundo, por ser aquella parte frasquissima de aruoredos, Rios e fontes dagoas excellentes. 7. Hera esta cidade coadrada, e de quoadra a quoadra, húma legoa de compridão, 8. tinha quatro portas principais, a fora outra que hera a siruintia para os paços Reais, 9. e em cada coadra tinha hum fermoso beluarte da obra do muro, de que logo trataremos. 10. Tinha em roda huma caua de hum tiro despinguarda de largura, e de tres braços dagoa de altura sem nunca deminuir. 11. Tem por cima sinco pontes (5) que respondem as sinco portas, que se dise, e cada huma tem doze paços de largura, e todas armada sobre arcos de pedra de cantaria despan-tosa grandeza, e de huma, e outra parte, tem seus parapeitos [f^o 110 v^o], de rede de pedra como marmore, e por cima hum fermoso cordão mui bem laurado, e por elle a compasos iguoais, caualgados, hunos gigantes da mesma pedra mui sotilmente laurados com as mãos nos mesmos cordoís, e todos tem orelhas furadas e cumpridas, como os canaras, por onde parece obra sua 12. os muros da cidade são todos de cantaria, tão primos (6), e bem ordenados, que

Este capitulo não se ha de por, nem imprimir neste livro, porque uai ia na Sexta decada, por ser cousa que se descobrio no tempo do Viso Rey dom Afonso de Noronha (2)

(1) Cod. 537 du Mss. da Livraria : Archives nationales da Torre do Tombo, Lisbonne. Ce manuscrit n'est pas de la main de do Couto, mais de celle d'un de ses secrétaires. Il était auparavant au couvent augustinien de Nossa Senhora de Graça. Il est relié dans une reliure en cuir estampé d'époque. Les folios 110 recto et verso sont barrés de plusieurs traits de plume.

(2) Note marginale ajoutée ultérieurement : voir pp. 65 ss. Sans doute à la suite de cette note, le chapitre suivant, qui avait été primitivement numéroté : 7, a été renuméroté : 6.

(3) Soulignés dans le manuscrit.

(4) Deux mots biffés : *E ranha*.

(5) Le manuscrit porte *partes*, biffé et remplacé au-dessus par *pontes*.

(6) Soulignés dans le manuscrit.

parecem todos duma só pedra, que he como disse, quoady marmore, porque se não exergua com que se ajuntão as pedras que são mui grandes nem com que se lião 13. o muro he de boa altura, e antes de chegar acima espaço de mea braça, ficão lançados para fora huns destes (1) de pedra muito grandes e bem laurados, todos em hum compaço, e em cada dente caualgado hum fermoso gigante com as costas no muro, e nas mãos fermosas maças aleuantadas em alto, que parece que estão para dar em quem quizer sobir açima, 14. os portais de todas as portas, são fermosamente laurados e tudo da mesma pedra tão primo e sutil (2), que me disse o padre frei Antonio da Madanela da hordem dos capuchos que esteue nesta cidade, que muitas uezes tomara nas mãos os braços destes gigantes que são todos de huma pedra, para ver se herão laurados ao torno. 15. E o que he mais para espantar desta obra, que esta pedra toda a não ha senão dalli a vinte legoas, plo que se pode ver a despeza, trabalho, fabrica e seruiço, que nella podia andar. 16. E asym em huma pedra que se achou sobre a porta de hum pagode de que logo falaremos, estauão humas letras em lingoa badagá, que he Canara, que dizia, que aquella cidade, pagodes, e mais cousas que logo diremos, fora mandada fazer por vinte reis, e que se gastara nella — 700 annos —.

17. Tem esta cidade para huma banda começados huns edefiços, que parece que herão pasos dos reis, porque a obra, magnifisensia e grandeza, logo paresião Reais, nas muitas collunnas de areste, folhagens, figuras, e outras lindezas que alegrauão a vista, e mostrauão o artefício de seus esculptores, 18. no meo da cidade, se via hum rarissimo pagode jnda jimperfeito, 19. de cada porta da cidade ate elle, se fazia huma rua da largura das partes de fora com seus parapeitos, laurados da mesma cantaria e obra como as de fora, 20. e de cada parte desta rua, vão outras cauas muito fermosas cheas dagoas ate a margem, a qual sae do caua grande que cerca a cidade e entra pollas duas portas da banda do norte e leuante, e torna a entrar na mesma caua plas do sul e ponente, de maneira, que nunca desfalece, a agoa desta caua, porque tanta quanta da por duas portas, torna [f^o III r^o] a recolher por outras duas, 21. e a caua grande sempre esta chea, por se meterem, nella grandes e prosperos rios, e pla sobegidão da agoa, he necessario sangra la por algumas partes por não tresbordar. 22. E asym por esta maneira cada rua destas que vai de cada porta, tem outras duas de agoa, plas quais emtrão muitas embarcasõis, que vem desse sertão plos rios abaxo com mantimentos, lenha, e mais cousas necessarias, que vão descarregar as portas dos moradores, que todos tem hum seruiço para a caua, e outro para o rio : 23. E por elle se a limpa a cidade de todas as jmundjcias que se leuão pla caua abaxo, de maneira, que depois que este Rej que descobrio esta cidade, pasou para ella sua corte, ficou a mais fermosa, mais bem seruida, e mais limpa que todas as do mundo.

24. Mea legoa desta cidade esta hum pagode chamado Angar, edificado em hum campo razo mui fermoso 25. o qual pagode he de -160- pasos de cumprido, de tão estranha fabrica, que se não pode declarar por pena, nem jgualar nenhum outro edifício do mundo com elle, 26. o corpo do meo, he de quatro naves, e o tecto da abobada riquissima, que sobe em hum croucheo muito alto armado sobre muitas colunas, lauradas de todas as sutilezas, que o engenho humano podia enventar, 27. fabricou se sobre hum fermoso tableiro de lageas mui grandes da mesma pedra de toda a

(1) Ou : *dentes* ?

(2) Un mot biffé : *tudo*.

mais obra, ao qual se sobe por alguns degraus que o singem todo em roda mui bem laurados e primos 28. de cada canto deste corpo grande do pagode, se aleuantão outros mais pequenos de obra que corresponde ao grande, e todos vão acabar em corucheos mui agudos, de maneira que de mais de quatro legoas se vê, todos dourados nos remates com seus globos e bandeiras 29. tem o pago(de) ao redor huma caua de hum tiro de mosquete de largo, e de sete braços daltura, e por cima se faz huma ponta que responde a huma só porta que o pateo tem á entrada da qual estão dous trigues de pedra, hum de cada banda, tão proprio grandes, e espantosos, que metem terror, a quem per ella entra : 30. toda a ponte ⁽¹⁾ he cuberta de arcos sotelissimamente laurados, de cantaria, cousa muito para ver 31. tem este pagode á roda muitas e fermosas ofiçinas, e os pillares das varandas e grades das janellas, da mesma pedra, tão bornidas que parecem feitas ao torno. 32. Plo grande campo ao redor, tem outros muitos pagodes somenos, mas mui bem obrados, que parece que herão sepulturas de Senhores daqueles Reinos, como o pagode de grande, dos Reis que o mandarão fabricar 33. duas legoas e mea deste pagode ao sertão, esta aquele grande lago, que eu cudo que he o Chiamai, que sera de trinta legoas de cumprido e dezaseis de largo, o qual [fº III vº] se enche do famoso Rio Menão que tras apos sy as agoas de outros muitos, o qual naçem de huma mesma via com o Ganges 34. ficara esta alagoa do mar para o sertão, cento e cincoenta legoas. 35. Tanto que entra o inverno, que he em Junho, dese este Rio Menão das serras, com tanta força dagoa, que não cabendo em seu sentro, arrebanta por muitas partes, e alaga os campos mais de vinte legoas a roda, 36. e desendo ate outras grandes serras se desvia, e vai buscar caminho tirando para o noroeste, e como da nelle, se aparta em dous braços, e hum delles vaj entrar nesta grande alagoa que dise, e outro vaj deçendo ate o mar. 37. No tempo destas jmidasões, sobe a mare do mar ate esta alagoa, que são -150- legoas que dise, o que dura per espaço de quatro mezes, 38. e tanto que pasa o inverno, que he em outubro, tornão estas agoas a vazar para o mar outros quatro mezes, e então se deminue a lagoa tanto, que ficara em deredor de tres braças, tendo nas enchentes, de noue para des braças, 39. os outros quattos mezes do anno, que são Feuereiro, Março, Abril e Maio, emche, e vaza, conforme ao curso das luas.

40. Em hum serto tempo, sae do fundo desta alagoa, hum anno, e outro não, grande quantidade de darros com sua casca, a que na India chamão bate, que sustenta muito parte da gente das aldeas ao redor : 41. por onde parece que se cria em baxo como a sargaso, e que como he de ves arrebenta para cima, 42. e naquele tempo handão muitas almadias por esta alagoa, colhendo este arros com muitas festas, bailos, e tamgeres. 43. O Rej que descubrio esta cidade mandou acabar seus paços com exesiuos custos, e mudou para ali sua corte, e a pouou de moradores que tirou das outras cidades do Reino, e lhe deu chãos e repartio herdades per fora para suas lauouras 44. *Este Reino he serto que foi dos chins, e jnda oje goardão nelle* ⁽²⁾ suas leis e costumes, aos Regedores chamão se Mandarins, as moedas são taeis, e mazes, como na China, e os pezos os mesmos : 45. depois foi este Reino sogeito ao de Sião, e elle o deu a hum seu page Dobetele, o qual o pouou e engrandeçeo. 46. Suas terras são tão fertis que val o candil darros, que são vinte alqueires -150- res 47. tem muitas vacas, bufaras, e tantos viados, que de suas pelles carregão naos para a China, que he a mercadoria

(1) Le manuscrit porte *porte*, biffé et remplacé au-dessus par *ponte*.

(2) Souligné dans le manuscrit.

de mor importância que todas. 48. Nos matos ha muitas cabras, porcos, merús, gazellas, e tantos elefantes, que affirmão ter aquele rei corenta mil, 49. casam nos desta maneira tem feito algumas çercas de grossa madeira, nas quaes emirão por huma só porta que se fecha com groços alsapõis, 50. e na parte em que custumão vir paser, lanção algumas femeas, que plo custume, e ensino, [f^o 112 r^o] 51. tanto que vê elefantes, vão fogindo para a çerca e em os elefantes as vendo, as vão seguindo te entrarem pla porta, 52. e os casadores que esta em cima, largão logo as alsapõis, 53. e ficão metidos em hum cural, estreito, onde a poder de fome e çede os amansão, 54. e como os sentem domesticos os tirãos dalli, e os metem em meo doutros elefantes manços e os leuão as tereçenas em que se agasalhão, 55. dizem que tem estes Rejs dous, e duas badas brancas, e não se entenda que seião como os caualllos pombos, se não de hum cor mais aberta que a ordinaria dos outros. 56. Tem outras muitas grandezas este Reino que dexo por não emfadar.

* * *

Fr. Marcello de RIBADENEYRA

Historia de Las Islas del Archipiélago, y Reynos de la Grand China...

Barcelone, G. Graells, 1601, liv. II, chap. XXIII et XXVI, pp. 173 et 187

[p. 173] [...] 1. Y superior que los fundadores de aquel reyno havian venido de una gran ciudad, que está fundada en un desierto en el reyno de Camboxa, que esta cerca del de Sian. 2. Y la grandeza de aquella ciudad y de los muros curiosamente labrados, se collige, por lo que oy dia se ve en las ruynas de los edificios grandes que han quedado. 3. Desta ciudad tuveyo particular noticia, de algunos Españoles que estuuieron en el reyno de Camboxa, como en el capitulo treynta y siete (2) se dira. [...]

*De donde
descenden
los Sianos (1)*

[p. 187] [...] 1. Y como de los Españoles que estuuieron la primera vez en Camboja (3) y de otras personas que hauian estado en aquel reyno supe, ay en aquel reyno unas ruynas en una ciudad antiga la qual dizen algunos que edificio Alexandro Magno o los Romanos, porque su traça y fortaleza da indicios de ello. 2. Y es cosa maravillosa que ninguno de los naturales de aquel reyno puede viuir alli, y ansi solo es aquel lugar habitacion de sauendijas y animales ferozes. 3. Y tienen por tradicion aquellos gentiles, que aquella ciudad ha de ser re dificada de gente estrangera. [...]

*Ciudad
antigua de
Camboxa (4)*

* * *

Gabriel Quiroga de SAN ANTONIO

Breve y Verdadera relacion de los successos del Reyno de Camboxa

Valladolid, P. Lasso, 1604, chap. I, § III, ff^{os} 6 r^o-v^o, et § IIII, f^o 8 v^o (5)
[f^o 6 r^o] Descripcion particular de la ciudad de Angor.

1. En el año de mil y quinientos y setenta, se descubrio en este Reyno

(1) Note marginale.

(2) Sic. En fait il s'agit du chapitre XXVI.

(3) Sic. La forme usuelle espagnole est Camboxa.

(4) Note marginale.

(5) D'après A. CABATON, *Brève et véridique relation des événements du Cambodge par Gabriel Quiroga de San Antonio*, Paris, Leroux, 1914.

vna ciudad nunca antes vista ni conocida de los naturales : 2. esta ciudad esta en la playa del rio Mecco, ciento y setenta leguas de la mar llegã a ella las cresciètes, y mareas deste rio, como a Seuilla las de Guadalquivir, 3. es de maravillosa hechura, tiene vn muro muy fuerte de piedra, que en redondo tiene quatro leguas, quatro braças de ancho, y cinco de alto, esta lleno de almenas, y las almenas estan muy espesas, y en ellas estan pintados elefantés, onças, tigres, leones, aguilas, y perros : 4. tiene muchos escudos y letreros que no se conocē ni entiēden : 5. las casas son de piedra muy hermosas, repartidas en calles cõ mucho ordē, y la labor dellas de sus portadas y patios, salas y camaras, parece Romana. 6. Ay muchas fuentes y caños para la limpieza, y á trechos estan repartidos algunos pagodes, y plaças, 7. sobre el rio Meccon tiene vna puente de setenta pilares, [fº 6 vº] son muy altos, y la puente no es muy ancha. 8. Remedã los pilares a los cuerpos de gigãtes, y rematanse en cabeças y manos que la sustētã. 9. El antepecho tiene mas de vna vara en alto, y à trechos tiene bolas mezcladas cõ pyramides, en que se remata. 10. Ay en esta ciudad cinco torres, y por remate de cada vna dellas esta una bola de bronze dorada, 11. descubrierõla los Camboxas andando a caça de badas : como se descubrierõ en Castilla, en tiempo del Emperador Carlos V las Majadas de Iurde, junto a la peña de Francia (que agora son del Duque de Alua, a quien el Emperador hizo merced dellas, por auerlas descubierto vn caçador suyo). 12. Pusieronla per nombre Angor, que quiere dezir ciudad de cinco picos, por las cinco torres que ella tiene. 13. Estuieron en alla muchos dias, el padre fray Antonio Dorta, y fray Luys de Fonseca de la Orden de S. Domingo nuestro padre, de la congregacion de la India Oriental.

[fº 8 vº] [...] Ay muchos Iudios en el Reyno de China, y estos dexaron en Camboxa edificada la ciudad de Angor, que como referi, se descubrio en el año de 1570. Quãdo se passaron a China, la dexaron sola, como le vno y lo otro me referieron a mí los Iudios de la India Oriental, quando passe por ella, tratando con ellos estas materias. [...]

* * *

Fr. João DOS SANTOS

Ethiopia Oriental, E varia historia de cousas notaveis do Oriente...

Evora, M. de Lira, 1609, IIº Part., liv. II, chap. VII, fº 39 vº-40 rº

[fº 39 vº] [...] Relaçã da cidade de Angòr.

1. Ainda que pareça desuiarme da hystoria, que tratey neste capitulo, da Christandade de Camboja, contudo não deixarey de dizer algũa cousa de hũa cidade que neste Reino se achou, estando eu nestas partes, por ser hũa cousa estranha, e admiravel.

2. No tempo que o P. Fr. Sylvestre andaua no Reyno de Camboja, se descubrio hũa cidade, a que chamão Angòr, situada duzentas legoas polla terra dentro, começãdo a contar da entrada do rio : 3. a qual estaua despouoada, cheya de mato, e herua, e habitada de bes- [fº 40 rº] tas feras. 4. Tinha hũa muralha de quatro legoas em roda, toda de pedra de cantaria, posta hũa sobre outra sem cal. 5. Da banda de dentro tinha grande entulho, que chegaua até o alto do muro, e da banda de fora hũa cava muy funda, de largura de hum tiro de espingarda, chea de agoa. 6. Auia dentro nella ainda hũa rua muito larga, com sinaes de grandes edificios, mas já todos derrubados. 7. Estaua no meyo della hum grande Templo dos Idolos, e

fora da cidade muitos, 8. hum dos quaes tinha noue claustros, e neste se acharão mais de doze Idolos, todos de ouro moçoço, e alguns como mininos de dez annos. 9. Tinha quatro portas, e todas com suas pontes, que atrauesauão a cava, de pedraria, com figuras de pedra lauradas, de muito feitio. 10. Nunca se soube da fundação desta cidade, nem da causa porque se despouou, que he hũa cousa admirauel, 11. e muito mais não auer pedra em todo este territorio, e auerse de trazer pera este edificio dalli a trinta legoas, onde somente ha de pedra com que se podia edificar. 12. Vão a esta cidade com embarcações, e perto della desembarção em hũas prayas, que até então erão matos desertos, e muy cerrados, habitados de feras. 13. E hoje ja estão esmoutados, e feitos caminhos pera a cidade, aonde o Rey de Camboja se passou com sua corte, e nella viuê. 14. Os nossos Religiosos estiuêrão nella, e os Capuchos de S. Francisco, que me contarão estas cousas, e muita gente da India tem la ido. [...]

* * *

Bartolome Leonardo de ARGENSOLA

Conquista de las Islas Malucas, Madrid, A. Martin, 1609, liv. VI, pp. 214-215

[p. 214] [...] *Angòn ciudad antigua de Camboxa hallada de poco tiempo a esta parte* ⁽¹⁾

1. Por este mismo tiempo se descubrió en el mayor desuo desta Isla, no lexos del Reyno de los Laos, detras de inaccesibles bosques, vna ciudad de mas de seis mil casas (oy la llaman Angòn). 2. Sus edificios y calles, fabricas de losas de marmol, labradas con arte, y tan enteras como si fueran obras modernas.

3. La muralla fuerte, escarpada por lo interior, en tal forma que se sube por qualquier parte hasta las almenas. 4. Las quales son diuersas, y de figuras de varios animales. 5. Vna muestra cabeças de Leon, otra de Elefante, o Tygre, continuando esta variedad. [p. 215] 6. El foso labrado tambien de piedra, admite nauios. 7. Vna puente soberbia en todo, porque sustentan los arcos della altissimos gigantes de piedra. 8. Los Aquaductos, bien que secos, no muestran magnificencia menor. 9. Parecêse vestigios de jardines y recreaciones, en las partes donde rematan los Aquaductos. 10. Passa de treinta leguas el circuito de vna laguna, vezina à vn lado de la poblacion. 11. Hallanse epitafios, letras, y caracteres no entendidos hasta aora. 12. Muchos edificios mas sumptuosos que los demas, la mayor parte de alabastros y jaspes. 13. En toda esta gran ciudad, quando la descubrieron los Isleños, no hallaron gente, animales ni cosa viuua, sino las que la Naturaleza produze en las quiebras de las ruinas. 14. Yo confieso que he rehusado escreuir esto; y que me ha parecido ciudad fantastica del Atlantico de Platon: y aun de aquella su Republica. 15. Pero no ay cosa, ni successo admirable que no passe por grandes dudas. 16. Oy està habitada: y nuestros Religiosos Agustinos y Dominicos graues y fidedignos, que han predicado en aquellas partes, dan testimonio de la verdad. 17. Vn hombre graue en letras conjetura que son obras de Trajano. 18. Y aunque dilatò el Imperio mas que sus predecesores, no he leydo que llegasse à Camboxa. 19. Si las historias de los Chinos fuessen tan sabidas como las nuestras, ellas nos dirian las causas porque desampararon tan grande parte de mundo. 20. Declararian los

⁽¹⁾ Note marginale.

escritos de los edificios, y todo lo demas que ignoran aun los mismos naturales. 21. Del oluido ò ignorancia de tan hermosa ciudad no se que dezir. 22. Mas es materia de admiracion, que de discurso. [...]

* * *

Alonso de SANDOVAL, *Historia de Æthiopia, naturaleça, Policia Sagrada y profana, Costumbres, ritos y Cathecismo Evangelico, de todos los Æthiopes com que se restaura la salud de sus almas*, Madrid, A. de Paredes, 1647, t. I : *De Instauranda Æthiopiæ Salute*, 1^{re} Part., liv. II, chap. XXIII, p. 213.

La description d'Angkor est reproduite mot pour mot d'Argensola. Seule la phrase 6 est différente et se lit comme suit :

[...] 6. Todos con sus cavalleros, parapetos, corredores, troneras, saeteras, torreones, baluartes, terraplenos, plataformas, trincheras, plaça de baluartes, respiradores, casamata, rebelliones, estradas cubiertas, puerta maestra, puerta falsa, puente levadiza, cauas, minas y contraminas, contrareparos, foso, y contrafosos tambien de piedra, que admiten navios. [...]

* * *

Fr. Domingo Fernandez NAVARRETTE

Tratados Historicos, Politicos, Ethicos, y Religiosos de la Monarchia de China...

Madrid, I. G. Infançon, 1676, VI^e Part., chap. XXXI, § 6, p. 422

[p. 422] [...] No esta tan armado aquel Rey ⁽¹⁾, como otros. De Manila ha avido siempre communicacion, y trato con aquella tierra, tiene famosas maderas para Nauios : años ha labró alli Manila vno, fue celebre, y hasta estos tiempos dura en la memoria la Naue Câboxana. En mi tiempo se hizo otra, perdiõse desgraciadamente. [...] ⁽²⁾. Aver tomado aqui en la boca Camboxa, no fue para lo que queda escrito, si bien no me pesa, me aya ocurrido à la memoria, el fin era dezir, como sesenta leguas rio arriba despues de la Corte, ay vnos edificios los mas hermosos, y de molduras mas perfectas, que se puede dezir. La relacion que llegó a Manila de su primor, y hermosura, admiró a todos. La que a mi me embió Don Francisco Enriquez de Losada, por cosa rara la remiti a España, oy no es possible relatarlo aqui : las labores, vnos dizen, son a lo Mosaico ; otros, que a lo Romano ; vnos discurren, ser obra de Alexandro Magno, de quien afirman llegó hasta aquel parage, donde para dexar noticia a los venideros de su llegada, mãdò labrar aquel sumptuosissimo edificio, encierra en si patios, y claustros, de la forma que se vsan en estos tiempos, pero no ay parte alguna, que no tenga exquisitas labores, y molduras, viene a ser el Aranjuez de les Reyes. Quando passò allà Diego Enriquez de Losada, a fabricar el Nauio que dixè se auia perdido, estaua el Rey en recreaciones, y por esta causa subieron allà los Españoles, y vieron aquel prodigio, y marauilla. [...]

⁽¹⁾ Le roi du Cambodge.

⁽²⁾ Suit une digression sans intérêt sur le bien-fondé de ces tentatives de construction de navires au Cambodge par rapport aux constructions effectuées aux Philippines.

NOTE SUR LES SOURCES D'ARCHIVES

Il n'est pas dans notre intention de donner ici une étude détaillée des sources d'archives pour cette période, mais simplement quelques indications générales afin d'orienter les recherches. C'est ainsi que l'on pourra consulter en particulier :

- Francisco Romero de CASTILLA y PEROSSO, *Apuntes historicos sobre el Archivo general de Simancas*, Madrid, Ariban, 1873.
- Fr. MARCELLINO DA CIVEZZA, *Saggio di Bibliografia geografica, storica, etnografica Sanfrancescana*, Prato, R. Guasti, 1879.
- Cesáreo Fernández DURO, Españoles en Camboja y Siam corriendo el siglo XVI, *Boletín de la Soc. Geográfica de Madrid*, 2^e sem. 1893, t. 35, pp. 200-212.
- J. T. MEDINA, Bibliografía Española de las Islas Filipinas (1523-1810), *Anales de la Universidad de Chile*, t. 97, Santiago du Chili, Verventès, 1898.
- BLAIR et ROBERTSON, *The Philippines Islands...*, Cleveland, A. H. Clark, 19-03-1908, 55 vol. (Index vol. 54-55) ; contient de nombreuses traductions de documents concernant le Cambodge.
- Pedro A. d'AZEVEDO et Antonio BAIÃO, *O Archivo de Torre do Tombo : sua historia, corpos que o compoem e organização*, Lisbonne, 1905.
- W. E. RETANA, *Aparato bibliografico de la historia general de Filipinas*, Madrid, V. Suárez, 1906, 3 vol.
- A. CABATON, Note sur les sources européennes de l'histoire de l'Indochine, *BCAI*, 1911, pp. 58-84.
- ID., Quelques documents espagnols et portugais sur l'Indochine aux XVI^e et XVIII^e siècles, *JA*, sept.-oct. 1908, pp. 255-292.
- ID., Missions en Espagne et en Portugal, *Bul. de Géog. historique et descriptive*, 1910, t. 25, pp. 15-36.
- Antoine BREBION, *Bibliographie des voyages dans l'Indochine française du IX^e au XIX^e siècle*, Saïgon, Schneider, 1910.
- D. Pedro TORRES y LANZAS et D. Francisco NAVAS DEL VALLE, *Catálogo de los documentos relativos á las islas Filipinas existentes en el archivo de Indias do Sevilla por...*, precedido de una historia general de Filipinas por el P. Pablo PASTELLS, s. j., Barcelone, Compañía General de Tabacos de Filipinas, 1925-34, 9 vol.
- R. STREIT, *Bibliotheca Missionum*, IV, Aachener Missionsdruckerei, Aachen, 1928, et ID., V, Franziskus Xavierius Missionsverein Zentrale, Aachen, 1929.
- Rodrigues MOÑINOS, *Apuntes para un catalogo de los documentos referentes a Indias Orientales (China, Japon, Cochinchina, etc.)*, que se conservan en las colecciones de la Academia de la Historia, Madrid, Tipographia de Archives, 1931.

Proceedings of the International colloquium on Luso-Brazilian Studies, Washington, oct. 15-20, 1950, Vanderbilt University Press, Nashville, 1953, pp. 181-213.

E. J. BURRUS, s. j., An Introduction to Bibliographical tools in Spanish Archives and manuscript collections relating to Hispanic-America. *The Hispanic-American Historical Review, Duke University Press, nov. 1955, vol. 35, n° 4, pp. 443-483.*

Ces quelques références sont données ici sans préjudice, bien entendu, des manuels classiques de bibliographie portugaise et espagnole.

* * *

D'autre part, un certain nombre de documents manuscrits concernant les événements du Cambodge, autrefois dans les Archives espagnoles, ont été retrouvés en mars 1928 dans une collection privée de Madrid par F. Dorotheus SCHILLING, O. F. M., ainsi que ce dernier l'a exposé dans son article des *Schriftenreihe der Neuen Zeitschrift für Missionswissenschaft, Schöneck-Beckenried, Schweiss, 1950, IX, p. 5*. Ces documents furent ultérieurement acquis par Maggs Bros., de Londres, et sont décrits avec des sommaires copieux en anglais dans le catalogue de cette maison : *Catalogue n° 515, Bibliotheca Asiatica, pt. III, Londres, 1929*. Les n°s 2, 5 et 6 de ce catalogue viennent de réapparaître sous les n°s 9217, 9211 et 8944 dans le catalogue Adrien-Maisonneuve : *Catalogue n° 51, mars 1955, Paris*. Le n° 9217 est une copie du rapport de Diogo Veloso lors de son ambassade de 1595 (voir plus haut 38) ; le n° 9211 est un rapport de Gregorio de Vargas Machuca et autres sur le Champa, le Siam, etc., des environs de 1598 ; enfin le n° 8944 est un rapport de Luis Pérez Dasmariñas des environs de 1599-1600 sur l'opportunité d'une action au Siam et au Cambodge (voir plus haut 61) ; ce dernier document est actuellement dans la collection de C. R. Boxer.

C. R. B.

LEXIQUE CAMBODGIEN

Dans ce bref lexique ne figurent que les mots et les termes cambodgiens rencontrés le plus souvent, dans les titres royaux en particulier, à l'exclusion des noms propres et des noms de lieux. Entre crochets nous donnons la transcription selon le système de M. François Martini. Nous avons suivi l'orthographe usuelle des dictionnaires classiques, ne donnant que les graphies les plus courantes, sans surcharger le texte des graphies récentes souvent calquées sur le sanskrit mais qui ne sont pas toujours heureuses. L'origine sanskrite ou pâlie des mots a été éventuellement indiquée, non pas tant du point de vue de l'étymologie que pour permettre les rapprochements avec les formes des inscriptions cambodgiennes modernes.

- Âdit [ādīt, āditya] : sk. āditya : le Soleil.
- Alangkār [alaṅkāra, alaṅkaraṅ] : sk. alaṅkāra : ornement ; ds le n. d'un roi.
- Ang, Angka [aṅga] : sk. aṅga : corps ; personne ; Preah ° — : appellatif des rois ; ds le nom des rois.
- angkor [aṅgar] : sk. nagara : ville ; ville royale ; la Ville par excellence : Angkor.
- Baysra [baiysrab] : sk. vaiçravaṇa : n. d'une divinité ; le Riz.
- bantūl [paṅdūl] : parole royale ; ordre royal.
- Bopitr [pūbitr, pabitr] : sk. pavitra : le Pur ; ds le n. d'un roi.
- Barneisaur [paramisūr] : sk. parama + içvara : le Souverain ; n. de Çiva, de Brahmā, de Vishnu.
- Barom [paramī, parama, paramā] : sk. parama : le Suprême ; n. d'un roi.
- Baromintea [paramindā] : sk. paramendra : n. d'un roi.
- Bât [pād] : sk. pāda : pied ; ds le n. des rois.
- beng [biṅ] : étang.
- Bîrun [bîrun, bhîrun] : sk. varuṇa : n. d'une divinité.
- Chan [cāṅd] : sk. candra : la Lune ; ds. le n. d'un roi, d'un prince.
- chan [candaṅ] : sk. candana : santalum album.
- Chau [cau] : ds le n. des princes ; Chau Fâ [cau fâ] : titre de haut mandarin ; cf. siam. chao : seigneur.
- chao ku [chau gū] : mon maître ; appel. d'un bonze.
- Chaturmukha [caturmukkh, catumukh] : sk. catur + mukha : les Quatre faces ; n. de Phnom Penh.
- chêdei, chetdei [cīṭī, cētīya, cāyā, caitya] : sk. caitya : reliquaire ; monument funéraire ; stūpa.
- Chey [jai, jāy] : sk. jaya : le Victorieux ; ds le n. d'un roi, d'un prince.
- Chestha, Chêthâ [jēstha, jêthâ] : sk. jyeṣṭha : le plus fort ; le plus grand ; l'aîné ; ds le n. d'un roi, d'un prince.
- chîpor, chîvor [jībar, cīvar] : sk. cīvara : robe ; vêtement de bonze.

damrei [ʃamvī] : éléphant.
decho [ʃejo] : sk. *tejas*, pâl. *tejo* : titre de dignitaire.
dæm [tæm] : plante; tronc.
Eisaur [isūr] : sk. *içvara* : Seigneur ; n. de Çiva.
hamsa [haŋsa] : sk. *hamsa* : oie sacrée, monture de Brahmâ.
Henta [henda] : n. d'un roi.
Indiprasth, *Intoprasth* [indiprastha ; indiprās] : sk. Indra + *prastha* : n. d'une capitale des Pāṇḍava ; ds le n. d'un roi ; n. de Srei Sānthor.
kamnân [kamñān] : benjoin.
Kampuchea [kambūjā] : sk. *kambuja* ? : n. d'un peuple ; d'un pays ; le Cambodge.
kantuy krapæ [handuy krapæ] : *dæm* ° — : *aquila alæxyle*.
kâr [kâr] : sk. : *kāra* : acte.
Kèo Fâ [kêv fâ] : titre du fils aîné du roi.
kok [kok] : nombreux.
koh [koh] : île.
kompong [kuṃbāng] : berge ; rive.
Kralâhom [kralâhom, kralâhom, aus-si krahom] : v. kh. *kralā* + sk. *homa* : ministre des transports.
kresnâ [krsnâ ; krisnâ] : *dæm* ° — : *aquila agallocha*.
krassang [krasāmn] : *dæm* ° — : *polygonum odoratum*, ou *feronia elephantum*.
krê ; *krê snêng* [grê ; grê snên] : palanquin ; palanquin porté sur l'épaule.
Krong [kruñ] : roi ; capitale ; royaume.
lok [lok] : sk. *loka* : homme ; seigneur.
mahâ, *mohâ* [mahâ] : sk. *mahā* : grand.
methea [medhâ] : sk. *medhā* : sagesse.
Metrey [maitriy] : sk. *maitreya* : n. d'un bodhisattva, Maitreya.
montrei [mantri] : sk. *mantrin* : ministre.
neak [nāk, anāk] : homme ; monsieur.
Nhom [ñam] : n. d'un prince.
Nippean [nibbān, nībān] : sk. nir-

vāna, pâl. *nibbāna* : le nirvāna ; ds le n. d'un roi.
nokor [nagar] : sk. *nagara* : ville ; ville royale ; la Ville par excellence : Angkor.
Noreay [narāya, nārāyana] : sk. *nārāyaṇa* : n. de Vishnu ; n. d'un roi, d'un prince.
obareach [upparāj, opparāj] : sk. *uṣa* + *rāja* : titre du frère aîné du roi, ou Second roi.
oknea [ukhñā] : titre d'un haut dignitaire.
Ôngkâr, *Ôngkâra* [ōṅkâr, ōṅkâra] : sk. *om* + *kāra* : parole sacrée ; ordre royal.
Ong [oñ] : cf. Ang.
Outey [udaiy] : sk. *udaya* : lever du soleil ; n. d'un roi, d'un prince.
pâ [pā] : père.
phum [bhūm] : sk. *bhūmi* : village.
Ponhea, *Puhea* [bañā] : titre princier.
Preah [braḥ] : saint, divin ; ds le n. des divinités, des rois.
Put [buddh] : sk. *buddha* : le Boud-dha.
Râcâthânî [rājādhānī] : sk. *rāja* + *dhānī* : ville royale ; ds le n. d'un roi.
ratthâ [ratthā] : pâl. *raṭṭha*, sk. *rāṣṭra* : pays ; royaume.
Reach, *Reachea* [rāj, rājā] : sk. *rājya*, *rājā* : royaume ; roi.
Reamea [rāmā] : sk. *rāma* : n. d'un roi, d'un prince.
rolæng [ralæñ] : déraciné, dessouché.
rolung [valuñ] : grand ; imposant.
rûp [rūp] : sk. *rūpa* : forme.
sak [sakti] : sk. *çakti* : rang ; honneur ; grade ?
sâkhi [sākkhiṭh] : sk. *çākhā* ? : bonze.
 Ou sk. *çaktisiddhi* : doué de pouvoir (spirituel) ?
Samdach, *Sdach* [samtaç, stac ; aussi samteç, stec, sdec] : roi.
Sangreach, *Sangkhareach* [saṅgrāj, saṅgrāj] : sk. *saṅgha* + *rāja* : chef de congrégation bouddhique.
Sâtha [sādha] : sk. *çāstar*, pâl. *sattha* : qui gouverne ; n. d'un roi. En fait

- ce nom devrait s'écrire [sāthā] et se transcrire Sāthā. Nous avons maintenu Sātha que l'on trouve chez tous les auteurs (peut-être est-ce là une forme influencée par la prononciation siamoise ?).
- sek, seksā, ses* [sekkh, sekṣā, seṣ] : sk. *ṣiṣya* : disciple, novice (bonze).
- semā* [semā] : sk. *śīmā* : borne sacrée; frontière.
- Soryotei* [sūryadai] : sk. *sūrya* + *u-daya* : n. d'un roi, d'un prince.
- Soryopor* [sūryabar] : sk. *sūrya* + *varman* : n. d'un roi, d'un prince.
- srau* [srāv] : riz; ° — *læng tam tuk* [læŋ tām dīk] : riz qui monte avec l'eau, riz flottant; ° — *prapeay vea* [prabyā vā] : même sens.
- srei* [srī] : fille; princesse.
- stung* [sdin] : rivière.
- Sukonthor* [sugandhar] : sk. *sugandha* : qui a bonne odeur ?; n. d'un roi.
- Sumadei* [sumatī] : sk. *sumati* : Bienveillant; ds le n. d'un roi.
- Thireach* [dhīrāj] : sk. *adhi* + *rāja* : roi suprême; ds le n. des rois.
- thom* [dham] : grand.
- Thommo* [dhamma] : sk. *dharmā* : la loi; la Loi sainte; n. d'un roi.
- Thupdei* [dhipti, dhīpḍī] : sk. *adhi* + *pati* : maître suprême; ds le n. des rois.
- tonle* [danle] : lac.
- tral* [trāl] : navette.
- tramak* [tramāk] : cornac; ° — *damrei* : même sens.
- trapeang* [trabāmñ, trabāñ] : pièce d'eau; mare.
- trei* [trī] : poisson; ° — *reach sramut* [rāj sramud] : poisson roi de la mer; thon.
- tuk* [dīk] : eau.
- vat* [vāt, vātth] : sk. *vāstu*, pâl. *vātthu* : bonzerie; pagode bouddhique.

M. François Martini a enrichi ce lexique de très précieuses observations. Qu'il en soit ici vivement remercié.

INDEX

Le plan de cet ouvrage dispense de donner un index des matières détaillé. Les transcriptions portugaises et espagnoles des noms et mots cambodgiens sont données en italique, avec éventuellement la transcription correcte entre crochets. Les noms d'auteurs anciens ou modernes, en petites capitales, sont donnés lorsque nous discutons un point précis de leurs textes ou de leurs conclusions, mais non quand ils ne sont cités qu'à titre de référence.

- Abhai Rāja, 23, 123.
 Abrantes, M^{rs} d' —, 29.
Aconsi (?), 39.
 Acuña, D. Pedro Bravo de —, 53, 57, 61.
 Âdittarāja, 120.
 Aduarte, Diego (Duarte, de Varte, de Vasta), 39-46, 52-53, 61-62, 87, 88, 129, 150, 156, 160.
 Albuquerque, Afonso de —, 142.
Amida, 129, 159.
Anacapan [Neak Barom], v. Reamea Chung Prei.
 Anâthapindada, v. Sudatta.
Anchor [Angkor], 76, 101.
Angar [Angkor], 72, 101 ; v. Angkor Vat.
 Angar Indiprās, 99 ; v. Angkor Thom.
Angkkoor [Angkor], 128 ; v. Angkor Vat.
 Ang Chan, 8, 13-15, 21-23, 28, 30, 121, 144, 155, 157, 160.
 Angkor, groupe d'— (*Anchor*, *Angkkoor*, *Angon*, *Angor*, *Onco*) : Histoire, 7, 9-18, 20-23, 34, 46, 59, 64-89, 97-121, 122-139, 149, 151, 152, 157, 161, 162 ; Archéologie, 10, 20-23, 64-90, 121, 151, 154, 156, 161 ; v. aussi Bakhèng, Banteai Kdei, Baray occidental et oriental, Kröl Romeas, Preah Khan, Prè Rup, Rolüos, Pr. Suor Prat.
 Angkor Thom (Angar Indiprās, Brañ Maha Nagara, Brañ Nagara Indiprās, Indipath Mahā Nagara Çri Sundhara, Yaçodharapurī, Mohā Nokor) : Histoire, 20-23, 68-82, 86, 87, 90-107, 111, 113, 114, 116, 117, 119, 123, 161 ; Archéologie, 20-23, 68-82, 86, 87, 90-107, 110, 111, 113, 114, 116, 117, 123, 161 ; v. aussi Baphuon, Bayon, Beng Thom, Beng Tru, Khleang, Palais royal, Phimeanakas, Preah Pithu, Tep Pranam, Terrasse des éléphants, Trapeang Don Ma.
 Angkor Vat (*Angar*, Brañ Bân, Brañ Bişnulo, Brañ Nagara, Nokor Vat, Preah Pean, *Onco*, *Ongcor vât*) : Histoire, 11, 17, 18, 20, 22, 23, 54, 72, 78, 82, 87, 91-101, 122-124, 126, 127, 129-138, 151 ; Archéologie, 20-23, 72, 78, 82, 94-101, 105, 122, 123, 129, 134, 137.
Angon, *Angor* [Angkor], 76-79, 81, 101, 133.
 Ang Vodei, 124.
 Anjos, André dos —, 49.
 An Lok, 19.
 Annam, 7, 37-43, 58, 124, 128, 131, 133, 134 ; v. aussi Faifo, Tonkin.
 Antonio, Fr. — (?), 48-50, 67.
Apramlangara [Preah Alangkâr], v. Sâtha.
Apram Langara [Preah Alangkâr], v. Barom Reachea II.
 ARCHAMBAULT, Charles, 16, 120, 161, 162.
 ARGENSOLA, Bartolome Leonardo de —, 21, 38, 79-81, 83, 87-89, 91, 93, 96, 98, 101, 107, 127, 130, 132, 150, 152, 153, 159.
 Augustins, 43, 61, 65, 80, 88, 133.
 Avellaneda, D. Bernardino de —, 60.
 AVITY, Pierre d'—, 146.
 AYMONIER, Étienne, 8, 18, 19, 147, 149, 153.
 Ayuthya, 7, 11, 13-15, 32, 33, 39, 45, 54, 61, 67, 120, 125, 134, 142.
 Azevedo, Sylvestre d'—, 28-31, 33, 34, 36, 60, 78, 82.
 Ba, Chau —, 10-13.
 Babor, 14.
 Baçaim, 30.
 Bachei, Phnom —, 138.
 Baçri, 10.
badaga, 71, 96.
 Bailen, C^{te} de —, 60-62, 124.
 Bakhèng, 105.
 Baksei Chamkrong, 96.

- Banteai Chmar, 103.
 Banteai Kdei, 101.
 Ban Thamo, 120.
Bapano [Baphnom], 157.
 Baphnom (*Bapano*, *Basano*), 51-52, 59, 157.
 Baphuon, 101.
Barara, *Bararan* [Pâriyâ], 157.
 Baray occidental, 20, 105, 109.
 Baray oriental, 92, 110, 119.
 BARBOSA, Duarte, 144, 145.
 Bargas, Gregorio de —, v. Vargas Machuca.
 Baria (*Barara*, *Bararan*, Pâriyâ), 131, 149, 157.
 Barom Reachea I^{er} (Brah Varapitâdhirâja), 15-17, 21-23, 28, 38, 44, 55, 57.
 Barom Reachea II (*Apram Langara*, Brah Aṅga Santec Brah Parama Râjadhirâja, Brah Parama Râjadhirâja Pabitra, *Langarac*, Pnhea Ton, *Prauncar*, *Prauncar Langara*), 16-19, 28, 35, 43-56, 86, 155, 156.
 Barom Reachea III (Pnhea An, On), 17, 55, 57.
 Barom Reachea IV, v. Soryopor.
 Barom Reachea V (Preah Outey), 58, 124.
 Barom Reachea VI (Ibrahim, Reamea l'Apostat), 123, 127-128.
 BARROS, João de —, 142, 145, 147.
 Basan, 157.
Basano [Baphnom], 157.
 Bataan, 40, 53, 54.
 Batista, Juan, 53.
 Battambang, 124, 134-137, 153.
 Bautista de Pezaro, João, v. Pezaro.
 Bayon, 71, 78, 82, 93-95, 103, 123.
 Belem, Jeronimo de —, en rel. J. de Santa Cathalina, 40, 57.
 Bello, Belloso, Beloso, v. Veloso.
Bemgalla, v. Bengale.
 Benavidès, Miguel de —, 40, 60.
 Bengale (*Bemgalla*), 143.
 Beng Mealea, 21.
 Beng Thom, 102-105.
 Beng Tru, 103.
 Binondoc, 53.
 Birmanie (*Brema*), 14, 15, 31, 39, 143-145, 156, 164; v. aussi Irawadi, Pegou, Tenasserim.
 BOUILLEVAUX, Charles-Émile, 21, 59, 95, 134, 136.
 Bo Kèo, 153.
 Bo Kham, 153.
 Botom Vongsâ, 128.
 Bouddhisme : au Cambodge, 7, 14, 17, 22, 23, 28, 30, 95, 96, 100, 101, 116, 118, 120-124, 128, 129, 131-135, 137, 156-160; v. aussi *Amida*, *Buddhaghosa*, *Çâkyamuni*, *Chimé*, *Jetavana*, *Magadha*, *Maitreya*, *Sudatta*, *Xaca*.
 Brah Aṅga Santec Brah Parama Râjadhirâja, v. Barom Reachea II.
 Brah Bhagavati (Brah Râja Debi), 17, 18.
 Brah Bân, v. Angkor Vat.
 Brah Bişnuloaka, v. Angkor Vat.
 Brah Jaiyya Jesthâdhirâjâ Râmâdhirpati Pabitra, v. Sâtha.
 Brah Mahâ Nagara, 23, 99; v. Angkor Thom.
 Brah Mahâ Upâsaka Mahârâja Pabitra, v. Sâtha.
 Brahmâ, 158-160.
 brahmane (*bramene*), 14, 119-121, 157.
 Brahmaputre, 73.
 Brah Nagara, 100, v. Angkor Vat.
 Brah Nagara Indiprâs, 99; v. Angkor Thom.
 Brah Parama Râjadhirâja Pabitra, v. Barom Reachea II.
 Brah Râja Debi, v. Brah Bhagavati.
 Brah Varapitâdhirâja, v. Barom Reachea I^{er}.
 BREBION, Antoine, 133.
Brema, 143; v. Birmanie.
 BRIGGS, Lawrence Palmer, 9, 27, 28, 30, 32, 35-36, 49-50, 56, 61, 85, 117.
 BRITO, Bernardo Gomes de —, 67.
 Buddhaghosa, 100.
 BURNAY, Jean, 147, 149.
 CABATON, Antoine, 34-35, 58, 75-77, 84-87, 93, 156, 161, 163.
 Cabezas, Pedro Ortiz, v. Ortiz Cabezas.
 CAÇEGAS, Luis de —, 29, 46.
 Çâkyamuni (*Xaca*), 129.
 Caldeira, Antonio, 32-33, 53, 82.
Cambaia, *Cambaja*, *Cambaje* [Kampuchea], 145, 146, 148.
Cambaye, v. Goudjerât.
 Cambodge, noms du —, v. *Cambaia*, *Cambaja*, *Cambaje*, *Camboa*, *Camboga*, *Camboge*, *Camboia*, *Camboja*, *Camboxa*, *Camboya*, *Camboye*, *Cameggia*, *Camogia*, *Camboja*, *Conboa*, *Gamboia*.
Camboa, *Camboga*, *Camboge*, *Camboia*, *Camboja* [Kampuchea], 37, 46, 47, 56, 68, 69, 76, 78, 79, 130, 143, 145-149, 152.
Camboxa, *Camboya*, *Camboye* [Kampuchea], 76, 79-81, 126, 133, 148, 152.
Cameggia [Kampuchea], 144.
 CAMÕES, Luis de —, 145.
Camogia [Kampuchea], 144.
 CAMPBELL, James, 119.
 Canara, 70, 71.
Canboja [Kampuchea], 149.
 Cañizares, Diego de Chaves, v. Chaves Cañizares.
Cancona (?), 41, 42, 44.
Candor, *Pulo* —, 147; v. Condor, Poulo —.
 Canton, 37.

- CARDOSO, George, 30.
 Cardoso, Lopo, 28-30, 82.
 Carneiro, Pantalão (Carnero, Leon), 36-40.
 Carol [Koh Tral], 148, 149.
 Carpo de Orta, 135.
 CARVALHO, Manoel, 16, 18.
 Castillo, Luis Ortiz del —, v. Ortiz del Castillo.
 Castro, Juan de —, 39.
 CEVALLOS, ORDOÑEZ de —, v. ORDOÑEZ de CEVALLOS.
 Ceylan, 100, 137.
 Cham : au Cambodge, 31, 41, 42, 47, 55.
 Champa (*Champaa*, *Gampa*), 7, 37, 40-42, 44, 47, 55, 81, 118, 131, 142-146, 149, 153, 155.
 Chantabun, 11.
Chapina [Chau Pnhea], 156.
chapuzes [*chao ku ses* (?)], 159.
 Chaturmukha (*Chordemuch*, *Chordemuco*, *Chordumuco*, *Chudurmuch*, *Churdumuco*, *Hordemuz*, *Xordemuc*), 107; v. Phnom Penh.
 Chau Ba, v. Ba.
 CHAULMER, 81, 107, 130.
 Chaves Cañizares. Diego de —, 36.
 Chave, Joan Martinez de — (Miguel), 36.
 Chestha, 18, 19, 43.
 Chevreul, Louis (Chevreuil), 131-132.
Chiamai, *Chiammay*, 73, 145, 151; v. Grands Lacs.
Chimé (?), 135.
 Chine, 9, 53, 61, 72, 74, 77, 80, 126, 130, 131, 143, 145, 162-164; v. aussi Canton, Macao.
 Chinois : au Cambodge, 41, 42, 54, 57, 61, 74, 82, 152, 162-163; aux Philippines, 38, 41, 53, 57, 85.
choja [*chau jã*], 156.
Chordemuch, *Chordemuco*, *Chordumuco* [Chaturmukha], 152.
chucu [*chao ku*], 159.
Chudurmuch [Chaturmukha], 152.
chunadechu [*chau decho*], 156.
 Chung Prei, v. Reamea Chung Prei.
Churdumuco [Chaturmukha], 78, 152.
 Çiva, 95, 158.
 Cochín, 30-32, 53, 61, 67.
 Cochinchine, 37, 124, 133, 136.
Codor, *Pulo* —, 148; v. Condor, Poulo —.
 COEDÈS, George, 10, 99-101, 108, 116, 149, 161.
 Collar, Antonio, en rel. A. de Santa Cathalina, 57.
Conboa [Kampuchea], 148.
 Conceição, Diogo da —, 32, 50, 66.
 Conceição, Jacome da —, 49, 50, 55-58.
 Condor, Poulo — (*Candor*, *Codor*, *Coroz*), 146-149.
Coral, *Corol*, *Coroll* [Koh Tral], 52, 60, 147-149.
Coroz, *Pulo* —, 147; v. Condor, Poulo —.
 CORTESÃO, Armando, 143.
 COUTO, Diogo do —, 10, 21-23, 64-74, 83, 84, 87-89, 90-99, 101, 105-107, 139, 149, 150-155, 162, 163.
 Crävasti, 129.
 Créassane, 22.
crey [*kré*], 156.
 Çri Râjã, 10, 12.
 Çri Sodaiya, v. Tierarâja.
 Çri Sodararâjadhâni, 99; v. Srei Santhor.
 Çri Sodhara, 99; v. Srei Santhor.
 Çri Yaçodharapura, 99, 117.
 Çriyasothor Prah Mohanokor, 99; v. Srei Santhor.
 CRUZ, Gaspar DA —, 14, 15, 28-30, 73, 82, 146, 150-152, 154, 155, 157-160.
 Gruz, Gregorio da —, v. Ruiz, Gregorio.
cuña [*oknea*], 156.
Cunebetee (?), 145; v. Grands Lacs.
 Custodio, Pedro, 45, 49-50.
 Damkhat, Damma Khaç, 11-13.
 Dasmariñas, Gomez Pérez, 38, 42, 57.
 Dasmariñas, Luis Pérez, 38, 40, 52-54, 61, 124.
 Debatejah, 10.
 Deça, Juan, 40, 43.
 Decho, Oknea —, 44.
dechu [*decho*], 44, 156.
 DEOS, Jacinto DE —, 33, 46-51, 55-56, 66-67.
 Desliens, Nicolas, 147.
 Dharmarâjã, 10-13.
 Diaz, Juan, 55, 57.
Dobetee (?), 74, 97-98.
 Dominicains, 27-33, 38-40, 45, 46, 50-53, 55-59, 77, 79, 80, 82, 84, 87, 88, 126, 129, 133.
 Dorta, Antonio (d'Orta), 28, 32-33, 77, 82, 84.
 DOUDART de LAGRÉE, 8, 21, 135, 138.
 Dourado, Fernão Vaz, 148.
 Duarte, v. Aduarte.
 DU JARRIC, Pierre, 16, 60.
 Emmanuel du Portugal, 142.
 EREDIA, GODINHO de —, v. GODINHO de EREDIA.
 Faifo, 42, 45.
 Fajardo, D. Diego, 126.
 Fernandes, Alfonso, 30.
 Fernandes, Vincente (Fernandez), 149.
 Figueiredo, Sylvestre de —, 31.
 Fonseca, Luis de —, 28, 33, 38, 77, 82, 84.

- Franciscains, 27-34, 37, 38, 45-51, 55-58, 61, 66-67, 70, 79, 82, 87, 88, 155, 156.
 FREDRICI, Cesare, 145.
- Gabon, 53.
 Gaio, João Ribeiro, 40.
 Gallinato, Juan Xuarez (de) — (Juarez), 39-43, 45, 52, 59, 60, 76, 83-88, 149, 156, 163.
 Gama, D. Francisco da —, 65.
 Gama, D. Vasco da —, 65.
 Gamboa, Juan de Mendoza, v. Mendoza Gamboa.
Gamboa [Kampuchea], 148.
 Gāmkhat (Nārāyaṇa Rāmādhipati), 10-12.
Gaṃpa, v. Champa.
 Gaṅgā, Gange, 73, 110, 143, 159.
 GARNIER, Francis, 8, 12, 14-18, 21, 57, 131, 138.
 Garrucho, Pablo, 40, 41, 60-61.
 GERVAISE, 1, 28.
 Gijsbertsz, Evert, 149.
 Goa, 29, 48, 51-53, 61, 64-67, 83, 84, 87, 125, 131, 148.
 GODINHO de EREDIA, 16, 149.
 GOLOUBEV, Victor, 102, 112.
 Goudjerāt (*Cambaye*), 88, 150, 153, 154, 159, 162.
 Gouvea, 54.
 Grands Lacs (*Chiamai*, *Chiammay*, *Cunebetee* (?), *Pinator* (?), Tonle Sap), 22, 72-73, 80, 109, 111, 116, 120, 145, 151-153, 162; v. aussi Mékong.
 Gregorio, Fr. — (?), 49-50.
 GUZMAN, Luis de —, 16.
 Guzman y Fuentes, Sebastian (?), 60.
 Guzman, Francisco et Juan Tello de —, v. Tello de Guzman.
- Hanoï, 43.
 Haripura, 114.
 Harouze, 128.
 HEYLIN, Peter, 16, 60.
 Hiao-vu, v. Wou-ti.
Hude, *Pulo* —, 148; v. Obi, Poulo —.
 Hollandais : au Cambodge, 124, 125, 127-129, 162-163.
 Homem, Diego et Lopo, 147.
 Hondius, 149.
Hordemuz [Chaturmukha], 152.
Hube, *Hude*, *Pulo* —, 148-149; v. Obi, Poulo —.
 HUERTA, Felix de —, 30.
Huncar Prabantul [Ōngkār Preah Bantūl], v. Reamea Chung Prei.
- Ibrahim, v. Barom Reachea VI.
 Idiaquez, Juan de —, 60.
- Indes, 61, 64, 66, 70, 71, 73, 77, 82, 84, 87, 88, 96, 111, 116, 127, 131, 132, 134, 135, 137, 142, 143, 153, 154, 157-159, 162, 164; v. aussi Bengale, Ceylan, Cochinchin, Goa, Goudjerāt, Magadha, Méliapour, Pondichery, Tamil, Vijayanagar.
 Indijck, Hendrick, 127-128, 132.
 Indipath Mahā Nagara, v. Angkor Thom.
 Indrapath, 10, 98.
 Indraprastha, 99.
 Indravarman, 113.
 Intoprasth, 99.
 Irawady, 73.
 Ituy, 40.
 Ivarra, Juan de —, 60.
 Iyemitsu, 129.
- Jaó*, *Jaóa*, v. Malais.
 Japon, 44, 54, 57, 128-129, 162; v. aussi Iyemitsu, Nagasaki, Tokugawa.
 Japonais : au Cambodge, 31, 44, 54, 56, 57, 74, 82, 96, 128-129, 159, 162; au Siam, 33; en Annam, 43, 45.
 Jaque de Los Rios, Miguel (de) — (Xaque), 40, 41, 43, 60-61, 84-87, 89.
 JAQUE de LOS RIOS MANCANED, Christoval de —, 21-23, 35, 36, 41, 61, 62, 83-89, 90, 91, 93, 95, 96, 98, 101, 107, 136, 138, 149-157, 159-163.
 Jayasindhu, 117.
 Jayavarman IV, 113-114.
 Jayavarman VII, 7, 23, 92, 101, 103, 104, 117.
 Jesu, Pedro de —, v. La Bastida.
 Jésuites, 16, 46, 51, 80, 125, 133.
 Jetavana, 129.
Jinakālamālinī, 119.
 João IV du Portugal, 65.
 Johore, 41.
 Juifs, 77, 84, 98, 127, 156, 159.
- Kali, 114.
 Kan, 13-14, 163.
 Karieng, 11.
 Keṣa, 10.
 Keṣara, 10.
 Kessa, 17.
 Kha, 120.
 Khleang, 103.
 Khorat, 11, 15, 21, 22.
 Koh Ker, 114.
 Koh Tral (*Carol*, *Coral*, *Corol*, *Coroll*, *Phuquoc*, *Quadrol*), 52, 60, 147-149.
 Kompong Khleang, 162.
 Kompong Krassang (Krassaing), 15, 16, 21-23.
 Kompong Speu, 1, 53.
 Kompong Svai, 16, 21, 22, 51.
 Kompong Thom, 22, 153.

- Kouy, 11.
 Kratt, 148.
 Krol Romeas, 154.
 Kulên, Phnom —, 97, 109.
- La Bastida, Pedro de —, en rel. P. de Jesu, 53-54, 55.
La Casamana, v. Laksamana.
 Laksamana (*Ocuña La Casamana, Lacasamana*), 41, 42, 44, 49, 54, 55.
 LAMBERT, Claude J. F., 133.
 La Mothe, v. Mota.
Langarac [Alangkâr], v. Barom Reachea II.
 Langenois, Henri, 119, 134, 136.
Langer, Langor (?), 148-149.
 Langrem, van —, 148.
 Laos, 8, 15-16, 18, 19, 38, 41, 43-45, 49, 79, 119, 120, 131, 132, 136, 143, 145, 153, 155, 156, 161, 162; v. aussi Ban Thamo, Bo Kèo, Bo Kham, Kha, Vientiane.
 Lasso, Bartolomeu, 148.
 LÉCLÈRE, Adhémar, 8, 12-13, 15.
 Lemko, Lem Ngop, Ban —, 148-149.
 Liant, cap — (*Lion*), 149.
 Ligor (*Lugor*), 143, 149.
 Lima, D. Paulo de —, 67.
 LINSCHOTEN, Jan Huyghen VAN —, 146, 149.
Lion, v. Liant, cap —.
Loech, 151, 152; v. Lovêk.
 Lolei, 113.
 Losada, Diego Enriquez de —, 126-128.
 Losada, Francisco Enriquez de —, 126-127.
 Los Rios Coronel, Hernando de —, 53, 60, 62, 150, 161.
 Louvet (?), 34.
 Lovea Em, 157.
 Lovêk (*Loech*), 11, 14, 15, 16, 19-21, 23, 28, 34, 37, 38, 55, 151, 152, 157.
 Luçon, 40.
Lugor, 143; v. Ligor.
 Luiz, Lázaro, 147.
- Maatsuycker, Joan, 128.
 Macao, 28, 32, 37, 43, 45, 53, 61, 66, 131, 135, 163.
 MACHADO, Diogo Barbosa, 29.
 Machado, Francisco (Antonio), 36, 38.
 Machuca, v. Vargas Machuca.
 Madanela, Antonio da —, v. Magdalena.
 Madeira, João, 28-31, 82, 87.
 Magadha, 129.
 MAGALHÃES, Gabriel de —, 67.
 Magdalena, Antonio da — (Madanela), 32-33, 49-51, 66-67, 70, 82-84, 87, 88, 97, 139.
 Maitreya, 158.
 Malacca (*Malaca*), 16, 19, 28-43, 45-59, 61, 66, 67, 84, 87, 142, 149, 155.
- Malais (*Jaó, Jaóa*) : au Cambodge, 31, 41, 44, 47, 49, 54, 55, 82, 155.
 Malaisie, v. Johore, Ligor, Malacca.
 Malaver, Antonio, 54-55.
 Maldonado, Juan, en rel. J. de San Pedro Martyr, 53-55.
mambaray [montrei ?], 156.
 Manille, 29, 35-40, 43-46, 49-53, 55, 57, 59, 60-62, 83, 125-127, 129, 133.
 Manrique, Francisco, 37.
 Martinez de Chave, Joan, v. Chave.
 MARTINI, Martino, 130.
 MASPERO, Georges, 8.
massancrache [mahâ sangreach], 48, 159.
Meccon, Mecom, Mecon, 76-78, 145-149; v. Mékong.
 Mékong (*Meccon, Mecom, Mecon*), 16, 41, 44, 45, 52, 60, 72-73, 76, 78, 86-87, 93, 109, 126, 143, 145-149, 151, 152, 157, 162; v. aussi Grands Lacs.
 Méliapour, 61.
 Melong, Phùm —, 157.
 Ménam (*Menem*), 39, 73, 148, 149, 151.
 MENDOÇA, Juan Gonzales de —, 31, 154, 162.
 Mendoça Gamboa, Juan de —, 36, 53, 55.
 Meru, 101, 115.
 Milon (?), 157; v. Melong, Phùm —.
 Mindanao, 36.
 Ming, 9.
 Miranda, Antonio de —, 142.
 Missions étrangères de Paris, Société des —, 59, 125, 130-136.
mitires (?), 159.
 Mohâ Nokor, 100; v. Angkor Thom.
 Moluques, 38, 52, 133.
 MORGA, Antonio de —, 40, 44, 46, 49, 51, 150.
 Moro, 52.
 Mota, Jorge da — (La Mothe), 33, 38, 39, 55, 82.
 MOURA, Jean, 8, 10, 12-13, 15, 17, 18, 57, 135, 162.
 Muan Nagara Hlvañ, v. Nagara Hlvañ.
 Mus, Paul, 115, 116.
- Nacaparan Prabantul* [Neak Barom Preah Bantil], v. Reamea Chung Prei.
Nacqui Sumaday Peraorachyoncar [Neak Sumadei Pararâja Ôngkâr], v. Pnhea Nhom.
nacsendeche [neak samtech], 159.
nagara, 100-101.
 Nagara Hlvañ, Muan —, 10.
 Nagasaki, 54, 129.
Nahuncar [Neak Ôngkâr], v. Reamea Chung Prei.
naire, 154.
 Nârâyana, 158.

- Nārāyaṇa Rāmādhipati, v. Gāṃkhat.
 NAVARRETTE, Domingo Fernandez, 126-128, 130.
 Neak Luong, 59.
 Nguyễn-Hoang, 42-43.
 Nguyễn-phuc-Nguyễn (Sai-Vuong), 43.
 Nho, Pulo —, v. Obi, Poulo —.
 Nhom, v. Pnhea —.
 Nippean Bat, 9, 99, 120.
 Nokor Vat, 11, 100, 137; v. Angkor Vat.
 Noort, Oliver van —, 43.
 Noronha, D. Afonso de —, 66, 69.
 Nostra Señora de Rosario de Cavite, galion, 126.
 Notion, cap —, 149.
- Obi, Poulo — (*Hnde, Hube, Hude, Nho, Ube*), 148-149.
 ocuña [*oknea*], 156.
 Onco [Angkor], 131-133; v. Angkor Vat.
 Ongcor vāt [Angkor Vat], 135.
 ORDOÑEZ de CEVALLOS, 52, 60.
 Ortelius, 148.
 Ortiz Cabezas, Pedro, 45, 55.
 Ortiz del Castillo, Luis, 40, 43, 53, 54.
 Oudong, 8, 13, 14, 19, 82, 124, 125, 131, 157.
- Pailin, 153.
 Palais royal d'Angkor Thom, 9, 71, 92-94, 101, 103, 112, 120, 123, 153, 161.
 PALLEGOIX, Mgr —, 137.
 Pampang, 57.
 Pāṇḍava, 99.
 Paramarāja II du Siam, 9-10, 98.
 Paramarājādhirāja, v. Ponhea Yāt.
 Paramaviṣṇuloka, v. Sūryavarman II.
 Pāriyā, v. Baria.
 Pathuma Sorivong, 100, 137.
 Pegou, 131, 132, 145, 156; v. Birmanic.
 Peng, 18.
 PÉRI, Noël, 128-129.
 Pezaro, João Bautista de —, 32.
 Philippe II d'Espagne, 29, 127.
 Philippe III d'Espagne, 61.
 Philippines, 19, 36, 38-55, 57, 61, 62, 85, 126, 156; v. Bataan, Binondoc, Gabon, Luçon, Manille, Mindanao, Moro, Sulu, Tagayan, Ternate.
 Phimeanakas, 93, 94.
 Phnom Penh (Chaturmukha, *Chordemuch, Chordemuco, Chordumuco, Chudurmuch, Churdumuco Hordemuz, Xordemuc*), 10-12, 31, 41, 42, 44, 50-57, 59, 78, 82, 86, 125, 128, 129, 134, 151, 152, 156, 157, 160, 162.
 Phu-quoc, v. Koh Tral.
 PIGAFETTA, Antonio, 14, 144.
 Pigneau de Behaine, évêque d'Adran, 134.
- Piguet, Mgr —, 134.
 Pillon, 134.
 PIMENTA, Nicolão, 16, 46, 52, 147.
 Pinator (?), 145; v. Grands Lacs.
 PINTO, Fernão Mendes, 14-15, 145.
 PIRES, Tomé, 14, 142-145, 154, 162.
 Pnhea An (On), v. Barom Reachea III.
 Pnhea Ang (Ong), 12, 14.
 Pnhea Jos, 13-14.
 Pnhea Keo, 44.
 Pnhea Nhom (*Nacqui Sumaday Peraorachyoncar*), 18, 56-57.
 Pnhea Nhu, 44.
 Pnhea Ton, v. Barom Reachea II.
 Pnong, 136.
 POIVRE, Pierre, 133.
 POLO, Marco, 142.
 Pondichery, 134.
 Ponhea Hôr, 157.
 Ponhea Sôr, 123.
 Ponhea Yāt (Paramarājādhirāja), 9, 10.
 PORDENONE, Odoric de —, 142, 144.
 Prachin, 14.
Prāissur [Preah Eisaur], 157-158.
Pralocussar [Preah Lok Eisaur], 158.
Praput prasar metri [Preah Put Preah Srei Ar Metrey], 158.
Pratarpan [Preah Trapeang], 157.
Prauncar [Preah Ôngkâr], v. Barom Reachea II.
Prauncar Langara [Preah Ôngkâr Alangkâr], v. Barom Reachea II.
 Ptolémée, 149.
 Preah Eisaur, 149.
 Preah Ket Mealea, 100, 120, 137.
 Preah Khan d'Angkor, 92, 95, 104, 105.
 Preah Khan de Kompong Svai, 21-22.
 Preah Lok Eisaur, 158.
 Preah Nareth, 15, 16, 18, 19, 33, 37-39, 41, 45, 49, 50, 55, 56, 61, 156, 162.
 Preah Noreay, 11-12.
 Preah Outey, v. Barom Reachea V.
 Preah Pean [Braḥ Bân], v. Angkor Vat.
 Preah Pithu, 101, 103.
 Preah Put, 135, 158.
 Preah Put Preah Srei Ar Metrey, 158.
 Preah Srei, 11-13, 21.
 Preah Theat, Prasat —, 95.
 Preah Trapeang (*Pratarpan, Tra-vinh*), 157.
 Prê Rup, 123.
Probar missur [Preah Barmeisaur], 157.
 Pursat, Puthisat, 11, 13, 14, 51, 137, 157.
- Quadrol [Koh Tral], 147.
 Quang-nam, 43.
 Quang-tri, 43, 45, 46, 61, 88.
 QUIROGA de SAN ANTONIO, v. SAN ANTONIO.

- Rāja Debi, v. Brah̄ Bhagavati.
 RAMUSO, Giambattista, 143-145, 147-149.
 Rattanapañña, 119.
 Reach Semá, 157.
 Reamea Chung Prei (*Anacapan, Hun-car Prabantul, Nacapan, Nahuncar*), 19, 38, 41, 42, 44, 54, 58, 154, 161.
 Reameal'Apostat, v. Barom Reachea VI.
 Regemortes, Francis van —, 128.
 Reinel, Pedro, 146.
 RIBADENEYRA, Marcello de —, 46, 64, 70, 75-76, 83-84, 86, 87, 98-99, 127, 128, 150.
 Ribeiro, Diogo, 146-147.
 Rolúos, 22, 151.
 Rovieng, 153.
 Ruiz, Gregorio (Ruyz), en rel. G. da Cruz, 32, 33, 38, 39, 49, 50, 61, 82, 83, 87.
 Ruiz de Hernan Gonzalez, Blas (Fernan Gonzales, Sárès, Vessah, Vissavelo), 34, 37-46, 51-55, 58-60, 82, 83, 87, 149, 155, 161.
 Sadeç, 134.
 Sagredo, Francisco de —, 36.
 Saint-Jacques, cap — (*Cincas Chagas*), 149.
 Sai-Vuong, v. Nguyễn-phuc-Nguyễn.
 Salcedo, D. Diego de —, 126.
 Salvador, Gaspar do —, 31, 82.
 Salwin, 73.
samcarache [*sangkhareach*], 48, 159.
 SAN ANTONIO, Gabriel Quiroga de —, 21-23, 28, 35, 39, 40, 55, 61-62, 70, 75-77, 83-89, 90, 91, 93, 95, 96, 98, 100, 101, 107, 127, 150-152, 154-157, 159-161, 163.
 Sandamikā, 10.
 SANDOVAL, Alonso de —, 80-81.
 SAN JANUARIO, V^{ie} de —, 34, 46-49, 56, 135.
 San Pedro Martyr, Juan de —, v. Maldonado.
 Santa Cathalina, Alonso de —, v. Collar.
 Santa Maria, Andrea de —, 32.
 Santa Maria, Diego de —, 53.
 Santa Maria, Iñigo de —, 57, 129.
 Santa Maria, Reynaldo de — (Reginaldo), 31, 32, 82.
 SANTOS, João dos —, 21, 29, 30, 67, 78-79, 82, 83, 87, 89, 90-94, 96, 97, 101, 135, 150, 156.
 Santos, Pedro de los —, 45, 55.
 Santo Spirito, André de —, 32.
 Santhor, 99.
São Felipe, galion —, 54.
 São Pedro, Sebastião de —, 61-62, 163.
São Tome, galion —, 67.
Saret Zacabedera (?), 144.
 Sâtha (*Apramlangara, Brah̄ Jaiyya Jes-ṭhādhirājā Rāmādhīpati Pabitra, Brah̄ Mahā Upāsaka Mahārāja Pabitra*), 17-19, 20-23, 28, 30-45, 50, 55, 56, 58, 78, 82, 86, 87, 95, 100, 122, 151.
 Saurio, 22.
 Saurivong, 22.
sazes (?), 159.
 Sedtha Thilatchan, 16.
 Sennakak Reach, 119.
 Sevil de Guarga, Pedro, 33, 40-41, 60-61.
 Shimano Kenryō, 96, 128-129.
 Siam (*Syam*) : Histoire, 7-15, 18-21, 23, 31-33, 36-39, 45, 53-58, 61, 64, 66-67, 74, 75, 82, 98, 117-123, 124, 126, 128-138, 142-149, 156, 159, 162, 164 ; missions catholiques au —, 32, 33, 39, 45, 49, 53-56, 66-67, 75, 84, 125, 128, 130, 131, 134, 137, 156 ; v. aussi Ayuthya, Chantabun, Khorat, Kratt, Lem Ko, Lem Ngop, Liant, Ménam, Prachin.
 Siempang, 153.
 Siemreap, 20, 22, 124, 162.
 Siemreap, rivière de —, 20, 22, 104-107, 110, 119.
Sincas Chagas, v. Saint-Jacques, cap. —.
 Siri Sandhara, 99.
Siristrol [Srei Santhor], 48, 49, 152.
 Sisophon, 153.
Sistor [Srei Santhor], 100, 151-152.
 Sitānadi, 110.
 Sonthok, 157.
 Sonthok, Phnom —, 16.
 Soria, Diego de —, 53, 60.
 Soryopor (Barom Reachea IV), 15-17, 19, 31, 38, 44, 54, 55, 57-58, 99, 124, 130.
 Soryotei, 10-13, 21.
 Srei Chhor, v. Srei Santhor.
 Srei Santhor (Ṣri Sodhararājadhāni, Ṣri Sodhara, Ṣriyasothor Prah̄ Mohanokor, Siri Sandhara, *Siristrol, Sistor, Srei Chhor*), 10-13, 19, 21, 38, 41-42, 44, 48, 49, 52, 54-56, 58, 82, 99, 151, 152, 154, 157, 160, 161.
 Srèng, stung —, 22, 93.
 Staung, stung —, 22.
 Sudatta (Anāthapiṇḍada), 129.
 Sulu, 52.
 Suor Prat, Prasat —, 103.
 Sūryavarman II (Paramaviṣṇuloka), 100, 101.
 STERN, Philippe, 108, 112-113.
Syam, 143 ; v. Siam.
 Tagayan, 36.
 Takéo, province de —, 52.
 tamil, 71.
 Ta Nei, 20.
 Tavora, Juan Niño de —, v. Niño de Tavora.
 Tày-son, 134.

- TCHEOU TA-KOUAN, 91, III, 151, 153, 159, 162.
Tele (?), 157.
 Tello de Guzman, D. Francisco, 45, 46, 52.
 Tello de Guzman, Juan, 45.
 telugu, 71.
 Tenasserim, 131-132.
 Tep Pranam, 101.
 Ternate, 52, 61.
 TERNAUX-COMPANS, Henri, 84-87, 136, 138.
 Terrasse des éléphants, 103, 161.
 Thbaung Khum (Khmum), 51, 157.
 Thmar Prak, Phnom —, 153.
 Thomas, saint —, 135.
 Thommo Reachea, 11-13, 21.
 Thommo Reachea II, 124.
 Thonol, 134.
 Thuân-hoa, 43.
 Tibet, 73.
 Tierarâja (Çrî Sodaiya), 11-13.
 Tokugawa, 129.
 Tonkin, 42-43, 59, 119, 125; v. aussi Annam.
 Tonle Sap, v. Grands Lacs.
 Torres, Damião de —, 49, 50, 55.
 Tourane, 59, 133.
Tran [Treang], 157.
 Trapeang Don Ma, 102.
 Tra-vingh, 157.
 Treang (*Tran*), 51, 157.
 Treng, stung —, 153.
 Trindade, Adeodato da —, 65.
 T'san-lie P'o-p'i-ya, 9.
 T'san-lie Tchao-p'ing-ya, 9.

Ube, Pulo —, v. Obi, Poulo.
 Varella, cap —, 145.
 Vargas Machuca, Gregorio (de) — (Bargas, Luis), 28-29, 37, 39-43.
 Varte, Vasta, Diego de —, v. Aduarte.

 Vat Nokor, 138.
 Vat Phu, 120.
 Velho, Bartolomeu, 147.
 Vello, Velo, Velose, v. Veloso.
 Veloso, Diogo (Bello, Belloso, Beloso, Vello, Velo, Velose, Vilo, Vissavelo), 28, 31, 34-46, 51-55, 58-60, 82, 83, 87, 155, 161.
 Viçvakarman, 98, 100.
 Viegas, Gaspar, 146.
 Vientiane, 16, 43-44.
 Vijayanagar, 70, 71.
 Villafañe, Luis de —, 53-55.
 Villanueva, Diego de —, 38.
 VILLA-REAL, Manuel Fernandes, 65.
 Vilo, v. Veloso.
 Vimakadphisès, 88.
 Vinh-long, 148, 157.
 Vishnu, 100-101, 116, 158.
 Vissavelo, v. Ruiz et Veloso.
 Vœun Sai, 153.
 Vong, 17, 38, 44, 57.
 Vorvong, 22.

 Wou-ti (Hiao-vu), 130.
 Wuijsthoff, Gerit van —, 156.

Xaca, 129; v. Çakyamuni.
 Xaque, Miguel de —, v. Jaque de Los Rios.
 Ximènes, Alonso (Jiménez, Alfonso), 39-43, 46, 52, 53, 60, 61, 88.
Xordemuc [Chaturmukha], 39, 57, 152.

 Yaçodharapura, 99, 102, 112.
 Yaçodharapuri, 99, 117; v. Angkor Thom.
 Yaçodharataçaka, 114.
 Yaçovarman, 112.
 Yamrâj, Oknea —, 123.
 Zarabedera (?), 144.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

		PAGES
PLANCHE	I. — FRONTISPICE. — Diogo do Couto et sa signature (d'après la <i>VII^e Décade</i> , 1616, et un document autographe de 1612)	II
—	II. — Vue aérienne du secteur nord-est d'Angkor Thom (Ph. Armée de l'Air)	(<i>in fine</i>)
—	III. — Vue aérienne du secteur sud-est d'Angkor Thom (Ph. Armée de l'Air)	(<i>in fine</i>)
—	IV. — Vue aérienne du secteur sud-ouest d'Angkor Thom (Ph. Armée de l'Air)	(<i>in fine</i>)
—	V. — Vue aérienne du secteur nord-ouest d'Angkor Thom (Ph. Armée de l'Air)	(<i>in fine</i>)
—	VI. — Carte de l'Indochine ; atlas anonyme portugais dit de la duchesse de Berry, début du <i>XVII^e</i> siècle ; Bibliothèque nationale, Paris (Ph. B. N.).	(<i>in fine</i>)
—	VII. — Le réseau hydraulique d'Angkor Thom à la fin de la période khmère, d'après les recherches aériennes de B. P. Groslier	(<i>in fine</i>)
TABLEAU	I. — Descendance de Ponhea Yât d'après la chronique de Moura	24
—	II. — Descendance de Ponhea Yât d'après la chronique de Garnier	25
—	III. — Descendance d'Ang Chan d'après les chroniques cambodgiennes	26

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION	I
NOTE SUR LA TRANSCRIPTION ET LES ABRÉVIATIONS UTILISÉES....	3
PREMIÈRE PARTIE	
LE CADRE HISTORIQUE	
CHAPITRE PREMIER. — Le Cambodge de 1431 à 1594	7
De l'abandon d'Angkor au règne d'Ang Chan, 10. — Ang Chan, 13. — Barom Reachea I ^{er} , 15. — Sâtha, 17. — Le destin d'Angkor après 1431, 20.	
CHAPITRE II. — La découverte du Cambodge par l'Occident	27
Les premières entreprises missionnaires, 27. — Aventuriers européens au Cambodge, 34. — L'intervention espagnole, 38. — La tutelle espagnole, 43. — L'expédition Dasmariñas, 52. — La fin de l'influence espagnole : l'emprise siamoise, 55. — Epilogue pour une épopée, 58.	
DEUXIÈME PARTIE	
ANGKOR AU XVI^e SIÈCLE	
D'APRÈS LES SOURCES PORTUGAISES ET ESPAGNOLES	
CHAPITRE III. — Les textes portugais et espagnols sur Angkor ..	64
La description inédite d'Angkor de Diogo do Couto, 64. — Les différentes descriptions d'Angkor au XVI ^e siècle, 74. — Origines et filiations des différentes descriptions d'Angkor, 81.	
CHAPITRE IV. — Angkor au XVI^e siècle	90
Angkor Thom, 90. — Angkor Vat, 94. — Le groupe d'Angkor : origine et dénomination, 97. — Le réseau hydraulique d'Angkor Thom, 101. — Les facteurs économiques dans la civilisation khmère, 107.	
CHAPITRE V. — Angkor du XVII^e au XIX^e siècle	122
Angkor dans la tradition cambodgienne, 122. — Angkor dans les ouvrages européens du XVII ^e et du XVIII ^e siècle, 124. — La résurrection d'Angkor, 136.	

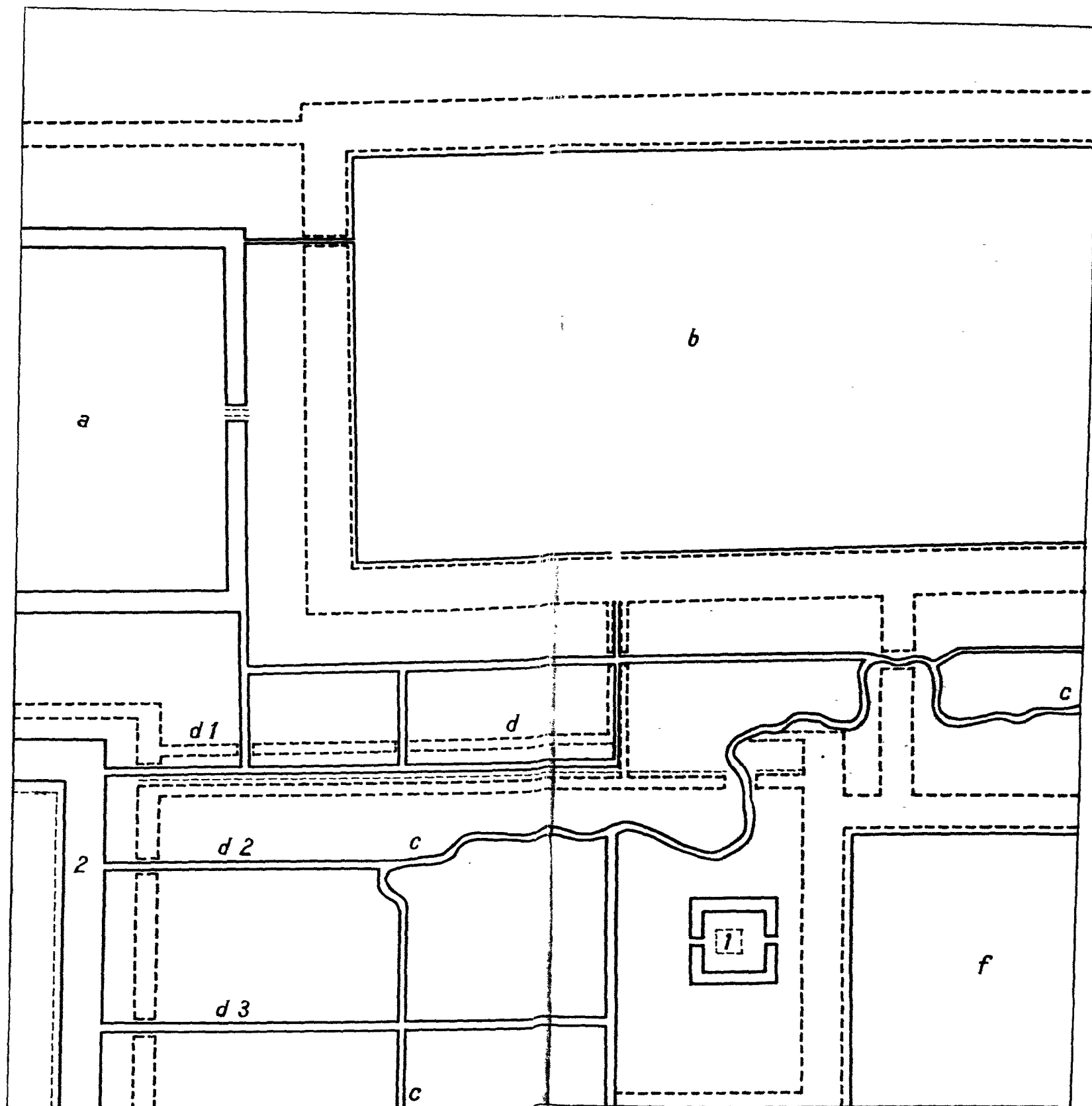
TROISIÈME PARTIE

**LE CAMBODGE AU XVI^e SIÈCLE
D'APRÈS LES SOURCES PORTUGAISES ET ESPAGNOLES**

	PAGES
CHAPITRE VI. — Le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles	142
Les premières descriptions du Cambodge par les Occidentaux, 142. — Le Cambodge dans la cartographie occidentale, 146. — Le Cambodge à la fin du XVI ^e siècle, 150.	
ANNEXE : Textes portugais et espagnols	165
NOTE SUR LES SOURCES D'ARCHIVES	177
LEXIQUE CAMBODGIEN	179
INDEX	183
TABLE DES ILLUSTRATIONS	191

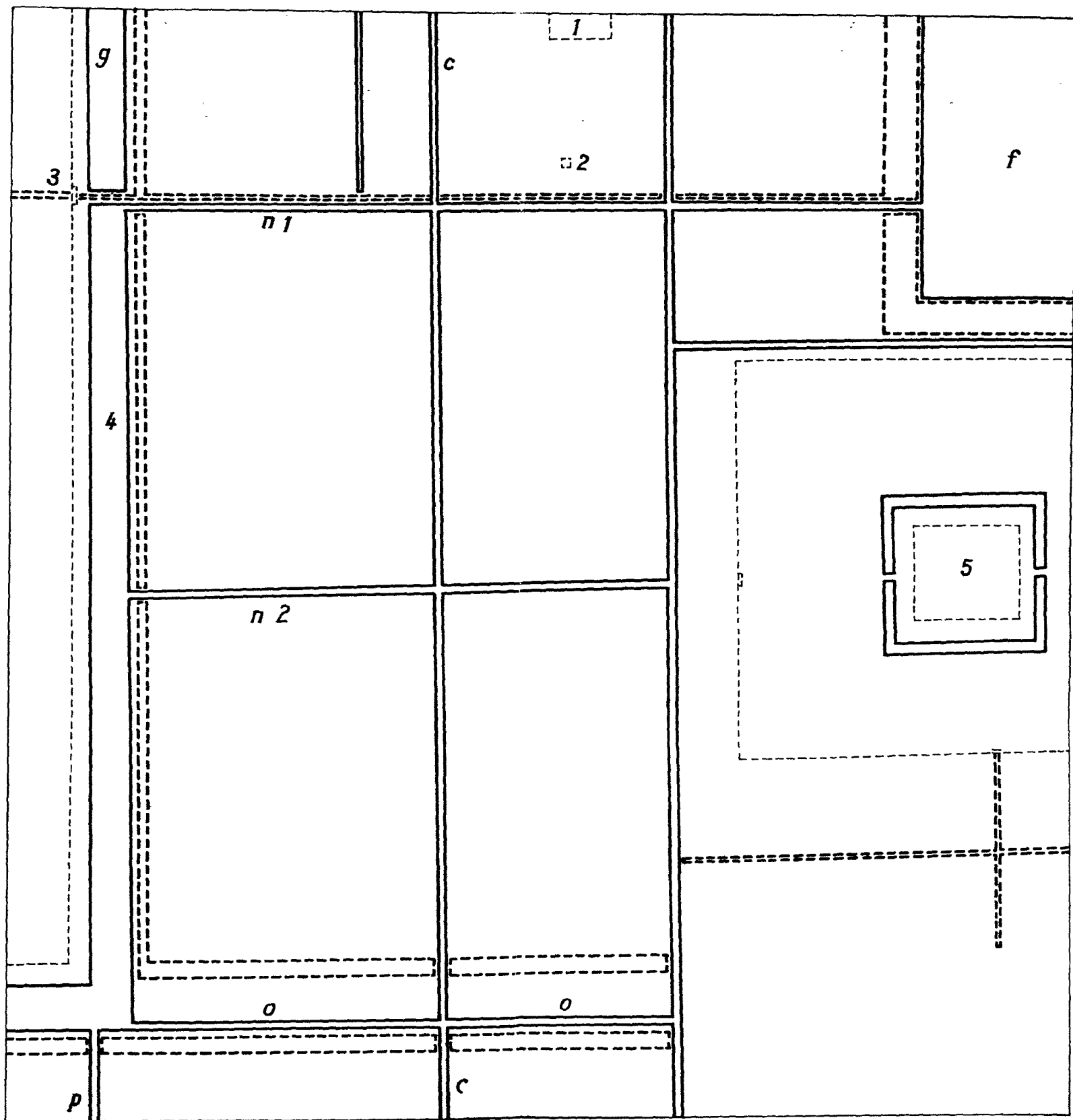
CARTES ET PLANS





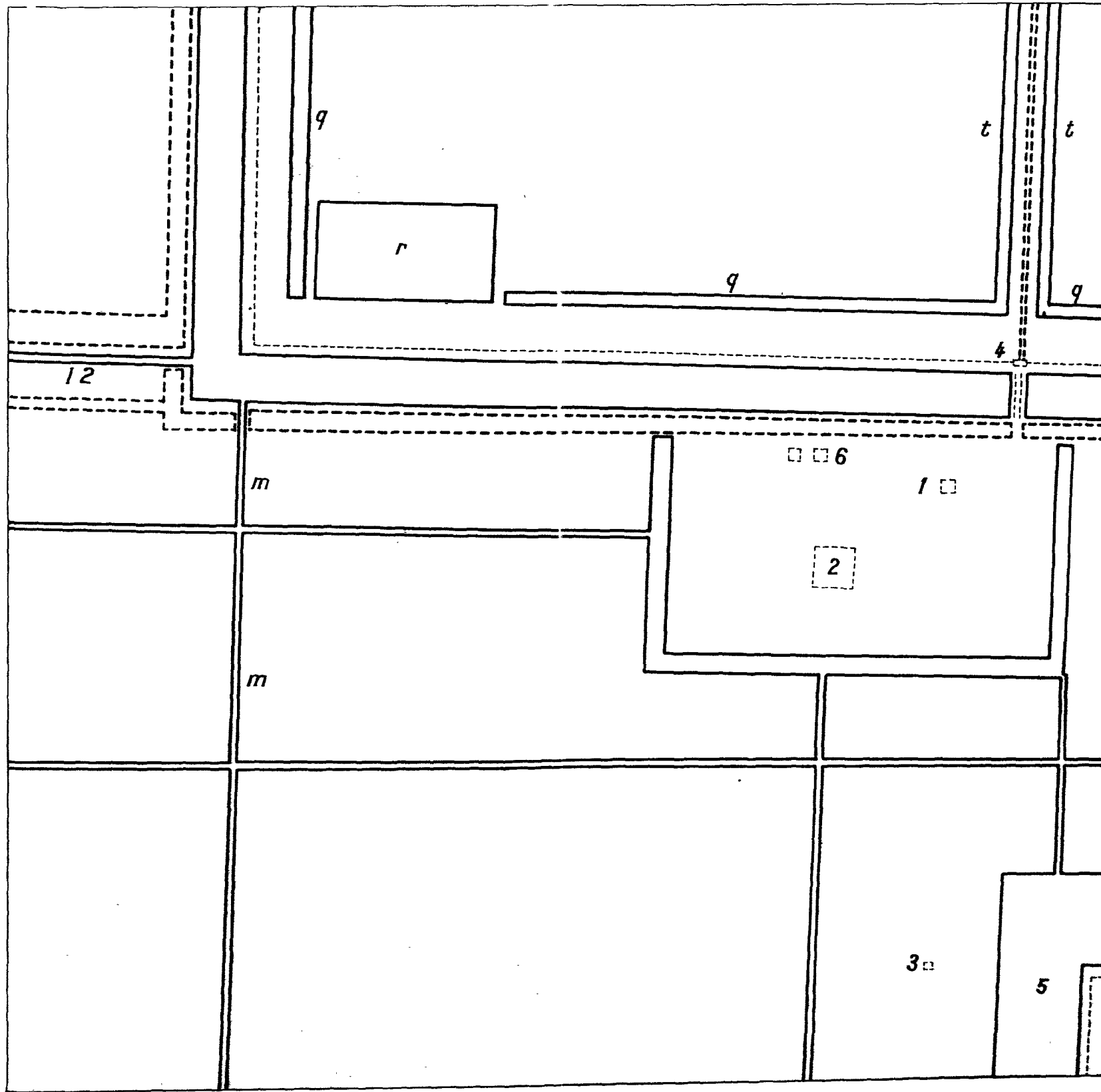
Vue aérienne du secteur Nord-Est d'Angkor Thom (Ph. Armée de l'Air)

a, Douves de Preah Khan ; b, Baray de Neak Pean ; c-c, Rivière de Siemreap (cours actuel)
 d1 à 3, Canaux d'adduction Nord-Est des douves d'Angkor Thom (cette zone a été bouleversée par le creusement d'un canal moderne)



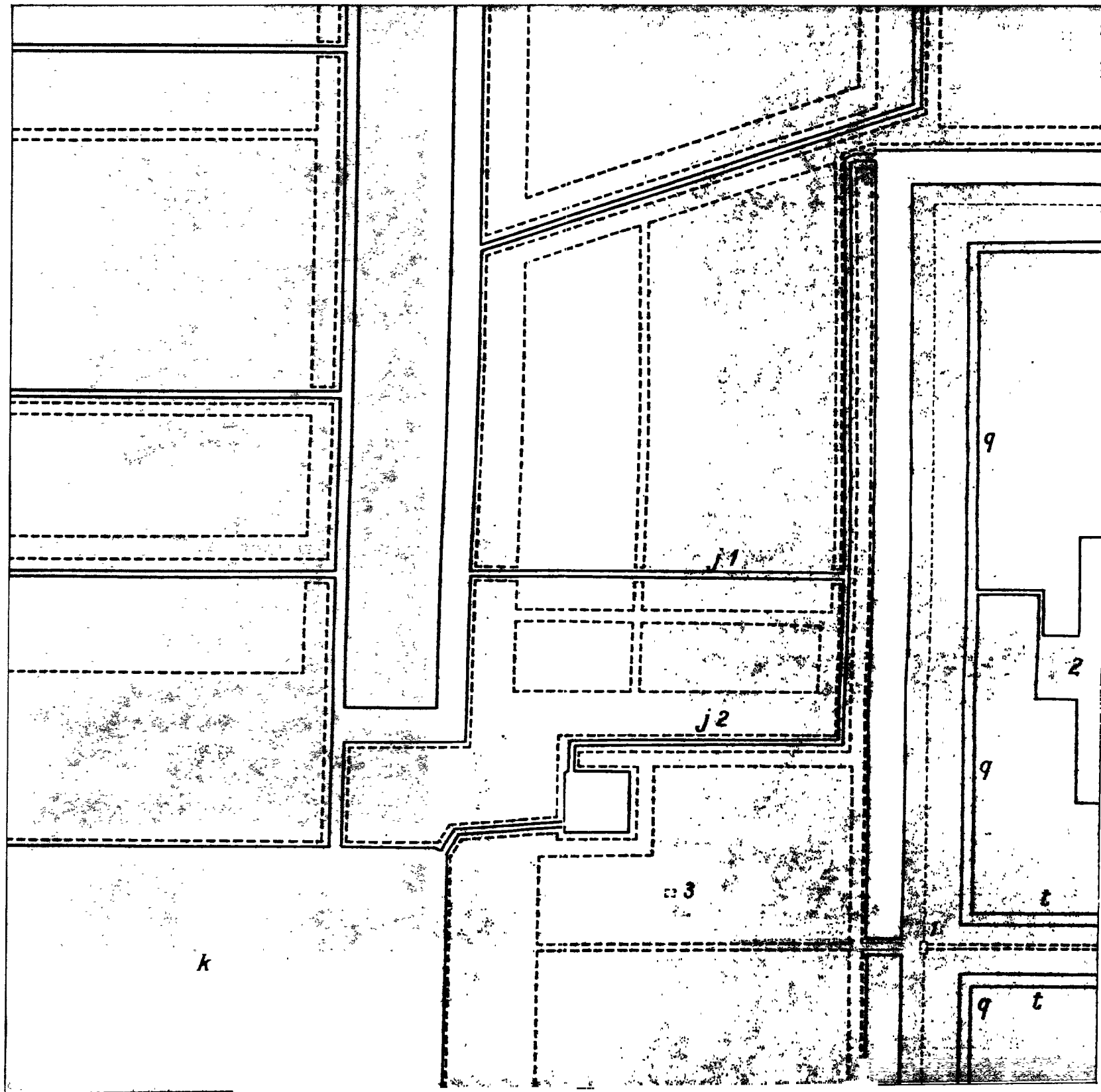
Vue aérienne du secteur Sud-Est d'Angkor Thom (*Ph. Armée de l'Air*)

c-c, Rivière de Siemreap (cours actuel) ; f, Baray oriental ; g, Secteur des douves d'Angkor Thom entre la Porte des Victoires et la Porte orientale ; n 1 à 2, Canaux d'alimentation du secteur Sud-Est des douves d'Angkor Thom ; o, Canal de communication douves d'Angkor Thom-rivière de Siemreap ; p, Canal d'évacuation du secteur



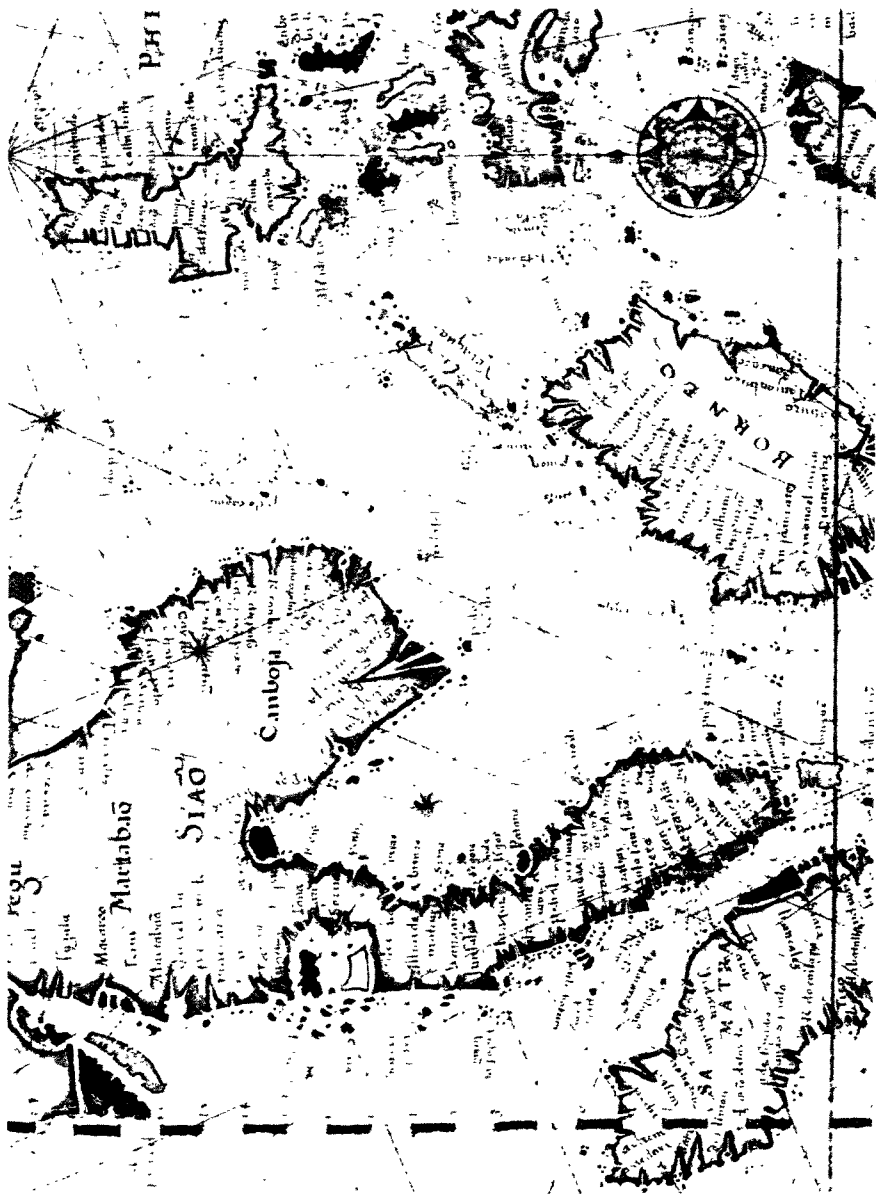
Vue aérienne du secteur Sud-Ouest d'Angkor Thom (*Ph. Armée de l'Air*)

1, 2, Canal d'évacuation du secteur Sud-Ouest des douves d'Angkor Thom ; m, Canal d'alimentation du réseau Bakhéng Angkor Vat ; q, Canal périphérique intérieur d'Angkor Thom ; r, Beng Thom : bassin collecteur des eaux intérieures d'Angkor Thom ; t, Canaux de flanquement des chaussées axiales d'Angkor Thom (tracé restitué) ; 1, Baksei Cham

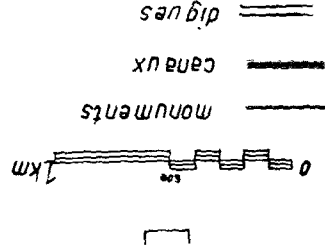


Vue aérienne du secteur Nord-Ouest d'Angkor Thom (*Ph. Armée de l'Air*)

j 2. Canal principal d'évacuation du secteur Nord-Ouest des douves d'Angkor Thom ; k. Baray occidental q. Canal périphérique intérieur d'Angkor Thom
t. Canaux de flanquement des chaussées axiales d'Angkor Thom - trace restituée 1. Porte des Morts 2. Trapang Don Ma 3. Chapelle de la Porte des Morts



Carte de l'Indochine. Atlas anonyme portugais dit « de la duchesse de Berry » : entre 1615 et 1623 (?)
 Paris, Bibliothèque Nationale, Cartes et Plans, Res Ge FF 14 409 (15) (P/h. B. N.)

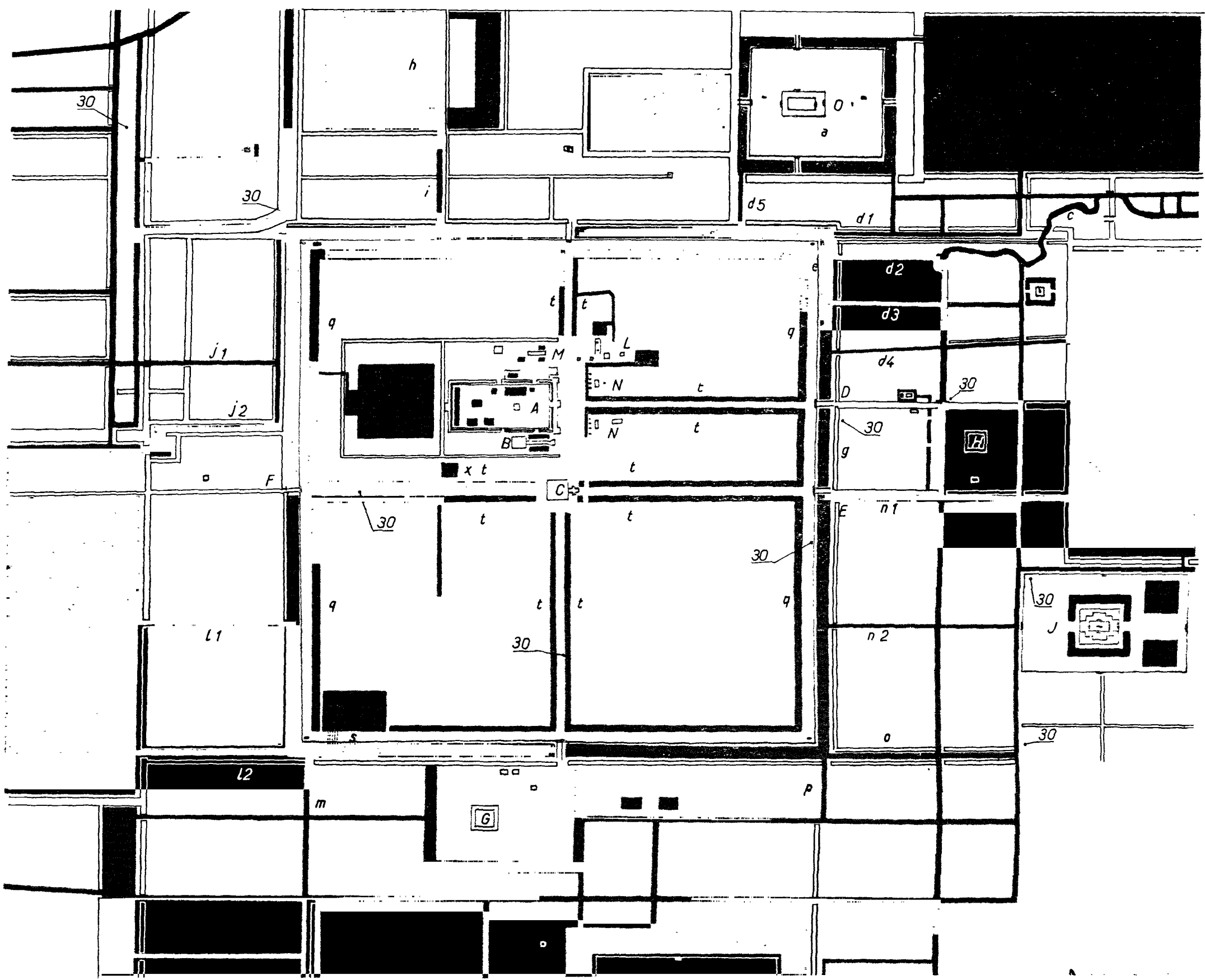


Le réseau hydraulique d'Angkor Thom à la fin de la période khmère d'après les recherches aériennes de Bernard P. Groslier (Une partie de ce tracé est encore hypothétique et présentée ici sous bénéfice d'inventaire)

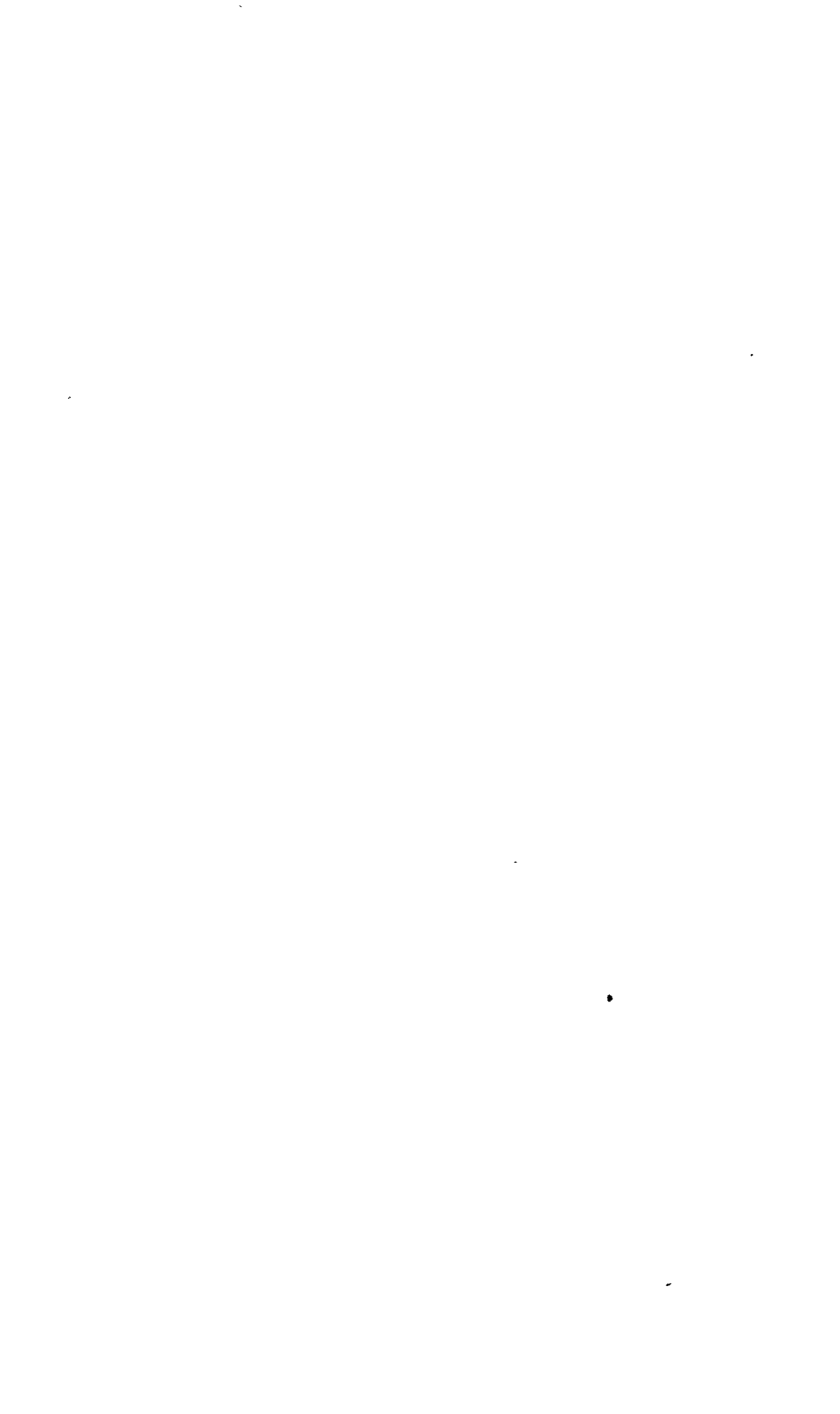
d'Angkor Thom-rivière de Siemreap ; p, Canal d'évacuation du secteur Sud-Est des douves collecteur des eaux intérieures d'Angkor Thom ; s, Conduits d'évacuation du Beng Thom ; t, Canaux de flanquement des chaussées axiales d'Angkor Thom (tracé restitué) ; u, Tra-peang Don Ma ; x, Beng Tru ; A, Palais royal d'Angkor Thom ; B, Baphuon ; C, Bayon ; D, Porte des Victoires ; E, Porte orientale d'Angkor Thom ; F, Porte des Morts ; G, Phnom Bakléng ; H, Takéo ; J, Ta Prohm ; K, Angkor Vat ; L, Preah Pithu ; M, Tep Pranam ; N, Khleang et Prasat Suor Prat ; O, Preah Khan.

Les cotes en mètres sont celles du nivellement actuel.

a, Douves de Preah Khan ; b, Baray de Neak Pean ; c-c, Rivière de Siemreap (cours actuel) ; d 1 à 5, Canaux d'adduction intérieur d'Angkor Thom ; e, Prise d'eau Nord-Est du canal périphérique intérieur d'Angkor Thom ; f, Baray oriental ; g, Douves d'Angkor Thom, secteur Porte des Victoires-Porte orientale ; h, Douves d'un ancien temple (?) ; i, Canal d'adduction du secteur Nord-Ouest des douves d'Angkor Thom ; j 1 à 2, Canaux d'évacuation du secteur Nord-Ouest des douves d'Angkor Thom ; k, Baray m, Canal d'alimentation du réseau Bakléng-Angkor Vat ; n 1 à 2, Canaux d'alimentation du secteur Sud-Est des douves d'Angkor Thom ; o, Canal de communication douves







Gal-
№25.7.79

